

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS



Thomas Carlyle

A LA MÊME LIBRAIRIE

Pages choisies des Grands Écrivains

Thiers (G. ROBERTET).

Mignet (G. WEILL).

Jean-Jacques Rousseau (S. ROCHEBLAVE).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. ; relié toile, 3 fr. 50.

Homère (M. CROISSET).
Cicéron (P. MONCEAUX).
Virgile (A. WALTZ).
Rabelais (ED. HUGUET).
Shakespeare (E. LEGOUIS).
Bossuet (A. GAZIER).
M^{me} de Sévigné (R. DOUMIC et L.
LEVRAULT).
Lesage (P. MORILLOT).
Voltaire (F. VIAL).
Diderot (G. PELLISSIER).
Buffon (P. BONNEFON).
Beaumarchais (P. BONNEFON).
Gœthe (P. LASSERRE et P. BARET).
Schiller (L. ROUSTAN).
J. de Maistre (H. POTEZ).
M^{me} de Staël (S. ROCHEBLAVE).
Chateaubriand (S. ROCHEBLAVE).

Stendhal (H. PARIGOT).
Balzac (G. LANSON).
Guizot (M^{me} GUIZOT DE WITT).
Henri Heine (L. ROUSTAN).
V. Cousin (T. de WYZEWA).
Sainte-Beuve (H. BERNÈS).
R. P. Gratry (M. PICHOT).
A. de Musset (P. SIRVEN).
P. Mérimée (H. LION).
Alex. Dumas (H. PARIGOT).
Dickens (B.-H. GAUSSERON).
Th. Gautier (P. SIRVEN).
George Sand (S. ROCHEBLAVE).
G. Flaubert (G. LANSON).
Ernest Renan.
J.-M. Guyau (A. FOUILLÉE).
Tourgueneff (R. CANDIANI).
Carlyle (E. MASSON).

Alphonse Daudet (G. TOUDOUBEZ).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 ; relié toile, 4 fr.

J. Michelet (Ch. SEIGNOBOS, sous la direction de M^{me} MICHELET).

Un vol. in-18 jésus, broché, 4 fr. ; relié toile, 4 fr. 50.

Pages choisies des Auteurs contemporains

René Bazin (D. METTERLÉ).
Paul Bourget (G. TOUDOUBEZ).
Jules Claretie (BONNEMAIN).
Anatole France (G. LANSON).
E. et J. de Goncourt (G. TOUDOUBEZ).

Pierre Loti (BONNEMAIN).
Hector Malot (G. MEUNIER).
André Theuriet (BONNEMAIN).
Tolstôï (R. CANDIANI).
Émile Zola (G. MEUNIER).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 ; relié toile, 4 fr.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

LECTURES LITTÉRAIRES

Doc.

79309
Dublet

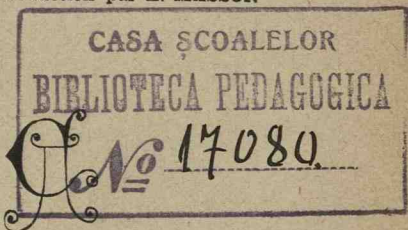
PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Carlyle

Traduction et Introduction par É. MASSON



PARIS

Librairie Armand Colin

5, rue de Mézières, 5

1905

Tous droits réservés.

...ta Vestra Universitara
Cota 79309
Inventar 144329

1956

B.C.U. Bucuresti

C144329

820 Carlyle 3.93-4

D'autre part, ceci soit accordé : quand tu rencontres un Mensonge qui t'opprime, abolis-le. Les Mensonges ne sont là que pour être abolis ; ils attendent, ils implorent ardemment l'abolition. Réfléchis bien, cependant, en quel esprit tu le feras : non avec haine, avec une aveugle, égoïste violence, mais en pureté de cœur, d'un zèle pieux, doucement, presque avec pitié. Tu ne voudrais pas remplacer le Mensonge aboli par un Mensonge nouveau, qui serait une nouvelle Injustice de toi, mère d'autres Mensonges encore ! Par où la fin dernière de cette affaire serait pire que le commencement.

CARLYLE.

La Révolution française.

INTRODUCTION

I

Thomas Carlyle est né dans une chambre « inconcevablement petite », le 4 décembre 1795, à Ecclefechan, bourg de la vallée fertile de l'Annan, dans le comté de Dumfries ; la vallée de l'Annan est située au sud-ouest de l'Écosse, sous les monts Cheviot à l'est, en face du golfe de Solway. Le père de Thomas, James, était maçon, comme ses oncles, frères de son père. Son grand-père avait été charpentier. Non seulement le pain, mais la farine d'avoine, pour la soupe du paysan écossais, le « porridge » et les pommes de terre, avaient manqué maintes fois au foyer de l'aïeul. Au foyer paternel, l'eau claire, la pomme de terre et l'avoine avaient été l'ordinaire nourriture en ces temps après où la loi protectionniste sur le grain, durant la guerre contre la Révolution Française, affamait la population rurale et ouvrière de l'Angleterre. Thomas fut l'aîné de neuf enfants, et, en cette qualité, il eut de bonne heure le souci de la responsabilité de l'éducation de ses frères et sœurs. Il ne connut de gâteries d'aucune espèce : ni plaisirs, ni caresses, ni baisers. Sa mère était cependant une douce et tendre paysanne, à l'humeur enjouée, indulgente, mais discrète ; la dure nécessité, accueillie pieusement, faisait d'elle une ménagère soucieuse, ordonnée ;

l'humble servante de la maison, comme dans les intérieurs bibliques. Le père était, comme les Carlyles anciens, un homme de verbe rude et de « poigne rude ». Sa probité à toute épreuve, sa mâle énergie au labeur le faisaient respecter au dedans et au dehors, autant que sa puissance de sarcasme et ses violences atrabilaires le faisaient redouter. Ni le père, ni la mère n'étaient grands clercs. James enseigna à l'enfant à écrire et à compter, toute sa science; Margaret lui enseigna ses lettres. Plus tard, elle apprit elle-même à écrire pour correspondre avec son grand Tom. Jusqu'à l'âge de douze ans il vécut là, délicat, impressionnable, rêveur, dans une atmosphère de vie silencieuse, laborieuse, frugale et pauvre. Il jouait dans le petit verger attenant à la maisonnette que James avait bâtie de ses propres mains; il vagabondait sans doute avec les gamins du bourg aux bords du « Ruisseau des Vaches », à l'arrivée et au départ de la mystérieuse diligence, remplissant de bruit la grande route d'Édimbourg à Carlisle. Les dimanches, on allait à la « maison de réunion », chapelle ou église, chaumière nue, où se retrouvaient une vingtaine de vieillards chenus, chefs des humbles familles dissidentes du pays. Un rustique pasteur, homme de peine comme ses fidèles, lisait et commentait, sans ornement d'aucune sorte, le nu texte évangélique. Quand Thomas quitta la maison paternelle, en 1806, pour l'École d'Annan à 6 milles de là, où, pour la première fois, il allait affronter une autre vie, se mêler à d'autres choses et à d'autres gens, il *sentait* la vie comme une grande chose mystérieuse, ineffable, douloureuse et sacrée, que de plus grands, de plus forts, de meilleurs que lui, et qu'il aimait par-dessus tout, son père et sa mère, lui avaient donnée comme le seul don qui fût digne d'eux et de lui, fait de toutes leurs peines. Et cette impression ne s'effaça jamais.

A l'École d'Annan où il passa trois ans, puis à l'Univer-

sité d'Édimbourg où il étudia jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il vécut de la vie coutumière des écoliers de ce temps, apprit ce qu'apprenaient les autres, tâchant de « se bourrer la tête de science ». Il se fit remarquer pour ses graves aptitudes, surtout en mathématiques. Mais sa vie intérieure se développait en intensité. La nostalgie de la maison d'enfance grandissait en lui au contact de ses camarades. A Annan il mena une existence maussade, ayant à se défendre « de la main et de la voix ». A Édimbourg, ce fut, de quatorze à dix-huit ans, avec les intervalles de soleil des vacances, l'absolue solitude, dans des maisons étrangères où il prenait pension, dans une grande ville où il ne connaissait personne. Ce que son expérience encore fort brève des mœurs des hommes lui avait enseigné, avait douloureusement étonné son cœur naïf de petit paysan ; et son amour pour les siens, pour les principes d'action qu'ils avaient silencieusement semés en lui, s'en était ardemment accru. Il restait enfermé, songeait à *eux*, leur écrivait, suivait ses cours, travaillait, étudiait de toute son âme. Le monde des idées qui s'ouvrait devant lui l'attirait et l'effrayait. Comme il arrive encore en notre Bretagne, c'était l'ambitieux orgueil des paysans d'Écosse d'avoir un fils pasteur. Par piété réelle, plus que par gloriole, James et Margaret Carlyle avaient destiné leur aîné à l'Église. Mais les pasteurs citadins n'avaient pas la foi active du rural évangéliste. Ils disaient ; ils ne faisaient point. De plus, l'histoire, la philosophie, les sciences éveillaient la critique de l'étudiant. Le Benthamisme et la « doctrine du sens commun, » l'empirisme et l'utilitarisme pénétraient alors de leur sec et étroit esprit d'analyse tout l'enseignement. En outre, il devait songer à se subvenir au plus tôt, et même à aider ses parents à subvenir à l'éducation de ses frères et sœurs. Il obtint d'abord un poste de maître de mathématiques dans son ancienne école d'Annan. Il y revint donc ; ensei-

gna les mathématiques à Annan, puis à Kirkcaldy, tout en restant attaché à l'Université par des travaux scolaires pour la carrière théologique qu'il préparait. Ses lectures, les poètes : Byron, Wordsworth ; les philosophes et les historiens : Hume, Gibbon, atténuèrent seules l'amertume de sa solitude, du désaccord qu'il sentait s'élargir entre lui et la vie ambiante. Cependant il ne put bientôt plus soumettre son esprit à la lettre de la foi presbytérienne. Alors de nouveaux maux le tourmentèrent. Il dut avoir le courage d'annoncer aux siens, sans espoir qu'ils pussent comprendre en leur naïve ignorance, qu'il ne pourrait être pasteur sans parjure. Mais l'essentiel, le vrai divin de leur foi, il croyait le garder à jamais en son cœur. En même temps, la dure vie de maître d'école, avec son harcèlement journalier, son horizon fermé, lui devint intolérable. Il la quitta. Sa nature nerveuse, appauvrie par le surmenage, les privations et les angoisses, défaillit aussi ; il fut atteint du mal incessant dont il ne guérit pas : la dyspepsie. Il tenta d'entreprendre d'autres études : la minéralogie, le droit ; il tenta une autre carrière. Mais toutes les voies sociales de l'activité humaine lui appaurent gardées de hideuses têtes de méduses, de féroces basilics¹. Industrialisme, médecine, magistrature, partout il lui fallait pactiser avec l'ennemi : dire avant de faire ; dire sans faire ; s'enrichir de vaines paroles pour de l'argent et des honneurs ; partout il lui fallait trahir la foi silencieusement jurée aux siens : que toute vérité et toute joie sont dans l'accomplissement quotidien du devoir. Désormais il se vit rejeté des hommes : leurs principes n'étaient pas les siens ; leurs mœurs lui étaient criminelles. Quelle voie était la sienne ? Fallait-il accepter des compromis pour vivre ? Fallait-il mourir de faim ?

¹ Voir *Latter Day Pamphlets*, N° V. *Stump Orator* qui sont comme des pages de souvenirs personnels.

Il se ceignit d'abnégation. Ses besoins étaient minimes. Il vécut de répétitions, fut précepteur, essaya de gagner sa vie en traduisant des livres français. L'exemple de Johnson, de Burns, de hautes énergies et de grands caractères le soutint. Il apprit l'allemand. Puis il connut Jane Welsh, fille d'un chirurgien d'Haddington, à qui il eut à donner des leçons d'allemand. A ce moment même il se familiarisait avec la métaphysique allemande : Kant, Goëthe, Fichte et Schiller surtout l'enthousiasmaient ; il se mit à les traduire. Ces études, d'abord ardues, lui révélaient une conception nouvelle de la vie. Elle confirmait et glorifiait la légitimité de ses plus secrètes et de ses plus hautes aspirations. La destinée de l'homme n'était pas les misérables jouissances matérielles, la satisfaction des plus bas appétits, mais le combat pour la vérité, et pour la justice. L'Idée divine, la Beauté, pour avoir consumé les formes hiératiques du passé, ne s'était point éteinte dans leurs cendres. Elle subsiste éternellement au sein même des contingences les plus vulgaires de notre vie, qui ne serait point sans elle, et où les saints et les héros ont de tout temps conquis la palme des victoires qui est aussi celle des martyrs. L'heure présente est aussi grande, plus grande peut-être, que toutes celles qui furent ; elle est le fruit de tous les efforts du passé, et elle enveloppe le germe d'où l'avenir croitra. Rien n'importe donc plus, rien n'est plus sacré que le geste de chacun de nous au lieu où nous sommes. Parfaire notre personne, notre clairvoyance, notre sens de la justice, notre énergie d'agir : c'est notre mission ici-bas ; servir la vérité éternelle, telle est notre religion.

Dès lors Carlyle fut conquis à l'héroïsme : il vivrait, il combattrait parmi les hommes, et sa vie aussi serait un poème. Il serait capable et digne, lui, pauvre fils de paysans, nouveau Luther, en des temps nouveaux, de conquérir le monde à l'héroïsme.

Après de longues fiançailles, il épousa Jane Welsh, rieuse, railleuse, pensive et grave à la fois, que son génie fascina, effraya d'abord et séduisit. Elle voulut auparavant, pour être digne de lui, qui n'avait rien, se dépouiller de ses biens : elle donna à sa mère, veuve, ce qu'elle avait. Ils habitèrent d'abord Édimbourg, puis se retirèrent dans la solitude sauvage de Craigenputtock, et enfin se fixèrent à Londres. Lentement, au prix de toutes les luttes et de toutes les douleurs, au milieu de joies austères que de telles âmes sont seules capables de connaître, ils accomplirent la haute destinée qu'ils avaient jugée digne d'eux, et leur vie fut une prédication. D'une fierté que leurs amis les plus généreux et les plus nobles ont jugée excessive et brutale, d'une indépendance farouche, d'une inflexible loyauté, ils furent, durant des années, menacés de la misère. Carlyle n'emprunta qu'une fois, et il rendit presque aussitôt; il fit tous les frais de l'éducation de son frère John, le médecin; il aida tant qu'il put son frère Alexandre, le fermier; il se soucia perpétuellement de l'avenir et de l'établissement de ses autres frères et sœurs, à qui il écrivit d'admirables lettres. Plus tard, quand l'aisance vint, il donna sans compter, parfois, dans son amour des pauvres gens, et, malgré son apparente rigueur, se laissant « induire en aumône ». Il n'accepta aucun honneur; il refusa plusieurs chaires qui lui furent offertes, avec une dignité qui rappelle celle de Spinoza. Il fut un ami sévère. On lui a reproché l'amertume de ses critiques; il jugeait impitoyablement qui que ce fût sur sa *valeur morale*. Mais il demeurait secourable, il répondait à toute lettre et apportait toute son aide en dépit de ses colères. Sans doute, il se trompa parfois; ses jugements furent souvent erronés. Comme il exigeait beaucoup de lui-même, comme sa conception de la vie et de la tâche humaine était d'une rare grandeur et qu'il la réalisait dans sa personne et dans son œuvre avec une

rare puissance, il n'est point étonnant que le contraste violent entre son idéal et la réalité ait fait éclater son sarcasme; il en souffrait cruellement lui-même.

Le temps vint où tout ce que, non seulement l'Angleterre mais encore la France, l'Allemagne et l'Italie comprenaient de penseurs et d'hommes d'action, — poètes, historiens, philosophes, artistes, diplomates, — s'honorèrent d'être comptés parmi les amis du Sage de Chelsea.

Jane mourut en 1866, comme il venait d'être acclamé à Édimbourg en qualité de recteur, après la publication de « Frédéric le Grand ». Il vécut quinze ans encore, la plupart du temps en compagnie de sa nièce Mary Aitken, qui, lorsque la paralysie atteignit le bras droit du veillard, écrivit sous sa dictée ses dernières œuvres. Il eut une entrevue avec la reine Victoria en 1869, reçut l'Ordre prussien du Mérite en 1874 pour ses travaux d'histoire et de littérature allemandes; mais il n'accepta pas la grande croix de l'Ordre du Bain que lui avait offerte Disraeli, son ennemi politique.

Il mourut le 10 février 1881 à huit heures et demie du matin. Il avait refusé d'être inhumé dans la cathédrale de Westminster, le panthéon anglais, pour reposer près des siens dans le pauvre cimetière d'Ecclefechan. « Le verglas et la pluie tombaient dru sur le cortège, mais », dit un de ses biographes anglais, « le soleil vint après¹. »

II

Carlyle a écrit des essais critiques, des biographies, des livres d'histoire, des pamphlets politiques, un roman philosophique², etc. Mais il a abordé ces différents genres dans un esprit si particulier, — ou plutôt avec

¹ Richard Garnett, *Carlyle*.

² Pour la bibliographie, voir nos notices en tête des extraits.

une passion et un tempérament si particuliers, — qu'on risque de méconnaître la valeur de son œuvre à trop vouloir analyser ses idées à travers les catégories auxquelles ses livres prétendent par leurs titres. Aucun terme d'école ne lui convient en propre, et il ne voulait d'aucun. Conscient de son génie tout intuitif, c'est à l'inspiration, à l'imagination, au sens de l'humour, à toutes ses facultés dynamiques enfin, qu'il demandait ses principes et ses lois, au mépris de toutes les traditions classiques. Pour pénétrer sa pensée, la voie que l'on choisit est à peu près indifférente, pourvu qu'on la suive jusqu'au bout, et qu'on descende aux sources affectives, où toutes ondes n'ont point encore été séparées par aucun artifice de classification. Sa conception de l'histoire ne se distingue pas de sa conception de la critique, ni celle-ci de celle de la philosophie ou de l'action, mais toutes s'identifient en leur synthétique spontanéité.

Qu'est-ce que l'histoire pour lui ? « La vraie Poésie, car la Réalité, si elle est interprétée droitement, est plus grande que la fiction¹. » Aussi la réalité (intégrale) est-elle la matière nécessaire de l'histoire. L'histoire dorée sur tranches, partielle et partiiale, celle des grands hommes officiels, — rois, empereurs, ministres, — ne l'intéresse que dans la mesure où elle fait partie de la réalité intégrale, mais celle-ci, à quoi nul ne songe, est, a été, avec les foules innombrables, les masses des simples hommes, artisans, héros obscurs, inventeurs sans nom, qui ont fait les arts, les manufactures, les temples, les écoles. Voilà la vraie histoire, celle qui connaît la réalité et qui se *résumera* dans les Biographies des vrais grands hommes. Quant à ceux-ci, en qui, à chaque minute se reflète la vie des autres hommes, on doit, pour les bien connaître, rechercher toutes leurs con-

¹ *Boswell's Life of Johnson (Essays, vol. IV, 1832).*

ditions intimes ou extérieures et tous leurs antécédents. Alors seulement, des cendres grises du passé¹, éteintes en apparence, surgira ce flambeau de lumière divine que fut chaque héros, et qui illumine notre route. L'histoire est un Poème héroïque. Illiade ou Cromwelliade : *Gesta Dei per Homines*.

S'il en est ainsi, la réalité ne s'oppose point à l'idéal ; elle enveloppe, en effet, l'idéal en son sein. Où chercher la beauté, la vérité, la justice, sinon dans cette réalité « plus grande que la fiction » ? Si l'histoire est la poésie, l'historien est un poète, un artiste, mais il est aussi un sage, un philosophe. Car, en méditant et en interprétant droitement la réalité, il reconnaîtra qu'elle est l'expression de la volonté divine, qu'elle est le voile transparent dont se revêt, dans le temps et l'espace, le mystère éternel et infini. Les faits, révolutions cosmiques ou humaines, événements grands ou petits sont les vestiges de Dieu, les traces de ses pas, et le Verbe qu'Il profère par les cieux et la terre, que toute la nature proclame. La nature est surnaturelle, et tout ce qui paraît et passe n'est que le symbole et le signe de ce qui dure à jamais. L'histoire se perd donc dans la philosophie qui est elle-même la science de la sagesse ; et tous, historiens, philosophes, littérateurs, artistes et critiques ont pour objet le même objet, ont pour fin la même fin : la méditation, l'interprétation et la révélation de la réalité : mission divine, puisque cet objet et cette fin sont de déchiffrer et d'épeler le divin texte. Aussi tous sont-ils envoyés de Dieu, prêtres, évangélistes, apôtres de l'apocalypse des faits ; et toutes les œuvres, littératures, arts, sciences, histoires, critiques, ne sont que les feuillets à peine divers de la même grande Bible inachevée du monde.

Or, la sublime loi qu'enseigne cette Bible des faits,

¹ Voir ci-après les extraits de *Cromwell*.

pareille à d'augustes fragments de la biographie de Dieu est une loi de guerre, non de paix, d'action et de devoir, non de repos et de bonheur. Elle enseigne que Dieu lutte contre le Non-Dieu, l'Être contre le Néant, le Cosmos contre le Chaos, l'Ordre contre le Désordre, le Bien contre le Mal, et cette lutte a lieu au cœur même de l'homme le plus humble, comme en celui du plus grand roi. Le philosophe découvre « dans le dernier des chaudronniers qui voit avec des yeux, un mystère auguste et insondable¹ ». Tout homme, en effet, est un héros potentiel : en lui parle cette « calme petite voix » que perçut Élie dans le silence après le fracas des ouragans ; mais peu d'hommes sont assez humbles, graves et religieux, pour l'écouter, peu d'hommes sont assez intuitifs pour l'entendre. Elle parle dans les menus *faits* des jours ordinaires, dans toutes nos communes actions, points d'attaches vives de nos petites vies avec l'immense vie de la nature. Dans le silence des âmes recueillies et révérentes, cette voix nous convie à prendre parti dans la lutte éternelle. Ce n'est pas que le triomphe à la fin soit douteux sans nous ; bon gré, mal gré, nous servons à ce triomphe et, de toute éternité, les Destinées ont élu parmi nous les Braves. L'individu, libre agent du fait, n'est pas le maître absolu. Instrument divin, il marche où le mène la volonté du Tout-Puissant. Mais le choix est possible, il est nécessaire : « Homme, Fils du Ciel et de la Terre, n'est-il point
 « au plus profond de ton cœur, un Esprit d'active méthode,
 « une Force pour le travail, qui se consume comme
 « un feu qui couve péniblement, et ne te donne point de
 « repos que tu ne l'aies découvert, que tu ne l'aies gravé
 « dans des Faits d'actes bons autour de toi² ? »

Cependant dans les ténèbres où nous sommes, com-

¹ *Sartor Resartus.*

² *Past and Present.*

ment distinguer le bon chemin ? Comment reconnaître les appétits mauvais, démasquer les vils désirs ? Comment vaincre les tentations de l'égoïsme ? Comment triompher du doute ?

Par le *Travail*. Travailler, c'est prier : le travail est religieux ; le travail est la vie : « Car le travail, si vénal, « si stérile soit-il, est en communication avec la nature ; « le désir réel d'abattre du travail conduit de soi-même « de plus en plus près de la vérité, des lois fixes de la « nature, qui sont la vérité ¹. »

Le dernier des évangiles en ce monde est donc : « Con- « nais ta tâche et accomplis-la ». L'antique adage socratique : « Connais-toi toi-même » n'a que faire ici, pour nous « inconnaissables individus ». Notre fin n'est pas la spéculation, la fiction, le rêve, la chimère. Nous sommes ici pour agir, pour créer, pour combattre. Par le travail, l'homme d'abord cesse lui-même d'être une jungle, un désert malsain. Il se dompte, il s'organise, il s'harmonise ; et par le travail, sur la terre, à la place des charbons croissent des « tiges d'herbes utiles ».

Travaillons donc, agissons, sans retard, immédiatement inlassablement, inexorablement, c'est toute la loi et tous les prophètes : « Accomplis ton devoir le plus proche de ta main, et les autres s'éclairciront par surcroît. » Par le travail la lumière pénètre en nous ; nous connaissons notre valeur. Nous ne savons ce que nous valons que quand nous savons ce dont nous sommes capables, et notre valeur se mesure à notre vaillance. Ainsi point de faiblesse, d'attendrissement, de fausse pitié, de sensiblerie : « Mais frappe ! » — « Mais par-dessus tout, par- « tout où tu trouves l'Ignorance, la Stupidité et la Bes- « tialité, fût-ce même avec des Prisons et des Potences, « et des Croix, attaque-les, et ne te repose point de ta

¹ *Past and Present.*

« vie et de leur vie, mais frappe, au nom de Dieu¹ ! »

Et : « Béni soit celui qui a trouvé sa tâche, qu'il ne demande pas d'autre bénédiction ! » Car le travail est à soi-même sa récompense ; ses fruits sont la vérité et la justice. L'homme de labeur obéit à sa destinée ; il a gagné la vertu de clairvoyance ; il se soumet à la nécessité reconnue ; il se range à sa place dans l'universelle et éternelle hiérarchie. « Car l'univers est une hiérarchie. » Là il gouverne en obéissant, et l'homme est désormais un homme. Religieux serviteur du fait, conscient qu'il n'a point la vie pour soi, il se tourne vers l'Éternel dont il est une émanation, et la lumière de l'Éternel rayonne en lui et par lui. C'est là son intuition sacrée, sa sincérité, sa véracité. Un tel homme est « Fort », puissant comme Dieu, invincible comme Lui. Par delà lois écrites et préceptes humains, usages reçus, traditions établies, formules toutes faites et routines endormeuses, il remonte jusqu'au principe ineffable de la Loi « non écrite », — par delà la lettre morte, il se revivifie à l'Esprit : il devient une force qui crée le droit qui règne. Il est le héros, le *dux*, le conducteur et le guide des hommes en toutes sphères étroites ou vastes où il se dissimule ou se révèle ; c'est la tâche des autres hommes, leur vocation et leur destin de le reconnaître, de le découvrir, de l'amener au grand jour, pour qu'il dirige et gouverne, afin qu'ils suivent et obéissent. — « Capitaine d'industrie, génial poète, authentique roi. »

Mais ce n'est pas tout : « il est un trône marqué pour l'homme noble » au cœur de qui Dieu lui-même a allumé le « très noble et indispensable amour du Pouvoir ». Aux heures d'aveulissement et d'affolement des masses anarchiques, parfois s'offre à lui « l'occasion, don de Dieu » de saisir le Pouvoir : « Virilement tu dois l'em-

¹ *Past and Present.*

« poigner à la crinière !... A toi chute et culbute ignominieuse si tu as osé quand l'occasion n'était pas tienne...
 « Impérissable mépris si tu n'oses quand elle l'est !...
 « *quand* la voix est celle de Dieu¹ ! »

Cependant quiconque n'affronte point la réalité et se refuse au « corps à corps avec les obscures et brutales puissances du fait » ; ou quiconque discourte et bavarde et tergiverse au lieu de se taire, d'observer et d'obéir ; ou encore, quiconque fraude, triche, truque, falsifie, contrefait, — quiconque fabrique de la camelote et la met en circulation, ou bien se rebelle contre la vérité et jongle avec elle, — celui-là ne tarde pas à subir le châtement fatal. Créature de néant et d'erreur, il doit servir au fumier d'où fleurissent les moissons des victoires. De tels êtres sont la horde des fantômes et des fantoches, coquins et menteurs, charlatans et philanthropes, larbins, faussaires et usurpateurs ; dupes et lâches, imbéciles et fous ; ils sont ceux que le héros écrase inexorablement. Ils parlent et n'agissent point ; ils geignent ou ils hurlent ; ils remplissent de leur tumulte et de leur braiment les cités humaines, les places publiques, les parlements ; et leur « suffrage universel » est l'universel clabaudement des grenouilles ou des oies, ricanement de singes et de démons. Leur hiérarchie est dupocratie, capitainerie de gros sous ; leurs héros sont des mannequins mitrés, couronnés, décorés, chamarrés ; leur dieu, Satan.

La société humaine est hiérarchique comme l'univers, et elle *doit* l'être, car l'inégalité naturelle est de Dieu : dans toutes nations, civilisées ou sauvages, il est quelque chose, malgré les contradictions apparentes et odieuses, qui tente d'imiter l'harmonie idéale et nécessaire. La fin de l'éducation, de la vraie science, de la vraie civilisation n'est pas d'aplanir les différences originelles entre les

¹ *Oliver Cromwell.*

hommes, mais, au contraire, de les faire saillir et de les consacrer. C'est à ce prix seul que règne l'ordre fécond de la vie. Les nations sont grandes dans la mesure et aux siècles où cet ordre est fondé en vérité. Elles sont faibles, en proie aux insanités révolutionnaires, aux temps où les hiérarchies sont mensongères. Quand les systèmes d'éducation et les organisations politiques sont devenues mécaniques et surannées; quand l'égoïsme et l'indifférentisme gagnent le cœur des gouvernants, et que les lois iniques du « Laissez faire », de la libre concurrence s'établissent parmi les citoyens, — alors, éclatent les insurrections populaires. L'insurrection est l'unique recours des hommes inférieurs pour en finir avec les usurpateurs, et pour chercher les hommes supérieurs qui sont les maîtres légitimes. Les lois qui régissent les rapports des hommes ne sauraient, en effet, être celles de la compétition et du hasard, et les gouvernements doivent être forts et fidèles aux faits. Libre échange entre nations n'implique nullement libre concurrence entre citoyens d'une même patrie : le libre échange est selon la justice, — la concurrence libre est inique. L'intervention législative doit être constante et universelle. Les gouvernants ont à tâche de faire que tous les hommes puissent vivre et agir en hommes. Les problèmes sociaux de l'éducation, de la propriété, du travail et de l'organisation du travail, — celui aussi de l'émigration, exigent impérieusement l'attention des législateurs. Que les hommes intuitifs, reconnus dignes de commander, se détournent des vaines et sanglantes questions des guerres extérieures avec les autres peuples qui, chacun, ont les mêmes problèmes à résoudre. Cependant il est de vastes continents déserts où habitent des peuplades encore sauvages! Que les races supérieures, sous la conduite d'hommes supérieurs, viennent donc les conquérir, par la force, comme il est nécessaire : « Car la conquête

qui semble toute inique et brutale, s'affirme comme un droit parmi les hommes¹. » L'homme ou le peuple puissants ont, de par leur puissance, le *devoir* d'être les maîtres, au besoin par la violence, de conquérir, de dompter, d'organiser les puissances inférieures afin qu'elles *soient*, qu'elles s'élèvent au moins par nécessité, à la sublime dignité humaine de *créer* ou de *servir* à la création. Toutefois que le conquérant, individu ou peuple, se garde d'oublier que son droit implique maints augustes et terribles devoirs : à lui incombe, en effet, la responsabilité de sa conquête même. Elle ne durera point si elle ne croit en œuvres de justice au cœur du pays conquis. S'il en est autrement « des hommes de force commune la « repousseront : Car la force agit toujours comme le bras « droit de la justice, — que la force et le droit qui d'abord « divergent d'une façon si formidable, finissent, au bout du « compte, par ne faire qu'une seule et même chose, — voilà « une pensée qui réconforte, qui, toujours, dans les noirs « tourbillons de tempête de l'histoire du monde, rayon- « nera sur nous comme sur une éternelle étoile polaire² ».

III

Le style caractérise Carlyle plus encore que les idées. Il représente la part du tempérament dans son œuvre, et cette part est considérable. Son excentricité, à la fois naturelle et voulue, a été l'objet des plus violentes critiques. Wordsworth s'écriait que : « Carlyle était une peste pour la langue anglaise », — et notre délicat Mérimée, exaspéré par la lecture de la *Révolution Française* faillit jeter le livre par la fenêtre. Ses qualités et ses défauts vont en s'accroissant du début à la fin ; l'humour

¹ Voir ci-après les extraits de *Chartisme*.

² *Idem*.

est plus généreuse et plus spontanée dans *Sartor*, — elle est plus sèche et plus fiévreuse dans les Pamphlets, — mais dans l'un ou dans l'autre livre ce style est « un rocher de scandale, une pierre d'achoppement », comme Carlyle disait du style de Jean-Paul, — dont il est manifeste que les audaces l'entraînèrent. Il n'a rien emprunté à ses devanciers, à ses compatriotes, à ses contemporains. Mais il savait la Bible par cœur; — il savait aussi très bien l'allemand, et il s'est complu à transposer en anglais les lourdes, vastes et compréhensives périodes familières au génie germanique, qui avait tant d'affinités avec le sien propre. Surtout il était de taille à forger pour sa pensée une arme qui lui convint. Une « arme » en effet, car son dessein était de combattre, non de plaire à des lettrés.

Contrairement à Amiel, il jugeait que la contemplation était naine et l'action géante. L'action seule lui ouvrait le champ sans bornes de la réalité. Il méprisait la grâce, car « la sincérité est meilleure que la grâce » et, selon lui, l'heure n'était point venue pour l'esprit de jouir de soi. Il voulait « frapper », éveiller des énergies, créer des actes. Il fallait que ses mots, comme ceux de Luther, fussent des « demi-batailles », ou, comme ceux de Burns, — cet autre paysan écossais, — des « boulets de canon ». Jeune, il avait été tenté d'écrire en vers, et on a de lui quelques poèmes. Mais il s'était de bonne heure détourné de *chanter* et résolu à *parler*. « Mon ami », dit-il à un interlocuteur imaginaire, « il me faut parler « en langage cru, ces temps misérables étant muets et « sourds. » — Faisant allusion à quelques-uns de ses contemporains il s'écrie ailleurs : « Il me faut des « Achilles et des Ulysses, et j'enrage de les voir vouloir « être des Homères¹. »

¹ Voir ci-après les extraits de la *Vie de Sterling*.

Il parle donc son langage cru, qui force l'attention des âmes les plus routinières et les contraigne à prendre parti dans la farouche bataille qu'il livre en soldat de Dieu. Son style, « cette peau de l'écrivain », selon son expression, est tout gonflé de saillies, et tout tordu de nœuds, comme prêts à se briser, ainsi que sont, sous l'effort prodigieux, les muscles et les nerfs d'un lutteur. Sa phrase, synthétique à l'excès, chargée de métaphores et d'images, d'adjectifs et de noms composés, de substantifs abstraits érigés en symboles par des majuscules, est tout embarrassée d'incidentes, entrelacée de parenthèses, de tirets, de doubles points et de points virgules. Son verbe est véhément, grondant, évocateur, sarcastique, virulent, plein de colère, de satire, de douleur ou d'enthousiasme. Il exalte son imagination ; il la surexcite au spectacle de l'antagonisme des faits, du bien et du mal, de la vérité et du mensonge, dans le passé, dans le présent où l'avenir déjà tressaille. Semblable en cela à Hugo, il est hanté de l'éternelle et angoissante antithèse et elle remplit ses « yeux dévorants¹ » de visions intenses, tragiques et grimaçantes. Sans cesse aux extrêmes, la beauté pour lui est sublimité, et la laideur est hideur : l'une dresse aux nues des sommets de clarté, l'autre plonge aux abîmes sans fond des ténèbres. A une imagination aussi peu commune, les formes du langage commun ne sauraient suffire. Aussi, vocabulaire, grammaire, syntaxe, — il ébranle tout et bouleverse tout, — sans cependant être jamais obscur ; — impatient des traditions de la langue, comme il l'est de la distinction des genres. Critique, roman, histoire et philosophie, polémique, — il écrit, il *parle* tout avec la même passion, dans le même tumulte de l'âme. C'est à peine si le style délibérément outré de *Sartor*, qui est une fantaisie sans

¹Emerson.

nom, diffère de celui de *Cromwell* qui prétend être une histoire-épopée. D'ailleurs, il ne craint pas de se répéter, de redire les mêmes saisissants contrastes, de marteler l'âme aux mêmes places et des mêmes coups. A la première rencontre il scandalise le lecteur, qui, entraîné brusquement, malgré soi, par l'élan de la phrase, doit franchir sans savoir où il va des vocables et des tours qu'il n'avait point connus. Il se récrie alors, rejette le livre avec colère, — ou bien poursuit avec admiration. C'est l'effet que voulait produire l'écrivain : qu'on le laisse, si on ne peut le suivre.

Il n'est donc rien en lui qui puisse être indifférent, rien davantage qui soit incolore ou neutre. Il est un incomparable peintre d'histoire, et ses tableaux ont des saillies lumineuses, des reliefs puissants, avec des perspectives pleines de mystère et d'angoisse : oppositions de lumière et d'ombre plus encore que de couleurs. Objets et êtres animés paraissent avec leurs traits matériels — physiologie humaine, rides des fronts, plis des bouches, narines frémissantes, regards, gestes, attitudes, lignes des corps, coupe des habits ; et tous les dessins ou les tons crus des choses, avec leur air familier : cités endormies, toits qui fument, rues populeuses, boutiques, prisons, temples, puis les arbres bruissants, la mer, « l'explosion blanche » de la vague, les infinitudes au-dessus qui « regardent » par des milliers d'yeux, et les infinitudes au-dessous qui regardent par les yeux des morts innombrables. Tout le drame humain, avec ses rires, ses larmes, sa tragédie, sa farce, se déroule en ces pages, sur le fond des tempêtes, des hivers et des nuits de la nature énigmatique. Tantôt son style adore et prie, avec des puretés d'hymne dont le rythme se prolonge en mélancolies et en mansuétudes ; tantôt il se crispe en retours abrupts aux sonorités rudes, pareilles à des cris de guerre, à des insultes qui se perdent en échos sardoniques. Tantôt il

abonde, comme d'une âme fervente, telle une litanie, en mots de louanges, de glorification, presque d'extase, quand il évoque les « doués », les « inspirés », les « héros de Dieu » ; tantôt il s'entasse, comme de la bouche d'un cynique, de trivialités, d'épithètes violentes, à l'adresse des stupides, des ignares, des imbéciles et des coquins. L'homme est « un mystère auguste », — ou un « avaleur de pudding » ; une « parcelle d'éternité » ou « un bipède sans plumes » ; le critique est « l'oïnt du Seigneur », ou un « chien qui lève la patte sur une borne ».

Enfin, comme les primitifs et les homériques, il a le don des adjectifs qui, d'un détail synthétique, inaperçu du vulgaire, font surgir en une lumière soudaine l'être tout entier. D'Orléans est la « tête-de-lune rubiconde » : — Robespierre est toujours le « Vert-de-Mer ». Il crée des types qu'il baptise de noms inouïs dont s'amuse sa verve ; — pour symboliser les stupidités, les inanités, les hypocrisies, les pédanteries, et il se crée ainsi une société d'interlocuteurs qui mystifient le public. C'est « Piston-à-Ressort » ; « Flaire-Lichen » ; — c'est encore « Sec-comme-Poussière », l'historien raisonneur, compilateur, qui aime à *rendre compte et à expliquer*. Il se dissimule lui-même sous les caricatures de « Crotte-du-Diable » et d'« Aigre-Pâte », — et sa « cathédrale d'immensité » est toute peuplée de ces piliers gothiques où il a cloué ces grotesques et ces masques, ces bizarres symboles.

IV

En un sens nul penseur ne fut moins littéraire, moins intellectuel que Carlyle, et c'est lui faire le plus grand tort que de le traiter avec nos méthodes analytiques ordinaires. Si l'on s'y obstine, on est étonné des résultats. On ne peut nier son génie critique, parce que de tous les

genres littéraires la critique est le plus libre, et parce que tout vrai critique toujours renouvelle la critique; mais on lui refuse le titre d'historien et de philosophe, pour ne lui garder que celui, bien maigre, d'humoriste.

Carlyle historien n'a pas l'impartialité scientifique, s'il a, à un degré éminent, le don d'intuition. Il a beau composer l'histoire avec les documents du passé, sa vision est trop intense et subjective. Il n'est pas seulement un « voyant » qui, comme le veut Michelet, « ressuscite intégralement le Passé », mais un visionnaire d'une imagination hallucinante, qui « invente¹ » un passé de fumées et de flammes, et qui, à force de confondre l'histoire et la poésie, ne distingue souvent plus l'histoire de la fiction. En outre, il ne se contente pas de commenter; il acclame ou maudit, et ses histoires sont des drames, plus encore que des épopées, où l'auteur a le grand rôle et surgit à chaque instant sur la scène pour exciter le jeu des acteurs.

Philosophe, il fonde sa logique contre toute logique, tout enchaînement syllogistique, ou toute dialectique expérimentale. Sa psychologie est simpliste, et il semble avec lui que, des hommes, les uns sont éternellement de parfaits gredins, les autres, plus rares, des figures de la divinité. Enfin de quelle espèce est sa métaphysique? Dualiste ou moniste, spiritualiste ou idéaliste? Il n'a fait aucun exposé théorique de ses idées, non peut-être parce que sa faculté d'idéation était impuissante, mais surtout parce qu'elle répugnait à enfanter des concepts clairs et déductifs. Ses idées sont peu nombreuses, et il s'en faut qu'elles soient originales. Chez lui, fils de paysans presbytériens, l'immatérialisme de Berkeley et le phénoménisme de Hume s'exaltent et s'amplifient de l'idéa-

¹ Cf. Lord Acton : *Letters to Mary, daughter of W. E. Gladstone*, Londres, 1904.

lisme allemand, mais ils ne s'enrichissent d'aucun apport nouveau ; il a, au contraire, dans le domaine de l'idée pure, appauvri Fichte et Goëthe.

Comment donc parler de lui ? En prenant garde que ses idées ne sont point dégagées des impressions qui les enfantent, qu'elles n'ont point de vie par elles-mêmes, mais par le sentiment intense où elles s'enracinent encore et dont elles sont toutes frémissantes. Il est une force rude, impulsive, comme « jaillie du cœur même de la nature », où les laves et les scories brûlantes tiennent encore en fusion des métaux précieux. Il a fait sien tout ce qu'il a touché, le déformant au jugement des autres hommes, le reformant au sien. D'où la bizarrerie de ses ouvrages qui repoussent autant qu'ils attirent. L'originalité qu'il perd en qualité de philosophe spéculatif, il la regagne, avec une maîtrise étonnante, comme poète et comme homme. Carlyle a éprouvé, il a vécu dans sa chair et dans ses os, il a fait siennes, et il a proclamé avec un accent de tragique grandeur, ces mêmes idées que d'autres avaient élaborées sereinement ou incarnées en d'esthétiques symboles.

De la nature, il avait reçu une sensibilité déjà morbide ; mais il s'ingénia, pour ainsi dire, à la surexciter par tout l'effort de sa vie. Les quelques impressions très vives qui l'avaient frappé, du contraste entre son éducation première et la société ordinaire des hommes, il travailla à les entretenir, à en exaspérer l'intensité, en se condamnant à un isolement presque absolu, et à un labeur gigantesque. Elles hantaient son cerveau comme une proie qui leur appartenait en propre, et où elles puisaient substance et vie pour s'en aller ensuite hanter à leur tour les cerveaux des autres hommes. Quand sa sympathie est éveillée, il s'anime ardemment des sentiments et des passions de ses penseurs et de ses hommes d'action, et refait synthétiquement la genèse de leur esprit et de

leur caractère. Son œuvre alors est magistrale et définitive. Mais le champ de ses sympathies est limité comme celui de ses idées. Si ses sentiments sont puissants, ils sont exclusifs ; son jugement est intolérant, et il fait l'apologie de l'intolérance. Il a pénétré *dans* l'âme allemande, il l'a révélée à ses compatriotes, et par là il a singulièrement troublé et élargi leurs horizons bornés et positifs que Coleridge, selon lui, avait seulement teintés de « gothique clair de lune¹ ». Mais il y a pénétré avec la brutale ferveur d'un Germain des époques barbares, ne s'assimilant que ce qui, en elle, tient encore à ses origines septentrionales. Rien du génie français ne séduit ce primitif Anglo-Saxon, ou ne le convainc. Il ne veut voir dans notre xviii^e siècle qu'un esprit de négation et de destruction. Les méthodes scientifiques (le Darwinisme, l'évolutionisme, par exemple), de recherches prudentes, de démarches hypothétiques, qui hésitent avant de conclure, ou s'abstiennent de conclure, l'impatientent et l'outragent, on dirait personnellement. Enfin, le sens des grands mouvements de la démocratie anglaise, française ou allemande, l'owénisme, le trade-unionisme, le coopératisme, semble lui échapper absolument². Il dédaigne ou condamne, ou raille. Les productions littéraires ou artistiques ne trouvent pas grâce devant lui, sauf de rares exceptions. Il se moque de la plupart des penseurs ses contemporains, ou même il les insulte. Il juge les livres, les arts, la peinture, la musique dans le même esprit que Tolstoï aujourd'hui, mais avec des façons que l'atrabilaire Alceste aurait trouvées dignes

¹ *Life of Sterling.*

² Rappelons que Marx et Engels préparaient leur fameux Manifeste communiste, et Marx son *Capital* en Angleterre, à l'heure même où Carlyle écrivait *Past and Present*, etc... Engels avait combattu ce qu'il appelait « le socialisme féodal » de *Past and Present* dans un article. Son livre : *La Situation des classes laborieuses en Angleterre* est de 1845 (date de la première édition de *Cromwell*).

d'un butor¹. Par là il procède de Calvin, l'inspirateur de l'église presbytérienne, et rappelle souvent Rousseau, que cependant il détestait. « Animal extraordinaire, débris d'une race perdue, sorte de mastodonte égaré dans un monde qui n'est pas fait pour lui » voilà ce qu'il faisait dire de lui à Taine en 1863².

Il s'en faut que cette estimation soit tout équitable, et elle ne vaut qu'en tant qu'elle dépeint avec pittoresque l'allure du Sage de Chelsea, quand on se le représente dans ses traits extérieurs. Taine a ajouté : — « La Société et l'esprit que Carlyle propose pour modèles à la nature humaine (le Puritanisme) n'ont duré qu'une heure et ne pouvaient durer plus longtemps » ; — et ici la pénétration fait défaut au grand critique français. Sans doute Carlyle a exalté l'esprit et la société du Puritanisme, et comme, même à propos des sujets les plus étrangers, son inspiration et son langage sont tout pleins de la Bible et du génie hébraïque, il prête, en effet, le flanc à de telles boutades. Mais on se tromperait si l'on ne voulait voir en lui qu'un puritain attardé, ou qu'un moine ascète et fanatique. En maints passages il prévient le lecteur contre un tel errement, et il l'avertit de sa propre clairvoyance : « Si tu ne trouves de vérité sous mon langage cru que le fantôme d'une vérité hébraïque éteinte, » — dit-il, dans un pamphlet, à un de ces interlocuteurs imaginaires dont nous parlions ci-dessus, — « je n'y puis rien pour l'instant. » Tout au plus peut-on prétendre qu'il a hésité entre l'idéal hébreu et l'idéal norse, et s'il appartient au premier par son éducation, il est tout à l'autre par ses aspirations les plus personnelles et les plus libres : s'il est plus biblique qu'évangélique, il n'était rien moins que chrétien ou grec. Les mots lui

¹ Voir son jugement sur l'opéra : *Mélanges*. Vol. VII, *The Opera*.

² *Histoire de la Littérature anglaise* (t. IV. *Les Contemporains*).

importaient peu, n'étaient pour lui que des symboles, ou même des sons pour émouvoir l'âme, ébranler l'imagination. Les vocables Dieu, Diable, Belzébuth, Tophet, Enfer qui reviennent si souvent dans ses pages, il ne les emploie que pour désigner les esprits du mal ou du bien. Ces mots excitaient son inspiration, enrichissaient sa verve. Mais la force neuve de son esprit se dégageait hardiment du passé et de ses symboles, pour tendre vers l'avenir. Il n'imaginait aucun retour aux choses disparues. Il accueillait dans un trouble mystique les renaissances et les révolutions, comme annonciatrices d'ères nouvelles. Il se détachait non sans souffrance d'un passé familier et cher, comme tout homme s'éloigne des amis d'enfance, mais il allait virilement à l'inconnu qui n'était pas encore, convaincu que les énergies créatrices des religions, des temples, des sociétés tressaillaient dans les faits actuels d'enfantements nouveaux, et qu'il ne savait nommer.

C'est à servir ces énergies fécondes et sacrées qu'il donnait sa vie, qu'il travaillait d'une énergie comme démente, parfois, à « planter pour l'Éternité ». — « Si tu veux planter pour l'Éternité, plante alors dans les profondeurs des facultés infinies de l'homme, son Imagination et son Cœur; si tu veux planter pour l'année et pour le jour, plante alors à la surface de ses facultés superficielles, son amour-propre et son entendement arithmétique. » Aussi, s'il n'a pas enrichi la pensée spéculative, il a préparé pour elle des éclosions prochaines. Ses mépris de la religion, de l'art, de la poésie de son temps sont un hommage à une religion plus profonde, à un art plus vrai, à une poésie plus humaine. Sa guerre impitoyable et incessante aux superstitions théologiques, politiques, morales, contre les faux prêtres et les faux dieux, est en faveur de la seule réalité, de la vérité et de la nature.

L'influence de sa pensée est constante et sa portée incalculable. Elle s'est fait sentir, dès la première heure en Amérique, sur Emerson — puis, en Angleterre, sur des hommes comme Ruskin et William Morris¹ dans les mouvements d'art et de rénovation sociale. D'un individualisme qu'on a pu dire « anarchiste² », il est un grand briseur d'idoles, de formules et de mots, l'ennemi irrécyclable de toutes sectes, de tous partis, de tout cléricalisme et de tout bloc. C'est pourquoi sa parole et son œuvre sont fort discutées : déistes et athées, monarchistes et démocrates, idéalistes et réalistes, chacun croit voir en lui quelque chose de soi, et le réclame pour son église, — mais il est rare qu'il y demeure longtemps sans faire crouler les murs. A chaque instant, en effet, il en appelle à notre conscience, à notre sincérité, de remettre tout en question, et de choisir dans le silence de notre âme, non par l'analyse et le tâtonnement des hypothèses, mais par le sentiment du tragique de notre vie et de la nécessité de notre choix même. Il a attaché une importance suprême à l'individu, à la *Valeur morale* des individus. Ils sont, — entre les tombeaux et les étoiles, — le lieu où Dieu agit; et c'est en eux et par eux que la force éternelle travaille à réaliser la justice qui les dépasse et cependant les comprend; c'est à travers eux, dans le présent, que vit et se transmet, du passé à l'avenir, tout ce qui a eu vie et qui vivra.

Il a mis en forte lumière cette vérité que, à l'origine de toute œuvre, en art, en littérature, en politique, en religion, dans la vie sociale, il y a un grand individu, connu ou inconnu, qui a apporté une « éthique nouvelle », qui a, pour employer une expression empruntée à Nietzsche et nullement déplacée ici : « changé la table

¹ *Past and Present* fut l'évangile de deux pré-raphaélites, Burne-Jones et William Morris. (Cf. *Life of W. Morris*, by J.-W. Mac-Kail. Vol. I.)

² Voir Basch : *L'individualisme anarchiste*. (Alcan.)

des valeurs ». De là le rôle qu'il attribue à la biographie, au point qu'il y fonde l'histoire et la critique et même la philosophie. Selon lui les intelligences vraiment humaines chercheront de plus en plus dans les actions d'un homme, la pierre de touche de ses idées, et le critère d'une œuvre dans la vie de son auteur.

En ce qui le regarde, il est exact que l'homme a dépassé l'œuvre. Il a été un de ces grands individus. Il a confirmé par sa propre vie ce qu'il a souvent répété, que pourvu qu'un homme ait de quoi se vêtir et se nourrir, il est heureux et libre. Par l'exemple de son énergie surhumaine, que des défaites cruelles n'ont pu abattre, il nous a conviés à cette haute lutte pour la *Sincérité*, qu'il regardait comme le secret de l'héroïsme et de notre destinée, — car être sincère, ne mentir ni à soi ni aux autres, respecter l'intégrité de sa conscience, c'est être libre, devenir un homme nouveau, — c'est à dire un « homme qui pense — le pire ennemi que puisse avoir le Prince des Ténèbres¹ ».

ÉMILE MASSON

¹ *Sartor Resartus*.

NOTE DU TRADUCTEUR

« Pierre d'achoppement pour le critique de l'ordre des grammairiens », le style de Carlyle l'est encore bien plus pour le traducteur. A partir de *Le Passé et le Présent* surtout, il nous a fallu maintes fois nous contenter d'un « décalque » plutôt que de tenter une traduction véritable, afin de garder tous les traits de la physionomie si particulière de notre écrivain. A cet effet nous avons d'ailleurs, autant que possible, fidèlement observé les lois de sa ponctuation. Mais on ne s'étonnera pas que nous demandions au lecteur de collaborer à notre travail par un effort d'attention, si l'on sait que, pour ses compatriotes mêmes, la lecture de Carlyle est difficile. Sauf *Sartor Resartus*, *La Révolution Française* et *Les Héros*, déjà traduits en notre langue, on trouvera ici le premier essai de traduction française des autres ouvrages de Carlyle.

Nous nous sommes servi pour les *Souvenirs* des deux volumes de *Reminiscences*, édition Norton (Macmillan and Co, London, 1887), et pour les autres livres des trente-deux volumes de *People's Edition* (Chapman and Hall, London).

PAGES CHOISIES
DE CARLYLE

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE (1795-1823)

LE PÈRE¹

Toujours, depuis aussi longtemps que je puis me souvenir, sa tête vénérable a été grise, — au fait, il devait avoir environ quarante ans quand je naquis. C'était une noble tête, très forte, dont la partie supérieure ressemblait d'une façon frappante à celle du Poète Gœthe. Sa bouche surtout, témoignait de sa naturelle rudesse, — close d'habitude, — et pleine de sens, cependant sans pression des lèvres (comme je l'ai vu chez les hommes les plus fermes, s'ils sont accoutumés à quelque dur travail manuel). Elle annonçait la profondeur, la nature ardente, la force, et tout cela dans un élément non pas de langueur, mais de peine et de patiente, perpétuelle endurance. Visage plein de sens et de conviction fervente : homme de Force; homme de Peine... Il était court de stature, quoique plus court que la moyenne seulement quant aux membres ; de grande force musculaire dépassant de beaucoup même ce qu'on attendait de sa solide charpente. En toutes choses il demeura expressément *modéré* ;

¹ Souvenirs sur James Carlyle, son père. *Souvenirs (Reminiscences)*, vol. I. Ce livre des « Reminiscences » fut écrit hâtivement à Londres, dans les nuits qui s'écoulèrent entre la mort et l'enterrement de son père, en janvier 1832.

de toute sa vie ne se rendit coupable d'*aucun* excès, — ce qu'on ne peut dire de presque personne....

A plusieurs égards, je considère mon père comme un des hommes les plus remarquables que j'aie connus. Il fut un homme dont les talents naturels étaient peut-être plus vastes que ceux d'aucun autre que la destinée m'a fait connaître. Nul de nous n'oubliera jamais cette hardiesse, cette flamme de son verbe qui jaillissait inculte, plein de métaphores (quoiqu'il ignorât ce que c'était qu'une métaphore), et de toutes espèces de mots puissants (dont il usait à propos et qu'il appliquait avec une *extraordinaire* justesse, sans que souvent l'on pût deviner d'où ils venaient) ; concis, énergique et qui, j'ose dire, de tous les langages que j'aie jamais écoutés, produisait la plus parfaite peinture, distincte, d'une clarté empruntée non à d'ambitieuses *couleurs*, mais à la pleine *blancheur* de la lumière du soleil. Il n'est rien que je l'aie jamais entendu vouloir rendre visible qui ne le devint d'une façon presque oculaire. Jamais nous n'entendrons plus une parole comme celle-là, tout le pays en avait ouï dire, et tous en riaient à cœur joie, ne sachant comment exprimer d'autre façon l'émotion qu'elle leur donnait. Il était expressif comme je n'ai entendu personne. Dans la colère il n'avait jamais besoin de jurons : ses mots étaient comme des flèches aiguës qui frappent au cœur même. Son défaut était l'exagération (et j'ai aussi hérité cette tendance), toutefois seulement dans la description ; et c'était surtout pour le plaisir de l'effet *original* ; c'était un homme d'étroite et même de scrupuleuse véracité. Je l'ai souvent entendu revenir, quand il pensait que ses puissantes expressions pouvaient égarer, et les corriger jusqu'à l'exactitude mathématique.

... Nous eûmes tous à nous plaindre de *ne pouvoir oser* l'aimer librement. Son cœur semblait comme emmuré ; il ne savait pas se laisser aller aux libres épanchements. Ma mère m'a avoué qu'elle n'avait jamais pu le compren-

dre, que son affection, et (malgré tous leurs petits discords) son admiration pour lui se trouvaient empêchées ; il semblait qu'une atmosphère de crainte nous éloignait de lui. Il en était ainsi surtout pour moi. Jusqu'à ces dernières années, où il se prit à me respecter davantage, et, pour ainsi dire, à attendre de moi instruction et protection (rapports qui de moi à lui, sont d'une sublimité inexpriable) j'ai toujours été plus ou moins interdit et tremblant en sa présence. Mon cœur et ma langue ne s'élevaient librement qu'en compagnie de ma mère. Il avait un air de très profonde gravité, et même de sévérité. Cependant il savait rire à pleine gorge et à plein cœur. Je l'ai souvent aussi vu pleurer ; sa voix s'embarrassait et ses lèvres se courbaient en lisant la Bible. Son cœur était pitoyable à tout vrai malheur, bien qu'il haït l'oisiveté et ne pût souffrir la stupidité ni la vanité. Une fois, et une fois seulement, je crois, je l'ai vu avoir une crise de larmes. C'était quand la fièvre de ma mère se prolongeant semblait menacer d'éteindre sa raison : nous en étions tous à peu près désespérés et affolés nous-mêmes. Il éclata à la fin en un vrai torrent de douleur, pleura à faire pitié, se jeta sur le plancher et y demeura étendu, gémissant. Je regardai stupide, sans un mot ni une larme. C'était comme si un roc de granit s'était dissout et fondait en eau. Que de mers de sentiment gisent inconnues au fond du cœur humain, qui de temps en temps brisent leur digue !

LA MÈRE ¹

Elle lui fut une fidèle compagne qui peina inlassablement à son côté. Pour nous, elle fut la meilleure de toutes les mères, et je lui dois une infinie gratitude pour les soins du corps et de l'âme. Par la grande grâce de Dieu, elle nous demeure encore, comme notre tête à tous et

¹ Le père de Carlyle s'était marié deux fois. C'est de Margaret Aitken, sa seconde femme, qu'il est ici question.

notre cœur ; et il lui sera encore donné de nous encourager de son pieux héroïsme dans bien des peines, pourvu qu'il plaise à Dieu ! Je suis l'ainé et retrouve profondément en moi le caractère de mes deux parents, comme aussi l'éducation qu'ils m'ont donnée et leurs exemples à tous deux ; j'aurais aussi hérité de leur *santé* naturelle, — si moi-même et le temps aussi ne l'avions rudement assaillie.

Ce doit être à peu près à l'époque de son premier mariage (1791 ?) que mon père, avec ses frères, déjà maîtres maçons, s'établirent à Ecclefechan. Dès lors, tous commencèrent à mener une existence bourgeoise, à « ramasser » dans tous les sens du mot, à croître. Ils étaient parmi les hommes les meilleurs et les plus loyaux de leur métier (peut-être les meilleurs même) dans tout le pays, et ils en étaient récompensés en conséquence. Leurs gains, honnêtes salaires de leur activité, leurs économies furent lentes, mais constantes, et pour ce qui est de mon père elles s'accrurent (d'un côté comme de l'autre) jusqu'au bout. Il était né et fut élevé dans la plus grande pauvreté ; à la force du poignet, il était devenu riche, ce qu'il entendait par riche, et il avait en abondance tout ce qu'il lui fallait. Son bien foncier, évalué en argent, peut dépasser peut-être un peu 25.000 francs et, pour sa réelle valeur intime, elle était plus grande que celle de la plupart des empires, que toutes les conquêtes de Napoléon, qui ne durèrent point. Mon père a vu grandir ses enfants autour de lui pour le protéger et lui faire gloire ; il a eu — dans les années dernières, — le cordial respect de *tous* ; il pouvait, des limites de cette terre, contempler la Contrée Éternelle où, par les profondeurs incommensurables, rayonnait une austère et ferme espérance. Je dois compter mon père parmi les plus *prospères* que j'aie jamais connus dans ma vie.

Frugalité et persévérance, un certain maintien grave, une dignité, non sans contrainte et qu'on sentait alors comme opprimante un peu et qui cependant produit main-

tenant ses fruits, tels étaient les traits ordinaires de notre intérieur. On nous enseignait de fait que le *travail* (matériel ou intellectuel) était la seule chose que nous ayons à faire, et on nous y entraînait toujours par préceptes et par exemples à le faire *bien*. Un inflexible élément d'autorité nous enveloppait tous, et nous sentions tout de suite (chose utile) que notre propre *désir* n'avait souvent rien à dire dans la question. Ce n'était pas là une existence joyeuse (quelle existence l'est ?), mais elle était faite de sécurité et de calme ; et plus que la plupart des autres existences (ou qu'aucune dont j'aie été témoin) elle était saine. Nous étions taciturnes plutôt que causeurs ; mais si l'on parlait peu, ce peu généralement avait un sens. Je ne saurais être assez reconnaissant pour mes Parents.

... Si ma mère chérie, avec toute la foi de son cœur maternel, compatit à toutes mes peines extérieures ou intimes, et toujours contre l'espérance, ne cessa point de me prophétiser le bonheur, lui, à qui je me confiais bien moins, qui ne put approuver mes projets, ne fit rien qui ne fût cordial et paternel : son toit fut mon abri, alors qu'un mot de lui (en ces jours amers d'amour-propre blessé) m'en eût privé. Il me laissa patiemment suivre ma voie ; il m'aida quand il le put, et, où il ne le pouvait, il n'opposa jamais aucun obstacle : quand enfin brilla l'espérance pour moi, comme sa joie fut cordiale et combien silencieuse cependant ! J'ai été un Fils heureux.

(*Souvenirs*, vol. I, James Carlyle.)

ANNÉES D'ENFANCE. ECCLEFECHAN

Qu'on nous permette, pour parler des années d'enfance de Carlyle, sur lesquelles il ne s'étend pas davantage dans les *Reminiscences*, de nous reporter au livre II de *Sartor Resartus*. Nous donnerons plus loin, en tête des longs extraits que nous en ferons, une analyse détaillée de cet ouvrage. Disons ici seulement, pour l'intelligence des passages qui suivent, que, sous les traits du docteur ou professeur Teufelsdröckh¹ — le *Sartor*

¹ Philosophe allemand, créateur d'une « Philosophie des Habits ».

Resartus (Tailleur Rhabillé) — dont Carlyle est censé dépouiller l'immense et confus amas de mémoires intimes, notre auteur s'est peint lui-même, avec des couleurs dont s'amuse son génie d'une incomparable ironie. « Gneschen » est le petit nom familier que le docteur se donne en ces années d'enfance; Entepfuhl est Ecclefechan. Plus loin, dans la vie au « Gymnase-fouette-par-derrière » (Hinterschlag Gymnasium), Carlyle conte ses impressions d'écolier à Annan.

C'est avec ces couleurs roses que, comme il arrive aux Poètes, notre Professeur voit son enfance, sur les historiques détails de laquelle (pour ne rien dire d'autre vague matière à éloquence), il s'étend conséquemment avec une minutie presque insupportable. Il nous parle du « serein désordre » d'Entepfuhl parmi les côteaux boisés; du Verger paternel qui semble flanquer la ville comme un avant-poste d'en dessous; du petit Kuhbach¹ qui y jaillit doucement parmi les allées de bouleaux et s'en va de fleuve en fleuve, jusqu'au Danube, jusqu'à la Mer Noire, dans l'Atmosphère, dans l'Univers; du « bon vieux Tilleul » qui, semblable à un parasol de vingt aunes de rayon, dominait tous autres bouquets d'arbres, s'épandait sur l'*Agora* central, le *Campus Martius* du Bourg, comme un Arbre Sacré; des vieillards qui s'asseyaient à son ombre pour causer (tandis que Gneschen souvent écoutait avec avidité); des travailleurs lassés qui s'y étendaient et des enfants inlassables qui y jouaient; des jeunes garçons et des jeunes filles qui y dansaient au son de la flûte : « Glorieux crépuscule d'été », s'écrie Teufelsdröckh, « quand le Soleil, tel un fier Conquérant, un « Impérial Contremaître, tournait le dos avec ses rayons « de pourpre et d'or et tous ses gardes du corps (de Prisma- « matiques Couleurs), vêtu de feu; et que les pauvres « briquetiers fatigués, de cette Terre d'Argile, pouvaient « alors, à la dérobée, se payer un peu de bon temps, « sans que ces rares débonnaires Étoiles en racontent « rien! »

¹ Ruisseau des vaches.

Le petit tableau qui suit a plus de grâce : « Les soirs de
 « beau temps, j'avais coutume d'emporter mon diner (de
 « la mie de pain bouillie dans du lait) dehors, et de l'y
 « manger. En chaperon sur le mur du Verger, que j'at-
 « teignais en grimpant, ou plus facilement encore à l'aide
 « de l'échelle qu'y posait le Père Andréas, mon écuelle
 « était placée. C'est là, que maintes soirées, les yeux
 « fixés sur les Montagnes lointaines de l'Occident, j'ai
 « consommé, non sans délices, mon repas du soir. Ces
 « nuances d'or et d'azur, cet apaisement du Monde
 « anxieux de la Mort du Jour, n'étaient encore que de
 « l'Hébreu pour moi; néanmoins, je contemplais ces
 « Caractères étranges aux belles enluminures, et j'admi-
 « rais leurs ors. »

Nous dirons peu de chose « de la sympathie de ce
 petit pour les bestiaux et les volailles ». Il se peut qu'il
 ait acquis par là « une certaine affection plus profonde
 pour la Nature animée », mais, demanderons-nous, quel
 homme a jamais vu dans aucune collection de Notes Bio-
 graphiques, un morceau comme celui-ci :

« Il était assez impressionnant (*bedeutungsvol*) d'en-
 « tendre, le matin de bonne heure, la corne du Porcher,
 « quand on pensait que tant d'heureux quadrupèdes qui
 « avaient faim, détalaient précipitamment de tous côtés
 « pour le joindre, pour déjeuner sur la Bruyère. Ou
 « encore le soir, il y avait quelque chose d'émouvant à
 « les voir rentrer presque en un ordre militaire, avec de
 « brefs grognements; chacun d'eux, avec une correc-
 « tion topographique, trottait après l'autre, à droite, à
 « gauche, par son propre sentier, vers son propre logis;
 « tandis que le vieux Kunz, au haut du Bourg, seul main-
 « tenant, soufflait une dernière fois dans sa corne et ren-
 « trait à la nuit ».

« Incalculable aussi fut la Science que j'acquis près des
 « Vieillards sous le Tilleul. L'ensemble de l'Immensité
 « m'était nouveau alors, et ces vénérables anciens, si
 « loquaces, n'avaient-ils point servi à des arpentages

« partiels de cet ensemble, durant près de quatre-vingts
 « ans ? C'est avec stupeur que je commençais à décou-
 « vrir que cet Entepfuhl s'élevait au milieu d'un Pays,
 « d'un Monde, qu'il existait une chose comme l'Histoire,
 « la Biographie, auxquelles, moi aussi, quelque jour, de
 « la main et de la langue, je pourrais contribuer.

« Dans un sens analogue agissait le *Postwagen* (la Dili-
 « gence), qui, roulant lentement sous ses montagnes
 « d'hommes et de bagages, cheminait à travers notre
 « Bourg; vers le Nord, sûrement, au milieu de la nuit, et
 « cependant vers le Sud, visiblement, au crépuscule du
 « soir. Ce n'est guère que vers ma huitième année que
 « je réfléchis que ce *Postwagen* pouvait être autre chose
 « que quelque Lune terrestre, se levant et se couchant
 « par simple Loi de Nature, comme celle du ciel, qu'il
 « arrivait sur de grandes routes faites, de lointaines cités,
 « pour aller à de lointaines cités, les attachant l'une à
 « l'autre, comme une monstrueuse navette, en une union
 « toujours plus étroite. Ce fut alors que, sans rien devoir
 « au *Wilhelm Tell* de Schiller, je fis cette réflexion qui
 « n'est point tout à fait insensée (et qui est si vraie aussi
 « dans le domaine de l'esprit) : *Tout chemin, ainsi ce simple*
 « *chemin d'Entepfuhl, mène au bout du monde !* »

.....

« Mais le résumé grandiose de toute la culture de l'en-
 « fance d'Entepfuhl, où, comme en un entonnoir, toutes
 « ces multiples influences étaient concentrées, et d'où
 « elles se répandaient sur nous simultanément, était à
 « coup sûr l'annuelle Foire aux Bestiaux. Là se rassem-
 « blaient des quatre coins de l'horizon les éléments d'un
 « indescriptible tohu-bohu. Des filles au teint de noisette,
 « des gars au teint de noisette, aux visages clair lavés,
 « aux rires bruyants, attifés, enrubannés, y venaient
 « danser, trinquer et, si possible, chercher le bonheur.
 « Des Éleveurs haut-bottés, du Nord; des Courtiers suisses,
 « des Bouviers italiens, à hautes bottes, eux aussi, venus
 « du Sud; ces derniers accompagnés de leurs subalternes
 « en blouses de cuir, en calottes de cuir, armés de longs

« aiguillons; tous criaient des paroles à demi articulées
 « parmi les aboiements, les rugissements inarticulés; à
 « l'écart se tenaient des Potiers venus de la lointaine
 « Saxe, avec leur porcelaine en belles rangées; des Col-
 « porteurs de Nürenberg sous leurs tentes qui me sem-
 « blaient plus riches que des bazars Persans; des Came-
 « lots du Lac Majeur; des bandes de la *Wiener Schub*
 « (Rebuts de Vienne) vociféraient autour des jeux de
 « hasard. Des Chanteurs de Ballades braillaient; des
 « Commissaires priseurs hurlaient; le Vin Nouveau (*heu-*
 « *riger*) bon marché coulait comme de l'eau, confondant
 « encore la confusion, et, dominant le tout, disloqué, fai-
 « sant des sauts de carpe, un Bouffon bicolore semblait
 « le génie du lieu et de la Vie même.

« Ainsi entouré du mystère de l'Existence, sous la pro-
 « fondeur céleste du Firmament, sous la garde des quatre
 « Saisons d'or, avec les vicissitudes de leurs événements,
 « car le farouche hiver lui-même amenait ses parties
 « de patinage et ses concours de tir, ses tempêtes de
 « neige et ses cantiques de Noël, — ainsi grandissait et
 « s'instruisait l'Enfant. Toutes ces choses furent l'Al-
 « phabet grâce auquel, plus tard, il devait épeler et lire,
 « en partie, le Volume grandiose du Monde. Qu'importe
 « que cet Alphabet soit en grandes lettres dorées, ou en
 « petites lettres sans dorure, pourvu qu'on ait des yeux
 « pour le lire? Car pour Gneschen, impatient d'apprendre,
 « l'action même de regarder lui était une joie qui dorait
 « toutes choses; et son existence lui était un doux et
 « rayonnant élément de Joie, d'où, comme dans l'île de
 « Prospero, s'élevaient et s'incarnaient merveilles sur
 « merveilles qui l'instruisaient et l'enchantaient.

« Pendant les rares années de notre terrestre Appren-
 « tissage, nous avons peu de chose à faire; mais, nourris
 « et logés gratis, il nous faut surtout regarder autour de
 « nous dans l'atelier, et voir travailler les autres, jusqu'à
 « ce que nous ayons compris quelque chose aux outils
 « et soyons capables de les manier. S'il ne fallait que la

« bonne Passivité, et non la bonne Passivité alliée à la
 « bonne Activité, l'état où j'étais alors eût été des plus
 « favorables. Pour tout ce qui regarde l'ouverture d'Es-
 « prit, la bonne disposition de l'humeur, une Curiosité
 « naïve, et l'entretien de ces qualités, qu'aurais-je pu
 « souhaiter de mieux que ce que j'avais ? Mais, d'autre
 « part, le reste n'allait pas aussi bien. Mes facultés Actives
 « (*Thatkraft*) se trouvaient dans des conditions peu favo-
 « rables, et de cette malchance j'ai gardé de nombreuses
 « traces. Dans une maison où l'ordre règne, et l'on n'aime
 « guère les fatras que laissent les jeux des enfants, l'édu-
 « cation est trop stoïque : il faut endurer et s'abstenir,
 « plutôt que faire et agir. On me défendait beaucoup de
 « choses ; j'avais à renoncer à tous désirs un peu osés,
 « et partout un lien rigide d'Obéissance me contraignait
 « inflexiblement. Ainsi, souvent déjà, mon Libre Arbitre
 « se heurtait douloureusement à la Nécessité et mes
 « larmes coulaient, et parfois l'enfant même goûtait à
 « cette racine d'Amertume, dont se ressentent et se péné-
 « trent tous les fruits de notre vie.

« En cette accoutumance à la Soumission, il était, en
 « effet, infiniment plus sûr d'errer par excès que par
 « défaut. L'Obéissance est notre devoir et notre destinée
 « universelle, et qui ne veut plier, doit rompre ; jamais
 « nous n'apprendrons trop tôt, ni trop bien que, dans ce
 « monde où nous sommes, « Je veux » n'est qu'un simple
 « zéro au prix de « Je dois » et, presque toujours, que la
 « plus minime fraction au prix de « Il faut ». Là se trou-
 « vait pour moi le fondement de la Sagesse du monde et
 « même de la Morale. Je ne chercherai point à chicaner
 « avec mon éducation : elle fut rigoureuse, trop frugale,
 « confinée et contrainte, en tous points anti-scientifique :
 « mais dans cette sévérité même, et cet isolement fami-
 « lial, ne se peut-il point qu'une plus austère gravité ait
 « pris racine, dont la tige devait produire de plus nobles
 « fruits ?

« Par-dessus tout, quelque maladroite qu'elle fût, cette
 « éducation était affectueuse, bien intentionnée, probe

« et par là compensait tous ses défauts. Ma bonne Mère...
 « me rendit, en somme, un service inestimable : elle
 « m'enseigna, moins en paroles qu'en actes, et par son
 « quotidien respect et sa manière d'être constante, sa
 « propre et simple version de la Foi chrétienne. Andréas
 « aussi allait à l'Église, mais davantage par devoir de
 « parade, pour quoi il espérait recevoir dans l'autre
 « monde, salaire et arriérés, comme il a dû, j'espère, les
 « recevoir d'ailleurs. Mais ma Mère, avec son sincère
 « cœur féminin et son intelligence fine, quoique sans
 « culture, était Religieuse, dans la plus stricte acception.
 « Que le Bien est indestructible, et comme il se propage
 « même parmi les ronces enlacées du Mal! L'être le plus
 « haut que je connusse sur terre, je le voyais ici s'in-
 « cliner, avec une crainte ineffable devant un Être
 « plus Haut dans les Cieux; de telles choses, surtout
 « durant l'Enfance, vont au plus profond de notre Être;
 « mystérieusement le Saint des Saints s'élève jusqu'à la
 « sphère visible des mystérieuses profondeurs, et le Res-
 « pect¹, ce qui est le plus divin dans l'homme, naît pour
 « ne point mourir, de la misérable écorce de la Crainte. »

(*Sartor Resartus*, livre II, chap. II.)

L'ÉCOLE

(*Hinterschlag Gymnasium*. — *Annan*.)

« De cette partie insignifiante de mon Éducation qui
 « a trait aux Écoles, il est presque inutile de rien dire.
 « J'ai appris ce qu'apprennent les autres, et je l'ai gardé
 « en tas dans un coin de ma tête, sans voir, pour le mo-
 « ment, aucun moyen d'en faire usage. Mon Maître d'école,
 « pauvre hère affairé, au cœur brisé, foulé aux pieds,
 « comme d'autres de cette profession, fit peu pour moi,
 « tant qu'il découvrit qu'il pouvait peu. Bonne âme, il me
 « déclara un génie, bon pour des professions libérales ;

¹ ... Reverence.

« que je devais être envoyé au Gymnase, et un jour à l'Uni-
 « versité. Pendant je lisais tout ce que je trouvais
 « d'imprimé. Je dépensais tous mes sous de poche à m'a-
 « cheter de la littérature d'étalage que je cousais en vo-
 « lumes, de mes propres mains, à mesure qu'elle s'accu-
 « mulait. » Par ce moyen, cette jeune cervelle se meubla
 d'un mélange considérable de choses et d'ombres de
 choses : l'Histoire en fragments authentiques y gisait
 mêlée aux Fabuleuses Chimères, où résidait aussi la
 réalité; et le tout n'était point une matière morte, mais
 comme un vivant pabulum, suffisamment nutritif pour
 un cerveau encore peptique.

.....
 « Avec mon premier regard jeté sur le gymnase de
 « Hinterschlag », écrit-il, « commençai mes mauvais
 « jours. Je me souviens bien encore du rouge matin
 « ensoleillé de la Pentecôte, où, trottant plein d'espoir
 « aux côtés du Père Andréas, j'entrai dans la rue princi-
 « pale du lieu, et vis l'horloge (sonnant alors huit heures)
 « et sa *Schuldthurm* (geôle) et les Bourgeois à tablier ou
 « sans tablier qui rentraient pour déjeuner ; un petit
 « chien, fou de terreur, passait en courant, car quelques
 « démons humains lui avaient lié une bouilloire de fer-
 « blanc à la queue, et cette créature martyrisée, dans
 « un tapage énorme, cheminait à travers le Bourg entier,
 « et se faisait quelque peu remarquer. Digne emblème
 « de maint Héros Conquérant, à qui la Destinée (unissant
 « la Fantaisie et la Raison, comme elle fait ailleurs) a mali-
 « cieusement donné en appendice la bouilloire en fer-
 « blanc de l'Ambition, pour le faire courir en avant ; plus
 « vite il court, et plus vite elle le pousse et avec plus de
 « tapage et de folie ! Digne emblème aussi de tant de
 « choses qui m'attendaient dans cette maudite Tanière.
 « comme dans le monde, dont c'était une partie et un
 « épitome !

« Hélas ! les chères allées de Bouleaux d'Entepfuhl
 « avaient disparu dans le lointain : j'étais parmi des étran-
 « gers, hargneusement, ou au mieux, dédaigneusement

« disposés à mon égard ; le cœur d'enfant se sentit, pour
 « la première fois, bien orphelin et solitaire ! » Ses
 camarades, comme c'est la coutume, le persécutaient ;
 « C'étaient des Garçons, dit-il, la plupart de grossiers Gar-
 « çons, obéissant aux impulsions d'une grossière nature
 « qui excite le troupeau de daims à tomber sur tout cerf
 « frappé ; la troupe de canards à mettre à mort tout frère
 « ou toute sœur dont l'aile est cassée, et de toutes parts
 « le fort à tyranniser le faible. » Il consent que quoique
 peut-être moralement courageux à un degré peu ordi-
 naire, il avait peu de succès dans la bataille, et qu'il
 l'aurait volontiers évitée, issue que, comme il semble,
 il devait moins à sa stature, qui était petite (car dans les
 moments d'ardeur il était « incroyablement agile »), qu'à
 ses « principes vertueux ». « Si j'étais honteux d'être
 battu, » dit-il, « je l'étais à peine moins d'avoir combattu ;
 « j'étais donc tirailé en deux sens à la fois, et, en cet
 « élément important de l'histoire écolière, l'élément guer-
 « rier, je n'avais guère que de la douleur. » En somme
 cette même excellente « Passivité », si remarquable dans
 l'enfance de Teufelsdröckh, est ici assez évidemment en
 train de croître encore. Il pleurait souvent et à un degré
 tel qu'on lui donna le sobriquet de *Der Weinende* (le
 Pleurard), laquelle épithète jusqu'à vers sa treizième
 année n'était pas absolument indigne de lui. Seule-
 ment, à de rares intervalles, cette jeune âme éclatait en
 colères étincelantes, et affirmait, si tempétueusement
 que le plus hardi reculait, qu'elle aussi avait ses Droits
 d'Homme, ou du moins de Petit Homme.

.....

« Mes Maîtres », dit-il, « furent des Pédants reliés en
 « cuir, sans connaissance de la nature de l'homme ou de
 « l'enfant, ou de rien qui fût autre que leurs lexicons et
 « leurs livres de comptes trimestriels. Ils nous bourraient
 « d'innombrables Vocables morts (non de Langues Mortes,
 « car ils ignoraient toute Langue) et ils appelaient ça ali-
 « menter le développement de l'esprit. Comment un remâ-
 « cheur mécanique et inanimé de Gérondis, dont Nüren-

« berg, au siècle suivant, fabriquera les semblables en
 « bois et en cuir, pouvait-il alimenter le développement
 « de quoi que ce soit ? bien plus de l'Intelligence qui se
 « développe non comme un légume (dont on fume les
 « racines avec une mixture étymologique), mais comme
 « un esprit, par le contact mystérieux de l'Esprit; Pensée
 « qui s'embrase au feu de la Pensée vive. Comment cet
 « homme embraserait-il, en qui l'être intérieur n'a point
 « de charbon ardent, mais n'est plus qu'une cendre morte
 « de grammaire consumée ? Les Professeurs de Hinter-
 « schlag possédaient suffisamment de syntaxe et ils en
 « savaient assez de l'âme humaine pour connaître qu'elle
 « a une faculté appelée Mémoire, et qu'on pouvait l'im-
 « pressionner par l'intermédiaire du tégument muscu-
 « laire au moyen de verges de bouleau. »

(*Sartor Resartus*, livre II, chap. III.)

L'UNIVERSITÉ

Le passage suivant est de nouveau emprunté aux *Reminiscences*,
 (II, « Jeffrey »).

Lord Jeffrey, premier magistrat du Tribunal d'Édimbourg,
 directeur de l'*Edinburgh Review*, devait être le premier grand per-
 sonnage qui aiderait Carlyle à se faire connaître au public. Il
 fut un ami constant et secourable. Carlyle lui a consacré un livre
 de ses *Souvenirs*.

Menton, 3 janvier 1867.

Peu de spectacles m'ont plus impressionné que celui
 que j'eus tout à coup de la « Outer House », dans le Par-
 liament Square à Édimbourg, le soir du 9 novembre 1809,
 quelques heures après être arrivé dans cette Cité pour la
 première fois. Nous avons fait à pied une route de quel-
 que vingt milles ce jour-là, troisième de notre voyage
 d'Ecclefechan à Édimbourg, mon compagnon et moi. C'était
 un certain « Tom Smail » qui avait déjà été à la Faculté
 l'année précédente, et qu'on avait jugé être un guide et
 un gardien sûr pour moi. Il avait quelques années de plus

que moi, et avait été à l'École avec moi, quoique jamais dans ma classe. C'était un garçon absolument sans malice, plein de lui, insignifiant, mais d'une étroite orthodoxie, et pour qui, — le sachant de nulle érudition et de jugement nul, — je n'avais personnellement qu'un très médiocre respect, quoique je le suivisse civilement en matières qu'il connaissait mieux que moi. Par exemple dans les rues d'Édimbourg, le premier soir de notre arrivée ! Pendant notre voyage, il avait été ennuyeux et dépourvu de tout intérêt, silencieux la plupart du temps, ne trouvant vraiment rien à dire, il s'était pavané le plus souvent à quelques pas en avant, languidement sifflant entre ses dents quelque chose qui rappelait un misérable air irlandais que je ne savais que trop bien être celui d'une méchante chanson plus misérable encore, intitulée *le Cordonnier de Belfast*, — si mélancolique pour le pauvre moi, abandonné à mes lambeaux de réflexions dans le silence des landes et des collines.

Étrange comme il est plein de vie, comme il est loin et merveilleux, avec ces teintes dont le nuancent la tendresse et la peine de jadis, ce Voyage pour moi maintenant, après cinquante-sept années du temps ! — Ma Mère et mon Père marchant avec moi dans le sombre matin de gelée de novembre, par le village, pour nous mettre en notre chemin ; — ma Mère chérie tout amour et son affection tremblante ; mon etc., etc. — Mais nous devions arriver à Edimbourg par Moffat Eric Stane... Je dissimulai mon chagrin et mes défaillances, mais j'en avais plein le cœur, qui contrariaient les mystérieux espoirs et mes anticipations de ce que seraient Édimbourg et le milieu étudiant. Tom et moi nous étions entrés à Édimbourg après une marche de vingt milles, entre deux et trois heures de l'après-midi ; nous avons retenu un garni d'aspect propre, très bon marché (« Simon Square », du quartier pauvre) ; nous nous étions brossés, et sans doute procuré quelque bout de repas, et Palinurus Tom s'avança dans les rues avec moi, pour montrer à l'esprit novice un peu d'Édimbourg avant le coucher du

soleil. L'esprit novice ne fut pas extrêmement étonné tout de suite ; mais il tint ses yeux ouverts et ne dit rien. Par quelles rues nous passâmes, je ne m'en souviens pas le moins du monde, mais je revois vaguement le High-Kirk de Saint-Giles et les tentes de forains qui s'y trouvaient, avec leurs étranges petites entrées et sorties, et leurs vieilles femmes agitées, dans des boutiques minuscules de peignes, de lacets de souliers et de bibelots ; plus vaguement encore, la magnifique Statue Équestre du Parliament Square, tout près ; aussitôt après quoi, Smail, audacieusement (ainsi pensais-je), poussa une porte (ouverte à tout le monde), et m'entraîna avec lui vers un spectacle que je n'ai jamais oublié.

Un immense Hall, confusément éclairé des hauteurs des murs et avec quelques bougies éparses peut-être çà et là au milieu ; le tout dans un étrange *chiaroscuro*, et rempli par ce que j'estimais (exagérément) un ou deux milliers de créatures humaines, toutes affairées, en un bourdonnement infini de conversations, et portant leur murmure de tous côtés, les unes isolées, d'autres en groupes. Par degrés je remarquai que quelques-uns étaient en perruque et en robe noire ; que de loin en loin, sur les côtés du Hall, se dressaient de petits trônes avec des enceintes et des marches qui y montaient ; des formes en velours rouge étaient assises sur lesdits trônes, — d'autres en robe noire leur parlaient avec animation : des Avocats plaidant devant des Juges, à ce que je compris aisément. Comment on pouvait les entendre, en un tel vacarme assourdissant, tenait du mystère. Un peu plus haut dans les murs, blottis là comme des hirondelles aux nids, se tenaient d'autres formes plus humbles. Ces dernières étaient, comme je vis, les sources de certaines espèces de sons ou d'échos, sauvages, fiévreux et désolés qui, de temps en temps perçaient l'universel bruit des pieds et des voix et s'élevaient inintelligiblement au-dessus comme dans l'amertume d'une incurable peine : — les Crieurs de la Cour, compris-je peu à peu. Et c'était ici Thémis dans sa Outer House, une scène de

vacarme chaotique et de tohu-bohu, comme je n'en avais jamais imaginé avant.

(*Souvenirs*, vol. II, Jeffrey.)

C'est ici « l'Université sans Nom » (*Nameless*) que Teufelsdröckh-Carlyle décrit dans « Sartor ». A Édimbourg, pas plus qu'à l'école d'Annan, le jeune Carlyle (il n'avait encore que quatorze ans, et il devait rester cinq ans à l'Université), ne trouve de quoi satisfaire son ardente passion de savoir, sa soif torturante de vérité. Les professeurs de l'Université, comme les instituteurs d'Annan, ne remâchaient que « la paille des choses ». Son génie qu'il ne comprend pas encore, mais dont il souffre déjà, lui a, dès ses premiers ans, révélé par cette souffrance même, la tragique vérité de l'être, et l'adolescent qui vient demander avec confiance aux maîtres le verbe qui sauve et qui fait l'homme joyeux et fort, ne peut se contenter des mots vides, d'une philosophie des apparences et des fantômes. La déception de Carlyle fut profonde; ce sont les accents amers de son ironie que nous entendrons ici.

62 C 444
« L'Université où j'ai été éduqué a laissé des souvenirs
« assez vifs encore dans ma mémoire, et je sais bien son
« nom, un nom que, toutefois, par amour des intérêts
« actuels et pour des personnes vivantes, je ne divul-
« guerais en aucune façon. C'est mon pénible devoir de
« dire que, sauf l'Angleterre et l'Espagne, notre Univer-
« sité était la pire qu'on ait jusqu'ici découverte. Notre
« temps est, il est vrai, un temps où l'Éducation véritable
« est aussi impossible qu'elle peut l'être. Cependant il
« n'est point de bornes aux degrés du pire et même je
« puis concevoir un système pire que celui de l'Innom-
« mable (*the nameless*) même, comme un aliment empoi-
« sonné peut être pire qu'une famine absolue.

« Il est écrit : « Si un aveugle conduit un autre aveugle,
« tous deux tomberont au fossé. » Pourquoi, en de telles
« conjonctures, n'y aurait-il point plus de sagesse à ce
« que l'un et l'autre, celui qui conduit et celui qui est
« conduit, se tinsent tranquilles simplement ? Supposez
« que vous ayez, quelque part dans la Crimée Tartare,
« entouré de murs, un enclos carré; que vous l'ayez

« meublé d'une petite Bibliothèque mal choisie; puis que
 « vous y ayez lâché onze cents gamins chrétiens qui s'y
 « bousculent comme ça leur plaît, pour y passer de trois
 « à sept ans; que certaines personnes, sous le titre de
 « Professeurs s'installent aux portes pour proclamer à
 « haute voix que c'est une Université, et exiger des prix
 « d'entrée considérables, — et vous auriez, non à la
 « vérité dans sa structure mécanique, mais dans son
 « esprit et dans ses résultats, quelque chose ressemblant
 « imparfaitement à notre Haut Séminaire. Je dis « impar-
 « faitement », car si notre structure mécanique était toute
 « différente, nos résultats n'étaient pas non plus absolu-
 « ment identiques. Malheureusement nous n'étions point
 « dans la Crimée, mais dans une cité européenne cor-
 « rompue, emplie de fumées et de vice; bien plus, au
 « sein d'un Public à qui, dans un apparât beaucoup plus
 « coûteux que celui de cet Enclos Carré et de cette Pro-
 « clamation bruyante, on n'est pas certain de faire gober
 « quelque chose.

.....
 « Les Professeurs de l'Innommable vivaient à l'aise,
 « en sécurité, d'une simple Réputation, établie jadis, et
 « ainsi sans trop grand effort non plus, grâce à une
 « classe de gens tout à fait autres. Cette Réputation,
 « comme une roue puissante qui se meut par-dessous et
 « qui tourne vite, emportée dans le courant général, per-
 « mettait, pourvu qu'ils lui donnassent un petit coup de
 « peinture tous les ans, de bien tenir pendant longtemps,
 « et de continuer à moudre pour eux d'un assidu bon
 « gré. Bonne chance pour les Meuniers ! Quant à eux, ils
 « n'avaient point besoin de travailler et leurs efforts pour
 « travailler, pour ce qu'ils appelaient Éduquer, me rem-
 « plissent, quand j'y songe maintenant, d'une certaine
 « admiration muette.

« Outre tout ceci, nous nous vantions d'être une Uni-
 « versité Rationnelle, hostile au plus haut degré au Mys-
 « ticisme; et c'est ainsi que ce jeune cerveau vide fut
 « meublé de beaucoup de discours sur le Progrès de l'Es-

« pèce, les Siècles de Ténèbres, les Préjugés, et d'autres
« choses semblables. Tous en arrivaient assez vite à s'é-
« panouir en un état de venteuse argumentativité, par
« où les meilleurs finissaient tôt dans un Scepticisme
« maladif et impuissant tandis que les pires crevaient
« (*krepiren*) de parfaite Vanité et mouraient à toutes aspi-
« rations de l'Esprit. Mais ceci aussi fait partie de la
« destinée du genre humain. Si notre ère est l'Ère de
« l'Incroyance, pourquoi en murmurer ? Une ère meilleure
« n'est-elle point en chemin ; que dis-je ? n'est-elle
« point venue ? Comme en de longues systoles et en de
« longues diastoles, la période de Foi doit alterner avec
« la période de Négation et l'éclosion printanière, la
« luxuriance estivale de toute Opinion, de toutes Repré-
« sentations et Créations de l'Esprit, doivent être suivies
« du déclin automnal et de la dissolution hivernale, ou
« les suivre. Car l'homme vit dans le Temps ; toute son
» existence terrestre, tous ses efforts et toute sa destinée
« terrestre sont façonnés pour lui dans le Temps ; et c'est
« seulement sous le Symbole transitoire du Temps que
« nous est révélée l'Éternité à jamais immobile, où nous
« demeurons. Et pourtant il est relativement misérable
« sans doute, pour de grandes âmes, d'être nées, d'être
« éveillées et de lutter à ces époques hivernales de Négation ;
« tandis que pour les âmes moindres le bonheur
« est, comme pour les animaux hibernants, bien logés
« en quelque Université de Salamanque, ou en quelque
« Cité de Sybaris, ou encore dans la superstition ou la
« volupté de quelque Château de l'Indolence, de dormir
« sans cesse, parmi des songes stupides, et de ne s'é-
« veiller que quand les sonores mugissements des oura-
« gans de grêle ont tous achevé leur œuvre, et quand le
« nouveau Printemps est accordé à nos prières et à nos
« martyres. »

Que dans ce milieu dont il nous donne ici une assez mystérieuse ébauche, Teufelsdröckh se soit senti mal à l'aise, nous n'en pouvons douter :

« Les jeunes affamés, dit-il, imploreraient leurs Nour-

« rices spirituelles ; et on leur donnait du vent d'Est à
 « manger comme nourriture. Tout ce qui avait cours là
 « du jargon creux de la controverse Métaphysique, de
 « l'Étymologie, de la Manipulation mécanique fausse-
 « ment appelée Science, j'ai appris tout cela, et peut-
 « être mieux que la plupart. Sur onze cents adolescents
 « chrétiens, il y en a bien onze désireux d'apprendre.
 « En se frottant l'un à l'autre, on se communiquait une
 « certaine chaleur, un certain vernis : par instinct, ou
 « par heureuse aventure, je pris moins de goût à faire
 « la noce qu'à méditer et à lire, lesquelles choses
 « m'étaient aussi permises. Dans cette Bibliothèque chao-
 « tique, je réussis à pêcher plus de livres peut-être que
 « n'en connaissaient ses gardiens mêmes. La base d'une
 « Vie Littéraire fut ainsi posée : j'apprenais de ma propre
 « force à lire couramment presque toutes les langues
 « civilisées, sur presque tous sujets et en presque toutes
 « sciences ; en outre, comme l'homme est toujours l'objet
 « qui intéresse le plus l'homme, déjà mon occupation
 « favorite était d'imaginer la personnalité de celui que
 « je lisais et, de l'Écrit, d'induire l'Écrivain. La Nature
 « humaine et la vie commencèrent à dégager en moi un
 « fond de tableau qui ne laisse pas de me surprendre
 « quand j'y jette les yeux maintenant, car tout mon Uni-
 « vers physique et mental, était alors une Machine ! Néan-
 « moins, un tel fond conscient et reconnu le plus sincère
 « que j'eusse, commençait à être, et je n'avais qu'à le
 « corriger et à l'étendre indéfiniment selon les apports
 « des expériences futures. »

C'est ainsi que du sein de la pauvreté, le fort fait naître
 une plus noble richesse, ainsi que dans la nudité du
 désert sauvage, notre jeune Ismaël se conquiert le bien le
 plus haut : la Confiance en soi.

Pendant ce désert était aride et retentissait des
 hurlements des fauves. Teufelsdröckh nous donne de
 longs détails sur les « paroxysmes de sa fièvre du Doute » ;
 sur ses Recherches concernant les Miracles ; sur les
 Témoignages de la Foi religieuse ; sur la façon dont :

« dans les veillées silencieuses, plus sombres dans son
 « cœur que dans le ciel et sur la terre, il s'est jeté aux
 « pieds de Celui qui voit tout pour lui demander véhé-
 « mentement, avec d'indicibles prières, la Lumière, la
 « Délivrance de la Mort et du Tombeau. Ce ne fut qu'après
 « de longues années, après d'inouïes souffrances que
 « l'âme croyante se rendit, s'évanouit dans le sommeil
 « enchanté où planait le cauchemar de l'Incroyance, et
 « prit, en chevauchant l'haridelle chimérique, le beau
 « monde vivant de Dieu pour un blême et vide Enfer,
 « pour un Pandémonium éteint. Mais, continue-t-il,
 « il nous faut subir cette peine du Purgatoire. D'abord
 « doit la lettre morte de la Religion, avouer qu'elle est
 « morte et tomber par morceaux en poussière, pour que
 « l'Esprit vivant de la Religion, délivré de cette prison
 « charnelle, s'élève sur nous, nouveau-né du Ciel, et qui
 « porte sur ses ailes un baume nouveau. »

(*Sartor Resartus*, livre II, chap. III.)

ANNAN

Ses études achevées à l'Université, Carlyle revient à Annan, en qualité de professeur cette fois. Il a, par concours, obtenu une chaire de mathématiques. Cependant ses parents l'ayant destiné à l'Église, il demeure attaché à l'Université où il a pris des inscriptions pour l'étude de la théologie. On verra de quel ton encore douloureux, méprisant et courroucé, à cinquante-deux ans de distance, Carlyle parle des difficultés de sa vie à cette époque et de la pénible situation morale et matérielle où il se trouvait alors. Ni la science de son temps, dans la mesure où il l'avait comprise, ni la religion, dans les formes qu'il voyait autour de lui, ne lui permettaient rien qui lui parût mériter qu'il y dévouât son cœur et son énergie. A Annan, puis à Kirkcaldy, il se trouvera seul avec lui-même, peut-être découvrira-t-il en son propre génie la vérité qu'il a vainement recherchée au dehors.

Edward Irving, à la mémoire de qui Carlyle a consacré les pages dont nous tirons les souvenirs suivants, fut l'ami de toute l'adolescence, de toute la jeunesse de Carlyle. Plus âgé de quelques années, Irving fut un collègue à Annan et à Kirkcaldy. Il fut pasteur de l'Église d'Ecosse à Édimbourg, d'abord, où l'éclat de sa parole le rendit célèbre presque dès le début; puis à Londres

où il ne sut résister à l'ivresse à demi-sacrée, à demi-profane de ses prédications qu'il multiplia dans l'immense cité. Carlyle ne pardonna jamais à la foule de Londres d'avoir gâché les belles facultés de son ami.

..... J'avais obtenu (par concours à Dumfries, été 1814), un poste de « professeur de mathématiques » au collège d'Annan, avec une perspective possible en théologie comme ultimatum. (J'étais *Étudiant rural en Théologie*, paraissant à Édimbourg quelques jours par an, pour y faire certaines « Conférences », et six ans de ça nous menaient à la *porte* de l'Église, comme le faisaient quatre ans d'*assiduité* à la Table de Théologie ; — dommage seulement que, pour ma part, je n'avais jamais eu le moindre enthousiasme pour l'affaire, et que même de graves doutes prohibitifs s'y opposaient de plus en plus). Ces deux issues de ma situation étaient évidemment en opposition avec tous mes idéals et toutes mes aspirations, — surtout celle d'Annan, parce qu'elle était l'immédiate actuelle, celle qui quotidiennement et à toute heure me talonnait, tandis que l'autre restait théorique, encore bien en avant et peut-être évitable. Une seule satisfaction, une seule, dans mon affaire d'Annan : je subvenais à mes besoins (même je mettais de côté quelques livres de mes pauvres 60 ou 70 livres par an, en cas de mauvais temps), et n'étais plus une charge pour mon père toujours généreux. Mais à tous autres points de vue, j'étais grandement solitaire, mal à l'aise et pas à ma place là. Pas de visites aux gens (« aurais dû me pousser un peu et chercher ou silencieusement *inviter* leurs invitations » ; c'était *leur* forme de politesse sociale, et j'étais bien trop timide et fier pour en être capable), — j'eus la réputation de morose, d'insociable, etc., etc. Bref, détestais absolument ma fonction et ma position, entendu pourtant que j'y faisais honnêtement ma tâche, et pour consolation et compagnie les rares livres que je pouvais avoir et un ami ou deux de passage que j'avais dans le voisinage. Quant à mes fonctions de Maître d'école, on

n'a jamais dit que je les faisais mal (« clair et précis » dans l'exposition et la démonstration); mais dès le début, surtout avec de tels compléments, je ne les aimais pas, et en vins vite à les détester de plus en plus.

(Ces *Souvenirs* sont datés de Chayne-Row, automne 1866.)

(*Souvenirs*, vol. II, Edward Irving.)

KIRKCALDY

George Irving, le plus jeune frère d'Edward (il est mort à Londres docteur en médecine, comme il commençait à pratiquer en 1833), était venu à ma rencontre, en revenant de ses cours, à ma *première* promenade dans les rues de Kirkcaldy, une après-midi de soleil (août 1816), et avec des regards et des mots joyeux il m'avait montré la maison de son frère (une maison simple, assez grande, sur la berge). Quand je suis entré chez lui pour la première fois, je ne m'en souviens pas maintenant, mais j'ai encore fraîche mémoire de la bonté exubérante d'Irving, de la façon dont il m'emmena dans sa bibliothèque, collection de méchants bouquins délabrés, et de l'air ravi dont il dit, étendant les bras : « Sur ceux-ci, vous avez *vouloir libre et chemin franc* ¹ », phrase expressive d'Annandale et de la plus parfaite bienvenue que je n'ai jamais manqué d'employer plus tard. Je me souviens aussi d'avoir logé une ou deux nuits avec lui, vers ce temps, — brillant clair de lune, vagues toutes dansantes et étincelantes à la fenêtre et adorablement chantonnantes et berçantes sur cette belle et longue grève de sable, où lui et moi, nous nous sommes tant promenés et où, dans la suite, nous avons si souvent communié. Dès le début nous nous étions aimés d'une loyale affection et nous devînmes intimes; jamais il n'y eut, tant que nous vécûmes, un nuage ou une jalousie entre nous, ou la moindre rupture de nos sentiments pour un jour ou une

¹ ... Will and waygate.

heure. Conquête bénie, celle d'un ami en ce monde ! Ce fut là presque toute ma richesse durant les cinq ou six années suivantes et elle fit de ma vie à Kirkcaldy (c'est-à-dire jusqu'à près 1819, je crois), une saison heureuse relativement et généreusement profitable. La jeunesse elle-même, la saine jeunesse de bon vouloir, est si remplie d'opulences ! Je chéris presque encore Kirkcaldy aujourd'hui ; pour Annan, c'est presque l'inverse encore, quand ses *gueuseries*¹ me viennent à l'esprit, avec le souvenir de mon isolement *quasi magique* au milieu d'elles, — alors que je ne pouvais les flanquer à la mer, à coups de pied !

La Bibliothèque d'Irving me fut de grande utilité. Gibbon, Hume, etc., etc. ; je crois que j'ai dû la lire presque tout entière : — ce qui m'est inconcevable à présent avec quelle ardeur, quelle dévorante *rapidité*, littéralement *dix fois* environ la vitesse que je puis atteindre maintenant avec aucun livre. Gibbon, en particulier, je me souviens de l'avoir lu à raison d'un volume par jour (douze en tout) ; et je me le rappelle assez bien encore, quoique j'y aie jeté rarement les yeux depuis. Ce fut de tous livres celui peut-être qui me fit le plus d'impression au stade de recherche et dans l'état d'esprit où j'étais alors. En aucune façon je n'admiraïs Gibbon complètement, — peut-être pas plus que je ne le fais maintenant. — Mais ses sarcasmes ailés, si sereins et pourtant qui transpercent si définitivement et tuent raide, m'ont souvent été d'une force et d'une lumière admirable. Je n'ai pas non plus manqué de reconnaître sa superbe puissance d'investigation, de vérification, de groupement et de narration, — bien qu'en cette dernière matière il eût toujours pour moi, alors comme aujourd'hui, quelque chose qui fait penser à Drury-Lane² ; des couleurs fortes mais crues et rehaussées par des feux de coulisses. — Nous nous procurions aussi des livres de la Bibliothèque de l'Université d'Édimbourg (je me rappelle l'*Histoire de*

¹ En français dans le texte.

² Un des grands théâtres de Londres.

l'Astronomie, ancienne et moderne aussi, de Bailly, qui me déçut considérablement); sur les étagères d'Irving se trouvait la petite collection Didot des Classiques français en grand nombre, et ma faim était aiguë. J'ai dû lire (en français et en anglais, car je ne me rappelle guère de *classicalité*, sauf quelques livres de mathématiques par accès intermittents) — abondamment pendant ces années-là.

Irving lui-même, trouvais-je, n'était pas, et n'avait pas été grand liseur, mais il avait pêché avec un sûr instinct et un jugement sûr, par un procédé à lui, plus rapide, dans beaucoup de livres, la matière dont ils traitaient et les conclusions auxquelles ils aboutissaient. Il en était maître, et il savait en faire usage, toujours *décemment* quand l'occasion se présentait. Il adorait m'entendre rendre compte de mes lectures, ce qui assez souvent nous était un thème de conversation, aussi agréable pour moi qu'utile. Il avait recueilli, par sagacité naturelle et par intuition, de conversations et de recherches, une grande somme de connaissances pratiques ou d'informations sur les choses existant autour de lui, — qui me faisaient absolument défaut, à moi, le reclus, — et nous n'étions jamais à court de sujets instructifs et amusants de conversation quand nous étions ensemble. Il possédait un sens du comique des plus cordiaux, sinon des plus affinés, et son grand rire généreux était toujours prêt. Ses sympathies larges et justes, ses qualités innées de sagacité, de loyauté cordiale et de bonne humeur, faisaient de lui le plus exquis des compagnons. Des causeries comme alors et d'aussi royales flâneries en de gais décors, qu'on parlât ou qu'on se tût, jamais je n'en ai connu depuis.

La grève de Kirkcaldy, aux crépuscules d'été, un mille du sable le plus lisse, avec une longue lame qui vient doucement, sans hâte et qui se brise par *explosion* graduelle, exactement graduelle, en un inoffensif et mélodieux *blanc*, à votre côté, tout le long de la route (son *brisant*, en se ruant comme une crinière d'écume, reten-

tissait magnifiquement et s'avançait, courait du sud au nord, de West-Burn au port de Kirkcaldy, toute la distance d'un mille)... C'était notre scène favorite; elle m'est si belle encore dans le lointain. Nous flânions dans les bois aussi, parfois jusqu'à ce que tout fût sombre. Je me rappelle de très charmantes promenades à Dysart, et une fois ou deux aux Grottes et aux vieilles et bizarres Salines de Wemyss. Une fois, un samedi mémorable, nous fîmes un pèlerinage pour entendre le D^r Chalmers à Dumfries; le lendemain, c'était pour la réception d'un jeune M. Chalmers comme pasteur (Chalmers *minus*, comme on ne tarda pas à l'appeler). Le grand Chalmers était encore à l'aube première de sa longue et toujours haute popularité. « Allons l'entendre encore une fois! » dit Irving. L'après-midi d'été était splendide : — splendide absolument fut notre solitaire promenade par Burntisland, les grèves et les roches jusqu'à Inverkeithing, où nous fûmes logés d'une façon encore splendidement touchante (notre hôte, l'Instituteur, un certain Douglas, de Haddington, — un vieux et intelligent camarade d'Irving; plus tard Rédacteur Radical de marque, dont la femme, pour son économie domestique, son admiration de son mari, etc., etc., fut un modèle et un exemple) : — quatre milles le lendemain matin jusqu'à Dumferline, et la journée bien remplie; *pas* déçus par Chalmers Maximus, — puis les quatorze milles, de retour à Kirkcaldy, finissant dans la nuit avancée, sous la pluie, et ayant soif, de fatigue, le tout gaillardement enduré!

(*Souvenirs*, vol. II, Edward Irving.)

D'ÉDIMBOURG A ÉDIMBOURG ¹

Dans l'espace de deux ans, ou davantage plutôt, nous en eûmes tous assez du métier de maître d'école, de ses mesquines contradictions et de ses pauvres résultats;

¹ Carlyle quitte Kirkcaldy en novembre 1818.

Irving et moi étions absolument déterminés à *le* quitter pour de bon... et à la fin de 1819 (ou 1818) nous partîmes tous, Irving et moi pour Édimbourg, Pears¹ pour son « pays de l'Est ». Je n'ai jamais revu de mes yeux ce dernier, pauvre bonne âme sonnante creux. Les perspectives d'Irving à Édimbourg n'étaient pas des plus belles, considérablement mêlées d'incertitude, d'opposition et même d'évidente défaveur dans quelques quartiers; mais du moins elles étaient bien supérieures aux miennes. En effet, j'allais commencer mes quatre ou cinq plus tristes, sombres, morbides et opprimantes années; et Irving, après quelques rebuffades, ses sept ou huit plus salutaires et plus brillantes. Exemple : — Il pouvait compter, je présume, sur plusieurs bonnes centaines de livres d'argent. Mon *peculium*, je ne m'en souviens pas, — mais il ne pouvait excéder 100 livres. J'étais sans amis, sans expérience ou relations, dans la sphère des affaires humaines; d'humeur sauvage, j'avais pas mal de fierté, plus que de nécessité, et j'avais commencé mon long curriculum de *dyspepsie*, qui depuis n'a jamais fini!...

Irving habitait rue Bristo, un appartement plus cher que le mien, et il avait l'habitude d'avoir à déjeuner les Intellectualités qu'il rencontrait; — moi, souvent leur hôte. Ce n'étaient que de stupides Intellectualités, et les façons de parler que j'y pris ne me plaisaient pas, même alors, bien qu'elles y fussent assez bien accueillies. Une ombre visible planait par moments sur le visage d'Irving, que perçait seulement son vieux et vigoureux rayon de soleil de temps en temps. Il donna des leçons de mathématiques une fois pendant quelque temps au capitaine Basil Hall, qui jouissait alors d'une vague célébrité, et il ne semblait guère trop aimer ce petit *lion* ou ses façons avec lui...

Je ne crois pas qu'Irving ait jamais eu d'autre élève que ce Basil pendant un trimestre peut-être. Je n'avais même pas Basil, bien que les leçons particulières, à moi,

¹ Collègue des deux amis.

le plus pauvre des deux, fussent beaucoup plus nécessaires encore, si elles voulaient venir, ce qui ne leur arrivait pas le moins du monde. Je visais aussi craintivement à la « Littérature », et pensais dans les moments d'audace que je pourrais peut-être gagner quelques riens par ce moyen, et de façon ou d'autre, à force d'honnête labeur, aider à mes finances. Mais en cela aussi j'étais douloureusement sceptique (talent et opportunité, choses également incroyables pour moi, pauvre âme abattue); et en fait j'ai tiré peu de fruit ou de finance de cette source, et durant les premières années absolument rien, en dépit de mes efforts assidus et désespérés qui me sont encore maintenant un sombre souvenir.

(*Souvenirs*, vol. II, Edward Irving.)

... Ce fut probablement en 1819-1820¹ (l'hiver le plus froid que j'aie jamais vu), que j'avais pris une résolution toute personnelle, et je l'ai mise en pratique en dépit des misères physiques et autres; — celle de tâter Jeffrey avec un article tout fait pour l'*Edinburgh Review*. L'idée me paraissait belle, et valoir d'être tentée, bien qu'à peu près désespérée. J'avais mis la main quelque part (car les livres mêmes m'étaient peu accessibles) sur un livre français assez absurde, mais nouveau, une *Théorie mécanique de la gravitation*, gravement élaborée à Genève par un absurde M. Pictet (je crois que c'est là son nom), qui venait de mourir. Je le lus soigneusement, le critiquai, et j'en élaborai un compte rendu honnête et une réfutation ou plutôt une modeste mais ferme contradiction. (Mon secrétaire étant un certain quasi-disciple que j'avais, peu intelligent mais chercheur, nommé George Dalgleish, d'Annan, à qui je tins mon dessein ultérieur tout à fait secret.) Je me rappelle bien encore les mornes soirées rue Bristo : Oh! quelles horribles passes, et quels noirs spasmes se succédèrent à tenter la « Carrière Littéraire ». — *Hevelii*

¹ C'est l'époque des émeutes à Glasgow et de l'agitation ouvrière pour la réforme du suffrage.

Selenographia avec la *Venus in sola via*¹ dudit Horrox, ceci encore comme autre exemple! Je lus aussi en entier les quatre in-quartos de Saussure : *Voyages en Suisse* (et je m'en souviens encore beaucoup), je ne sais plus dans quel but. J'étais banni, solitaire, comme au fond d'un antre et ainsi qu'un aveugle il me fallait tenter mainte impossible issue. Ma *Revue de Pictet* une fois recopiée au net, de la belle écriture administrative de George Dalglish, je rédigeai quelque court Billet poli pour le grand Rédacteur, et partis avec le petit paquet, un soir, pour son adresse, George-Street. Je me rappelle très bien l'avoir laissé là à son domestique et comme je disparus dans la nuit avec maintes pensées et maints doutes! Mon espoir ne s'était jamais élevé haut, ou ne s'était jamais élevé du tout en fait, mais durant à peu près une quinzaine, il ne s'éteignit pas tout à fait, et puis il fut réduit au simple *zéro*, — pas de réponse, pas de renvoi du manuscrit, absolument aucune attention n'en avait été prise, — forme de catastrophe plus complète que j'eus jamais anticipée! Il me vint à l'esprit l'idée d'une mordante petite Lettre qui pourrait être écrite au grand homme, avec des réflexions bien affilées à lui offertes, de la part d'un petit ditto inconnu; mais je jugeai sagement qu'il était encore plus digne de laisser les choses en état et d'en tirer profit tout seul. Jamais je n'en ai beaucoup parlé; surtout pas à Jeffrey, quand les temps furent changés dans la suite, et qu'en tout cas l'affaire était enterrée. Ce fut ma seconde, non tout à fait ma première tentative de cette espèce; j'avais expédié à quelque Directeur de magazine à Édimbourg un petit article plus avenant peut-être (du genre descriptif de Touriste, après un vrai Tour par la Campagne de Yarrow dans l'Annandale), et qui aussi s'était évanoui sans trace; sans grand regret, ce premier article, et vraiment sans grand regret non plus le second (un sujet ennuyeux en somme, — je ne pouvais pas ne pas l'admettre), — et une troisième aventure de

¹ Ouvrages d'astronomie.

ce genre ne devait plus m'arriver. Il faut avouer que mes premiers débuts en glorieuse « Littérature » furent abondamment étriqués et pitoyables, mais, pourvu qu'il persiste, un homme finit par s'imposer, même s'il est doué médiocrement; et peut-être n'est-ce pas un mal, si la porte lui claque plusieurs fois au nez, en guise de préliminaires.

(*Souvenirs*, vol. II, Lord Jeffrey.)

Ce même été, Carlyle revint prendre du repos à Mainhill — petite ferme près d'Ecclefechan, — une maisonnette d'habitation sans étage en pleine campagne, où ses parents s'étaient installés et vécurent de 1815 à 1823. A cette époque, Carlyle avait l'intention de faire des études de droit, — mais le droit, comme les mathématiques en tant que carrière, — ou la théologie, — lui fut bientôt impossible.

Les visites d'Irving dans l'Annandale, une ou deux chaque été, comme j'y passais l'été (par raison d'économie et de santé) dans la solitude, chez mon Père, m'étaient les temps de liesse de la saison, de beaucoup les plus beaux jours, ou plutôt les seuls beaux que j'avais! Une inlassable Bonté pour moi, tout ce que pouvait la plus tendre et la plus inquiète affection, — c'était toujours le fait de mon incomparable Mère, de mes frères chéris, de mes intelligentes et actives petites sœurs, et de tous, — sans *excepter* mon bon Père, avec sa façon d'être taciturne et farouche. On savait causer aussi : avec Mère au thé du soir, de Théologie souvent (c'est là où j'appris enfin, par un judicieux effort, à parler avec piété et *agrément* à quelqu'un d'aussi pieux et *sans* forfaire à la sincérité pour ma part; bien plus, c'était une sorte d'exercice intéressant de me dégager doucement de ces subtiles querelles inquiètes et affectueuses de son cher cœur en de telles occasions et de *gagner* une vraie sympathie, un vrai assentiment, sous des formes empruntées). Oh! sa patience avec moi! Oh! son amour jamais lassé! Bénie soit la « pauvreté », qui ne fut jamais indigence sous aucune

forme, et qui m'a rendu tout cela dix fois plus cher et sacré! Avec mes deux frères aînés aussi, Alick et John, qui étaient pleins de fine curiosité et qui avaient (John surtout) beaucoup d'intelligence, on causait gentiment, quand on vagabondait par les champs à *la brune* après leur travail fini. Je me rappelle avoir remarqué un jour (quoique probablement cela fût arrivé plusieurs fois) que la petite « Jean ¹ » *Corneille* ², comme nous l'appelions, elle seule de nous tous n'ayant pas les cheveux blonds, mais noirs, — une enfant des plus intelligentes que j'aie jamais vues, qui avait alors six ou sept ans environ), nous avait suivis pour *sa* propre satisfaction et trottait obstinément à mon côté, les joues, les yeux et l'oreille passionnément tournés vers moi! Brave petite âme, ai-je pensé et pensè-je, combien gentil de sa part! Elle seule de tous n'avait pas à s'occuper de *traire les vaches*, je suppose (sa mission étant sans doute les canards et la volaille, tous couchés maintenant); et elle employait son moment de loisir à *ce* compte plutôt qu'à un autre. Elle dépassait à peine de la tête et du cou la longueur de ma jambe. Il y avait une autre plus jeune Sœur, la plus jeune (Jenny) qui est maintenant au Canada, et de « mentalité spéculative » très inférieure à Jeanne, mais qui a montré, ainsi pensions-nous, des *dons de femme de ménage* supérieurs aux siens...

Tout ceci était quelque chose, mais en tout ceci je donnais plus que je ne recevais, et il m'en restait un sentiment d'isolement, de tristesse, comme le reste de ma vie emprisonnée toute, le faisait, d'une façon intense. Je continuais à travailler tous les soirs (lisant avec soin les quelques livres que je pouvais me procurer), apprenant ce que je pouvais, l'allemand, etc. Parfois le Dr Brewster³ m'employait (toujours aux plus frugales conditions) à de misérables petites traductions, compilations, qui

¹ « Jean », forme écossaise de la « Jeanne » française.

² *Craw* (écossais).

³ Docteur Brewster, directeur de l'*Edinburgh Encyclopedia*.

étaient très bien venues, quoique n'étant jamais rien de plus que désolantes. La vie était toute désolante, — *oury* (à l'Écossaise), couleur d'emprisonnement et d'impossibilité, — d'espérance de fait aucune, — seulement de l'obstination, et la farouche constance de lutter sans espérance ou avec elle. C'est à tout cela que la venue d'Irving faisait l'heureux contraste et l'*inverse* (temporaire) — comme le soleil levant à la nuit, ou à un Brouillard impénétrable et à ses Fantasmagories ! Le moment où il allait venir, le comment et le quand de ses mouvements et de ses intentions, m'étaient toujours connus à l'avance ; au jour dit, je partais, mieux mis qu'à l'ordinaire ; marchais à grands pas vers Annan qui offrait une vue charmante tout le chemin (sept milles ou davantage de Mainhill) ; dans les bois de Mont-Annan je rencontrais sans doute Irving, flânant à ma rencontre, et alors, quelle causerie pendant les trois milles qui descendent la rive de ce radieux fleuve ; nul bruit, sauf nos voix, parmi la berçante chanson des eaux et le gazouillis des oiseaux !

(*Souvenirs*, vol. II, Edward Irving.)

Irving, de Londres, lui procura un préceptorat dans la famille Buller, revenue des Indes où M. Buller avait été longtemps fonctionnaire royal. Irving persuada aux Buller d'envoyer leurs enfants étudier à Edimbourg, sous la direction de Carlyle. « Charles et Arthur » sont donc envoyés à Edimbourg et Carlyle reçoit de ce fait 200 livres par an (5000 francs). Il est bon de noter aussi ici que l'année précédente (1821) il avait été à Haddington, où il s'était rencontré avec Jane Welsh qu'il devait épouser.

Cette affaire des Buller fut le fruit du premier mois d'Irving à Londres ; elle commença et se lança au printemps et dans l'été de 1822..... Je commençais déjà à relever un peu la tête, traduisais la *Géométrie de Legendre* pour Brewster, et mes perspectives étaient un peu plus encourageantes. Je me rappelle encore une heureuse après-midi (un dimanche, je crains bien !) durant laquelle

je fis un *Livre Cinq* (ou *Complète Théorie des Proportions*), pour cet ouvrage; complète réellement et claire, et cependant une *des plus concises* encore connues; ce fut commencé et fini cette même après-midi là, et je ne l'ai jamais vue depuis (sauf pour en corriger les épreuves la semaine suivante), mais j'éprouve encore qu'elle était assez bien et heureusement venue en son genre! J'eus seulement 50 livres pour toutes mes peines à faire ce *Legendre*, et j'avais déjà cessé d'être, le moins du monde, fier de mes prouesses *mathématiques*, mais c'était une honnête pièce d'ouvrage, honnêtement faite, quoique peut-être pour un salaire de pain sec et d'eau!

(*Souvenirs*, vol. II, Edward Irving.)

En automne 1823, les Buller vont à Kinnaird, sur la rive droite du Tay. Carlyle les y suit, et c'est là qu'il écrit *La Vie de Schiller*.

J'étais alors en train d'écrire *Schiller* durant ces mois, tâche où Irving m'avait encouragé et pour laquelle il m'avait ouvert le chemin du *London Magazine*. Il y avait trois parties successives. Je ne sais pas à quel point j'en étais à ce moment; je sais seulement que je travaillais de nuit à la chose, d'une façon sérieuse, triste et absolument solitaire. Mes deux chambres se trouvaient dans le vieux « manoir » de Kinnaird, à environ trois ou quatre cents mètres du nouveau, et à un niveau plus bas, ombragé de bois. C'est là que je me retirais toujours, après le thé, et la plupart du temps j'avais tout le bâtiment à moi, — de bonnes bougies, de bon feu de bois, un endroit assez sec, passablement propre, et un *silence* tel, une telle absence totale de compagnie bonne ou mauvaise, que je n'en ai jamais vu de pareil avant ou depuis. Je me souviens encore du majestueux *soupir*¹ de ce bois, ou, peut-être, aux temps très calmes, du lointain babil du Tay; rien d'autre avec qui converser, sauf ceci et mes propres pensées qui, jamais un instant, ne prétendirent

¹ ... sough (écossais).

être joyeuses et qui furent quelquefois douloureusement tristes. J'étais dans l'état de santé le plus misérablement dyspeptique, incertain si je ne devais pas même *partir* pour cette raison, et parfois me déterminant presque à le faire ; muet, loin de tous mes aimés. Mon pauvre *Schiller*, rien de considérable en fait d'*œuvre*, même à mes propres yeux, exigeait ma régulière persévérance, comme ma seule protection, ma seule ressource dans cet immense *désert* inarticulé, réel et symbolique. Mon éditeur, je crois, me fit des compliments, — mais je savais mieux. Le journal *The Times* m'apporta une fois, sans aucun commentaire, un « Éloquent » passage réimprimé (sur la *Tragédie* de « la noble vie littéraire¹ ») que je me souviens d'avoir lu avec plus de plaisir, dans cet extrême isolement, et comme *premier* signe public d'approbation que j'avais jamais eu, qu'aucune critique ou louange qui m'est jamais venue depuis. Pendant deux heures environ, brilla dans la désolation de mon être intime, un étrange petit feu de lumière, — mais là aussi, vint la petite réflexion : — « Je savais mieux », — et l'après-midi d'hiver n'était pas finie que j'avais vu clairement comme cette conquête était petite et les choses furent de nouveau dans leur *statu quo*.

Schiller fini, je commençai *Wilhelm Meister*, — tâche que je préférais peut-être, tout insuffisante que fût alors ma connaissance du milieu et de la langue. Deux ans avant, j'étais, à la longue, après maintes répulsions, arrivé au cœur de *Wilhelm Meister*, et l'avais lu passionnément jusqu'au bout ; — ma sortie, après l'avoir fini, le long des rues vides d'Édimbourg (un soir de dimanche sans vent, brume d'Écosse) m'est encore fraîche à l'esprit. « Majestueux, sûrement, harmonieusement cons-
« truit, et qui voit loin ; sage et vrai ; quand et de combien
« d'années ou de toute ma vie auparavant, ai-je lu un tel
« Livre ? » Celui-là que maintenant, vraiment en partie

¹ Ce sont les pages (*Vie de Schiller*, part. II) intitulées : « Les Maux de la Littérature, » que nous donnons plus loin (p. 47).

comme une sorte de Devoir, j'étais en train de traduire consciencieusement pour mes concitoyens, s'ils voulaient le lire, — comme un petit nombre d'esprits d'élite n'ont pas cessé de faire depuis. Je l'achevai au printemps suivant, non à Kinnaird, mais à Mainhill (un ou deux mois là, — avec la meilleure des garde-malades, et des hôtes, ma Mère; temps béni, sans voix, ou dont la voix est basse, encore doux pour moi!) Maintenant, *Londres*¹ devant moi me guettait silencieusement avec les Buller qui s'y trouvaient ou qui devaient s'y rendre.

(*Souvenirs*, vol. II, Edward Irving.)

Carlyle avait déjà passé quelques mois à Londres en « visites » et dans l'intervalle, fatigué du préceptorat des jeunes Buller, — malade, — il avait fait quelques voyages. Il avait visité Birmingham, résidant chez le docteur Badams, propriétaire de mines, où le spectacle des mines devait lui faire la plus grande impression. Il avait été en France, à Paris, où il n'avait vu que Legendre. Ses souvenirs de Paris lui serviront plus tard pour la « Révolution française ». De Louis XVIII et de Charles X à Paris, comme de Georges IV à Edimbourg, il parle avec un fier dédain, qui rappelle le geste de Beethoven, renfonçant son chapeau sur sa tête au passage du roi de Prusse.

J'étais maintenant de nouveau à Londres (probablement vers le milieu de novembre 1824). Je m'étais décidé à y revenir pour quelque temps encore après une longue et triste délibération et après avoir beaucoup rechigné. Mon misérable *Schiller* (dont je sentais alors la misère intrinsèque ou l'extrême *maigreur* et banalité) devait être réuni en un volume du *London Magazine* et publié, avec quelques retouches et additions : Cent livres pour lui à sa publication sous cette forme (*zéro* jusqu'alors), tel était le marché fait, et j'étais venu pour le réaliser, — presque plus incertain que jamais sur tout ce qui dépassait ça. Vite, je pris un garni dans Southampton Street, Islington, dans le voisinage d'Irving; et me suis mis désormais, avec

¹ Il était invité à s'y rendre et par Irving et par les Buller.

ma plus ferme diligence, à essayer de réaliser ça, — à une allure bien plus lente que je l'avais jamais pensé.

... Je m'appliquai rigoureusement à ma tâche... J'étais malade de corps et d'esprit, dans une incertitude sans fin, très désolé et malheureux, et le cas lui-même, puisque personne n'y pouvait rien, m'invitait au silence. Un jour sur la route qui descend à Battle-Bridge, je me souviens d'avoir reconnu le large chapeau d'Irving¹, au-dessus du flot des passants, et son petit enfant assis sur son bras, — sa femme, par là, sans doute : — « Pourquoi me presserais-je, ils m'ont quitté; les vieux jours ne sont plus ! » fut ma morne réflexion en ma morose humeur.

Un autre matin, ce qui était plus sain et meilleur, remarquant par hasard, comme je regardais le bout de pelouse sous la fenêtre de ma chambre à coucher, une coquette et jolie poule grattant et picorant ce qu'elle pouvait trouver à manger. « Vois », me dis-je, « regarde, « imbécile ! voici un bipède avec à peine un plein dé de « cervelle, toi, tu t'appelles un homme avec nul ne sait « combien de cerveau et de raison, etc., en dedans ! — « Et considère comment cette *vie-là* est réglée et comment « l'autre ! Au nom de Dieu, concentre, rassemble ce que « tu as de « raison » et applique-la sur la seule chose « nécessaire. »

Irving, quand nous arrivions à causer intimement, m'était aussi affectueux que jamais, — et il avait, et eût toujours jusqu'à la fin, beaucoup de sens pratique et d'intuition des choses autour de lui ; mais il ne pouvait guère m'être secourable : — Comment personne l'aurait-il pu, sauf moi ? Graduellement j'y arrivai moi-même, prenant conseil de cette *poule symbolique*. — Et je réglai pas mal de choses : — D'abord et surtout, que renonçant aux ambitions, aux « belles entrées » et au conseil de tous les profanes et amis *qui ne savaient pas*, je partirais à la maison dans l'Annandale, cette tâche finie, que je me trouverais une situation qui me permettrait d'aller à

¹ Irving était marié depuis 1823.

cheval, de suivre un régime et de me délivrer des *bruits* (qui m'étaient intolérables), jusqu'à ce que, si possible, je pusse recouvrer un peu de santé¹. Beaucoup de choses sortirent de là qui tinrent à toutes sortes de conséquences. En premier lieu, j'avais proposé à ma Bien-Aimée de s'affranchir de moi, de tout engagement virtuel qu'elle pouvait croire exister entre nous, mais elle ne voulut pas en entendre parler, en aucun sens, la Noble Ame, mais elle demeura fermement résolue à partager avec moi ma sombre fortune, quelle qu'elle fût...

(*Souvenirs*, vol. II, Edward Irving.)

Une courte lettre de Gœthe lui arriva en décembre, « illuminant toutes les ténèbres et toute la fange », autour de lui. Le grand poète, de Weimar, lui accusait aimablement réception de son exemplaire de « Wilhelm Meister » et s'excusait de son retard. Néanmoins, fidèle à sa résolution, Carlyle se rend à Hoddam Hill, à quelques milles au nord d'Annan, entre Annan et Main-Hill, au sud-ouest d'Ecclefechan. Quelques grands arbres, quatre ou cinq toitures de bâtiments de ferme, l'un près de l'autre par les champs.

De ma pauvre petite Installation à Hoddam Hill (proche la « Tour de *Repentance* », comme si symbolique) je n'ai pas l'intention de parler ici. C'était une petite Ferme propre et compacte, cent livres par an, que mon Père avait louée à bail pour moi. Elle enveloppait une maisonnette d'habitation d'aspect gentillet (anciennement occupée par l'Agent qui avait laissé les affaires), et, des fenêtres, une « vue » telle (50 milles de rayon d'au delà Tyndale, jusqu'au delà Saint-Bees, Solway Frith et les Landes vers Ingleborough compris), que la Bretagne ou le monde pouvait à peine en avoir de pareille ! Ici le labourage, etc... s'effectuait déjà (je l'ai souvent traversé à cheval pour le voir); c'est ici qu'au jour du terme (26 mai 1825) je m'ins-

¹ Cet épisode fut, sans doute, le premier germe d'où devait sortir l'idée de l'aventure de Teufelsdröckh, rue Saint-Thomas de l'Enfer, que nous donnons plus loin, et qui décrit symboliquement tout le travail psychique qui enfantait la doctrine des héros.

tallai, plaçai mes Livres et mes fragments d'instruments et mes *Lares* et me mis à faire *Le Roman Allemand*¹ comme tâche quotidienne, « à dix pages par jour » ma ration, que, sauf de rares accidents, j'accomplissais fidèlement. Frère Alick était mon *fermier* de fait : Mère, toujours bonne et bien-aimée, était généralement là, avec une des petites filles; Frère John aussi, très souvent, qui venait de prendre son diplôme² : — Eux, et un petit domestique et une ditto servante complétaient notre installation. Elle ne dura qu'un an, à cause, je crois d'un manque de clarté dans le contrat, d'abord, et ensuite de l'humeur arbitraire et tyrannique de notre Propriétaire (accoutumé à un genre plutôt plat d'obéissance, et trouvant ici au lieu de ça un rappel courtois à la loyauté). Tout notre été et notre automne furent gâtés par pas mal d'ennuis mesquins venant de là, ajoutés aux autres, et, à la fin, le Bail de Mainhill aussi, approchant de sa fin, on décida de quitter tout à fait les terres dudit Propriétaire et ainsi finirent ses discussions avec nous. Le 26 mai suivant, nous nous en allâmes tous à Scotsbrig³ (bien meilleure ferme, qui était alors mise aux enchères et que nous eûmes), et où, comme il advint, je ne continuai que quelques mois. Je me mariaï⁴ et m'enfuis à Edimbourg en octobre suivant. Ah ! quel *regard en arrière* maintenant !

Malgré tous ces mille vulgaires dérangements, cette année de Hoddam Hill fut pour moi d'une beauté et d'une dignité rustiques. Elle habite mon souvenir maintenant

¹ *German Romance.*

² De médecin. Il mourut en 1879.

³ Scotsbrig, au nord-est de Mainhill et Ecclefechan. Encore une humble maisonnette parmi les champs potagers et les broussailles.

⁴ Avec Jane Welsh, de Haddington. Elle avait alors vingt-cinq ans (née en 1801). Son père, mort un an avant la première visite de Carlyle, avait été chirurgien. Il possédait le manoir de Craigenputtock dans le comté de Dumfries. La jeune fille vivait avec sa mère à Haddington, non loin d'Edimbourg. Elle descendait par son père de John Knox et par sa mère de William Wallace. Irving avait été son précepteur pendant quelque temps et c'est lui qui avait présenté Carlyle aux dames Welsh (1821). Nous reviendrons sur la vie de Jane Welsh Carlyle.

comme une idylle vêtue d'automne¹ non sans noblesse, — une des plus sereines en somme, et peut-être la plus victorieusement importante de ma vie. Je vivais très silencieux, studieux, faisais de longues promenades solitaires à cheval (sur mon ardent irlandais « Larry » bon pour le côté *diététique*). Continuellement je méditais, musais et réfléchissais. Mes pensées s'en allaient errer (ou voyageaient) par l'Éternité, le Temps et l'Espace, aussi loin que mon pauvre Moi avait scruté ou connu ; et elles me revenaient maintenant à mon infinie consolation avec des *messages* pour moi ! Je compris cette année-là que j'étais venu à bout de tous mes scepticismes, de tentations torturantes de doutes, de mes terribles corps à corps, avec les dieux de Boue, sales, ignobles et assassins d'âme de mon Époque ; que je m'étais échappé comme d'un pire lieu que le Tartare, avec tous ses Phlégéthons et ses marécages Stygiens ; et que j'émergeais, libre en esprit, dans l'éternel bleu de l'Éther, — où, le ciel en soit béni, j'ai, pour le côté spirituel, toujours vécu depuis...

Quelle pieuse joie, quelle pieuse gratitude était mienne alors, que l'âme pieuse l'imagine. En un sens profond et véritable, moi, pauvre, obscur, sans horizon, presque sans mondaine espérance, j'étais devenu indépendant du monde : — Qu'était la mort elle-même, la mort que donne ce monde, au prix de ce que j'avais traversé ? Je compris bien ce que les Anciens Chrétiens signifiaient par leur « Conversion », par l'Infinie Pitié de Dieu pour eux. J'avais en effet, gagné une immense victoire, et pour de nombreuses années je possédais, en dépit des nerfs et des afflictions, un bonheur intime, constant, qui était tout royal et suprême dans lequel tout mal temporel était passager et insignifiant, et qui demeure encore essentiellement en moi, quoique bien souvent *éclipsé*, gisant plus profondément *bas* qu'alors. Encore une fois, merci au Ciel pour son très haut don. Je me sentais alors, et je me sens encore infiniment redevable à *Gœthe* en l'affaire.

¹ Allusion à un épisode de *Sartor Resartus*.

Lui, à sa façon, avait, je le voyais, franchi avant moi la route rocheuse et escarpée, — le premier des modernes. Ma santé corporelle semblait s'améliorer; la santé corporelle était tout ce que j'avais perdu, en cette grande bataille spirituelle, gagnée maintenant, — et elle aussi, j'ai pu l'espérer, reviendrait peu à peu, tout à fait, — ce qui jamais n'arriva, — et était bien loin d'arriver! — Cependant mes pensées étaient toutes de paix, pleines de pitié et d'humanité, comme jamais elles n'avaient été auparavant. Nulle part je ne puis recueillir de moi de telles pieuses rêveries, de telles communions silencieuses et spontanées avec le Fait et la Nature, comme en ces pauvres localités d'Annandale. Le son de la cloche de l'Église une fois ou deux, le dimanche matin (de l'Église de Hod-dam, à environ un mille dans la plaine au-dessous de moi) m'émouvait étrangement, — comme le son d'adieu de dix-huit cents ans. Frank Dixon, à de rares intervalles, venait me voir en passant. Mieux, une fois, durant dix jours environ, ma Chérie, ma Très Belle elle-même s'en vint là, de Nithsdale, pour « faire visite à ma Mère », et elle gagna tous les cœurs, et nous montâmes nos rapides petits chevaux et galopâmes au hasard! Rien d'étonnant que j'appelle cette année *idyllique*, malgré son vêtement rustique. Ma Chérie et moi, nous fûmes à la Grange¹, (chez Mrs Johnston), à Annan (chez Mrs Dickson²), et nous chevauchâmes ensemble jusqu'à Dumfries, où étaient ses tantes et sa grand'mère, avec qui elle allait s'arrêter, avant de continuer sa route jusque chez elle à Templand³. Comme tout cela maintenant semble beau, et triste, et étrange? Sa belle petite âme était naturellement assombrie, bien désolée de la séparation, quoique nous espérions que ce n'était que pour un court moment. Je me rappelle les

¹ Habitation et propriété, à huit milles d'Ecclefechan, de Mr. et Mrs. Johnston anciens négociants de Glasgow retirés des affaires, qui semblent avoir été d'agréable compagnie à Carlyle, lequel leur avait été présenté par Irving, quelques années auparavant.

² L'aînée des sœurs d'Irving.

³ A dix ou quinze milles nord-ouest de Dumfries.

Hauteurs de Mouswald, avec Dumfries et les Montagnes de granit en long panorama et sept ou huit milles, fuyant à notre gauche, et tout ce qu'elle me dit là de si ingénu et pourtant de si beau ! Oh ma chérie ! non, Andromaque, ornée de tout l'art d'un Racine, n'est point plus haute, plus royale pour moi, ni plus un *poème tragique*, que Toi, et ton noble Pèlerinage à mon côté, en ce pauvre monde de ronces et de boue !

(*Souvenirs*, vol. II, Edward Irving.)

Comley Bank ¹, abstraction faite d'une Ame chérie, dont la céleste noblesse alors, comme toujours dans la suite, rayonne sur moi et *aurait dû* rendre brillant le plus sombre lieu (hélas ! hélas ! c'est seulement maintenant que je sais combien Elle était noble !) m'était une demeure maussade et compliquée, — et quand j'y repense, n'a eu rien ou presque rien d'agréable sauf *Elle*. Cette Affaire Jeffrey, cependant, avait un caractère pratique de quelque promesse, et je me revois me dirigeant à grands pas avec l'introduction de Procter ², un soir, vers George Street et Jeffrey (peut-être sur un rendez-vous d'heure et de lieu donné par lui-même), d'une humeur plutôt joyeuse. « Je vais donc voir l'homme fameux », pensais-je, « et savoir s'il ne peut rien faire pour moi ; pourquoi *pas* ? » Je fus reçu dans le « cabinet » de Jeffrey, ou plutôt dans son « bureau », car il avait surtout cet aspect. Un appartement spacieux, pas trop soigné, au rez-de-chaussée, avec une table à tapis de serge, chargée de rangées de livres et de liasses de papier. A un ou deux murs peut-être, il y avait des étagères de livres, également bien remplies, mais de livres dans un état de méchante reliure

¹ Comely Bank (ou Comley Bank), Edimbourg, où les Carlyle vécurent durant les dix-huit premiers mois de leur mariage. La photographie que nous en avons montre une maisonnette de ville, d'un étage, semblable à la plupart des coquettes habitations anglaises, précédée d'un jardinet égayé de fleurs et d'arbustes.

² Procter, avoué (pseudonyme littéraire « Barry Cornwall »), qui avait connu Carlyle à Londres, proposait de lui donner une carte d'introduction pour Jeffrey, — et Carlyle avait accepté.

déchiquetée, ou sans reliure : « De la mauvaise Littérature nouvelle, ceux-là, sans doute », pensais-je, « ceux de la table sont probablement des Livres de Droit ! » Le feu et une paire de bougies brûlaient gaîment, et dans leur lumière siégeait mon fameux petit monsieur. Il mit son travail de côté, m'invita joyeusement à m'asseoir et commença à causer d'une manière absolument humaine. Notre dialogue fut en somme humain et d'heureuse issue ; dura pendant vingt minutes peut-être (car je ne pouvais consumer le temps d'un grand homme), roula sur les sujets ordinaires, ce que je faisais, — ce que j'avais publié, — Traduction du *Roman Allemand*, ma dernière chose, — à quoi je me souviens qu'il dit aimablement : « Il faut qu'on vous donne un coup d'épaule ! » — offre que, avec l'aide de quelque compliment, je m'arrangeai à sa satisfaction, à décliner. Je n'éprouvais avec lui aucun embarras ; c'était, à ce que je pouvais voir, un petit homme sensé, véridique, avec qui une vérité quelle qu'elle fût, qu'on sentait bonne à dire, avait une belle chance. Si on parla beaucoup de Littérature Allemande, si rien du tout de ce que j'en avais écrit pour lui fut dit, je ne m'en souviens pas, — mais sûrement, je pris congé de lui dans une espèce d'humeur reconnaissante et d'heureux augure. Ces deux questions, la dernière du point de vue pratique, fut bientôt abondamment traitée entre nous, et il me rendit ma visite en forme (ce qui accéléra l'intimité). Il s'ensuivit un arrangement mutuel à propos d'un petit Essai sur *Jean Paul*, et tout ce qui pouvait s'ensuivre d'une relation bien commencée.

Le pauvre Essai sur *Jean Paul*, un vigoureux Morceau, non sans humour et substance de mon fond, parut dans (je suppose) le prochain numéro même de l'*Édinburgh Review*, — et fit « sensation », comme on dit, parmi les gommeux d'Édimbourg, laquelle sensation fut grandement rehaussée, au numéro suivant, par l'article plus élaboré et plus sérieux sur la *Littérature Allemande*¹, en

général. Cela mit maintes langues en branle et des cerveaux se demandèrent « *quel* pouvait être ce monstre étrange qui était venu troubler leur quiétude et l'ordre établi de la Nature ». Quelques journaux ou quelque journal se mirent à dénoncer « l'École Mystique » — que ma radieuse petite Femme déclara consister en moi seul, ou en Elle et moi, et, pendant longtemps après, elle s'amusait à nous désigner par ce titre : « École Mystique », voulant dire *nous* dans le gentil langage de *coterie* qu'elle était toujours si prête à adopter et qui prêtait un tel charme à sa parole et à ce qu'elle écrivait. Elle était admirablement joyeuse et pleine d'espoir devant ces améliorations des phénomènes, — la chère Ame ! les *Foreign Review*, *Foreign Quaterly*, etc., suivirent, pour lesquelles j'eus de pressantes invitations. Des articles pour Jeffrey, (sur des passages desquels j'eus toujours maille à partir avec lui¹), paraissaient aussi de temps en temps ; en un mot j'étais maintenant, en un sens, bien lancé dans la Littérature, et j'étais même, pour des groupes du public, devenu une « École Mystique », — non pas tout à fait prématurément, ayant alors trente-deux ans d'âge, et ayant eu mes bouts d'expériences, ayant aussi réellement quelque chose que je désirais beaucoup dire, — et que je n'ai depuis, jamais cessé de dire, de la meilleure façon que j'ai pu.

(*Souvenirs*, vol. II, Lord Jeffrey.)

Nous suspendons ici ce récit de la vie de Carlyle, emprunté à ses mémoires, pour le reprendre plus tard, et quand de nouveaux changements importants se produiront pour lui.

¹ Jeffrey lui reprochait la bizarrerie voulue de sa forme.

DEUXIÈME PARTIE

DÉBUTS LITTÉRAIRES (1823-1829)

LA VIE DE SCHILLER

Un petit ouvrage de critique biographique, voilà par quoi s'ouvre la carrière du penseur profond qui devait considérer l'histoire comme une Biographie des Grands Hommes. Non que cette *Vie de Schiller* renferme même l'ébauche d'une telle doctrine : elle ne devait se formuler clairement que quelques années plus tard dans l'esprit de l'écrivain, — mais il est remarquable qu'il ait, du premier coup, avec ce livre, trouvé la forme même qui convenait le mieux à l'idéal encore confus de son génie. En outre, la vie qu'il choisit de conter est celle d'un grand poète aux yeux de qui la beauté n'est que la glorieuse incarnation du bien moral, du divin, d'un grand poète dont les jours s'écoulèrent dans une humble aisance, au milieu des souffrances physiques et morales, que, sans cesse, combattirent sa noblesse d'âme et son énergie joyeuse. C'est déjà la vie d'un héros que Carlyle veut étudier et montrer aux hommes.

Ce faisant, le jeune écrivain déjà se cherche, se mesure à la fin qu'il pressent être la sienne : éprouver ardemment la vérité du bien et la dire en belles et fortes paroles, et la vivre en actes virils. Aussi les pages les plus caractéristiques de ce petit livre sont-elles celles où s'exprime sa laborieuse et patiente enquête sur le modèle qu'il a choisi, et auquel, dans le secret de son âme, il se compare. Elles trahissent une main encore débile ; une volonté timide dans sa démarche, quoique fière et sûre de son but. Le style en est souvent lourd et terne ; l'expression souvent gauche, embarrassée. Rien n'annonce les grandes et heureuses audaces, les puissantes images des œuvres à venir ; rien ne fait penser au magique évocateur des scènes passées, ni au véhément ironiste qui bientôt doit se révéler. C'est un exposé assez bref, simple et clair de la vie de Schiller, en même temps qu'un

examen de ses ouvrages, accompagné de quelques extraits interrompant le récit biographique aux années où ces œuvres furent produites.

La *Vie de Schiller* fut publiée pour la première fois (1823) dans le *London Magazine*, en articles, réunis en un volume deux ans plus tard.

Le *Times* signala cette publication avec des éloges. En 1830, Gœthe fit traduire le livre de Carlyle en allemand. Il le présenta dans une préface importante.

Carlyle, en tête de la seconde édition (1845), s'excuse de reproduire ce « livre quelque peu insignifiant ». Dans un passage des « Souvenirs », nous avons vu que l'auteur lui reproche sa « maigreur » et sa misère intrinsèque.

En 1872, à la suite de nouveaux documents qui lui furent apportés d'Allemagne, Carlyle donna un « Supplément » dont nous reparlerons.

LA JEUNESSE DE SCHILLER

Parmi les écrivains de la seconde moitié du siècle dernier, nul ne mérite notre attention plus que Frédéric Schiller. Remarquable également par la magnificence de ses facultés intellectuelles et par l'élévation de ses goûts et de ses sentiments, il a laissé après lui dans ses œuvres, un noble emblème de ces grandes qualités ;* et la renommée dont il jouit, ainsi à bon droit, attire davantage encore notre attention quand nous considérons les conjonctures dans lesquelles elle fut acquise. Schiller eut à lutter avec des obstacles particuliers, aussi son succès a-t-il été particulier. Une grande partie de sa vie fut gâtée par l'insécurité et la maladie, et elle se termina à l'âge moyen. Il écrivit en une langue dont la forme était à peine fixée encore, ou qui avait à peine rang parmi les langues cultivées de l'Europe. Cependant ses écrits sont remarquables par leur étendue et leur variété aussi bien que par leur excellence intrinsèque, et ses propres concitoyens ne sont pas ses uniques admirateurs, ni même peut-être ses principaux. Il est difficile de connaître ou d'interpréter l'opinion générale ; mais le monde, non moins que l'Allemagne, semble déjà lui avoir fait l'honneur de le considérer comme un classique, et l'avoir

rangé parmi cette élite dont les œuvres n'appartiennent pas exclusivement à un siècle ou à une nation, mais sont, après avoir éduqué leurs propres contemporains, revendiquées comme éducatrices par la grande famille du genre humain, et sont gardées, durant des siècles, du commun oubli qui recouvre bientôt la foule des auteurs comme celle des autres hommes.

Telle fut la haute destinée de Schiller. Sa vie et sa personnalité méritent d'être étudiées pour plus d'une raison. Un tel sujet offre pour nous un attrait simple et naturel : nous sommes désireux de savoir comment un si grand homme a passé dans le monde, comment il a vécu, agi et quel il fut¹ ; et peut-être l'étude approfondie d'une telle question serait-elle féconde en résultats, aussi utiles qu'agréables. Il serait intéressant de découvrir quels furent ses dons et quel usage il en fit, pour avoir atteint la place élevée où on le voit maintenant, de suivre les progrès de sa culture intellectuelle et morale ; de recueillir de sa vie et de ses œuvres quelque peinture de lui-même. Il vaut la peine de savoir si cet homme qui savait si bien représenter de nobles actions, sut agir noblement lui-même ; comment ces facultés de son esprit, qui accomplirent de si grandes choses en philosophie ou dans l'art, affrontèrent les nécessités de la vie de chaque jour ; comment l'ardeur généreuse qui donne tant de charme à sa poésie, s'est fait sentir dans le commerce ordinaire des hommes. Nous trouverions à nous instruire et à nous satisfaire à la fois, si nous pouvions le comprendre tout à fait, si nous pouvions nous remettre dans son milieu extérieur et intérieur, si nous pouvions voir comment il vécut et sentir comme il sentit.

LES MAUX DE LA VIE LITTÉRAIRE

Si connaître la sagesse, c'était la pratiquer, si la renommée conférait la vraie dignité et la paix de l'esprit ; ou

¹ Citation de la liturgie anglicane.

si le bonheur consistait à nourrir l'entendement de l'aliment qui lui convient, et à entourer l'imagination de beauté idéale, une vie littéraire serait la plus digne d'envie que puisse, en ce monde, dispenser la destinée. Mais la vérité est tout autre. L'Homme de Lettres n'a pas — plus que d'autres hommes, — une volonté que rien n'ébranle et qui tout conquiert : comprendre et accomplir sont, pour lui comme pour tous, deux choses très différentes. Il est rare que sa renommée exerce une influence propice sur la dignité de son caractère, et elle n'est jamais favorable à la paix de son esprit : elle brille au dehors, et pour les yeux d'autrui ; au dedans elle n'est que l'aliment de trouble, l'huile jetée sur le feu toujours dévorant de l'ambition qui ravive d'une ardeur nouvelle l'incendie un moment apaisé. En outre, cet Homme de Lettres n'est point tout esprit, mais un mélange d'argile et d'esprit. S'il cultive et s'il applique notablement ses facultés pensantes, cependant, pour être heureux, il a besoin d'affection autant que de pensée, et si on ne lui donne de quoi se nourrir et se vêtir, il meurt. Loin d'être le plus enviable son genre de vie est peut-être un des modes divers dans lesquels un esprit ardent s'efforce d'exprimer son activité, le plus hanté par la souffrance et la honte. Que l'on considère les biographies d'écrivains ! Sauf le *Registre de Newgate*¹, c'est le chapitre le plus désolant de l'histoire humaine. Leurs malheurs sont un sujet fertile, et trop souvent leurs fautes et leurs vices sont en rapport avec ces malheurs. Et il n'est pas malaisé de voir comment cela arrive. Un talent, de quelque ordre qu'il soit, s'accompagne généralement d'une acuité particulière de sensibilité, et c'est du génie l'élément constituant le plus essentiel ; or la vie, sous toutes ses formes, contient assez de douleurs pour des cœurs ainsi faits. Les tâches littéraires aiguïssent cette inclination naturelle, et les ennuis qui s'ensuivent fréquemment l'exacerbent jusqu'à la rendre morbide. Sa vie est faite des soucis et des tâches

¹ Ancienne prison à Londres.,

littéraires, et les joies qu'elle comporte sont trop éthérées ou trop passagères pour entretenir ce flot intarrissable de contentement, grossier mais généreux et fécondant, dont est fait le bonheur de ce monde où nous vivons. Faible est le plaisir que l'esprit goûte à ses plus nobles entreprises, et souvent elles lui causent de la douleur, car les buts que se proposent les hommes sont toujours bien au delà de leurs forces. En outre, la récompense extérieure de ces tentatives, l'honneur qu'elles dispensent, est de plus mince valeur encore : le désir qu'on en a, ne s'apaise point, même s'il est heureux, et quand il est déçu, il se tourne en jalousie et en haine, et en tous sentiments qui font peine et pitié. Des natures aussi ardentes, que presque rien ne peut calmer ou satisfaire, et que tant de choses abattent ou tentent, engendrent des contradictions que bien peu sont à même de réconcilier. D'où la destinée malheureuse des hommes de lettres, d'où leurs fautes et leurs folies.

C'est ainsi que la Littérature est propre à devenir une occupation dangereuse et peu satisfaisante, même pour un amateur. Mais pour celui dont la situation et l'aisance matérielle en dépendent, qui ne vit pas pour écrire, mais qui écrit pour vivre, les difficultés et les périls qu'elle offre s'accroissent terriblement. Il est peu de spectacles plus affligeants que celui d'un tel homme avec de tels dons, et une telle destinée, ainsi heurté, bousculé de ci, de là dans l'âpre mêlée de la vie, dont il est si peu capable d'endurer les coups. Peut-être chérit-il les plus hautes pensées, et les plus misérables manques le retiennent à terre ; les fins qu'il se propose sont pures et sacrées, mais toujours du droit chemin le chasse la nécessité qui l'opprime ; il est assoiffé de gloire, et souvent il manque de pain quotidien ; il plane entre l'empyrée de sa fantaisie et le désert immonde de la réalité ; entravé et abattu dans ses plus énergiques élans, mécontent de ses meilleurs ouvrages, irrité contre son sort, cet Homme de Lettres trop souvent passe ses mornes jours à lutter contre la misère noire ; il est las, endolori, humilié, ou

affolé, victime à la fois de la tragédie ou de la farce ; il est la dernière sentinelle abandonnée dans la guerre de l'Esprit contre la Matière. Nombreuses sont les nobles âmes qui ont péri amèrement sans avoir achevé leurs tâches, sous ces maux dévorants ! Les uns dans l'absolu dénûment, comme Otway ; d'autres dans la noire démence, comme Cowper et Collins ; d'autres, comme Chatterton, ont cherché une retraite plus digne, et détournant leurs pas irrités d'un monde qui leur refusait la bienvenue, ils s'en sont allés prendre refuge dans cette forte Citadelle où la pauvreté et la froide indifférence et les mille blessures dont saigne la chair ne pouvaient plus les atteindre jamais.

Pendant c'est parmi ces hommes qu'on rencontre les plus splendides représentants et les principaux bienfaiteurs du genre humain. Ce sont eux qui tiennent en éveil les plus belles parties de nos âmes ; eux qui nous donnent des joies meilleures que le pouvoir et le plaisir, et qui se lèvent contre la souveraineté totale de Mammon sur cette terre. Ce sont eux qui forment l'avant-garde dans la marche de la pensée ; ce sont eux les Pionniers de l'intelligence qui arrachent aux déserts stériles de nouvelles terres pour l'esprit et pour l'activité de leurs frères plus heureux. Quelle tristesse que, de toutes leurs enquêtes, si fécondes en bienfaits pour autrui, eux-mêmes moissonnent si peu ; mais murmurer est vain. Volontaires de cette cause, ils en ont pesé les séductions et les dangers, — et il leur faut, comme nous tous, supporter les conséquences de ce qu'ils ont voulu. Les maux de la carrière qu'ils embrassent sont terribles, mais non pas absolument inévitables, et pour ceux qui la suivent loyalement, elle n'est pas sans hautes récompenses. Si la vie d'un écrivain est plus agitée et plus douloureuse que celle d'autres hommes, l'esprit peut aussi y trouver davantage qui l'émeuve et l'exalte. La fortune peut le rendre malheureux, mais c'est lui seul qui peut se rendre méprisable. L'histoire du génie a, en fait, son côté brillant aussi bien que son côté sombre ; et s'il est attristant de

contempler les maux, et ce qui est pire, l'abaissement de tant d'hommes de talent, la joie est double, d'autre part, à considérer le petit nombre de ceux qui, au milieu des tentations et des douleurs auxquelles la vie est sujette dans tous ses domaines et surtout dans le leur, ont vécu avec une majesté sereine et vertueuse, et qui sont désormais sanctifiés dans nos souvenirs, non moins à cause de leur conduite que de leurs écrits. Ces hommes sont la fleur de ce bas monde, c'est à eux seuls que l'épithète de grands peut être donnée en toute sa force véritable. Il règne une harmonie en leurs actions que l'on aime à contempler. « Celui-là qui veut écrire des pensées héroïques, doit faire de toute sa vie un poème héroïque¹. »

MALADIE DE SCHILLER

Schiller avait ressenti, dès 1791, les attaques d'une maladie de poitrine, dont il devait mourir.

Ces pages sont intéressantes par elles-mêmes, sans doute, — mais plus encore, quand on devine que Carlyle applique à soi-même toutes les réflexions qu'il fait là à propos de Schiller. Il était déjà atteint de cette affreuse dyspepsie qui ne devait jamais lui laisser une heure de repos. Il s'excite donc philosophiquement à l'endurance, à l'héroïsme. Il a pleine conscience de la tâche à laquelle il a voué sa vie; il en a pesé toutes les difficultés, mesuré tous les obstacles. Il se connaît admirablement lui-même; il sait la faiblesse de ses moyens et les misères de son organisme. Il est résolu — à l'exemple de Schiller — à se faire l'apôtre, le martyr même, de son grand idéal.

Cette maladie amena un changement malheureux dans la situation de Schiller : il avait désormais un autre ennemi à combattre, un obstacle secret et terrible à vaincre, contre quoi maints efforts déterminés se dépensaient sans produire aucun résultat positif. Souffrance et mal ne sont pas entièrement synonymes; — mais la souffrance corporelle semble moins susceptible d'être rachetée par quelque bien que presque aucune autre espèce de

¹ Milton.

souffrance. De la perte des richesses, de la réputation, ou même d'amis, la Philosophie prétend tirer quelque avantage compensateur, — mais en général son alchimie reste impuissante en face de la perte définitive de la santé. Elle est un universel amoindrissement; l'amoindrissement de nos moyens, et, à la fois, de notre aptitude à les diriger; elle est une peine qu'adouçissent seules l'affection de nos amis, qui, dès lors, nous deviennent vraiment chers et précieux, et aussi la consolation venue d'au delà de cette terrestre sphère, de cette Source sereine de paix et d'espérance, où notre vaine Philosophie ne peut atteindre de son aile. Pour tous les hommes, la maladie en elle-même est un état misérable, mais surtout pour les hommes aux dons et aux sentiments plus délicats que les autres. A ceux-là, il semble que, en retour de telles supériorités, elle soit dispensée plus fréquemment et sous ses plus sombres formes. C'est une destinée cruelle pour un poète de voir le champ ensoleillé de son imagination, qui est souvent le seul domaine qu'il possède, souillé et assombri par les ombres de la souffrance; c'est sa joie la plus haute que le jeu de ses facultés intellectuelles, et elles sont enchaînées et paralysées dans la prison d'un organisme mauvais. Celui qui s'occupe au dehors, dont les tâches sont matérielles, surtout celui dont la placidité naturelle s'y prête, peut accomplir beaucoup et jouir de beaucoup de choses même dans certains états de maladie. Mais celui dont le cœur est déjà trop douloureux, dont le monde est celui de l'âme, monde idéal, intérieur, — quand la lèpre d'une lente maladie a touché ce monde, a commencé à en noircir et à en consumer la beauté, il semble que rien ne lui demeure qu'à éprouver et anticiper la désespérance, et l'amertume, et la désolation jusqu'à la fin.

Malheur à lui si sa volonté aussi vient à défaillir, si sa fermeté lui manque, et si son âme se plie au joug de cet ennemi nouveau! L'oisiveté et une imagination troublée se rendront maîtresses de lui, et lâcheront leurs mille démons pour le harceler, et pour le torturer jusqu'à la

folie. Hélas ! l'esclavage d'Alger est la liberté, au prix de celui d'un homme de génie qui souffre, et dont le courage a défailli et s'est affaissé sous le fardeau. Cette argile qu'il habite se change en une affreuse prison, chacun de ses nerfs devient un chemin pour l'ennui ou la peine, — et l'âme siège au dedans, dans sa solitude amère, en proie aux spectres du désespoir, — ou bien stupéfiée par l'excès de souffrance, condamnée, pour ainsi dire, à une « vie dans la mort », à être consciente d'une existence d'angoisse sans être consciente du pouvoir qui devrait l'accompagner. Heureusement la mort ou l'absolue imbécillité finissent par terminer de telles scènes de maux misérables — qui, cependant, si misérables qu'ils soient, méritent notre pitié plutôt que notre mépris.

LA PERSONNALITÉ DE SCHILLER

Beaucoup de discussions laborieuses ont été gaspillées à définir le génie, particulièrement par les compatriotes de Schiller, dont quelques-uns ont tellement réduit les conditions de ce titre, qu'ils n'ont trouvé que trois *hommes de génie* depuis la création du monde : Homère, Shakespeare et Gœthe ! A une aussi rigide précision, appliquée à un sujet en soi indéterminé, on gagne une exactitude plus apparente que réelle. Le pouvoir de créer, la faculté, non seulement d'imiter les formes données de l'être, mais d'en imaginer et d'en représenter de nouvelles, — dont l'attribution est ici faite avec tant de subtilité et si avarement, — n'a été donnée par la nature à aucun homme en toute perfection, et elle n'a été entièrement refusée à aucun. Ses nuances ne peuvent être estimées selon une gamme aussi vague que la parole. Une définition du génie qui exclut un esprit comme celui de Schiller a peu de chance de satisfaire au scrupule philosophique, et tend plutôt à avilir qu'à exalter la dignité du terme. Il a toutes les facultés générales de l'esprit à leur plus haut degré de force, une intelligence toujours active, vaste,

puissante et clairvoyante ; une imagination jamais lasse de créer des formes majestueuses et splendides ; un cœur de la plus noble trempe ; des sympathies compréhensives et toutefois chaleureuses ; des sentiments fervents, impétueux, toutefois emplis de tendresse, de bonté et de douce pitié, — il sent le jeu rapide et ardent de ces pouvoirs en lui, et en outre, il se sait maître de présenter leurs fruits embellis et harmonieux et « mariés au vers immortel ». Tel est Schiller, que ses critiques l'appellent ou non homme de génie ; en tout cas son esprit demeure l'un des plus enviés qui puisse échoir à un mortel.

Chez un poète digne de ce nom, les facultés intellectuelles sont indissolublement entrelacées avec les sentiments moraux ; et pour s'exercer, son art ne s'attache pas plus à la perfection de celles-là que de ceux-ci. Le poète qui ne sent pas avec noblesse et avec équité, autant qu'avec passion, jamais ne réussira à toujours émouvoir. Les formes d'erreur et de fausseté, infinies en nombre, sont de durée passagère ; la vérité de la pensée et du sentiment, mais surtout du sentiment, — la vérité seule est éternelle et immuable. Mais, par bonheur, il est rare que la joie puisée aux sources de raison et d'imagination puisse jamais être étrangère au moins à l'amour de la vertu et de la vraie grandeur. Nos sentiments sont en faveur de l'héroïsme ; nous *souhaitons* être purs et parfaits. Heureux celui dont les résolutions sont si fermes, ou dont les tentations sont si faibles, qu'il peut transformer ces sentiments en actes ! La douleur la plus aiguë qu'une nature fière et sensible puisse éprouver, c'est la conscience de son propre avilissement. Nombreuses sont les sources de maux dans la vie, — le vice en est une des plus certaines. L'être humain qu'une faute a souillé est, en général, misérable ; un homme de génie l'est doublement en ce cas, ses idées de perfection étant plus hautes et son sentiment de la chute plus vif. Ce sont là des maux que Schiller ne connut point. Les inspirations qui animaient sa poésie, il les convertit en principes de conduite ; ses actes furent aussi irréprochables que ses écrits étaient purs.

Avec ses goûts simples et élevés, avec son ferme dévouement à une cause noble, il réussit à se diriger dans la vie sans être souillé de ses bassesses, sans être vaincu par aucun de ses obstacles ou de ses leurreux. Du monde, au fait, il s'occupa peu; — sans effort, il en vécut séparé; ses récompenses n'étaient pas le bien qui pouvait l'enrichir. Sa grande, presque sa seule fin, fut de développer les facultés de son âme, d'étudier, de contempler, et d'embellir ses créations intellectuelles. Marchant à ce but, avec la sûreté d'un apôtre, les plus vulgaires tentations du monde passèrent au-dessus de lui, sans lui faire dommage. Comme il désirait non de paraître, mais d'être, l'envie fut un sentiment qu'il connut peu, même avant de s'élever au-dessus de son niveau. Il regardait la fortune ou les dignités comme un moyen, non comme une fin; son humble aisance suffisait à lui procurer toutes les nécessités essentielles à la vie, le monde n'avait rien qu'il aimât à convoiter, rien de plus à lui donner. Il n'était pas riche; mais ses mœurs étaient simples, et, sauf en raison de sa maladie et de ses suites, aucunement dépen-sières. En tout temps il fut bien supérieur aux mesquineries de l'intérêt personnel, — surtout sous sa plus mesquine forme, l'amour de l'argent.

.....

Il est le poète de la vérité; il satisfait nos intelligences et nos consciences, tandis qu'il émeut nos cœurs et nos imaginations. Ses fictions sont expressément des copies embellies de la nature; ses sentiments sont élevés et d'une beauté qui charme, mais ils sont pareillement virils et droits; ils exaltent et inspirent, mais il n'égarent point. Par-dessus tout, il est sans aucune des multiples formes grotesques ou détestables de l'affectation. Il ne déforme pas sa personnalité ou son génie avec des traits qu'il croit mieux séants que ses traits naturels. Il n'affiche pas des principes qui ne sont pas siens, ni ne donne asile à des croyances chéries qu'il sait à demi ou entièrement fausses. Il parle peu souvent de préjugés salutaires; il n'embrasse pas « la Religion Catholique parce

qu'elle était la plus majestueuse et la plus commode ». La vérité, pour Schiller, ou ce qui paraissait tel, était un bien nécessaire et dont on ne peut se passer : si seulement il soupçonnait une opinion d'être fausse, quelque chère qu'elle pût lui être, il semble l'avoir examinée d'une critique rigoureuse et, s'il la trouvait défectueuse, l'avoir arrachée et rejetée résolument. Le sacrifice pouvait lui causer de la douleur, une douleur incessante, — un tort réel, pensait-il, à peine. Il y a ennui et péril à voyager dans les ténèbres, mais cela vaut mieux ainsi, qu'avec l'aide d'un *Ignis-fatuus*. A considérer l'ardeur de son tempérament, le mérite de Schiller sur ce point est plus grand que nous pourrions supposer tout d'abord. Un homme pour qui l'entendement est la faculté maîtresse ou exclusive, dont les sympathies, les affinités, les haines sont relativement communes et faibles, peut aisément éviter la fréquentation à demi volontaire de l'erreur ; et cette affectation qui en est la suite et le signe. Mais l'homme de goûts délicats a besoin de posséder un grand fonds de probité innée, pour s'empêcher de plagier la perfection qu'il chérit tant, et qu'il est cependant incapable d'atteindre. Parmi les hommes de ce dernier genre, il est extrêmement rare de rencontrer un d'eux qui soit sans aucune affectation. Nous ne rendrions point justice aux autres nobles qualités de Schiller, si nous omettions de noter celle-ci, qui est la plus vraie preuve de leur noble origine. Un souffle de simplicité honnête, sans prétention, virile, pénètre toutes les parties de sa personnalité, de son génie et de ses mœurs. Non seulement on l'admire, mais encore on a foi en lui et on l'aime.

.....

Nul n'a porté ses dons avec plus d'humilité, ou n'a achevé de grandes œuvres avec moins de conscience de leur grandeur. Se détournant de la contemplation de lui-même, son regard s'attachait aux objets de son labeur, et il les poursuivait avec l'ardeur, l'intrépidité, la sincérité spontanée d'un enfant qui poursuit son jeu. D'où cette « simplicité d'enfant », perfection suprême de ses

autres qualités. Son esprit était un esprit puissant, insouciant de sa puissance. Il foulait la terre avec une force calme : « La hampe de sa lance était comme l'ensouple d'un tisserand¹ », — mais il la maniait comme une baguette magique.

Tels sont, dans la mesure où nous pouvons les reproduire, les traits sous lesquels la vie de Schiller et ses œuvres ont marqué leur empreinte dans l'esprit d'un solitaire dont il a souvent enchanté la solitude, qu'il a instruit, et relevé, et ému. L'impression originale fut, nous le savons, faible et imparfaite, et la copie que voici l'est encore davantage. Toutefois nous l'avons esquissée comme nous avons pu. Elle contient la figure de Schiller et celle des figures qu'il a conçues et dessinées. — C'est lui, et « dans sa main un miroir qui nous en montre beaucoup d'autres ». Ceux qui le regarderont comme nous avons souhaité qu'ils le regardent, n'auront pas besoin pour Schiller d'un autre panégyrique. Pour l'amour des Lettres, on peut encore remarquer que c'est à elles surtout qu'il doit son mérite. La Littérature fut sa foi, la dictée de sa conscience ; il fut un apôtre du Sublime et du Beau, et cette vocation qui fut sienne a fait de lui un héros. Car c'était avec l'esprit d'un homme vrai qu'il la conçut, et qu'il entreprit de la cultiver, et les inspirations qu'il y puisa maintinrent en son âme la plus noble équité. La fin de la Littérature n'était pas, au jugement de Schiller, d'amuser les oisifs, ou de distraire les gens d'affaires, au moyen de fastueux spectacles pour l'imagination, ou de paradoxes étranges et d'épigrammatiques dissertations pour l'entendement ; elle n'était à aucun degré de satisfaire sous aucune forme, l'égoïsme de ses professionnels, de servir à leur perversité, à leur amour de l'or, ou même de la renommée. Pour ceux qui l'abaissent à ces propos, il nourrit de tout temps le mépris le plus profond dont sa nature aimante était capable. « Infortuné mortel, » dit-il au marchand de littérature, à l'homme qui écrit pour le

¹ *Samuel*, XVII, 7.

gain, « infortuné mortel, qui avec la science et l'art, « les plus nobles des outils, n'accomplis et ne tentes rien « de plus que le manœuvre journalier avec les plus grossiers ; qui, dans le domaine de la parfaite Liberté, portes « en toi l'âme de l'Esclave ! » Dans la conception de Schiller, la Littérature véritable enveloppe l'essence de la philosophie, de la religion, de l'art, — de tout ce qui parle à la partie immortelle de l'homme. Elle est la fille à la fois, et la gardienne de tout ce qui en nos personnes est spirituel et élevé. Le trésor qu'elle dispense est la vérité, — non simplement la vérité physique, politique, économique, telle que l'homme des sens incessamment exige en nous, qu'il est toujours prêt à récompenser, et en général à trouver, mais la vérité du sens moral, la vérité du sentiment, cette vérité intime avec ses mille aspects, que seule peut discerner la portion la plus éthérée de notre nature, mais dans laquelle languit et périt cette portion, nous laissant dépouillés de nos droits de naissance, désormais machines « terrestres de la terre », faites pour gagner et pour jouir, non plus dignes d'être appelés les Fils du Ciel. Les trésors de la Littérature sont ainsi célestes. impérissables, au-dessus de toute estimation ; c'est elle qui garde l'autel de nos meilleures espérances ; — elle, le palladium de la pure virilité ; être un de ses gardiens et de ses serviteurs, voilà la plus noble fonction qui puisse être confiée à un mortel. Le génie, même dans ses plus pâles éclats, est « le don inspiré de Dieu », celui qui a reçu cet important office doit marcher en avant et peiner dans sa sphère ; il doit entretenir parmi ses frères le « feu sacré » que l'atmosphère lourde et souillée de ce monde toujours menace d'éteindre. Malheur à lui s'il néglige cet office, s'il n'entend pas « sa calme petite voix ¹ ! » Malheur à lui s'il fait de ce don inspiré le serviteur de ses mauvaises et honteuses passions, s'il l'offre sur l'autel de la vanité, s'il le vend pour une pièce d'argent !

.

¹ *Rois*, XIX, 12.

En résumé nous pouvons le saluer heureux. Sans doute sa mort fut précoce, mais celui qui l'étudie, s'écriera avec Charles XII dans un cas différent : — « N'est-ce pas avoir assez vécu si j'ai conquis des royaumes ? » Ces royaumes que Schiller a conquis ne furent pas à l'avantage d'une nation unique, aux dépens de la douleur d'une autre ; ils n'ont point été souillés du sang d'aucun patriote, des larmes d'aucune veuve, d'aucun orphelin ; ce sont des royaumes conquis sur les mornes empires des Ténèbres, pour accroître le bonheur et la dignité et la puissance de tous les hommes ; ce sont des formes nouvelles de Vérité, de nouvelles maximes de Sagesse, de nouvelles scènes de Beauté, gagnées sur « le vide et informe Infini » ; un κτῆμα ἐς αἰεί, « un bien éternel » pour toutes les générations de la terre.

JEAN-PAUL-FRIEDRICH RICHTER¹

L'essai sur Jean-Paul-Friedrich Richter parut dans la *Revue d'Edimbourg* en 1827. Entre cette date et celle de la publication de la *Vie de Schiller* dans le *London Magazine* (1823), quatre années se sont écoulées pendant lesquelles Carlyle a poursuivi ses études de langue et de littérature allemandes. En 1824, avait paru sa traduction de *Wilhelm Meister (L'apprentissage de Wilhelm Meister)*, que le *Blackwood's Magazine* avait louée et pour laquelle le jeune écrivain reçut de Goëthe une nouvelle lettre d'éloges. Cette traduction fut suivie de quatre volumes de nouvelles traductions de Musæus, Fouqué, Tieck, Hoffmann, etc., publiées en 1825 et 1827, précédées de courtes notices biographiques et intitulées : *Le Roman allemand*. Nous ne donnerons pas d'extraits de ces ouvrages, qui n'ont de valeur réelle que pour un public anglais. Le *Roman allemand* une fois achevé, Carlyle commença une série d'essais critiques et biographiques, réunis plus tard sous le titre : *Essais critiques et divers*, dont l'article sur Richter occupe les premières pages du premier volume.

Carlyle doit beaucoup à Richter, — non seulement la première idée sans doute de son *Sartor* — (il étudiera de nouveau Richter en 1830², à l'heure même où il écrira *Sartor*), mais certainement l'étrangeté, la bizarrerie et toute cette humour dont ce livre est fait, et qui fut, en son temps, comme une mystification. On peut dire que la lecture de Richter a aidé puissamment Carlyle à affranchir sa pensée et sa plume d'un certain sentiment de « respectabilité », dont témoigne la solennité un peu prudhommesque des pages qu'on vient de lire sur Schiller. A partir de cet essai, on notera, d'ailleurs, à mesure qu'il pense et qu'il écrit, le progrès graduel de cet « affranchissement ».

Carlyle se sent devenir maître, son style est plus alerte, plus

¹ *Critical and Miscellaneous Essays*, vol. I.

² *Id.*, vol. III.

souriant. Son génie se dégage des contraintes premières, et déjà brille par éclairs. Son sens profond du tragique et aussi du grotesque se manifeste en réflexions rapides, railleuses ou pathétiques, qui découvrent, en bas, les abîmes humains de la stupidité, en haut les insondables mystères de l'espace et de la durée.

STYLE ¹

Il est peu d'écrivains avec qui un mûr examen et une prudente défiance des premières impressions soient plus nécessaires qu'avec Richter. C'est un être extraordinaire déjà au dehors; il se présente avec une bizarrerie avouée et voulue : sa langue même est une pierre d'achoppement pour le critique; et pour le critique de l'ordre des grammairiens elle est un impardonnable, souvent un insurmontable rocher de scandale. Ce n'est point qu'il ignore la grammaire, ou méprise la science de l'orthographe et de l'analyse; mais il les pratique toutes deux dans un certain esprit latitudinaire; il fait trafic avec une surprenante liberté, de parenthèses, tirets et de propositions parasites; il invente des centaines de mots nouveaux, modifie les anciens, ou bien, au moyen de traits d'union, il les enchaîne et les accouple et les empaquette ensemble en des combinaisons les plus hurlantes, — bref, il enfante des phrases de l'espèce la plus hétérogène, la plus surchargée, la plus interminable. Ses figures n'ont point de fin, — à vrai dire le tout n'est qu'un tissu de métaphores, de comparaisons et d'allusions à tous les domaines de la Terre, de la Mer et de l'Air, entrelacées de pauses épigrammatiques, de violents transports ou de tours sardoniques, interjections, brocards, calembours et même jurons! Une vraie jungle des Indes, dirait-on : un infini incomparable imbroglio, — rien de tous côtés sauf ténèbres, dissonances, — la pire confusion des confusions! Naturellement le style de l'ensemble corres-

¹ Il faut noter que la plupart des caractéristiques si nettes que Carlyle marque surtout dans le style de Richter, vont bientôt être applicables à lui-même, Carlyle.

pond en enchevêtrement ou en extravagance à celui des parties. Toutes ses œuvres, fictions ou traités sérieux, sont emballées dans quelque fantasque enveloppe, quelque folle histoire qui justifie son apparition et la rattache à l'auteur, lequel devient généralement lui-même un personnage du drame, avant que tout soit fini. Ses romans contiennent toute une géographie imaginaire de l'Europe; les cités de Flachsenfingen, Haarhaar, Scheerau, et ainsi de suite, avec leurs princes, leurs conseillers privés et leur altesse sereine, — dont la plupart, types assez cocasses de toutes façons, sont des connaissances personnelles de Richter, causent avec lui d'affaires d'État (dans le plus pur dialecte Tory), et souvent l'induisent à continuer à écrire. Aucune de ses histoires ne va sans les plus vagabondes digressions, et sans rouler après soi d'énormes ramassis de toutes sortes de choses, entortillées en autant de serpents. A chaque instant survient quelque « Extra-feuillet », avec sa pétition satirique, son programme, ou autres extraordinaires intercalations, dont nul mortel ne peut prévoir l'à-propos. C'est vraiment un labyrinthe géant, et souvent le lecteur pantelant sue en vain après lui, ou bien, déçu et épuisé, il s'arrête court, furieux, et recule, peut-être pour toujours.

Tout ceci, il faut l'avouer, est vrai de Richter; mais bien d'autres choses encore. Ne nous détournons pas de lui après un premier coup d'œil rapide, en nous imaginant que nous lui avons réglé son compte avec les mots Rapsodie et Affectation. Ils coûtent peu à dire, et leur puissance est souveraine; il faudrait donc veiller à ce qu'ils ne soient pas appliqués témérairement. Maintes choses chez Richter s'accordent mal avec un tel jugement. Des rayons de la plus pénétrante vérité, — mieux, de fermes colonnes de lumière scientifique se dressent parmi ce chaos. En fait, est-ce un chaos, ou bien ne se peut-il que le champ de notre vision soit borné et non sans bornes, et que, simplement, le point de repère nous manque? Peu de « rapsodistes » sont hommes de science,

de solide savoir, d'étude rigoureuse, et de connaissances précises, immenses et même universelles, comme lui. Et pour ce qui est de l'affectation, il y a beaucoup à dire. L'essence de l'affectation est d'être *empruntée* : la personnalité est, pour ainsi dire, violemment entassée en quelque moule étranger, avec l'espoir de la refaire par là et de l'embellir. Le malheureux se persuade qu'il est réellement devenu un être nouveau, de proportions des plus admirables, et donc il va et vient avec un air *convaincu*, tout en trahissant à chaque mouvement non la proportion, mais la difformité. Voilà ce que c'est d'être affecté, de se montrer sous de vains dehors. Mais l'étrangeté seule n'est pas une preuve de vanité. Beaucoup de gens qui se laissent doucement voiturer dans les bonnes vieilles ornières de la routine se trouvent avoir leur affectation, et il peut se faire que çà et là, on en accuse injustement quelque génie divergent. Mais parce que les *dehors* sont ceux de tout le monde, ils peuvent ne pas cesser d'être *vains*, — et ils peuvent ne pas le devenir par le seul fait qu'ils ne sont pas ceux de tout le monde. Avant de censurer un homme pour paraître ce qu'il n'est pas, il faut être certain de savoir ce qu'il *est*. Pour Richter, en particulier, nous devons faire observer que, tout étrange et chaotique qu'il soit, on peut voir dans ses écrits une certaine bienveillante sérénité, — une pitié, une allégresse, une révérence¹ qui, par leur mélange harmonieux, décelent, non pas un faux état d'âme, mais un état réel; non un état de fièvre et de maladie, mais de santé et de force.

L'HUMOUR

Le don d'ironie, de caricature, qui passe souvent sous le nom d'humour, mais qui consiste surtout en une certaine déformation ou en un certain renversement superficiel des objets, et dont le meilleur effet produit est le

¹ *Révérence*, dans le sens de vénération et de respect; voir Montaigne : « Une révérence publique ». *Essais*, I (au lecteur).

rire, ne ressemble pas à l'humour de Richter. Mince talent, celui-ci, et souvent habitude plus que talent. Ce n'est qu'une pauvre fraction de l'humour, ou plutôt c'est le corps à qui l'âme manque, tout ce qu'il a de vie étant faux, artificiel et absurde. Le vrai humour n'a pas sa source dans le cerveau plus que dans le cœur; il n'est pas mépris, — son essence est amour; son effet n'est pas le rire, mais les calmes sourires, dont la source est bien plus profonde. C'est une espèce de sublimité inverse qui exhausse, pour ainsi dire, jusqu'à nos cœurs, ce qui est au-dessous de nous, tandis que la sublimité fait descendre jusqu'à nos cœurs ce qui est au-dessus de nous. La première est à peine moins précieuse et n'émeut pas moins que la dernière; peut-être est-elle plus rare encore, et, comme épreuve de génie, encore plus concluante. Elle est, en fait, la fleur et le parfum, la plus pure émanation d'une nature profonde, exquise et aimante, — d'une nature en harmonie avec soi-même, reconciliée avec le monde, son ratatinement et ses contradictions, et qui même trouve dans ces contradictions de nouveaux éléments de beauté aussi bien que de bonté. Parmi nos propres écrivains, il faut faire place à Shakespeare en cette province comme dans toutes les autres; toutefois, non la première place, — son humour vient du cœur, il est exubérant, chaleureux, mais il est rarement le plus tendre ou le plus délicat. Swift incline davantage vers la simple ironie, — toutefois il a de l'humour vrai aussi, et non celui dépourvu d'amour, bien que revêtu, comme celui de Ben Jonson, d'une écorce fort amère et caustique. Sterne arrive ensuite; notre dernier spécimen de l'humour, et, malgré tous ses défauts, notre meilleur, notre plus délicat, sinon notre plus vigoureux, car *Yorick*, et le *Caporal Trim*, et l'*Oncle Toby*, n'ont encore leur pareil que dans *Don Quichotte*, si supérieur qu'il leur soit. Cervantès, voilà vraiment le plus pur de tous les humoristes, tant son humour est suave et généreux, tant il s'harmonise bien avec lui-même, et avec toute la noblesse naturelle de l'écrivain. L'esprit italien est réputé

riche en humour ; toutefois il ne semble pas que les classiques de ce pays en offrent de véritable emblème, — sauf chez Arioste peut-être, on ne voit pas grand'chose dans leur poésie courante, qui atteigne le niveau du vrai humour. En France, depuis le temps de Montaigne, il semble à peu près disparu. Voltaire, si expert qu'il soit dans l'art de railler, ne s'élève jamais jusqu'à l'humour, — et même chez Molière, c'est plutôt une affaire d'intelligence que de caractère.

LA PERSONNALITÉ

... Que sa façon d'écrire soit bizarre, et même à vrai dire une folle, complexe arabesque, nul ne peut le nier. Mais la vraie question est : — A combien près cette façon d'écrire, représente-t-elle sa façon réelle de penser et d'être ? Jusqu'à quel degré permet-elle à ce type particulier d'individu de se manifester librement ? — Ou bien, quelles entraves et quelles altérations impose-t-elle à cette manifestation ? Car la grande loi de la culture est : — Que chacun devienne tout ce qu'il a été créé capable d'être, se développe si possible, intégralement, résiste à tout obstacle, expulse toutes adhérences étrangères et surtout toutes nocives adhérences ; que chacun, enfin, se montre en sa propre forme et à sa taille, quelles qu'elles puissent être. Il n'est point d'uniforme de mérite dans la nature soit physique, soit spirituelle : toutes choses *vraies* sont ce qu'elles doivent être. Le renne est bon et beau et l'éléphant l'est pareillement. Il en est ainsi de la Littérature : « Tout homme », dit Lessing, « a son propre style, comme son propre nez ». Oui, il y a des nez de dimensions extraordinaires, — mais l'amputation d'aucun nez par le public ne peut être équitable, — pas même celle du nez de Slawkenbergius¹ lui-même, — pourvu que ce soit un *vrai* nez, — et non un

¹ Personnage de roman de Richter.

nez en bois mis pour le plaisir de duper et par pure bravade !

.....

Nous n'effleurons pas pour le moment la Philosophie de Richter, question d'un intérêt peu commun à la fois, en tant qu'elle s'accorde avec la philosophie ordinaire de l'Allemagne, et en tant qu'elle en diffère. Nous ne ferons qu'une remarque : Elle n'est pas mécanique, ou sceptique ; elle ne jaillit ni du forum ni du laboratoire ; mais des profondeurs de l'âme humaine, et elle enfante comme son plus beau fruit, un noble système de Morale et la foi la plus ferme en la Religion. Sur ce dernier point, nous l'estimons particulièrement digne d'étude. Pour le lecteur frivole, il peut sembler le plus extravagant des athées, car rien ne dépasse la liberté avec laquelle il joue à la balle avec les dogmes de la religion et quelquefois même, avec les objets les plus élevés de la vénération chrétienne. Des passages de ce genre reviennent à la mémoire de tout lecteur de Richter, mais prenant garde de tomber dans le défaut que nous avons déjà blâmé chez M^{me} de Staël, nous nous abstiendrons de les citer. Le passage suivant est plus lumineux. « Ou bien », interroge-t-il à la façon brusque qui lui est habituelle, « ou bien toutes nos « Mosquées, nos Églises épiscopales, nos Pagodes, nos « Chapelles de la Vierge, Tabernacles et Panthéons, sont-
« ils rien de plus que l'Avant-Corps Ethnique du Temple
« Invisible et de son Saint des Saints. »

Toutefois, indépendamment de tous dogmes, et même peut-être en dépit de plusieurs, Richter est, au sens le plus profond du mot, religieux. Un respect, un noble respect de l'esprit de toute bonté, et non pas une crainte intéressée, est la couronne et la gloire de sa doctrine. Ce que sa nature avait d'impétueux, s'est purifié pour la paix et le bien-faire au souffle de la pitié et de l'humilité. Une foi ardente et constante en l'immortalité de l'homme et en sa grandeur originelle ne le quitte point ; du sein du tourbillon de la vie, il regarde au ciel une étoile qui le guide et la solution du visible et du contingent, il la trouve dans

l'invisible et dans l'éternel. Il a douté, il nie, et cependant il croit. « Quand à notre dernière heure », dit-il¹, « quand à notre dernière heure (songez à ceci), — toute faculté en l'âme brisée s'évanouira et fera place à l'inanité — imagination, pensée, effort, contentement, — alors, enfin, la fleur nocturne de la Foi, seule, continuera à fleurir, et à vivifier de ses parfums dans la dernière ténèbre ? »

¹ *Levana.*

ÉTAT DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

(*The State of German Literature*¹)

(*Edinburgh Review*, 1827).

Nous n'extrayons de ce long et important essai, qui, comme on l'a vu dans les « Souvenirs », fit grand bruit en son temps (« l'Ecole mystique »), que les passages où l'auteur, analysant les œuvres de la renaissance allemande, développe sa haute conception de l'Homme de Lettres.

Les lignes sur Fichte surtout, et sur Kant, sont remarquables aussi en ce qu'elles recèlent toute la métaphysique de Carlyle. Il restera kantien (de la Critique de la Raison *pratique*) et ses *Heroes* sont des émanations de l'*Idee* fichtéenne.

On est moins surpris du ton un peu hautain qui perce çà et là, quand on sait que, pour la plupart des lecteurs anglais, malgré ce que Carlyle appellera « le clair de lune coleridgien », la littérature et la philosophie allemandes sont encore lettre morte, ou chose inconnue. Carlyle *découvrait* l'Allemagne, ou battait en brèche les fausses et ineptes notions qu'en avait le public.

L'année suivante il donna à la *Foreign Review* un long article sur la vie et les écrits de Werner.

RICHESSE ET PAUVRETÉ DE L'HOMME DE LETTRES

Le vrai de la question semble être que, pour la formation d'un réel poète, penseur ou artiste, l'influence du rang social n'a pas une importance exclusive, ou même particulière. Pour les hommes d'action, les sénateurs, les orateurs publics, les écrivains politiques, le cas peut différer, mais non pas pour ceux dont nous parlons maintenant. Ce n'est pas non plus d'imitateurs que nous parlons, — de la foule d'hommes médiocres que la vie

¹ *Critical and Miscellaneous Essays*, vol. I.

mondaine revêt parfois d'un caractère inoffensif à l'extérieur, souvent compensé par une froide méchanceté naturelle. Nous parlons d'hommes qui, du sein des embarras et des conflits dont est faite leur quotidienne existence, doivent se modeler eux-mêmes d'harmonie et de sagesse, et manifester à autrui cette même sagesse qui demeure en eux. Pour un tel homme, « la haute vie », comme on l'appelle, sera une province de la vie humaine, mais rien de plus. Il s'efforcera d'avoir des rapports avec elle, comme il en a avec toutes formes d'existence ; de lui rendre justice, d'en tirer de l'enseignement ; mais sa lumière viendra d'une plus haute sphère ; ou bien, c'est à jamais qu'il erre dans les ténèbres, s'il s'abaisse au niveau de l'homme des *vers de société*¹, ou égale au plus un Walpole ou un Caylus. Encore moins pouvons-nous penser qu'on doive le considérer comme un salarié, et qu'on réglerait son mérite en le payant. « Suffisamment pourvu au dedans, il n'a guère besoin du dehors² » ; le pays le plus rude lui donnera nourriture et vêtement et un foyer inviolable, et avec ces choses, tant que la bonne terre l'entoure et que le firmament éternel est au-dessus de lui, le monde n'a guère plus à lui donner. Est-il pauvre ? Ainsi furent aussi Homère et Socrate ; ainsi fut Samuel Johnson et ainsi John Milton. Lui reprochons-nous sa pauvreté, et induisons-nous de ce qu'il est pauvre qu'il doit également être sans valeur ? Dieu nous garde que le temps vienne jamais où lui aussi fasse de fortune le synonyme de bien ! La puissance de Mammon a un immense empire, mais elle ne peut ni ne doit avoir son culte dans le Saint des Saints. Bien plus, est-ce que le cœur de tout vrai disciple des Lettres, si minable que soit sa sphère, ne rejette pas instinctivement ce principe comme inapplicable soit à lui-même, soit à un autre ? N'est-il pas plus vrai, comme le dit d'Alembert, que tout homme de lettres qui mérite ce

¹ En français dans le texte.

² *Wilhelm Meister*, liv. II, chap. II.

nom, doit avoir, pour devise et pour mot d'ordre : Liberté, Vérité et aussi cette Pauvreté¹ même ; que s'il craint cette dernière, il ne pourra jamais être sûr des deux autres ?

L' « IDÉE DIVINE » DE FICHTE

... Selon Fichte, une « Idée Divine » pénètre l'Univers visible, lequel Univers visible n'est en fait que son symbole et sa manifestation sensible, et n'a en soi ni sens, ni même de véritable existence indépendante. A la foule des hommes, cette Idée Divine du monde est cachée ; toutefois la distinguer, la saisir, et vivre entièrement en elle, est la condition de toute réelle vertu, de toute science et de toute liberté ; et la fin, par conséquent, de tout effort spirituel en tout siècle. Les Hommes de Lettres sont les interprètes choisis de cette Idée Divine ; les prêtres perpétuels, pourrions-nous dire, qui, de génération en génération, se présentent comme les dispensateurs et les vivants modèles de la sagesse éternelle de Dieu, pour la révéler dans leurs écrits et leurs actions, sous la forme particulière qu'exige l'esprit particulier de leur temps. Car chaque époque, selon la loi de sa nature, diffère de toute autre époque et nécessite une représentation différente de l'Idée Divine, dont l'essence est identique en toutes ; aussi, l'Homme de Lettres d'un certain siècle ne répond-il que grâce à une médiation et à une réinterprétation aux besoins d'un autre. Mais pour enseigner autrui, en quelque champ qu'il travaille, tout homme qui œuvre, doit, en tout siècle, posséder d'abord en soi l'Idée Divine, ou au moins doit-il, de tout son cœur, et de toute son âme, tendre vers elle. Si, sans la posséder, ou sans tendre vers elle, il s'attache studieusement à quelque matériel et pratique champ de la connaissance, il peut encore, à la vérité (dit Fichte, de son air brutal), être un « goujat utile », mais s'il essaie de

¹ Mrs Stratchey, amie des Buller, fit présent à Carlyle d'un pupitre où ces trois mots étaient gravés. (Cf. *Reminiscences*.)

toucher à l'ensemble et de devenir un architecte, alors, pour parler avec précision, il n'est « Rien ». Il est un être hybride et équivoque entre le possesseur de l'Idée et l'homme qui se sent solidement soutenu et emporté par la commune Réalité des Choses. En son vain effort vers l'Idée, il a négligé l'art de prendre pied en cette Réalité ; et ainsi il plane entre deux mondes sans appartenir à aucun d'eux.

LE KANTISME ET LA PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE

En note, Carlyle fait un éloge de la philosophie de Dugald Stewart, qui, dit-il, combat victorieusement le matérialisme de Hartley et de Darwin, — « le matérialisme, cette grande idolâtrie ». Mais, ajoute-t-il, Stewart n'a pas compris Kant. S'il l'eût fait, il eût vu qu'il était kantien lui-même. Et il recommande la lecture de Dugald Stewart, comme la meilleure préparation à Kant.

Cependant..... nous pouvons noter quelque chose de ce qui nous a le plus frappé comme caractérisant le système de Kant, et qui le distingue de tout autre de nous connu, surtout de la Philosophie Métaphysique enseignée en Angleterre, ou plutôt qui y fut enseignée. Car, en regardant autour de nous, nous ne voyons point qu'il existe une telle philosophie à présent. Le Kantisme, se plaçant en contradiction directe avec Locke et avec tous ceux qui l'ont suivi, de l'École française, anglaise ou écossaise, procède en allant du dedans au dehors, au lieu de débiter par le dehors, pour, avec diverses précautions et hésitations, tendre vers le dedans. La fin suprême de toute Philosophie doit être d'interpréter les apparences : du symbole donné d'affirmer la chose. Or, le premier pas vers cette fin, qu'on peut appeler celle de la Philosophie Première ou Critique, doit être de trouver quelque principe indubitable ; de nous placer sur quelque base inébranlable ; de découvrir ce que les Allemands nomment le *Urwahr*, la Vérité Primordiale, ce qui est nécessairement, absolument et éternellement *Vrai*. Ce nécessairement *Vrai*, Locke silencieusement, Reid et ses

successeurs avec plus de fracas, le trouvent dans une certaine expérience modifiée, et dans le témoignage des Sens, dans la croyance universelle et naturelle de tous les hommes. Il n'est pas de même des Allemands; ils nient qu'il y ait ici aucune Vérité absolue, ou qu'aucune Philosophie, quelle qu'elle soit, puisse être édifiée sur une telle base : bien plus, ils vont jusqu'à affirmer qu'un tel appel même aux croyances universelles du genre humain, recueillies avec toutes les précautions que l'on voudra, le ramène à abdiquer toute Philosophie au sens propre du mot, et rend impossible non seulement son progrès ultérieur, mais son existence même. Qu'est-ce qu'ont à faire, en cette matière, disent-ils, les croyances, ou les convictions instinctives, ou tous autres sentiments humains qu'on voudra? N'est-ce point l'objet de la Philosophie d'éclairer, de redresser et maintes fois de contredire directement ces convictions mêmes? Qu'on prenne, par exemple, l'opinion de toutes les générations humaines au sujet de l'astronomie. En trouvera-t-on une seule, en n'importe quel temps ou quelle latitude, qui ne s'accorde pas avec les autres sur le *fait* de la rotation du Soleil autour de la terre? Quelle évidence est plus claire? Quelle croyance plus universelle? Quelle conviction plus intuitive? Et pourtant le Soleil ne bouge pas d'un cheveu, mais il reste au centre de ses Planètes, malgré tout ce qu'il plaira de dire. Ainsi en est-il semblablement de notre évidence de l'existence extérieure, indépendante de la Matière, — et, en général, de toute notre argumentation contre Hume, dont les déductions des prémisses admises à la fois par lui et nous, sont affirmées par les Allemands, rigoureusement consistantes et légitimes, et absolument incontestées et incontestables sur ces prémisses. La Philosophie Anglaise, depuis le temps de Hume, leur paraît n'être rien de plus qu'« un effort laborieux et malheureux
 « pour construire des digues en avant de nos Églises
 « et de nos Cours de Justice, pour détourner d'elles le
 « déluge du Scepticisme dont cet extraordinaire écrivain
 « nous a inondés, et dont il menace encore de détruire

« tout ce que nous estimons le plus. » C'est le verdict d'August Wilhelm Schlegel, rendu en paroles équivalentes à celles-ci.

Les Allemands envisagent autrement la question, et ils attaqueraient Hume, non dans ses retranchements extérieurs, mais au centre de sa citadelle. Ils nient son premier principe, que les Sens soient la seule voie de la Connaissance, — que l'Expérience soit le premier fondement de la Conviction. Leur Vérité Primordiale, cependant, ils ne la recherchent point historiquement et par l'expérience, mais par intuition, dans la plus intime et la plus pure nature de l'Homme. Au lieu d'essayer, ce qu'ils considèrent comme sain, de prouver l'existence de Dieu, de la Vertu, d'une Ame immatérielle, par des inductions tirées, en tant que le résultat de toute Philosophie, du monde des Sens, ils trouvent ces choses écrites, en tant que commencement de toute Philosophie, en caractères obscurs, mais ineffaçables, au sein de notre être le plus intime, et apportant elles-mêmes, d'abord de la certitude et de la clarté à ce même monde des Sens, par lequel nous tentons de les démontrer. Dieu *est*, bien plus, seul il *est*, — car nous ne pouvons affirmer avec la même force, l'existence de rien d'autre. Voilà le Vrai Absolu et Primordialement Vrai, que cherche le philosophe. Essayer de prouver l'existence de Dieu, par argumentation logique, dirait un Kantien, serait la même chose que de prendre une bougie pour chercher le soleil — et même fixez bien la flamme de votre bougie, le soleil aussi peut devenir invisible. Ouvrir l'œil intérieur au spectacle de ce Primordialement Vrai, ou plutôt, pourrions-nous dire, déblayer les obscurités des Sens, qui éclipsent cette vérité en nous, afin que nous puissions la voir, et croire, non seulement qu'elle est vraie, mais qu'elle est le fondement et l'essence de toute Vérité, c'est, peut-on dire, dans la langue que nous employons ici, le problème de la Philosophie Critique.

LE DEVOIR PRÉSENT

Avouons-le, l'aspect que présente actuellement l'Europe intellectuelle pourrait remplir de doute et d'appréhension l'observateur mélancolique. Il est attristant de voir tant d'esprits nobles, délicats et d'aspirations élevées, manquer de cette lumière sacrée qui jadis guidait leurs yeux. Ils méditent douloureusement sur le théâtre des batailles et des controverses d'autrefois, comme sur un lieu que l'incendie a assombri et consumé. Ils se lamentent dans les ténèbres, à cause de la désolation, et parce que l'âme ne trouve point de retraite. Ou bien, pis encore, ils plantent leurs tentes parmi les cendres, et allument de pâles lampes de terre qu'il nous faut prendre pour des étoiles. Ces ténèbres ne sont qu'un obscurcissement passager, ces cendres sont l'engrais de la germination future, et de plus riches moissons. La Religion, la Poésie ne sont pas mortes; elles ne mourront jamais. Leur demeure et leur berceau, c'est l'âme de l'homme, et elles sont éternelles comme l'être de l'homme. Qu'en un point de l'Espace, en un moment du Temps, un homme ait la vie, et une Infinitude s'étend au-dessus de lui, et au-dessous de lui; et une Éternité l'entoure de ce côté et de l'autre, et des accords de la Musique des Sphères, et des messages des mondes supérieurs volent autour de lui, pourvu seulement qu'il écoute, et ils le visiteront de saintes influences, même dans la plus dure mêlée des vulgarités, ou dans le fracas de la plus besogneuse existence. Heureux l'homme, heureuse la patrie, qui peut entendre ces messages, qui les écrit en dignes caractères, lisibles à tous yeux, et dont le sens auguste est présent à tous moments à tous les cœurs! Il est trop évident qu'en ces jours nulle patrie n'a ce bonheur, mais c'est l'espoir et la gloire de notre temps que toutes les patries, et la nôtre parmi elles, luttent, avec plus ou moins de conscience de leur nature, pour ce bonheur. Pour nous, comme pour les autres, le succès en un jour

lointain ou prochain ne peut être incertain. Cependant la première condition de succès est que, en faisant loyalement effort nous-mêmes, nous reconnaissons loyalement l'effort de notre prochain; que, avec une inlassable volonté de chercher la Vérité, notre Raison soit prête à la voir en quelque lieu et sous quelque forme qu'elle puisse paraître.

GOETHE¹

(*Foreign Review*, 1828.)

Gœthe est et demeurera le suprême « Héros moderne » pour Carlyle. Souvent déjà il a parlé de lui (*État de la littérature allemande*). Souvent il reparlera de lui. A cette date (1828) il lui consacre deux essais, du second desquels nous tirons ce qui suit.

... Nous estimons que la renommée de Gœthe est méritée à un degré considérable, que son influence a été hautement profitable à son propre pays. Et, bien plus, qu'elle promet de l'être à nous aussi et à toutes les autres nations. On peut, sans beaucoup de mots, exposer les raisons principales d'une telle opinion, mais ce serait une longue tâche, et même une tâche infinie, de les développer avec précision. Nous trouvons, donc, en Gœthe, un Artiste, au sens ancien et élevé du terme, au sens qu'il comportait sans doute, il y a longtemps, chez les Maîtres de la Peinture italienne, et chez les Pères de la Poésie anglaise. Nous disons que dans les œuvres de cet homme, qui de toutes façons appartiennent à notre époque, nous discernons des vestiges de cette antique et divine inspiration, qui, depuis longtemps, n'est plus parmi nous, et qui, même, comme on l'a souvent et laborieusement démontré, ne devait plus revenir jamais en ce monde.

Ou encore, peut-être, serrerons-nous notre pensée de plus près, en disant que nous découvrons dans Gœthe l'exemple le plus frappant d'un écrivain qui est, à

¹ *Critical and Miscellaneous Essays*, vol. I.

Voir surtout *Gœthe's Helena* (*Crit. and Misc. Essays*, vol. I, 1828); *Gœthe's Portrait*, *idem*, vol. IV, 1832); *Death of Gœthe*, (*idem*); *Gœthe's Works*, (*idem*).

parler rigoureusement, ce que la Philosophie appelle un Homme. Il n'est ni noble, ni plébéien, ni libéral, ni servile, ni athée, ni dévot, mais il est *tout* ce qu'il y a de meilleur et d'excellent en *tous* ceux-ci, fondus en un pur mélange : il est un « Homme purement et universellement ». La poésie de Gœthe n'est point l'œuvre d'une faculté séparée, d'une mécanique mentale, mais la voix de toute l'harmonieuse virilité ; elle est l'harmonie même, l'harmonie vivante et créatrice de vie, de cette puissante virilité qui enfante sa poésie. Tous les hommes de cœur peuvent être des poètes, par l'action ou la parole ; et tous les vrais poètes le sont par l'un et l'autre. Mais Gœthe nous apparaît en outre comme une personnalité douée de cette vision heureuse, de cette expérience aussi et de cette sympathie avec les mœurs humaines, qui font de lui, non seulement la gloire littéraire, mais, à beaucoup d'égards encore, le Maître et le représentant de son siècle. Car, sans parler de ses dons naturels, il a cultivé sa personne et son art, il a étudié avec une constance, une ferveur jamais lassée, dont il n'est point d'autre vivant exemple, et qui, parmi les poètes anglais surtout, ne trouve d'analogie qu'en Wordsworth. Et voici, à notre sens, le résultat : il a, dans ses créations exquises et mélodieuses, incarné, pour nos esprits, la Sagesse qui est propre à ce temps ; la belle et religieuse Sagesse à qui il est donné encore de parler à toute l'âme, avec quelque chose de son ancien prestige ; à qui il est donné encore, dans ces jours durs, incroyants et utilitaires de nous revêtir des rayons du Monde Invisible mais non irréel, afin qu'ainsi le Réel et l'Idéal puissent se joindre encore, et que la claire Science s'unisse encore à la Religion, dans la vie et les affaires humaines.

SA VIE LITTÉRAIRE

Sa vie littéraire se divise en deux parties de caractères très différents : les œuvres de la première, jadis si neuves

et si originales, nous sont, depuis longtemps, devenues familières, soit directement, soit par l'intermédiaire de leur mille et mille imitations. Les œuvres de la seconde, d'une égale originalité, et bien plus précieuses aujourd'hui nous sont cependant moins connues. Ces deux classes d'œuvres ont entre elles une curieuse relation; — à première vue, elles se contredisent nettement, — toutefois, et en réalité, l'une est la très rigoureuse suite de l'autre. Car Gœthe a non seulement souffert et gémi d'un amer tourment en face des énigmes spirituelles de son époque, mais il les a aussi conquises; il les a dépassées, et il a montré aux autres comment s'élever au-dessus d'elles. Le temps fut où nous le trouvâmes dans la nuit, le voici maintenant dans la lumière; jadis il fut Incroyant, — voici qu'il est Croyant, — et, de plus, il croit, non en reniant son incroyance, mais en la poussant au bout; non en s'arrêtant court, encore moins en retournant en arrière dans ses recherches, mais en les poursuivant résolument. C'est ici, nous semble-t-il, un cas singulièrement intéressant, et de rare exemple, si même d'aucun ailleurs en notre temps. Comment cet homme à qui le monde autrefois n'était rien que noirceur, négation et désespoir, a-t-il atteint jusqu'à cette vision supérieure qui le lui découvre maintenant, non pas seulement tolérable, mais plein de majesté et de mansuétude? Comment la foi d'un Saint s'est-elle unie en cet esprit élevé et vrai avec la lucidité d'un Sceptique? comment l'âme d'un Fénelon s'est-elle mêlée d'une harmonie suave, avec la gaité, le sarcasme, la matoiserie d'un Voltaire?

Un large intervalle et fort important à trois points de vue, sépare *Werther* et sa philosophie sceptique, ses « boutades hypocondriaques », du roman suivant de Gœthe, *l'Apprentissage de Wilhelm Meister*, publié quelque vingt ans après. Cette œuvre appartient, à tous égards, à la seconde période de Gœthe, la plus vigoureuse. Et elle peut certainement être considérée comme son emblème le plus parfait, et peut-être le plus pur, car elle fut écrite après mûre préméditation, à différents moments, durant une

période non inférieure à dix années. A le considérer comme pièce d'Art, il y aurait beaucoup à dire sur *Meister*; mais en tout cela, cependant, il n'est rien qui ne dépasse notre présent dessein. Nous nous occupons de l'œuvre surtout en tant que document pour l'histoire de l'écrivain. A ce point de vue, il semble certainement, à cause de son contraste avec son plus populaire précurseur, mériter notre plus grande attention, car le problème qui avait été exposé dans *Werther*, sans espoir de solution, se trouve ici résolu. Le noble enthousiasme qui errait perdu par l'univers, ne trouvant point où se poser, a trouvé ici son asile marqué; et il y demeure en harmonie avec ce qui longtemps semblait le menacer d'anéantissement. L'Anarchie est maintenant devenue Paix; l'âme, jadis morne et agitée, est sereine maintenant, allègre et forte, et riche en bons fruits. Mais cette Paix, et c'est là le plus important, ne fut pas gagnée par la soumission à la Nécessité, ou par aucun compromis avec le Mensonge; un tel bien n'est qu'apparent et semblable à celui que les années et le découragement apportent d'eux-mêmes à la plupart des hommes; un tel bien n'est pas, à vrai dire, si le combat qui dure vaut mieux que la défaite ou la captivité; une paix de ce genre est pareille à celle des Romains de Galgacus, qui « appelaient paix le désert qu'ils avaient fait ». Ici l'ardent adolescent aux hautes aspirations est devenu l'homme le plus calme, et cependant son ardeur s'est accrue et non abattue, et ses aspirations sont plus hautes, aussi bien que plus éclairées. Car il a conquis son incroyance; sur le Réel, il a fondé l'Idéal qui désormais ne flotte plus vaguement dans les ténèbres et les régions de rêves, mais repose dans la lumière, sur la terre ferme de l'intérêt humain et des affaires humaines, comme sur son vrai théâtre et sur sa vraie base.

LA PERSONNE DE GOETHE¹

Mais la valeur de Goëthe comme écrivain est peut-être

¹ Ce passage est tiré de la préface de la traduction de *Wilhelm Meister*.

moins remarquable que sa valeur comme homme. Sa science n'est point une science de tête seulement, mais de cœur aussi ; il l'a acquise non dans l'Art et dans la Littérature, mais dans l'action et dans la passion, dans la rude école de l'Expérience. Si on nous demandait quelle est la grande caractéristique de ses écrits, nous dirions non le savoir, mais la sagesse. Une âme qui a vu, souffert et agi nous parle de ce qu'elle a tenté et conquis. D'un trait enjoué, elle nous marque les expériences sombres et pénibles, les actions entreprises du plus profond de l'âme ; avec une maxime, banale pour le lecteur frivole, elle s'élève par delà de longues périodes troublées de notre propre histoire, et les éclaire et les explique. Voilà comment le cœur parle au cœur, comment la vie d'un seul homme devient le bien de tous. C'est ici un esprit fait des éléments les plus subtils et les plus fougueux, mais maintenant dans une activité pacifique ; ses facultés impétueuses et suaves se fondent doucement ensemble pour travailler à des fins bonnes et nobles. Gœthe peut être appelé un Philosophe, car il aime et il pratique en homme la sagesse qu'il enseigne en poète. Toute sa personne semble respirer la sérénité et la gravité joyeuses. Point de gémissement sur les maux humains ; il va de soi que nous devons simplement lutter tous pour les soulager et les bannir. Point de bataille bruyante pour les idées, mais un effort persévérant pour rendre la Vérité aimable, pour la rendre chère, par mille avenues, aux cœurs de tous les hommes. Il nous est aisé de croire ce qu'on rapporte universellement des mœurs de sa personne, aussi souvent pour le blâmer que pour le louer ; qu'il est d'éducation accomplie et que son port est des plus majestueux. Car toutes ses œuvres manifestent une tolérance exquise, une dignité courtoise, — nous pourrions dire royale — et une humanité sereine. Dans aucun passage il ne parle d'aucun homme avec âpreté, à peine même d'aucune chose. Il sait ce qui est bien, et il l'aime ; il sait ce qui est mal et haïssable et il le condamne, mais en aucun cas avec violence. Il aime avec calme et activement, il condamne implicite-

ment plutôt que formellement. Il demeure généreux et doux dans sa condamnation, bien que nous sachions qu'elle est absolue et pour jamais sans appel. Non seulement il semble comprendre les plus nobles comme les plus vils, mais leur donner une âme et un corps faits de leurs plus secrets linéaments. Ainsi les actions et les idées lui apparaissent comme elles sont, avec toutes les circonstances qui les atténuent ou les renforcent dans les cœurs où elles sont nées, et où elles sont nourries. C'est aussi le génie de notre Shakespeare, et peut-être celui de tout grand poète dramatique. Shakespeare, n'a point d'exclusivisme ; il agit envers tous avec équité et mansuétude, car il connaît tous et son cœur est assez vaste pour tous. Dans son esprit le monde est un tout ; il l'imagine comme la Providence le gouverne ; et pour lui il n'est point étrange que le soleil doive briller sur le Mal et le Bien, et la pluie tomber sur le Juste et l'Injuste.

VOLTAIRE ¹

(*Foreign Review*. 1829.)

Deux essais considérables sur *Burns* (*Edinburgh Review*) et la *Vie de Heine* (*Foreign Review*) terminent la tâche de Carlyle en 1828. Puis il donne à la *Foreign Review*, le *Théâtre allemand*, et le très lucide article sur Voltaire (réunis dans *Miscellanies*, vol. II) au début de 1829.

La littérature française lui était moins familière que la littérature allemande, et surtout le génie français lui restera, sous toutes ses formes, moins accessible. Cependant on voit ici avec quelle aisance déjà il s'assimile cette pensée étrangère, et saisit, sans les fausser ni les briser, les ressorts d'un esprit qui lui était naturellement antipathique. En matière religieuse, particulièrement, Voltaire et Carlyle sont aussi opposés qu'on peut l'être. Pourtant, dès 1829, Carlyle, nourri de la dialectique allemande, avec une clairvoyance et une équité géniales, porte sur l'irréligion de Voltaire un jugement que viendront confirmer les travaux des penseurs français.

Nous regrettons de ne pouvoir citer des pages (concernant M^{me} du Châtelet), qui, par leur pittoresque vivant, déjà semblent extraites des scènes les plus mouvementées de la *Révolution française*.

(Comparer aussi, à la fin de ce volume, la pensée de Carlyle sur Voltaire en 1863, dans *Frédéric le Grand*.)

DEXTÉRITÉ DE VOLTAIRE

Il est vraiment merveilleux d'observer avec quelle parfaite habileté Voltaire dirige sa route à travers tant de circonstances adverses, — comme il double ce Cap Horn, — louvoie avec légèreté dans ce Malstrom, — et toujours coule son ennemi ou l'évite. Ici il mouille,

¹ *Critical and Miscellaneous Essays*, vol. II.

carène et trafique avec les sauvages riches; là il reste à l'abri de terre, jusqu'à ce que la tempête soit passée; et ainsi, en dépit de tous, — brisants, monstres marins et flottes hostiles, — il achève sa longue traversée de Manille, flammes au vent, et le pont chargé de lingots entassés! Laissant de côté sa personnalité littéraire, dont nous verrons aussi que ce même talent de dextérité fut le trait principal, regardons seulement l'aspect général de sa conduite, telle que la manifestent ses écrits et ses actes. Tour à tour, et toujours au bon moment, il est impérieux et obséquieux. Le voici qui décoche au loin, des cimes des montagnes, semblable à Hypérion, ses innombrables flèches acérées; — bientôt, quand approche le danger, il fuit dans les coins obscurs; ou bien, s'il est pris sur le fait, il jure que c'était en plaisantant et qu'il est le plus pacifique des hommes. Il cède aux circonstances, et il peut, jusqu'à un certain point, ménager la chèvre et le chou, n'essayant jamais la force, quand la ruse peut faire son affaire. Les chiens courants de la Hiérarchie et de la Monarchie dont le proverbe vante le flair prompt et les dents aiguës, sont à sa piste; c'est ici un renard-lion qu'on ne peut capturer. Ses subterfuges et ses mille détours déroutent absolument ceux qui le poursuivent; il peut se terrer quelque part, et toute trace de lui disparaît. Voltaire s'est enveloppé d'un étrange réseau d'anonymat et de publicité, — où il se renie et s'affirme, et mystifie de toutes façons. Il ne peut lever d'armée permanente, pour se défendre, mais il est, lui aussi, un « Pouvoir Européen », et non pas sans défense. Un rempart invisible, inexpugnable, quoique inconnu jusqu'ici, le défend, — l'Opinion Publique. Il sait admirablement garder cette citadelle, bien qu'il fasse de temps en temps une sortie au delà des limites permises. Mais il est vêtu de ténèbres et chaussé de célérité, comme un autre Tueur de Géants. Voltaire se montre à nous comme un simple courtisan, ou un mordant satiriste; il peut tenir des propos sacrilèges, et bâtir des églises, selon les signes des temps. Frédéric-le-Grand n'est point

trop haut, ni le pauvre imprimeur de son *Zadig* trop bas, pour sa diplomatie; il a en main, le cardinal Fleury, et le curé de Saint-Sulpice, et rit sous cape de tout le monde. Il mériterait d'être appelé un des meilleurs politiciens connus; il est, avons-nous dit, *le plus adroit*¹ de tous les hommes de lettres.

LE PERSIFLEUR

... Il n'est point un grand Homme, — mais seulement un grand *Persifleur*¹; un homme pour qui la vie, et tout ce qui en dépend, n'a, au plus, qu'une valeur méprisable; qui affronte ses peines, non avec gravité et avec force, mais avec une agilité rieuse. Toujours on le trouve au sommet des vagues, moins parce qu'il est puissant nageur que parce qu'il flotte avec légèreté. Qu'on le prenne dans son rôle propre, oubliant qu'on lui en ait jamais attribué d'autres, et on trouvera qu'il l'a joué presque à la perfection. Jamais personne ne s'est mieux entendu à tout le secret du *Persiflage*¹, si l'on désigne par là, non seulement la faculté extérieure du dédain poli, mais cet art de tout dédaigner intérieurement, par lequel un homme de ce genre s'efforce de soumettre les circonstances de sa Fortune à sa Volonté, et d'être, — ce que tous les hommes veulent être par instinct, — bien qu'au sein de la Nécessité matérielle, moralement Libre. La moquerie cachée de Voltaire est aussi frivole, aussi abondante et universelle que celle qu'il exprime. Or, c'est là un talent moins facile qu'on pourrait imaginer. Le parfait *Persifleur* a besoin d'une certaine espèce, d'un certain degré de Stoïcisme, ou d'approcher quelque peu du Stoïcisme, comme il est nécessaire pour toute autre espèce de perfection morale ou même pratique. L'homme à l'esprit le plus indifférent ne l'est pas par nature à ses propres douleurs ou plaisirs; c'est avec certaine méthode qu'il lui faut travailler à acquérir une indifférence de cette espèce, ou

¹ En français dans le texte.

l'apparence de cette indifférence que Voltaire, on doit le reconnaître, possède dans une mesure plutôt respectable.

Sans murmurer, il s'est réconcilié avec la plupart des choses. La destinée humaine, en ce bas monde, semble être une étrange affaire; néanmoins, somme toute, elle tient de la farce plus que de la tragédie. Pour lui, il n'est aucunement poignant que cette Planète où nous vivons vogue par l'Espace, pareille à une misérable Nacelle de Fous, sans but, lui-même étant un des fous, et seulement un peu plus sage que les autres. Il ne « patronne » pas la « Providence », comme Bolingbroke, quoique des mots comme : — « *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer*¹ », semblent, de temps en temps, indiquer qu'il y incline. Mais en tout cas, jamais il ne déclare guerre ouverte au ciel, sachant bien que le temps passé en des malédictions démentes *de ce côté là*, pourrait être passé autrement avec plus de profit. Il n'est point de *Wertherisme* en lui, dans le bon ou le mauvais sens. S'il ne voit dans le ciel ou sur la terre aucune grandeur ineffable, il n'y voit pas non plus d'intolérable hideur. Sa vision du monde est sans chaleur, doucement méprisante, et tout à fait prosaïque. Son Apocalypse le plus sublime de la Nature se trouve dans le microscope et le télescope : la Terre est un lieu pour produire du blé; les cieux étoilés sont admirables en tant qu'horloges nautiques. Cependant, en homme avisé, il s'est adapté à sa condition telle qu'elle est. Il ne psalmodie point de *Miserere* sur la vie humaine, car il calcule que la récompense d'une telle action serait, non pas quelque aumône de mansuétude, mais le rire seulement; il ne se pend point, ne se noie point, car il entend bien que la mort lui ôtera d'elle-même bientôt cette peine. « Malheur », il est vrai, n'a, pour lui, aucun « précieux joyau dans la tête² », — au contraire, — il

¹ En français dans le texte.

² Shakespeare (*Comme il vous plaira*. Acte II, scène 1) :

« Sweet are the uses of adversity,
Which, like the toad, ugly and venomous,
Wears yet a precious jewel in his head. »

n'est qu'un pur fléau, — mais, heureusement, non point tel qu'il faille en pousser des hurlements, mais tel, plutôt, qu'il faille le chasser promptement de notre vie. S'il n'apprend pas de lui l'Humilité, et la sublime leçon de la Résignation, — du moins, ne lui enseigne-t-il pas non plus la dureté de cœur, ni le mécontentement morbide; il saute légèrement par-dessus, et laisse « joyau » et « crapaud » à une distance sûre derrière lui.

HUMANITÉ DE VOLTAIRE

... Son âme jamais n'est sourde au cri de la misère, — jamais n'est entièrement aveugle à la lumière de la vérité, de la beauté, de la bonté. Il est même d'un intérêt poétique, en quelque sorte, de noter en lui ces belles contradictions. Le cœur agit sans les avis de la tête, et peut-être même, contre ses avis; l'homme est vertueux, pour ainsi dire, en dépit de soi. En effet, on doit accorder, à tous égards, qu'en tant qu'homme privé, sa vie fut utile, non nuisible, à ses contemporains. Ses actions en faveur de Calas, de Sirven, — de tant d'orphelins et d'êtres abandonnés qu'il aima et protégea, doivent « couvrir une multitude de péchés¹ ». C'était son sentiment, et on a tout lieu de le trouver fondé : — « *J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage*² ». Il est peut-être peu de gens qui, avec des principes et des tentations comme les siens, auraient pu mener une telle vie. Il en est peu qui auraient pu faire ce qu'il fit, et en revenir les mains plus nettes. Si nous l'appelons le plus grand de tous les *Persifleurs*, ajoutons que, du point de vue moral aussi, il est le meilleur d'entre eux : s'il dépasse tous les hommes par l'universalité, la sincérité, la brillante clarté de sa Moquerie, il y mêle, peut-être, toute la vaillance de cœur compatible chez un homme avec un tel caractère.

¹ *Évangile selon S. Pierre*, IV, 8.

² En français dans le texte.

VOLTAIRE ET LA RELIGION CHRÉTIENNE

Il faut admettre aujourd'hui, nous semble-t-il, que sa polémique en cette matière a été, en somme, superficielle. A travers toutes les multiples formes qu'elle affecte, tous les voiles dont elle s'enveloppe, toutes ses répétitions, elle tourne, croyons-nous, exclusivement, sur un point : — ce que les Théologiens ont appelé « l'Inspiration plénière de l'Écriture ». Voilà la muraille unique sur laquelle, durant de longues années, et au moyen d'innombrables béliers de guerre, catapultes et pistolets à vent, il fonce infatigablement. Si vous la lui ouvrez, son bélier se balance librement dans l'espace, sans plus rien même où viser. Que les Livres Saints puissent être rien d'autre qu'un Billet de la Banque de la Foi, pour telle ou telle quantité de Jouissance, payable à vue dans l'autre monde, — valeur reçue, lequel billet devient papier de rebut, si le timbre est suspect : — que la religion chrétienne puisse avoir un fondement plus profond que des Livres, — qu'il puisse arriver qu'elle soit écrite dans la plus pure nature de l'homme, en caractères mystérieux, ineffaçables, au prix de quoi Livres et toutes les Révélations et toutes les traditions authentiques ne seraient que choses secondaires, ne seraient que comme le *jour* sous lequel cette divine *écriture* doit être lue, — rien de cela ne semble lui être venu à l'esprit, même au degré le plus éloigné. Pourtant c'est là que réside toute l'essence de la question, comme il nous semble que tout le monde commence à le reconnaître maintenant. Qu'on la tranche négativement ou affirmativement, et la Religion chrétienne, tout ce qui est digne de porter ce nom, périclitera, ou durera à jamais. Nous croyons aussi que les esprits les plus sages de notre temps sont déjà tombés d'accord sur cette question, ou plutôt qu'ils n'ont jamais été divisés à ce propos. Le Christianisme, la « Religion de la Souffrance », est reconnue divine, pour des raisons bien

autres que des « Essais sur les Miracles », — et grâce à des considérations infiniment plus profondes que celles utiles en tout simple « procès par devant jury ». Qui-conque dispute contre elle, ou pour elle, de cette façon, peut être regardé comme se méprenant sur sa nature. Bien qu'à nos yeux il ait un corps et porte une façon d'armure, l'Ithuriel ne peut être blessé d'un matériel acier. Nos pères étaient plus sages que nous, qui disaient avec la plus profonde gravité, ce que nous entendons dire souvent par frivole moquerie, que la religion « n'est pas une affaire de Sens Commun, mais de Foi », — n'est pas d'Entendement mais de Raison¹. Celui qui se trouve dépourvu de cette dernière faculté, qui, malgré tout son labeur, n'a point réussi à la développer en lui-même, celui-là peut avoir étudié pour un but élevé ou mesquin, nous n'en jugeons pas, — mais il n'a de la Religion chrétienne, comme de bien d'autres choses, il n'a et ne peut avoir nulle connaissance.

On entend souvent comparer la Doctrine chrétienne à la Philosophie grecque. On trouve de toutes parts qu'elle est supérieure à cette dernière d'un certain nombre de degrés. Mais ceci aussi nous semble une méprise. La Doctrine chrétienne, cette Doctrine d'humilité, divine à tous points de vue, et mère de toutes vertus divines, n'est ni supérieure, ni inférieure, ou égale à telle doctrine de Socrate ou de Thalès. Sa nature est totalement différente. Elle diffère de celle-ci comme un Poème Idéal diffère d'un correct Calcul d'Arithmétique. Qui fait de telles comparaisons peut gémir que, par delà la simple lettre, le sens de cette Humilité Divine ne lui ait jamais été révélé; que le sentiment le plus élevé qui ait, jusqu'ici, été répandu dans un cœur humain soit encore caché à ses yeux.

Quant au reste, la question des origines du Christianisme est, sans doute, une haute question. On peut lui trouver une solution satisfaisante, si on ne considère que

¹ Entendement et raison : — distinction kantienne des facultés discursives et intuitives.

la surface, c'est-à-dire tout ce qu'en voyait Voltaire. Mais elle est enveloppée dans des profondeurs sacrées, silencieuses, insondables, si nous en recherchons le sens intime. Il est vrai de dire que, sans doute, chaque âge nouveau, déroulera ce sens pour soi-même, d'une manière nouvelle, et avec des degrés nouveaux de lumière, car la vérité intégrale peut être dite infinie et discernable seulement par parties, au regard humain, mais cette question même n'est, en aucune façon, la question suprême en cette matière.

Nous entendons ne pas risquer une assertion nouvelle, mais simplement rapporter ce qui est déjà la conviction des plus grands de notre temps, quand nous disons, en reconnaissant joyeusement, en nous assimilant avec gratitude, tout ce que Voltaire a prouvé, ou tout ce qu'un autre a prouvé — ou doit prouver, que la Religion chrétienne, une fois venue, ne peut plus disparaître; que, sous une forme ou une autre, elle subsistera dans tous les temps, — que, comme dans l'Écriture, ainsi aussi dans le cœur de l'homme, il est écrit : « Les Portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre Elle¹. » Si jamais le souvenir de cette Foi s'obscurcit vraiment assez pour que, en tous les temps, les passions et les pensées grossières de ce monde l'effacent presque de la plupart des cœurs, — cependant, en toute âme pure, en tout poète, et en tout Homme Sage, il trouve un nouveau Missionnaire, un nouveau Martyr, jusqu'à ce que le grand volume de l'Histoire Universelle se ferme pour toujours, — et que les destinées humaines soient accomplies sur cette terre : — « C'est une hauteur, où l'espèce humaine avait destinée et pouvoir d'atteindre, et d'où, l'ayant atteinte une fois, elle ne peut plus jamais redescendre². »

¹ Évangile selon S. Mathieu, XVI, 18.

² Goethe.

TROISIÈME PARTIE

A CRAIGENPUTTOCK (1829-1834)

Les *Signes des Temps*. — que précède une étude sur Novalis, et que suivent de brèves et intéressantes pages « Sur l'Histoire », — furent écrits, non à Edimbourg, mais à Craigenputtock¹, où le ménage Carlyle devait vivre jusqu'en janvier 1834. C'est là qu'allaient être composés *Sartor Resartus*, les Essais sur Schiller, Boswell (Johnson), Gœthe, Cagliostro, et le *Collier de Diamant*. C'est là aussi qu'Emerson vint faire sa première visite (août 1833).

Le changement de Comely Bank à Craigenputtock marque dans la vie de Carlyle une époque trop importante pour que nous puissions la passer sous silence. Il s'était fait de la vie de l'homme de lettres une conception fort élevée et sévère. La maison de Comely-Bank, bien que retirée dans un faubourg du nord-ouest d'Edimbourg, lui parut bientôt trop accessible aux mille distractions d'une grande ville. En outre, malgré le succès de ses récentes publications, il demeurait pauvre. (Il lui fallut emprunter 50 livres à Jeffrey, en 1831, pour faire le voyage de Londres, à l'occasion de la publication de *Sartor*.) Enfin, un horizon de campagne, des entours rustiques, une solitude peut-être farouche, étaient nécessaires à la santé et au génie de ce fils de paysan qui sentait croître en lui le dégoût des mœurs bourgeoises. Mrs Carlyle se laissa persuader. Ils s'en furent donc habiter ce bâtiment de ferme appelé Craigenputtock, — qui était une propriété des Welsh, dont Mrs Carlyle servit à sa mère, jusqu'à sa mort (1843) la rente viagère, — et que Alexandre (Alick) Carlyle, frère de Carlyle, exploita pour lui.

¹ Craigenputtock : Craig of the Putta (écoss.), c'est-à-dire « Roche de l'épervier ».

« La ferme était louée (à Alexandre), dit Miss Géraldine Jewsbury¹, et Mr. et Mrs Carlyle habitaient la maison, qui était séparée de la cour de ferme et des bâtiments de ferme par une cour. Un jardin et des dépendances y étaient attachés. Ils avaient un cheval, une vache et de la volaille. Ils étaient à 14 kilomètres de Dumfries, la ville la plus proche. La campagne était déserte à des milles à la ronde, — toute en marécages, rochers, — avec un haut coteau escarpé de verdure derrière la maison. Elle (Mrs Carlyle) disait que le silence était presque effrayant, et que quand elle sortait, elle pouvait entendre les moutons brouter l'herbe, et ils la regardaient avec un naïf étonnement. »

La jeune Mrs Carlyle, de ses doigts délicats de mondaine, se mit bravement à la rude tâche ménagère, aidée le plus souvent d'une servante paysanne. Mais elle cuisina elle-même, balaya, épousseta ; elle-même pétrit le pain.

« Je puis la revoir très bien », écrit Carlyle en 1866, dans les *Souvenirs*, « m'apportant à une heure avancée de la nuit (onze heures à peu près) sa première miche de pain, d'un air de triomphe sans mélange et de gaité malicieuse : « Regarde ! » La miche était excellente, — la croûte seulement un peu brûlée, — et elle se comparait à Cellini avec son *Persée* que nous venions de lire. A partir de cette heure nous n'avons jamais manqué d'excellent pain. En fait, le charme qui lui sauva la vie à Craigenputtock, — laquelle vie aurait pu être pour une autre jeune femme distinguée de son âge, si sombre et si aride, — fut celui de se rendre maîtresse des innombrables Problèmes Pratiques qui lui étaient posés et de tous, — de tous, je crois, elle se rendit maîtresse triomphalement. Laiterie, poulailler, porcherie... Je me souviens d'un exquis cochon que nous appelions *Fixie* (*Quintus Fixlein*, de Jean-Paul), et d'un de ses jambons qui ne pouvait avoir son pareil. Sa vache donnait 24 litres de lait quotidiennement dans les deux ou trois meilleurs mois de l'été, — et une telle crème, et un tel beurre ! (quoique, oh ! elle eut un tel problème à ce propos, à cause d'une herbe amère parmi le pâturage, qu'elle ne connut, la Chère Héroïque, que longtemps après, — et dont la découverte lui fut un tel triomphe aussi !) — Qu'elle eût à traire de sa propre petite main, je ne crois pas que jamais cela fût nécessaire, même accidentellement (les laitières ne manquaient pas, à portée de voix), et j'en conclus que cela dut avoir pour elle le piquant d'une espièglerie ou d'une *aventure*, pour quoi elle avait beaucoup de goût naturel. La perfection dans l'art de tenir une maison fut le talent impeccable qu'elle acquit promptement dans cette nouvelle scène. Merveilleuse la façon dont elle fit là fleurir ce désert pour elle-même et pour moi ! En

¹ Amie de Mrs Carlyle. Ces lignes sont tirées d'un mémoire sur Jane Welsh, adressé par Miss Jewsbury à Carlyle après la mort de sa femme (1866).

quel palais de fée elle a transformé cette sauvage demeure marécageuse du pauvre ! Je n'ai vu dans ma vie aucune intelligence humaine faire vibrer d'une telle vie toutes les fibres de l'existence humaine qui en dépendaient. Qu'elle eût à cuire un pain, à repriser un bas, ou bien à faire figure dans les cercles les plus mondains, ou les conjonctures critiques, elle était toute intuition, véracité, grâce triomphante (pourvu qu'on sût le voir) — *fidélité* à l'intuition du fait donné.

« Nous ne fûmes point malheureux à Craigenputtock, peut-être ces jours furent-ils nos plus heureux. Labeur utile, constant et essentiellement triomphant, — voilà qui fait verdier même la lande. Je trouvai que je pouvais accomplir pleinement *deux fois* autant de travail là, dans un temps donné, qu'il ne me fût possible à Londres avec les meilleurs efforts, tant les interruptions... etc... Une fois, en hiver, je me rappelle avoir calculé que pendant trois mois aucun étranger, même un mendiant, ne frappa à la porte de Craigenputtock. »

Dès le matin, après le petit déjeuner, Carlyle se renfermait avec ses livres, et il ne cessait de travailler que vers quatre heures après-midi. Il descendait alors diner avec Mrs Carlyle, et ils lisaient ensemble à haute voix : *Don Quichotte, Jérusalem délivrée*, etc.]

SIGNES DES TEMPS

(*Signs of the Times*¹)

Carlyle s'essaie pour la première fois à porter un jugement public sur la marche de l'histoire et de la société. C'est la première parole du « prophète », parole de saine et droite raison. Son attitude est nettement marquée, et ne fera que s'affirmer plus résolument encore à travers toutes ses œuvres littéraires. Il n'est point un « démocrate » à la façon déjà vulgaire en son temps. En effet, il fait le procès du « matérialisme » (qui de nos jours, a pris le nom de « Socialisme scientifique »). Au progrès nécessaire par un perfectionnement *mécanique* des Institutions, il oppose le libre dynamisme des énergies individuelles. Il ne nie pas, cependant, l'importance évidente des changements extérieurs : « Les Institutions sont quelque chose, elles ne sont pas tout. » Il nie qu'elles soient, en fait, rien de plus que le signe de changements intimes survenus dans les âmes. Il est « individualiste » en ce qu'il proclame la souveraineté des forces individuelles. Mais il entend bien que ces forces individuelles ne sont souveraines que dans la mesure où elles s'ordonnent harmonieusement. Il croit déjà que le monde est aux individus « grands », quelle que soit d'ailleurs leur origine sociale. Il se réjouit que la science et l'éducation ouvrent les yeux des humbles.

L'ÂGE DE LA MACHINE

... Nous aussi nous reconnaissons que le présent est important, comme l'est, nécessairement, tout temps présent. Le plus humble jour qui passe sur nos têtes est le confluent de deux Éternités, — il est fait de courants dont la source jaillit du plus lointain Passé, et dont le flot s'en va au plus lointain Avenir. Il serait, sans doute, sage

¹ *Critical and Miscellaneous Essays*, vol. II.

à nous, de pouvoir discerner vraiment les signes de notre époque, et rectifier sagement notre situation par la connaissance de ses manques et de ses avantages. Au lieu de laisser errer de vagues regards dans l'horizon obscur, jetons les yeux un instant avec calme sur la scène confuse où nous sommes¹. Peut-être quelque chose de sa confusion va-t-elle s'évanouir à un examen plus sérieux, et peut-être quelques-uns de ses caractères distinctifs, quelques-unes de ses tendances plus intimes, nous seront-ils plus clairement révélés. Plus clairement aussi, verrons-nous alors le rapport que nous avons avec elle, et quelles sont en elle nos fins et nos aspirations propres et véritables.

Si l'on nous demandait de caractériser d'une seule épithète cet âge qui est le nôtre, nous serions tentés de l'appeler non pas l'Age Héroïque, ou Religieux, ou Philosophique, ou Moral, mais, par-dessus tout, l'Age Mécanique. Notre Age est celui de la Machine, en tout sens extérieur et intime de ce mot; l'Age qui, de toute sa puissance indivise, propage, enseigne et pratique le grand art d'adapter les moyens aux fins. Rien ne s'y fait directement, ou à la main; tout s'y fait par règle et selon un plan fixé. Tout est prêt à aider, à accompagner, à abrégier d'une manière ingénieuse, la plus simple entreprise. On a discrédité et rejeté tous les anciens modes d'action. De toutes parts on a chassé de son atelier le vivant artisan, pour faire place à un artisan inanimé, mais plus lesté. La navette échappe aux doigts du tisserand et tombe aux doigts d'acier qui la font courir plus vite. Le matelot amène sa voile, et rentre sa rame, et il commande à un robuste, inlassable serviteur aux ailes vaporeuses, de le porter sur les eaux. Les hommes ont franchi les océans sur des vaisseaux à vapeur; le Roi-Feu de Birmingham a visité l'Orient fabuleux, et le génie du Cap, s'il était là quelque Camoëns encore pour le chanter, s'est effrayé

¹ Comparez Victor Hugo : — *Chants du Crépuscule* (écrits en 1835). Préface : « De quel nom te nommer, Heure Trouble, où nous sommes... »

une seconde fois de tonnerres bien plus étranges que ceux de Gama. Et la machine n'a pas dit son dernier mot. Même le cheval est dépouillé de son harnais, et un prompt cheval de feu est attelé à sa place. Mieux encore, nous avons un artiste qui couve des poulets au moyen de la vapeur, et la poule couveuse elle-même va être remplacée ! Pour tous propos terrestres et même pour quelques-uns d'au-delà, nous avons des machines et des perfectionnements mécaniques : pour hâcher nos choux, pour nous jeter dans le sommeil magnétique.

« Nous transportons les montagnes¹ », les mers sont nos grand'routes lisses, — rien ne peut nous résister. Nous faisons la guerre à la rude Nature, et, grâce à nos engins irrésistibles, — nous revenons victorieux toujours et chargés de dépouilles.

LA MACHINE DANS LE DOMAINE SPIRITUEL

Mais... voyons comment le génie mécanique de notre temps a pénétré dans des domaines tout à fait différents. Ce n'est point seulement la vie extérieure et physique, mais aussi la vie intérieure et spirituelle que le Mécanisme dirige. Là, non plus, rien ne suit son cours spontané, rien n'est laissé à accomplir aux anciennes méthodes naturelles. Toute chose a ses organes ingénieusement combinés, son pareil construit d'avance, non pas à la main, mais mécaniquement. Ainsi nous avons des machines pour l'Éducation ; des machines Lancastriennes², machines Hamiltoniennes³, — des moniteurs, cartes, emblèmes. L'Instruction, — cette communion mystérieuse de la Science et de l'Ignorance, — n'est plus une mise à l'épreuve indéfinie, nécessitant l'étude des aptitudes

¹ *Corinthiens*, XIII, 2.

² Lancaster (1778-1838), fondateur des « Ecoles à la Lancastré », auteur d'un *Système anglais d'Éducation* traduit par la Rochefoucault-Liancourt (1815)

³ Hamilton (Miss), (1758-1816), auteur de *Lettres sur les Principes élémentaires d'éducation*, traduites par Chéron (1801).

individuelles, et un perpétuel changement de moyens et de méthodes pour atteindre le même but ; mais c'est une besogne certaine, universelle qui va droit devant soi, qui se traite en bloc, selon un mécanisme approprié, et avec la première intelligence venue. Puis, on a des Machines Religieuses, de toutes espèces imaginables, — la Société Biblique qui prétend à une structure bien plus éthérée et céleste, n'est en somme, à l'examen, qu'une machination terrestre ; elle est soutenue par des collectes d'argent — l'excitation mutuelle des vanités, le truquage, l'intrigue et la chicane ; c'est une machine pour convertir les Païens. Il en est de même dans toutes les autres parties. Un homme, ou un groupe d'hommes, a-t-il une vérité à dire, quelque œuvre spirituelle à faire ? Ils ne peuvent en aucune façon se mettre à la tâche immédiatement et avec l'aide des simples instruments naturels, — mais il leur faut d'abord convoquer une réunion publique, nommer des comités, distribuer des programmes, manger des diners publics, — en un mot construire ou emprunter une mécanique avec quoi parler et agir. Sans mécanique ils seraient désolés, sans ressource ; simple colonie de tisseurs hindous accroupis au cœur du Lancashire. Notez aussi que, comme il faut à toute machine son pouvoir moteur, dans quelques-uns des plus grands courants sociaux, il faut à toutes les petites sectes parmi nous, — Unitaires, Utilitaires, Anabaptistes, Phrénologistes, — son Périodique, son Magazine mensuel ou trimestriel, — perché haut, comme un moulin à vent, vers la *popularis aura*, qui moud sa farine pour la société.

MACHINES GOUVERNEMENTALES

Bien plus, dès le tout commencement, nous pourrions noter l'intérêt capital qu'on prend aux *combinaisons purement politiques*, comme le signe même d'un âge mécanique. C'est de ce côté que se tournent tous les mécontents en Europe. Le cri profond, le grand cri de toutes les nations

civilisées, — et qui — comme tout le monde le voit bien, — doit recevoir, — et recevra, — sa réponse, — est : « Qu'on nous donne une réforme du gouvernement ! » Un bon agencement législatif, un frein convenable contre l'exécutif, une combinaison sérieuse du judiciaire, — c'est tout ce qui manque au bonheur humain. Le philosophe de cet âge n'est point un Socrate, un Platon, un Hooker, ou un Taylor qui persuade aux hommes la nécessité et le prix infinis de la Valeur Morale, la grande vérité que notre bonheur dépend de la volonté qui est en nous, et non des contingences qui sont hors de nous ; mais un Smith, un de Lolme, un Bentham, qui persuadent surtout le contraire de ceci, — que notre bonheur dépend entièrement des circonstances extérieures, — et, en outre, que la force et la dignité de l'esprit qui est en nous sont elles-mêmes créées et causées par celles-ci. Pourvu que les lois, le gouvernement soient en bon ordre, tout va bien pour nous, et le reste prend soin de soi-même ! Il est rare qu'on rencontre maintenant des gens qui s'écartent de cette opinion, exprimée ou implicite ; que, dans l'application, ils soient éloignés l'un de l'autre, ou se séparent avec passion, cependant tous admettent le principe.

LE DYNAMISME

A nous qui vivons au milieu de tout ceci, et qui voyons sans cesse chacun fonder sa foi, son espoir et sa vie pratique sur un Mécanisme d'une espèce ou d'une autre, un tel état de choses peut paraître tout naturel, et comme s'il n'avait jamais pu être autrement. Néanmoins, en réfléchissant et en nous recueillant un peu, nous trouvons et qu'il en a été, et qu'il en pourrait être encore autrement. Le domaine du Mécanisme, entendant par là toutes institutions extérieures, politiques, ecclésiastiques, ou autres, — a été autrefois conçu comme enveloppant, et nous sommes convaincus qu'il peut toujours envelopper, seulement une position limitée des intérêts humains, mais en aucune façon, la plus élevée.

Pour parler d'une manière un peu pédantesque, il existe parmi les biens de l'homme et dans l'humaine nature, une science de la *Dynamique*, aussi bien qu'une science de la *Mécanique*. Il existe une science qui a pour objet et pour fin réelle, les forces et les énergies premières et non modifiées de l'homme, les sources mystérieuses de l'Amour et de la Crainte, de l'Admiration et de l'Enthousiasme, de la Poésie, de la Religion, — sources, qui, toutes, ont un caractère vraiment vital et *infini*; et il existe une autre science qui porte en fait sur leurs cours finis et modifiés, en tant qu'ils empruntent la forme de « motifs » directs, comme l'espoir d'une récompense, ou la crainte d'un châ-timent.

Or, il est certain que dans les âges précédents, les sages, les amis éclairés de leur race, qui apparurent en général comme Moralistes, Poètes ou Prêtres, firent leur tâche surtout dans le domaine Dynamique, sans mépriser le domaine Mécanique. Ils s'appliquèrent surtout à régler, à accroître et à purifier les forces intimes et premières de l'homme, s'imaginant que là était la grande question, et la tâche la plus utile à entreprendre. Mais notre époque manifeste une divergence considérable. Car les sages qui paraissent maintenant en tant que Philosophes Politiques, accomplissent leur tâche exclusivement dans le domaine de la Mécanique. Ils s'occupent à totaliser et à peser les motifs des hommes, et s'efforcent, par un curieux système de contrôle et de balance, et d'autres équilibres de « Profits et Pertes », de les conduire vers leur bien véritable¹. Malheureusement, ces mêmes « motifs » sont si innombrables et si variables en chaque individu qu'on ne peut jamais tirer de leur dénombrement un résultat réellement utile. Mais, bien que le Mécanisme, quand on en use judicieusement, ait beaucoup fait pour l'homme du point de vue social et moral, nous ne pouvons nous convaincre qu'il ait jamais été la source principale de sa valeur ou de son bonheur.

¹ Attaque nouvelle, non dissimulée, contre le Benthamisme.

Examinez les éléments supérieurs de la joie humaine, les connaissances et les acquisitions qui exaltent la vie de l'homme jusqu'aux sommets où nous la voyons, et jugez de ce que l'homme en doit aux institutions, — au Mécanisme quel qu'il soit, — et de ce qu'il en doit à la puissance instinctive et illimitée que la Nature même lui a prêtée et qu'elle lui prête encore. Disons-nous, par exemple, que la Science et l'Art sont dus principalement aux fondateurs des Ecoles et des Universités? La Science ne vit-elle pas le jour, et ne reçut-elle point son avancement dans les laboratoires obscurs des Roger Bacon, des Kepler, des Newton, — dans les ateliers des Faust et des Watt, — partout où la Nature, et sous tout masque, des premiers aux derniers temps, a répandu sur la terre des âmes inspirées? Homère et Shakespeare furent-ils jamais membres d'aucune corporation dotée, — ou rendus Poètes par ce moyen? — La Peinture et la Sculpture ont-elles été créées par prévision, enfantées par des institutions à cette fin? Non, la Science et l'Art ont été, depuis le commencement jusqu'à la fin, le libre don de la Nature, un don gracieux qui n'a point été sollicité ni attendu, souvent même un don fatal. Science et Art grandirent, pour ainsi dire, d'une croissance spontanée, dans le terreau en friche et dans le rayon de soleil de la Nature. Nul ne les planta, ne les greffa, — et la culture ou la fumure des institutions ne les a même pas multipliés ou améliorés. On peut dire que, d'une façon générale, ces dons n'ont reçu qu'une aide médiocre de celles-ci, et souvent même qu'ils en ont souffert. Ils se sont créés des constitutions d'eux-mêmes. Ils sont nés de la Nature Dynamique, non de la Nature Mécanique de l'homme.

C'EST LE PEUPLE NOBLE QUI FAIT LE NOBLE

GOUVERNEMENT

C'est ainsi que l'homme, dans tous les siècles, revendique consciemment ou inconsciemment, son droit divin

de naissance. C'est ainsi que la Nature poursuit sa fin merveilleuse et ineffable, et tous nos systèmes, toutes nos théories, ne sont qu'autant de remous d'écume ou de bancs de sable qu'elle rejette de temps en temps et qu'elle emporte au loin. Quand nous serons à même d'enfermer l'Océan dans les mares de nos moulins et de mettre en bouteilles la Pesanteur, pour les vendre au détail, alors nous pourrons espérer envelopper les infinitudes de l'âme de l'homme dans des formules de Profits et Pertes, et nous pourrons lui commander, comme à une machine brevetée, au moyen de freins, de valves et de balances.

En outre, même pour ce qui concerne le Gouvernement proprement dit, serait-il nécessaire de rappeler que la Liberté, sans quoi toute vie spirituelle est impossible, est soumise à des influences infiniment plus complexes que l'extension ou la réduction de « l'intérêt de la démocratie » ? Qui est-ce qui, « prenant la grand'route *a priori* », dira quelles sont ces influences et combien profondes, subtiles, inextricablement mêlées elles ont été et peuvent être ? Car l'homme n'est point la créature, ni le produit du Mécanisme, mais il est, dans un sens plus vrai, son créateur et son producteur. C'est le peuple noble qui fait le noble gouvernement, plutôt que l'inverse ; après tout les Institutions sont beaucoup, mais elles ne sont pas tout. Les âmes les plus libres et les plus hautes du monde se sont pourtant trouvées dans des milieux extérieurs étranges. Saint Paul et ses frères apôtres furent politiquement des esclaves ; Épictète était personnellement un esclave. De même, oubliez les influences de la Chevalerie et de la Religion, et demandez-vous quelles contrées ont produit Colomb et Las Casas ? Ou bien, de la vertu et de l'héroïsme, descendant à la simple énergie et aux dons de l'âme, quelles contrées ont produit Cortes, Pizarro, Alba, Ximénès ? Les Espagnols du *xvi^e* siècle furent incontestablement la nation de l'Europe la plus noble, pourtant ils avaient l'Inquisition et Philippe II. Ils ont maintenant le même gouvernement, et sont la nation la plus médiocre. Les Hollandais aussi ont gardé leur

ancienne constitution, — mais nul Siège de Leyde, — nul Guillaume le Taciturne, aucun Egmont même ou de Witt ne se montre plus parmi eux. Chez nous-mêmes encore où bien des choses ont changé, l'effet n'a nullement suivi la cause comme elle aurait dû faire : — il y a deux siècles, le Président des Communes parlait à la Reine Élisabeth en pliant les genoux, — heureux que le pied de la virago ne le frappât même point, — et pourtant, le peuple alors était gouverné non par un Castlereagh, mais par un Burghley ; le peuple avait son Shakespeare et son Philip Sidney, — tandis que nous avons nos Sheridan Knowles et Beau Brummel.

DANGERS DE TOUT ABSOLUTISME

Tracer les limites de ces deux domaines (*du Mécanisme et du Dynamisme*) de l'activité humaine, qui réagissent l'un sur l'autre, et l'un par l'autre, si inextricablement et si inséparablement, serait de soi une entreprise impossible. Leur importance respective, même pour l'esprit le plus sage, varie selon les époques, et en harmonie avec les besoins et les tendances de ces époques. Toutefois, il semble assez évident que c'est seulement dans la juste coordination des deux, et dans leur énergique progression, que se trouve notre vraie ligne d'action. Une culture exagérée des facultés intérieures ou Dynamiques égare dans des routes impraticables et chimériques, — et, — surtout aux âges durs, — dans la Superstition et le Fanatisme, avec leur long cortège de maux funestes et bien connus. Une culture exagérée des facultés extérieures, bien que moins immédiatement préjudiciable, et même pour le moment productive de maints avantages palpables, doit, à la longue, en ruinant la Force Morale qui est mère de toute force, avoir des effets non moins sûrement pernicious, et peut-être d'une façon plus irréparable encore. C'est ici, à notre avis, la grande caractéristique de notre époque. Avec notre habileté en Mécanique, nous

sommes arrivés, dans le maniement des choses extérieures, à surpasser tous les autres siècles, — tandis que, en tout ce qui a trait à la pure nature morale, en vraie dignité d'âme et de caractère, nous sommes peut-être inférieurs à la plupart des siècles civilisés.

MORALE DES TEMPS PRÉSENTS

En fait, ce que nous avons de morale prend la forme de l'Ambition, de « l'Honneur » ; au delà de l'argent et de la valeur de l'argent, notre bien suprême rationnel est la Popularité. C'est une marotte de fou de mourir pour la conscience. Le sage ne se doit de mourir qu'en duel, pour sa « réputation », et aux cas extrêmes, par le suicide. En invoquant « la force des circonstances », nous avons cessé d'invoquer toute force de nous-mêmes, et nous sommes enchaînés ensemble, comme les rameurs de quelque immense galère, — uniformes d'habits et de mouvements. Ceci ou cela peut être juste et vrai, *mais* nous ne devons pas le faire. Merveilleuse « Force de l'Opinion Publique » ! Il nous faut agir et marcher en tous points comme elle prescrit, — faire le commerce qu'elle ordonne, réaliser la fortune, le degré d'influence qu'elle attend de nous, *ou bien*, on fera de nous peu de cas, — on nous soufflera quelques bouffées de vent articulé, et ceci, quel mortel peut l'affronter ? Ainsi, à mesure que la liberté civile nous est de plus en plus assurée, notre liberté morale a presque disparu. A considérer les faits, notre religion est le fatalisme, — et libres quant aux mains et aux pieds, nous avons au cœur et à l'âme des entraves bien plus étroites que les chaînes féodales. En vérité, pouvons-nous dire avec le Philosophe : — « Le sens profond des Lois du Mécanisme pèse lourd sur nos épaules » ; — et dans le secret, sur la place publique, au temple, au foyer social, il embarrasse tous les mouvements de notre cerveau, et sur les plus nobles facultés, il étend un sommeil de cauchemar.

LE DEVOIR EST DE MARCHER TOUJOURS

Mais, malgré la conscience plus ou moins claire de tous ces maux, nous n'avons en aucun temps désespéré des destinées de la société. Le désespoir, ou même la défaillance, en cette matière, nous semble en tous cas un sentiment non justifié. Nous avons foi en l'impérissable dignité de l'homme, en la fin élevée qui, à travers sa terrestre histoire, lui a été marquée. Quoi qu'il en puisse être des nations particulières, quoique puissent prétendre de chagrins penseurs, un fait paraît bien établi, — c'est que, dans tous les temps, à partir même de ceux des Héraclides et des Pélasges, le bonheur et la grandeur du genre humain en général ont été en progrès continu. Sans doute, ce siècle le fait avancer encore. Son inquiétude même, son activité incessante, son mécontentement enveloppent des promesses. La science et l'éducation ouvrent les yeux des plus humbles, et accroissent indéfiniment le nombre des esprits qui pensent. Cela est comme il faut ; — car notre vie ne consiste pas à tourner le dos, à résister, mais seulement à lutter résolument pour la marche en avant.

SARTOR RESARTUS (LE TAILLEUR RHABILLÉ)

LA VIE ET LES OPINIONS DE HERR TEUFELSDRÖCKH

Ce livre fut écrit en quelques mois : « Ma dernière pièce sérieuse d'ouvrage à Craigenputtock, fut *Sartor Resartus*, écrit, je pense, entre janvier et août 1830¹. Ma sœur Margaret mourut pendant que j'y travaillais... Il m'avait coûté neuf mois à écrire, avais-je coutume de dire². »

Carlyle ajoute : « L'histoire de mendiant du pauvre *Sartor* parmi les stupidités ne vaut pas la peine que je la conte... »

Néanmoins, il faut ici en dire quelques mots. Cet « inqualifiable poème en prose, » — comme le désigne une biographie anglaise de l'auteur, — qui devait être vendu à 30 000 exemplaires en quelques semaines, un ou deux mois avant la mort de Carlyle, reçut, tout d'abord, le plus mauvais accueil de la part des éditeurs anglais, à qui son auteur l'offrit. Quand, enfin, il parut à « demi-paie », en feuilleton, dans le *Fraser's Magazine* en 1833-34, après mille démarches et voyages de Craigenputtock à Londres, l'éditeur eut à son tour à lutter contre les abonnés. « Arrêtez ce fatras ou mon abonnement », écrivait l'un. « Quand cette série d'articles de ce tailleur malade finira-elle ? » écrivait l'autre.

Deux personnes au monde, Emerson en Amérique, et un pasteur de Cork (en Irlande) s'éprirent de la bizarre histoire et de son auteur. *Sartor* parut en un volume en Amérique pour la première fois, sous les auspices d'Emerson en 1836-37. Il ne fut réimprimé en Angleterre qu'après *La Révolution Française*, en 1838.

ANALYSE

Il est hors de doute que, en concevant l'idée et la forme même de *Sartor Resartus*, Carlyle se soit inspiré d'œuvres antérieures d'humouristes anglais et allemands, — particulièrement du « Conte d'un Tonneau » de Swift, et de « Quintus Fixlein » de Richter.

¹ Il faut lire 1831 ; il y a là un lapsus calami de Carlyle.

² Comparer *Réminiscences*, vol. I, *passim*.

Mais la vraie originalité réside dans la *pensée* qui organise des éléments donnés d'ordre spirituel ou matériel; ce livre est bien, selon l'expression de Mrs Carlyle en achevant le manuscrit de son mari, « un livre de génie ».

Tenter une analyse sérieuse de *Sartor Resartus*, est une périlleuse entreprise. A vrai dire, point de plan, comme il convient à un livre d'inspiration et d'intuition, écrit *contre* toute logique d'école. Tout au plus peut-on y trouver « deux parties, — une « partie Historico-Descriptive, et une autre Philosophico-Spéculative; malheureusement sans ligne fixée de démarcation; et « dans cette combinaison de labyrinthe, chaque Partie enjambe « sur l'autre, la découpe, et même passe absolument à travers « d'elle¹ ».

Toutefois l'ouvrage, — qui s'offre au lecteur quelconque sous l'*habit* d'un roman humoristique, et qui est en vérité un des plus beaux poèmes en prose qu'on ait jamais écrits, — se divise extérieurement en trois livres que nous étudierons l'un après l'autre.

LIVRE I

Carlyle se présente au public anglais en qualité d'éditeur anglais d'un livre allemand : *Die Kleider, ihr Werden und Wirken, von Diogenes Teufelsdröckh. J. U. D. etc. Stillschweigen und Co. — Weissnichtwo*, 1831.

(Les Habits, leur Origine et Influence, — par Diogène Crotte-de-Diable, Juris Utriusque Doctus, etc. — Silence et C^{ie}; N'Importe-Où, 1831.)

L'auteur, *Professeur de Choses en général*, lui en a fait hommage en souvenir d'une amitié ancienne. L'ayant parcouru, l'Éditeur croit y découvrir tout un monde d'idées destinées à bouleverser les opinions reçues, et peut-être à contribuer au bonheur matériel et moral de son pays et de l'humanité. C'est que rien ne semble échapper aux yeux perçants du Philosophe des Habits². « Le Tapissier n'est point un Pontife pour lui, et aucun Salon ne « lui est un Temple, si doré, si festonné soit-il... L'Étoile d'un « Lord n'est guère plus ou moins que le large Bouton de zinc de « Birmingham d'une blouse de Rustre... à travers les habits d'un « homme (Habits de laine, de chair, de Papier de Banque et de « Papier timbré du gouvernement), il aperçoit l'Homme lui-même « en tel ou tel de ces Terribles Potentats, un Appareil Digestif plus « ou moins défectueux; mais aussi il découvre, en le Dernier des « Chaudronniers qui voit avec des yeux un Mystère auguste et « insondable. »

¹ *Sartor Resartus*, livre I, chap. IV.

² *Sartor Resartus*, livre I, chap. IV, et *passim*.

Cependant le livre est écrit dans un style si extraordinaire que l'Éditeur a eu les plus grandes peines à s'y reconnaître, et, qu'en somme, il n'est certain de rien.

« Des Pensées ardentes y jaillissent, en ardentes paroles, comme
« autant de Minerves parfaites, sortant parmi la flamme et la
« splendeur, du cerveau de Jupiter; une expression riche, idio-
« matique; des suggestions pittoresques; un feu poétique, flam-
« boyant, ou des tournures captieuses et cocasses; toutes les
« grâces et toutes les épouvantes d'une sauvage Imagination
« unies à l'Intelligence la plus limpide, — alternent en une récur-
« rence magnifique »... mais... « Il n'est peut-être pas plus des
« neuf dixièmes de ses phrases qui tiennent sur leurs jambes...
« et toujours quelque loque pend quelque part »...

Ne serait-ce après tout, qu'une mystification?

Heureusement un Allemand, ami de Teufelsdröckh, « le prin-
« cipal Talapoin de ce Dalaï-Lama, à qui toute boulette pètrie
« et publiée par le Maître était médicale et sacrée, » Hofrath
Heuschrecke (*M. le Conseiller de Cour Sauterelle*) lui écrit une
lettre dans laquelle il lui promet des Documents Biographiques
qui, en le renseignant pleinement sur la personnalité du Phi-
losophe des Habits, lui seront du plus grand secours pour éclair-
er les mystérieuses doctrines.

Ces documents se faisant attendre, l'Éditeur conte ses souve-
nirs personnels, déjà lointains. Le Lecteur doit contempler « cette
« tête d'apparence aussi indifférente, aussi inconsciente...
« que peut l'être la tête sculptée d'une fontaine publique, qui
« répand son eau par sa bouche d'airain pour ceux qui en sont
« dignes ou indignes, sans souci de savoir si elle doit servir à
« cuire des aliments ou à éteindre des incendies, et qui garde
« le même air de constante gravité que l'eau coule ou non »...
L'Éditeur se souvient d'avoir vu rire une fois Teufelsdröckh : —
« Son rire était le hennissement de tous les chevaux du plus
« fameux maquignon, — larmes ruisselantes, pipe en l'air, — et
« pieds crispés dans le vide. Après de ce rire, tout autre n'est
« que ricanement, reniflement, gloussement, ou tout au plus,
« sifflement et ébrouement dans de la laine ».

Enfin les Documents arrivent : un « massif Ballot de Weiss-
« nichtwo, — avec tous les sceaux de Douane, hiéroglyphes
« étrangers ». A son grand effroi, l'Éditeur y découvre « six
« énormes Sacs de Papiers, soigneusement scellés et marqués à
« la suite l'un de l'autre, à l'encre de chine dorée, de symboles,
« des six Signes Zodiacaux du sud, et commençant aux Balances ». Et encore ces six sacs ne contenaient-ils que « des Masses de toutes
« sortes de Feuilles, Bouts de Papier, Découpures, » où se mêlent
des fatras inouïs de « Pensées sur la Machine à Vapeur », et de

¹ Hommage humoristique à la soi-disant impassibilité de Goëthe.

« Notes de Blanchisseuses ». En sorte qu'au lieu d'un « Luminaire
« Solaire » pour ordonner le Chaos de l'ouvrage sur les Habits,
« nous avons maintenant des Limbes nuageux qui vont encore
« en s'y mêlant, le volatiliser et le désagréger!... Le Contenu de
« ces six Sacs ne peut guère que faire planer autour de nous
« un appendice gazéo-chaotique à cet ouvrage aqueo-chaotique »,
que, jour et nuit, l'Editeur s'occupe (avec des lunettes vertes) à
déchiffrer.

La première partie s'achève ici, — mais avant de passer outre,
donnons en quelques pages.

LE MONDE HABILÉ

« La première fin de l'Habit », imagine notre Profes-
seur, « ne fut ni la chaleur, ni la décence, mais l'orne-
« mentation. Misérable à coup sûr », dit-il, « fut la con-
« dition du Sauvage Aborigène, hagard et farouche sous
« sa toison de cheveux, qui, mêlés à sa barbe, descen-
« daient jusqu'à ses reins, et flottaient autour de lui
« comme un manteau de natte, tandis que le reste de son
« corps était vêtu de son épais cuir naturel. Il errait
« dans les clairières ensoleillées de la forêt et vivait
« de fruits sauvages ; ou, comme l'antique Calédonien,
« accroupi dans les marécages, il y guettait sa proie
« bestiale ou humaine, sans instrument, sans armes,
« sauf la lourde balle de silex, à laquelle il avait, par
« crainte de perdre son unique bien et sa seule défense,
« attaché une longue courroie de cuir tressé, au moyen
« de quoi il la ressaisissait et la lançait avec une dexté-
« rité terrible et infaillible. Toutefois, aussitôt qu'il avait
« apaisé la douleur de la Faim et de la Vengeance, son
« premier souci était, non de jouir du Bien-être, mais
« de se parer (*putz*). Il trouvait la Chaleur dans les
« exercices violents de la chasse ; ou bien parmi les
« feuilles sèches, dans les creux des arbres, dans un
« abri d'écorce, dans une grotte naturelle ; mais pour
« s'Orner, il lui fallait se Vêtir. Bien plus, dans les popu-
« lations sauvages, avant même de se vêtir, on se tatoue
« et on se peint. Le premier besoin spirituel d'un Barbare

« est l'Ornement, comme cela se vérifie encore dans
« les classes barbares des pays civilisés.

« Lecteurs, le Chanteur mélodieux, inspiré du ciel,
« l'Altesse Sereine la plus haute ; — mieux ! — la Vierge
« à la fleur de neige et de rose, aux cheveux d'ambre,
« qui semble presque glisser dans les airs comme un
« sylphe, — celle que tu aimes, que tu adores comme
« une Présence divine, dont elle est le symbole, en effet,
« — elle est descendue comme toi de ce même Anthro-
« phage Aborigène qui était vêtu de poil et qui lançait
« des pierres. « Du mangeur vient la viande ; du fort
« vient le miel¹. » Quels changements se produisent, non
« par l'effet du Temps, et cependant dans le Temps ! Car,
« ce n'est pas seulement l'Humanité, mais tout ce qu'ac-
« complit ou contemple l'Humanité qui, sans cesse, se
« crée, renaît et dure en se perfectionnant. Jette ton
« Acte, ton Verbe dans l'Univers qui toujours vit et tou-
« jours travaille : — c'est une semence qui ne peut
« mourir : inaperçue aujourd'hui, dit-on, — dans mille
« ans on la trouvera florissante, comme un bois de Figuiers
« d'Inde, ou peut-être, hélas ! comme une forêt de Ciguë !

« Celui qui, le premier, abrégea le labeur des Copistes
« en inventant les *Caractères mobiles*, celui-là debanda les
« Armées mercenaires, congédia la plupart des Rois et
« des Sénats, et créa tout un monde nouveau de Démon-
« cratie ; il avait inventé l'Art de l'Imprimerie. La pre-
« mière poignée de Nitre, de Soufre et de Houille moulus
« lança le pilon du Moine Schwartz à travers le plafond :
« que fera la dernière poignée ? Elle achèvera la défaite
« dernière et incontestée de la Force par la Pensée, du
« courage animal par celui de l'Esprit. Ce fut une pauvre
« idée neuve qu'eut l'Éleveur antique, — fatigué de
« traîner son Bœuf lent par les champs jusqu'à ce qu'il
« l'eut troqué contre du blé ou de l'huile, — de prendre
« un lambeau de cuir, d'y gratter, ou d'y graver la
« simple silhouette d'un Bœuf (ou *Pecus*), de le mettre

¹ *Juges*, XIV, 14.

« dans sa poche et de l'appeler — monnaie (*Pecunia*).
 « Cependant de là le Troc devint la vente, — la Mon-
 « naie de cuir est maintenant de l'Or et du Papier, et tous
 « les miracles ont été dépassés ; car nous avons des
 « Rotschids et des Dettes Nationales anglaises, et qui-
 « conque possède dix sous est souverain de tous les
 « hommes (dans la mesure de ses dix sous) ; il ordonne à
 « des cuisiniers de le nourrir, à des philosophes de l'ins-
 « truire, à des rois de monter la garde autour de lui, —
 « dans la mesure de ses dix sous. — Et l'Habit, qui ne
 « fut d'abord que la folle passion de la Parure, que n'est-
 « il devenu ? Les hommes ont connu plus de Sécurité et
 « l'agréable Chaleur ; mais qu'est-ce que cela ? La Pudeur,
 « la divine Pudeur (*schaam* : *Modestie*), étrangère encore à
 « l'âme *anthropophage* est née là, mystérieusement sous
 « le Vêtement, tabernacle mystique ceint de bosquets
 « pour ce qui est Sacré dans l'homme. L'Habit a fait naître
 « l'individualité, les distinctions, la sociabilité ; l'Habit a
 « fait de nous des Hommes ; il menace de faire de nous
 « des Mannequins ! »

(Chap. v.)

ADAMITISME

« Vous voyez deux individus », s'écrie-t-il, « l'un habillé
 « en beau Rouge, l'autre en Bleu grossier, usé jusqu'à la
 « corde. Rouge dit à Bleu : — « Qu'on te pend, et qu'on
 « te dissèque ! » Bleu l'entend, en frémissant, et (ô mer-
 « veille des Merveilles !) il marche désespéré à la potence !
 « là, on lui passe le coulant, il se balance son heure, et
 « les chirurgiens le dissèquent, arrangent ses os en un
 « squelette qui servira aux études médicales. Comment
 « cela se fait-il ; ou que faites-vous de votre *Rien n'est*
 « *qu'ou il est* ? Rouge n'a aucune emprise physique de
 « Bleu, il ne l'agrippe pas ; il n'est nullement *en contact*
 « avec lui ; et ces officiers de justice, Magistrats, Bour-
 « reaux, Huissiers, ne sont point non plus si attachés à
 « ce Rouge qui donne des ordres, qu'il puisse les tirailler

« de-ci de-là ; mais au contraire, chacun est distinct de
« l'autre en sa propre peau. Néanmoins, il est fait comme
« il est dit : la Parole articulée met en action toutes les
« mains, et la Corde et le Coulant perfectionné accom-
« plissent leur œuvre.

« Lecteur pensif, la raison de ceci me semble double :
« d'abord l'*Homme est Esprit*, et il est lié d'invisibles liens
« à *Tous les Hommes* ; ensuite, *il porte des Habits*, qui sont
« les visibles emblèmes de ce fait. Votre pendeur indi-
« vidu Rouge ne porte-t-il pas une perruque en crin de
« cheval, des peaux d'écureuil, et une robe de peluche,
« par quoi tous les mortels reconnaissent qu'il est un
« Juge ? La Société, qui plus j'y pense, plus me surprend,
« est fondée sur du Drap.

« Souvent dans mes humeurs atrabilaires, quand je lis
« le récit de pompeuses cérémonies, de Couronnements
« de Francfort, de Réceptions Royales, de Levers, de Cou-
« chers ; quand je lis que les huissiers, massiers, pour-
« suivants d'armes sont tous en parade : comment le
« Duc-ci est présenté par cet Archiduc-là, et le colonel A.
« par le général B., et comment d'innombrables Évêques,
« Amiraux, et autres différents Fonctionnaires, s'avancent
« magnifiquement en Présence de l'Oint couronné, et
« quand je m'efforce dans ma retraite lointaine, de me
« faire une vivante peinture de cette solennité, — tout à
« coup, comme à la baguette de quelqu'enchanteur, —
« les, — le dirai-je ?... les Habits s'envolent de tout le
« dramatique cortège ; et Ducs, Nobles, Évêques, Génér-
« raux, l'Oint lui-même, tous les fils de leurs mères, sont
« là, écartant les jambes, sans une chemise sur eux ; et
« je ne sais s'il faut rire ou pleurer. J'ai cru bon, après
« hésitation, de publier cette infirmité physique ou psy-
« chique, dont peut-être je ne suis pas seul atteint, pour
« la consolation de ceux qui en sont affligés. »

(Chap. IX.)

COUP D'OEIL SUR L'AVENIR

« Véritable fut le chant du Psalmiste Hébreu : — « Si
 « je prends les ailes du matin et plane aux lieux extrêmes
 « de l'Univers, Dieu est là¹. » Et Toi, ô Lecteur cultivé, Toi-
 « même qui n'es sans doute point un Psalmiste, mais un
 « Prosaïste, qui ne connais Dieu que par tradition, sais-
 « tu quelque coin du Monde où n'est pas au moins la
 « Force ? La gouttelette que secoue ta main mouillée ne
 « demeure point où elle tombe, mais demain tu la trou-
 « veras en allée, déjà sur les ailes de l'aquilon, elle
 « approche du Tropique du Cancer. Comment en vint-elle
 « à s'évaporer, comment n'est-elle pas restée immobile ?
 « Crois-tu que rien soit immobile, sans Force et absolu-
 « ment mort ?

« Comme je chevauchais à travers la Forêt-Noire, je me
 « disais : cette petite lumière qui luit comme une étoile
 « par le marécage assombri, où le noir forgeron se
 « penche sur son enclume, et où tu espères remplacer
 « ton fer-à-cheval perdu, — est-ce une tache distincte,
 « séparée, retranchée de l'Univers entier ; ou jointe au
 « tout indissolublement ? Sot que tu es, — ce feu de
 « forge fut (originairement) allumé au Soleil ; il est
 « alimenté par l'air qui circule depuis avant le Déluge de
 « Noë, depuis au delà la Constellation du Chien ; là, avec
 « la Force de l'Acier, avec la Force de la Houille, et la
 « Force bien plus étrange encore de l'Homme, des affinités,
 « des batailles, des victoires audacieuses de la Force
 « s'accomplissent ; c'est un petit ganglion, un petit centre
 « nerveux du grand système vital de l'Immensité.
 « Appelle-le, si tu veux, un Autel inconscient, qui se
 « consume au sein du Tout, dont le sacrifice d'acier, la
 « fumée d'acier et l'influence atteignent au Tout ; dont le
 « prêtre souillé révèle, — non par la parole, mais par le
 « cerveau cependant et les muscles, — le mystère de

¹ Psaumes, CXXXIX, 9.

« Force, révèle (exotériquement) un texte infime de
 « l'Homme, qui commande aujourd'hui et qui un jour
 « commandera souverainement.

« Distinct, séparé! Je dis qu'il n'est point de sépara-
 « tion telle : il n'est ici rien qui soit épave, qui soit rejeté :
 « mais tout, ne fut-ce qu'une feuille sèche, fait œuvre
 « commune avec tout, tout est porté sur le fleuve sans
 « fond et sans rives de l'Action, et tout vit de perpétuelles
 « métamorphoses. La feuille sèche n'est point morte ni
 « perdue; en elle et autour d'elle résident des Forces,
 « qu'importe qu'elles agissent en sens contraires, — au-
 « trement, comment pourrait-elle *pourrir*? Ne méprise
 « point le haillon dont l'homme fait du Papier, ou le
 « fumier dont la Terre fait le Blé. D'un juste point de vue,
 « le plus méchant objet n'est point insignifiant; tous
 « objets sont comme des fenêtres, par où le regard du
 « philosophe plonge dans l'Infinitude même.

Puis, laissant là ce merveilleux Autel de Forge de la
 Forêt-Noire, quelles sont ces nacelles d'air, vides et cin-
 glant haut, et où vont-elles nous emporter?

« Toutes choses visibles sont des emblèmes; ce que tu
 « vois n'est point là pour son propre compte, et, à stric-
 « tement parler, n'est même point là du tout. La Matière
 « n'existe que spirituellement, et pour représenter quel-
 « que Idée, pour lui donner Corps. C'est ainsi que l'Habit,
 « si méprisable que nous le croyions, est si ineffablement
 « plein de sens. Les Habits, depuis le manteau du Roi
 « jusqu'au moindre, sont emblématiques, non du Besoin
 « seulement, mais d'une Victoire intelligente et multi-
 « pliée sur le Besoin. Et d'autre part, toutes choses
 « emblématiques sont proprement des Habits, tissés par
 « la Pensée, ou tissés par la Main; ne faut-il pas que
 « l'Imagination tisse des Vêtements, des Corps visibles,
 « où les créations, invisibles autrement, et les inspira-
 « tions de notre Raison, sont révélées à la façon des Esprits,
 « et deviennent aussitôt toutes-puissantes, et d'autant
 « plus lorsque, comme nous voyons souvent qu'il arrive,
 « la Main aussi l'aide, et (au moyen de Vêtements de

« drap ou d'autres) les révèle même à l'œil extérieur?
 « On dit en propres termes que des hommes sont
 « revêtus d'Autorité, de Beauté, d'Anathèmes et d'autres
 « choses analogues. Mais considérez l'Homme même, con-
 « sidérez toute sa vie terrestre, que sont-ils, sinon des
 « Emblèmes; c'est un Habillemeut, ou Vêtement visible
 « de son divin *Moi*, jeté là, du haut du ciel, comme une
 « étincelle de lumière. C'est aussi pourquoi on le dit
 « revêtu d'un Corps.

« La Parole est appelée le Vêtement de la Pensée :
 « toutefois on devrait dire plutôt que la Parole est le
 « Vêtement de Chair, — le Corps de la Pensée. J'ai dit que
 « l'Imagination tissait ce Vêtement de Chair; et cela
 « n'est-il point? Les Métaphores sont sa matière. Exa-
 « minez le langage. Qu'est-il, sauf quelques rares élé-
 « ments premiers (le son naturel), qu'est-il, sinon des
 « métaphores, — qu'on les reconnaisse ou non comme
 « telles encore; des Métaphores, tantôt fluides et flam-
 « boyantes, ou désormais solidifiées et ternes? Si ces
 « mêmes éléments premiers sont les attaches osseuses
 « du Vêtement de Chair, le langage, — alors les Méta-
 « phores en sont les Muscles, les tissus et les téguments
 « vivaces.

« C'est en vain que vous chercherez un style qui ne
 « soit pas métaphorique : votre *Attention* même, n'est-elle
 « point une *tension-vers*?

(Chap. xi).

LIVRE II

L'Éditeur s'évertue donc à démêler, dans la confuse masse des paperasses, les traits de la physionomie de l'Auteur, à retrouver les événements principaux de sa vie, à faire l'histoire de son esprit. C'est ici que s'intercalent les souvenirs personnels d'enfance et de jeunesse de Carlyle lui-même que nous avons donnés dans la première partie de ce volume. Nous retrouvons dans les passages qui suivent, l'étudiant Carlyle-Teufelsdröckh au sortir de l'Université et nous assistons au drame terrible de sa conscience aux prises avec tous les obstacles et toutes les énigmes de la vie.

C'est ici, surtout aux chapitres intitulés « L'Éternel Non, l'Éternel Oui », le cœur de ce grand, beau livre, — le cœur de Carlyle. Pages immortelles, d'une vérité si intense, d'une humanité si profonde, qu'elles éveillent en nous toutes les douleurs. et toutes les joies, toutes les puissances sacrées de la poésie et de la musique. La naïve volonté du Bien, la naïve foi d'amour terrassées par l'ironie du monde, par le doute, par le mal; toutes les aspirations d'une âme jeune et grande, abattues, foulées aux pieds, dans la boue des rues et des routes; puis, dans la conscience angoissée, le relèvement après l'épreuve, la renaissance de l'énergie, le triomphe de l'Homme sur la Bête et la Chose; toute l'épopée humaine est là, en quelques lignes. C'est la psychologie du Héros; c'est l'enfantement du Héros; le renoncement à soi, au Bonheur vulgaire, pour la Justice même aux dépens de soi — et pour la Vérité, même contre soi; — pour la paix de l'âme, pour la Béatitude.

ON MET A LA VOILE

« C'est ainsi, cependant », écrit notre Autobiographe, selon toute apparence, à sa sortie de l'Université, — « que
« s'était réalisé Quelque Peu, — à savoir, — Moi, Dio-
« gène Teufelsdröckh, Temporaire Image (*Zeit-bild*), occu-
« pant l'espace de quelques pieds cubiques, et contenant
« en soi des forces à la fois physiques et mentales; des
« espérances, des passions, des idées; et tout cet éton-
« nant ameublement, dans un état plus ou moins parfait,
« appartenant à ce mystère : un Homme. En moi rési-
« daient des Facultés capables de livrer bataille, en quel-
« que infime mesure, au grand Empire des Ténèbres. Le
« Bêcheur, avec sa Bêche, ne détruit-il pas maint chardon,
« maint trou d'eau, laissant ainsi un peu d'ordre, là où il
« avait trouvé le contraire? Notre Éphémère même a en
« lui des facultés de cette espèce, et sans cesse il orga-
« nise quelque chose (en dedans de son Corps, sinon ail-
« leurs) qui était Inorganique auparavant; et de l'air
« muet et mort, il fait une vivante musique, si faible
« soit-elle, en bourdonnant.

« Combien plus agit ainsi celui dont les facultés sont
« spirituelles, qui a appris, ou commencé d'apprendre,

« le grand art thaumaturgique de la Pensée ! Je l'appelle
 « Thaumaturgique, car tous Miracles sont nés de lui
 « jusqu'ici, et d'innombrables miracles en naîtront dans
 « la suite, dont nous sommes témoins, en ces temps
 « mêmes. Du Message inspiré qu'apportent le Poète et le
 « Prophète, comment il fait et défait des mondes entiers,
 « je m'abstiendrai d'en parler ; mais le plus stupide peut-
 « il n'entendre pas retentir les Machines à Vapeur autour
 « de lui ? N'a-t-il point vu l'*Idee* du Forgeron écossais (et
 « ce n'était là qu'une idée mécanique) voyager sur des
 « ailes de feu autour du Cap de Bonne-Espérance, et par
 « delà deux Océans ; et, plus puissante qu'aucun Génie
 « d'Enchanteur, infatigablement aller chercher à toutes
 « mains et à toutes mains apportant ; à l'intérieur non
 « seulement tissant l'étoffe, mais rapidement aussi bou-
 « leversant tout le vieux système social, et, à la place de
 « la Féodalité et du régime des Chasses-Gardées¹ nous
 « préparant, par des méthodes indirectes mais certaines,
 « l'Industrialisme et le Gouvernement des Meilleurs ? En
 « vérité, un Homme qui Pense est le pire ennemi que
 « puisse avoir le Prince des Ténèbres ; et chaque fois, je
 « n'en doute point, qu'un tel homme s'annonce, un fré-
 « missement passe dans les Royaumes Inférieurs, et de
 « nouveaux Émissaires y sont dressés, selon des tacti-
 « ques nouvelles, pour le prendre au piège, s'il est pos-
 « sible, l'encapuchonner et lui mettre les menottes.
 « C'était la haute vocation à laquelle, moi aussi, en
 « tant que citoyen de l'Univers, je me sentais appelé.
 « Toutefois, il est lamentable que, bien que né pour la
 « Souveraineté la plus vaste, en ce sens, avec rien moins
 « que le droit souverain de Paix et de Guerre contre le
 « Prince du Temps (*Zeit-Furst*), ou le Diable, et tous ses
 « Empires, la cérémonie de votre couronnement coûte
 « tant de peine, qu'il vous soit si malaisé d'atteindre
 « votre sceptre, et même d'avoir l'œil dessus. »

¹ *Preservation of the game.* Carlyle désigne par là la grande propriété foncière, et la politique conservatrice.

Par cette dernière similitude entortillée, Teufelsdröckh ne veut rien dire de plus que ceci : — que les jeunes hommes trouvent des « embarras » à l'opération qui consiste à mettre à la voile, comme nous disons. « Non ce « que je Possède », continue-t-il, « mais ce que je Fais, voilà « mon Royaume. Il a été donné à chacun une certaine « Valeur intime, dans certaines conditions extérieures « de Fortune qui l'environnent; et pour chacun résulte, « d'une sage combinaison de ces deux éléments, un cer- « tain maximum de Faculté. Mais le plus ardu problème « fut toujours celui-ci : Trouver, par l'étude de soi-même, « et du terrain où l'on marche, quelle Faculté propre est « la nôtre, qui soit l'harmonie de ces éléments intérieurs « et extérieurs. Car, hélas! notre jeune âme est toute « bourgeonnante de Facultés, et cependant nous ne « voyons point laquelle est la principale et la vraie. Et « toujours pour un homme nouveau les temps sont nou- « veaux et les conditions nouvelles : sa carrière n'a point « de fac-simile en aucune autre antérieure; elle est, par « nature, originale. Mais alors, combien rarement la « Faculté extérieure s'accordera-t-elle avec l'autre! Nous « avons beau être pleins de dons merveilleux, nous « sommes pauvres, ou sans amis, ou dyspeptiques, ou « timides; ou encore, pis que tout cela, nous sommes « absurdes. Voilà comment, dans un imbroglio de Facul- « tés, nous errons bêtement à tâtons, tâchant de palper la « nôtre et agrippant souvent la mauvaise. A cette sottise « besogne s'écoulent nécessairement plusieurs années « de notre temps, jusqu'à ce que l'aveugle Adolescent « acquière par l'expérience des idées de distance, et « devienne un Homme qui voit. Mais le nombre est grand « de ceux qui dépensent de cette façon tout le temps « qui leur est donné, sans cesse espérant, sans cesse « déçus, changeant une entreprise pour une autre, un « côté pour un autre, jusqu'à ce qu'à la fin, en enfants de « soixante-dix ans qu'exaspère ce jeu, ils se lancent dans « leur dernière entreprise, — celle de se faire enterrer. »

L'ÉTERNEL NON

...Malheureux jeune homme ! toutes les plaies, la meurtrissure d'un Dénuement prolongé, la blessure de la fausse Amitié et du faux Amour, toutes les plaies dans son cœur si ardent auraient été bientôt guéries, si sa chaleur vitale ne s'était point retirée. N'avait-il point raison de s'écrier, en sa façon étrange : « Il n'est donc point de Dieu ? mais
« au mieux un Dieu en voyage, et qui, à jamais depuis
« le premier Sabbat, siège dans l'oisiveté à l'extérieur
« de son Univers et le *voit* aller ? Le mot Devoir n'a-t-il
« point de sens ; ce que nous appelons Devoir n'est-ce
« point un divin Messager, un divin Guide, mais un trom-
« peur Fantôme de la terre, qu'enfantent le Désir et la
« Peur, fait d'émanations des Potences et du Lit-Céleste du
« docteur Graham ? La joie de la Conscience satisfaite !
« Paul de Tarse, que des admirateurs ont depuis nommé
« Saint, n'a-t-il point senti qu'il était « le plus grand des
« pécheurs » : et Néron de Rome, à l'âme joviale (*wohlge-
« müth*), n'a-t-il pas passé beaucoup de temps à jouer de
« la lyre ? Insensé Marchand de Mots et Remâcheur de
« Mobiles, qui, dans ton Moulin-à-Logique possèdes une
« mécanique terrestre pour le Divin même, et qui volon-
« tiers des écorces du Plaisir me moudrais de la Vertu !
« Je te dis *Non* ! C'est pour le Prométhée Vaincu, non régé-
« néré qu'est l'homme, à jamais la plus amère aggrava-
« tion de sa misère qu'il soit conscient de la Vertu, qu'il
« se sente la victime, non de la souffrance seulement,
« mais de l'injustice. Quoi donc ? L'Héroïque Inspiration
« que nous nommons Vertu n'est-elle qu'une Passion ;
« une bulle de sang, qui s'en va bouillonner où autrui
« en profite ? Je ne sais point, voici seulement ce que je
« sais : si ce que tu nommes Bonheur est notre fin véri-
« table, alors tous, nous sommes égarés. Avec la Bêtise
« et une bonne Digestion, l'homme peut endurer beau-
« coup. Mais dans ces jours ternes et sans imagination,

« que sont les terreurs de la Conscience au prix des mala-
 « dies de Foie ! Non sur la Loi Morale, mais sur la Cuisine,
 « bâtissons notre Citadelle, et là, brandissant notre poêle-
 « à-frire, en guise d'encensoir, offrons le suave encens
 « au Diable, et vivons tranquilles des grasses choses
 « qu'il a réservées à son Élu.

.....

« Il est un détail que je note », dit-il, après tous
 « les tourments sans nom que la Recherche, — qui
 « pour moi, — ce qui n'arrive pas toujours, — était
 « sincère Amour de la Vérité, m'avait causés, néanmoins
 « j'aimais encore la Vérité et ne voulais d'une ligne rabat-
 « tre mon culte pour elle. « La Vérité », m'écriais-je,
 « quand les Cieux m'écraseraient pour la suivre ! Pas de
 « Mensonge ! Quand tout un Paradis céleste de Nigauds
 « serait le prix de l'Apostasie ! Il en était de même de
 « ma conduite. Si un Message divin de la nue, ou une
 « Main de Miracle sur le mur, m'avait convaincu de ces
 « mots : *voici ce que tu dois faire*, avec quelle fougueuse
 « promptitude, ai-je pensé souvent, j'aurais accompli
 « l'ordre, fut-cé de me jeter dans le Feu de l'Enfer. Aussi,
 « en dépit de tous les Remâcheurs-de-Mobiles, et de toutes
 « les Philosophies Mécaniques de Profits et Pertes, et des
 « ophtalmies et hallucinations morbides qui en étaient
 « la suite, la nature Infinie du Devoir résidait encore
 « confusément en moi. Vivant sans Dieu dans le monde,
 « cependant je n'étais point tout à fait dépourvu de la
 « lumière de Dieu. Si mes yeux encore scellés, malgré
 « leur ineffable désir, ne pouvaient encore Le voir nulle
 « part, cependant en mon cœur Il était présent, et Sa Loi
 « écrite avec du ciel, y était lisible et sacrée.

.....

« Le Sentiment le plus douloureux », écrit-il, est
 « celui de notre propre Faiblesse (*Unkraft*) ; c'est à
 « jamais, comme le dit l'anglais Milton, la vraie malé-
 « diction que d'être faible. Et toutefois de notre Force,
 « il n'est et ne peut être en nous, de claire conscience,
 « que dans le fait d'avoir réussi, dans le fait d'avoir

« accompli quelque chose. Entre la vague Capacité pos-
 « sible et l'Acte fixe et indubitable, qu'elle différence !
 « Il est en nous une certaine Conscience de nous, confuse
 « et inexprimée, que nos OEuvres seules peuvent exprimer
 « avec une clarté décisive. Nos OEuvres sont le miroir où
 « le génie voit pour la première fois ses traits naturels.
 « D'où aussi la vanité de ce précepte impossible : *connais-*
 « *toi toi-même*, tant qu'on ne le traduit pas en cet autre
 « partiellement possible : *connais ce dont tu es capable*.
 « Quant à moi, j'avais été si étrangement improspère
 « que le net résultat de mes OEuvres se montait
 « encore simplement à — Néant. Comment donc pouvais-
 « je croire en une Force quand je n'avais encore aucun
 « miroir où la voir. Sans cesse cette question m'agitait,
 « si frivole qu'elle me paraisse maintenant, et restait inso-
 « luble pour moi : « As-tu une certaine Faculté, une cer-
 « taine Valeur, même de celles que la plupart ne possé-
 « dent point ; ou bien es-tu la plus parfaite Nullité des
 « temps modernes ? » Hélas ! le Manque de Croissance
 « le plus terrible est le Manque de Croissance en soi. Et
 « comment croire ? Ma première, ma dernière Foi en moi-
 « même, — alors que les Cieux m'avaient semblé s'ouvrir
 « à moi, et que j'osais aimer, — ne m'avait-elle pas failli
 « presque trop cruellement ? Le Mystère Spéculatif de la
 « Vie se faisait plus mystérieux encore pour moi ; et je
 « n'avais pas fait, dans le Mystère Pratique, le plus léger
 « progrès, mais au contraire, j'y avais été partout souf-
 « fleté, berné et chassé avec mépris. Faible atome au sein
 « d'une menaçante Infinitude, il semblait que rien ne
 « m'eût été donné que des yeux, pour que je visse ma
 « propre misère. Des murailles invisibles, impénétrables,
 « cependant, comme Enchantées, me séparaient de tout
 « ce qui vit. Dans l'immense monde était-il un cœur vrai
 « que je pusse vraiment presser contre le mien ? O ciel !
 « Non, pas un ! Je gardais un cadenas à mes lèvres :
 « pourquoi beaucoup parler avec cette changeante diver-
 « sité de soi-disant Amis dans les âmes desquels, âmes flé-
 « tries, vaniteuses et trop affamées, l'amitié n'était qu'une

« tradition à laquelle ils ne pourraient croire ? En de tel-
 « les conjonctures, la ressource est de causer peu, et ce
 « peu surtout d'après les journaux. Quand j'y songe main-
 « tenant, quel étrange isolement celui où je vivais !
 « Hommes et femmes autour de moi, même me parlant,
 « n'étaient que Silhouettes. J'avais, en fait, oublié qu'ils
 « fussent en vie, qu'ils n'étaient pas de purs automates.
 « Au milieu des foules dans leurs rues et leurs assem-
 « blées, j'allais solitaire ; et (sauf que c'était mon propre
 « cœur, non celui d'un autre que je ne cessais de dévorer),
 « j'allais sauvage aussi, comme le tigre dans sa jungle.
 « J'aurais eu quelque consolation si j'avais pu, tel un
 « Faust, m'imaginer que le Diable me tentait et me tortu-
 « rait ; car je crois qu'un enfer sans vie, fut-ce une vie
 « diabolique, serait seul plus effroyable. Mais dans notre
 « Époque de Démolition et d'Incrédulité, le Diable lui-
 « même a été démoli, et on ne peut même pas croire à un
 « Diable. L'Univers m'était tout dénué de Vie, de Divin,
 « de Volition et même d'Hostilité ; il était une énorme
 « Machine à Vapeur, morte, démesurée, qui allait roulant,
 « dans une indifférence de mort, pour me broyer mem-
 « bre à membre. Oh ! le colossal, noir et solitaire Golgo-
 « tha, le Moulin de Mort ! Pourquoi le Vivant y était-il
 « banni sans compagnon et conscient ? Pourquoi, s'il
 « n'est point de Diable ? ou plutôt si le Diable n'est votre
 « Dieu ?

.....
 « Du Suicide, une certaine phosphorescence (*Nachschein*)
 « de Christianisme me détournait, et aussi une certaine
 » nonchalance de nature peut-être ; car n'était-ce point
 « là un remède, que j'avais sous la main à tout moment ?

.....
 « Étant sans espérances, j'étais aussi sans peur défi-
 « nie, fut-ce de l'Homme ou du Diable, — et même j'ai
 « souvent éprouvé qu'il m'eût été consolant que l'Archi-
 « Diable lui-même, fut-ce dans les épouvantes du Tartare,
 « se levât devant moi, afin que je pusse lui dire un peu
 « ce que j'avais sur le cœur. Et pourtant, cela est assez

« étrange, je vivais dans une peur constante, indéfinie,
 « dolente, — je vivais tremblant, pusillanime, avec l'ap-
 « préhension de je ne sais quoi ; c'était comme si toutes
 « choses dans les Cieux au-dessus et dans la Terre au-
 « dessous, eussent voulu me faire mal, comme si les
 « Cieux et la Terre n'eussent été que des mâchoires infi-
 « nies d'un monstre dévorant, où j'attendais, palpitant,
 « d'être dévoré...

« Voilà de quelle humeur j'étais rempli, peut-être le
 « plus malheureux des hommes, de toute la Capitale de
 « France ou de ses Faubourgs, un jour étouffant de Cani-
 « cule, après avoir beaucoup déambulé, et me trainant
 « le long de la sale petite *rue Saint-Thomas de l'Enfer*,
 « parmi pas mal de civiques décombres, dans une atmo-
 « sphère lourde, et sur des pavés chauds comme la four-
 « naise de Nébuchaddnezzar, toutes choses qui, sans
 « doute, égayaient peu mes esprits, quand, tout d'un
 « coup, surgit une Pensée en moi, et je me demandai :
 « De quoi *toi* as-tu peur ? Dans quel but, comme un
 « lâche, piailles-tu donc, et geins-tu tout le temps, et
 « t'en vas-tu caponnant et tremblant ? Méprisable bipède !
 « Quelle est la somme totale de ce qui t'attend de pire ?
 « La Mort ? Eh bien ! la Mort ; et puis, mettons les affres
 « de Tophet aussi, et tout ce que le Diable et l'Homme
 « peuvent faire, veulent faire ou sont capables de faire
 « contre toi ! N'as-tu pas un cœur ; est-ce que tu n'es pas
 « de taille à endurer quoi que ce soit ? Et, comme un
 « Enfant de la Liberté, à fouler aux pieds, tout honni que
 « tu es, Tophet lui-même, pendant qu'il te consume ?
 » Qu'il vienne donc, — je vais l'affronter et le défier !
 « Et comme ainsi je pensais, ce fut un torrent, comme
 « d'un fleuve de feu, par toute mon âme ; et je secouai
 « de moi la vile Peur pour jamais. J'étais fort, d'une force
 « inconnue ; un esprit, presque un Dieu. A jamais depuis
 « ce temps le caractère de ma misère fut changé ; plus
 « de Peur, ou de Peine gémissante ; mais l'Indignation et
 « le Défi farouche aux yeux de feu.
 « Ainsi l'Éternel Non (*das ewige Nein*) retentit souverai-

« nement par toutes les retraites de mon Être, de mon
 « Moi, et ce fut alors que mon Moi intégral se dressa,
 « dans sa majesté native, créée de Dieu, et puissamment
 « formula sa Protestation. Une Protestation, l'acte le
 « plus important de la vie, — c'est bien le nom qui con-
 « vient à cette même Indignation, à ce même défi, au
 « point de vue psychologique. L'Éternel Non avait dit :
 « Regarde, tu n'as point de père, tu es honni, et l'Univers
 « est à moi (le Diable); — à quoi, tout Moi répondait
 « maintenant : — *Moi*, je ne suis pas à toi ; mais je suis
 « Libre, et à jamais je te hais ! »

« C'est de cette heure que j'incline à dater ma Renais-
 « sance Spirituelle, ou mon Baptême de Feu Baphomé-
 « tique, — peut-être ai-je aussitôt après commencé
 « d'être un Homme ! »

(Chap. VII.)

CENTRE D'INDIFFÉRENCE

« Quant aux produits visibles et tangibles du Passé, je
 « les compte au nombre de trois : — les Cités, avec leurs
 « Musées et leurs Arsenaux ; puis les Champs labourés
 « et les Routes avec leurs Ponts qui dépendent des Cités
 « ou des Champs, ou des deux ; troisièmement, — les
 « Livres. En ce troisième produit, le dernier trouvé,
 « réside une valeur qui de beaucoup dépasse celle des
 « deux autres. Une Merveille en vérité que la vertu d'un
 « vrai Livre ! Non pareil à une morne cité de pierres,
 « croûlant chaque année, chaque année ayant besoin de
 « réparations ; bien plus semblable à un champ labouré,
 « mais alors à un champ spirituel ; pareil à un arbre
 « spirituel, disons plutôt ; il demeure d'année en année,
 « et de siècle en siècle (on a des Livres qui déjà comp-
 « tent quelque cent cinquante générations humaines) ; et
 « chaque année arrivent ses nouvelles frondaisons (Com-
 « mentaires, Déductions, Systèmes Philosophiques, Poli-
 « tiques, ou bien, ne serait-ce même que les Sermons,
 « les Brochures, les Articles de journaux), dont chacune

« est un talisman, une thaumaturgie, car elle peut per-
 « suader les hommes. O toi qui es capable d'écrire un
 « Livre, ce qu'une fois en deux siècles ou plus souvent,
 « il est donné à quelque homme de faire, n'envie pas
 « celui qu'on nomme Bâtitteur de Villes, et plains sans
 « mesure celui qu'on nomme Conquérant ou Brûleur de
 « Villes ! Toi aussi tu es un Conquérant, et un Vainqueur ;
 « mais de l'espèce véritable, c'est-à-dire de celle qui
 « triomphe du Diable. Toi aussi tu as bâti ce qui sur-
 « vivra à tout marbre, à tout métal, et qui sera une Cité
 « enchanteresse de l'Intelligence, un Temple, un Sémi-
 « naire et une Montagne Prophétique où toutes les races
 « de la Terre viendront en pèlerinage. Insensé ! Pourquoi
 « te fatigues-tu à voyager, dans ton zèle d'antiquité,
 « pour contempler les pyramides de pierre de Gizeh,
 « ou celles d'argile de Sakkharah ? Elles se dressent là,
 « comme je puis te l'affirmer, oisives et inertes, contem-
 « plant le Désert assez inane, depuis trois mille ans ;
 « — mais qui t'empêche d'ouvrir ta Bible Hébraïque ou
 « même la Version qu'en a donnée Luther ?

.....
 « Quel est, pour parler un langage nullement officiel,
 « le dernier but, le fin mot de la guerre ? A ma connais-
 « sance, par exemple, voici vivant et peinant, dans le
 « village anglais de Dumdrudge¹, une moyenne d'à peu
 « près cinq cents âmes. Parmi elles certains « Ennemis
 « Naturels » des Français, recrutent successivement,
 « pendant la guerre de France, disons trente hommes
 « sains de corps. Dumdrudge, à ses dépens, les a allaités
 « et élevés ; les a, non sans peine et sans chagrin, entre-
 « tenus jusqu'à l'âge viril, et même leur a enseigné des
 « métiers, en sorte que l'un sait tisser, un autre bâtir,
 « un troisième manier le marteau, et cent kilogrammes
 « ne font pas plier le plus faible d'entre eux. Néanmoins,
 « malgré pleurs et jurons, on les recrute ; on les habille
 « tous en rouge, on les embarque, aux frais publics,

¹ Village imaginaire : *Tourne-la-Meule* ou *Trime-Routine*.

« pour une traversée de quelque deux mille milles, ou, si
 « on veut, seulement pour le Sud de l'Espagne ; et là on les
 « nourrit jusqu'à ce qu'on ait besoin d'eux. Or, vers le
 « même lieu, vers le Sud de l'Espagne, pareillement, on
 « dirige trente artisans français semblables, d'une Dum-
 « drudge française, jusqu'à ce qu'enfin, après des efforts
 « infinis, les deux partis en viennent à être réellement
 « juxtaposés, et que Trente soient face à face avec Trente,
 « chacun un fusil à la main. Aussitôt l'ordre : « Feu ! »
 « est donné, et ils se font sauter l'âme les uns des autres,
 « et au lieu de soixante ouvriers alertes et utiles, le
 « monde possède soixante carcasses mortes qu'il faut
 « enterrer et pleurer. Est-ce que ces hommes avaient
 « quelque différend ? quand le Diable y serait, pas le
 « moindre ! Ils habitaient suffisamment loin les uns des
 « autres ; ils étaient parfaitement étrangers les uns aux
 « autres, et bien plus, dans un Univers aussi vaste, il y
 « avait même entre eux, une sorte d'assistance mutuelle,
 « inconsciemment et grâce au Commerce. Eh bien alors ?
 « Crélin ! Leurs Gouvernants s'étaient disputés, et au
 « lieu de se fusiller les uns les autres, ils ont été assez
 « malins pour faire se fusiller ces pauvres idiots. —
 « Hélas ! voilà comme cela se passe en Allemagne, et
 « jusqu'ici dans tous autres pays. C'est toujours comme
 « autrefois : — « Si infernal que soit le jeu des Rois, c'est
 « aux Grecs à payer les violons. » — Il est vrai que, dans
 « la fiction que voici de l'anglais Smollett¹, la Fin der-
 « nière de la Guerre est peut-être annoncée prophétique-
 « ment : — quand deux Ennemis Naturels, en personnes,
 « prennent chacun une Pipe à tabac bourrée de Soufre,
 « l'allument et fument à la figure l'un de l'autre, jusqu'à
 « ce que le plus Faible se rende. Mais de cette Ère de
 « Paix prédite, que de fossés pleins de sang, — que de
 « siècles de discordes, sans doute, nous séparent encore !

« J'ai toujours pour les Grands Hommes, la plus chaude

¹ *Roderick Random.*

« prédilection, et peut-être puis-je me vanter qu'il en est
 « peu parmi ceux de notre époque qui m'aient complète-
 « ment échappé. Les Grands Hommes sont les Textes ins-
 « pirés (parlant et agissant) de ce divin Livre des Révé-
 « lations, dont un chapitre s'achève d'âge en âge, et que
 « certains appellent l'Histoire. De ces Textes inspirés,
 « vos nombreux hommes de talent, et vos innombrables
 « hommes sans talent, sont les meilleurs ou les pires
 « Commentaires exégétiques, charretées de Sermons heb-
 « domadaires, archi-idiots, hérétiques ou orthodoxes. Moi,
 « je n'ai voulu étudier que les Textes inspirés eux-mêmes !
 « N'ai-je point été, dès ma première jeunesse, jusqu'à me
 « déguiser en garçon d'auberge, pour me tenir derrière
 « les pliants, sous l'Arbre ombreux de Treisnitz, près de
 « la Grand'route de Iéna, pour servir le grand Schiller,
 « et Gœthe, plus grand encore, et pour écouter ce que
 « je n'ai point oublié !

.....
 « A la fin, après tant de rôtissures », ainsi s'exprime
 « notre Autobiographe, — « j'étais, comme qui dirait
 « calciné. Heureux encore de n'être point plutôt, — ce
 « qui arrive le plus souvent, — réduit à un simple *caput*
 « *mortuum* ! Mais en tout cas, par la seule force de l'expé-
 « rience, je m'étais familiarisé avec beaucoup de choses.
 « La Misère était toujours la Misère, mais je pouvais
 « maintenant voir en partie plus loin qu'elle, et la
 « mépriser. Quel mortel très haut, en cette Vide Exis-
 « tence, avais-je trouvé qui ne fût Chasseur d'Ombre, ou
 « Chassé par l'Ombre, et bien misérable, vu à travers ses
 « voyantes garnitures ? Tes désirs ont tous été remou-
 « chés, pensais-je, — et quand même ils eussent été tous
 « exaucés ? Est-ce que le jeune Alexandre ne pleurerait
 « pas de n'avoir pas deux Planètes à conquérir, et tout
 « un système Solaire ; et ensuite tout un Univers ? *Ach*
 « *Gott* ! Quand je contempiais ces Étoiles, ne m'ont-elles
 « point, du haut de leurs sereines étendues, regardé
 « comme avec pitié ? Pareilles à des yeux brillants de
 « célestes larmes au spectacle de la pauvre destinée

« humaine ! Des milliers de générations humaines, toutes
 « aussi bruyantes que la nôtre ont été englouties par le
 « Temps, et il ne reste d'elles aucune épave ; cependant
 « Arcturus, et Orion et Sirius et les Pléiades rayonnent
 « toujours en leurs carrières, clairs et jeunes comme au
 « temps où le Pâtre les observait pour la première fois
 « dans cette plaine de Shinas... Peuh ! Qu'est-ce que
 « cette méchante petite Niche à Chien de Terre ! Qu'es-tu,
 « toi qui pleurniches-là ? Tu n'es Rien encore ; Personne ;
 « c'est vrai ; mais qui donc est Quelque chose, Quelqu'un ?
 « Pour toi la Famille Humaine n'a pas de travail, elle te
 « repousse ; tu es tout comme un membre arraché. Soit !
 « peut-être est-ce mieux ainsi ! »

Son fardeau est trop lourd, pauvre Teufelsdröckh. Cependant il est sûr que ses liens se relâchent ; un jour il jettera la charge loin de lui, et il bondira libre et comme avec une seconde jeunesse.

« C'était », dit notre Professeur, « le Centre d'Indiffé-
 « rence, que j'avais maintenant atteint, et que doit
 « nécessairement franchir quiconque va du Pôle Négatif
 « au Positif. »

(Chap. VIII.)

L'ÉTERNEL OUI

« Donc, comme j'étais en ce Centre d'Indifférence, où,
 « sans doute, une bienveillante Influence supérieure
 « m'avait plongé dans un sommeil réparateur, les songes
 « accablants s'évanouirent peu à peu, et je m'éveillai à
 « un Nouveau Ciel et à une Terre Nouvelle. Le premier
 « Acte moral préliminaire, l'Annihilation de Soi (*Selbst-*
 « *tödtung*) s'était heureusement accompli, et maintenant
 « mes yeux étaient dessillés et mes mains sans entraves.

« C'était aussi avec d'autres yeux que je pouvais main-
 « tenant regarder mon prochain avec un Amour infini,
 « avec une infinie Pitié. Pauvre être, errant et capri-
 « cieux, n'es-tu point éprouvé et battu de fouets, comme

« je le suis moi-même. Et sans cesse, que tu portes le
 « manteau de roi ou la casaque de mendiant, n'es-tu pas
 « aussi las, aussi chargé de peine ? Et ton Lit de Repos
 « est-il autre qu'une Tombe ? Oh mon Frère ! mon Frère !
 « pourquoi ne puis-je te recueillir sur mon sein, et
 « essuyer toutes les larmes de tes yeux ! — En vérité, le
 « fracas de la Vie aux mille voix, que, dans cette soli-
 « tude, avec l'orgue de l'intelligence je pouvais entendre,
 « n'était plus un discord qui me rendait fou, mais qui
 « m'attendrissait au contraire, pareil aux cris inarti-
 « culés, aux sanglots d'une muette créature, qui, pour
 « l'oreille du Ciel sont des prières. La pauvre Terre avec
 « ses pauvres joies, était ma Mère nécessiteuse mainte-
 « nant, et non plus ma Marâtre cruelle ; l'Homme,
 « avec ses Appétits si insensés et ses Efforts si piétres,
 « m'était devenu d'autant plus cher, — et même à cause
 « de ses maux et de ses péchés, voici que pour la pre-
 « mière fois, je le nommais Frère. Ainsi me tenais-je
 « debout au seuil de ce « Sanctuaire de la Douleur », où
 « d'étranges chemins escarpés m'avaient ainsi conduit,
 « et bientôt ces portails sacrés allaient s'ouvrir, et le
 « Divin Mystère de la Douleur », allait m'être révélé.

.....

« Une vaine et interminable controverse sur ce
 « qu'on appelle aujourd'hui l'Origine du Mal, ou quelque
 « chose d'analogue, s'élève en toute âme, depuis le com-
 « mencement du monde ; et toute âme qui veut passer
 « de l'état d'oisive Souffrance à celui d'Effort actif, doit
 « d'abord y mettre fin. La plupart des gens de notre
 « époque ont à se contenter d'une pure et assez incom-
 « plète Suppression de cette controverse ; à un petit
 « nombre une certaine Solution est indispensable. A
 « toute nouvelle ère aussi, cette solution se formule en
 « termes différents et toujours la solution de l'ère der-
 « nière devient surannée et inutilisable. Car il est de la
 « nature de l'homme de changer de Dialecte à chaque
 « siècle ; il ne pourrait s'en empêcher, le voulut-il. L'au-
 « thentique *Catéchisme de l'Église* de notre siècle présent

« n'est pas encore tombé entre nos mains ; toutefois
 « pour ma propre gouverne, voici comment j'essaie d'élu-
 « cider la question. Le Malheur de l'homme, à mon avis,
 « vient de sa Grandeur, de ce qu'un Infini est en lui qu'il
 « ne peut malgré tout son art, ensevelir absolument
 « sous le Fini. Si tous les Ministres des Finances, tous les
 « Tapissiers, tous les Pâtissiers de l'Europe Moderne
 « entreprenaient, réunis en une compagnie par actions,
 « de rendre HEUREUX un Décrotteur ? Ils n'y réussiraient
 « pas, au delà d'une ou deux heures. Car le Décrotteur
 « aussi a une Ame, tout autre que son Estomac ; et il
 « exigerait, si vous y regardez bien, pour sa satisfaction,
 « sa saturation permanente, simplement cette part, ni
 « plus ni moins *l'Univers infini de Dieu tout entier pour lui*,
 « pour y épuiser l'infini de tout désir, y satisfaire l'infini
 « de tout désir, aussi vite que chacun naît. Des Océans
 « de *Hochheimer* ¹, — un gosier comme celui d'Ophiuchus :
 « ne parlez pas de cela ; pour le Décrotteur infini cela
 « n'est rien. A peine votre océan est-il plein qu'il mar-
 « motte qu'il aurait pu être de meilleur cru. Essayez de
 « lui donner une moitié d'Univers, d'Omnipotence, et il
 « se met à chercher affaire au propriétaire de l'autre
 « moitié, et se déclare le plus maltraité des hommes.
 « Toujours il y a une tache noire dans notre rayon de
 « soleil ; et c'est comme je le disais, *l'ombre de nous-*
 « *mêmes.*

.....
 « Je me posai cette question : — « Qu'est-ce qui t'a fait
 « constamment, depuis tes plus jeunes années, t'agiter
 « et t'enrager, et te lamenter, et te tourmenter ? Dis-le
 « d'un mot : — n'est-ce pas de n'être pas *Heureux* ? Parce
 « que le Toi (suave Monsieur), n'est pas suffisamment
 « dorloté ? Ame vaine ! Quel Acte de Parlement a décrété
 « que *toi*, tu doives être heureux ? Il y a un instant tu n'avais
 « pas le droit *d'être* du tout. Et si tu étais né et prédes-
 « tiné, non à être Heureux mais Malheureux ? N'es-tu

¹ Vin allemand.

« donc rien d'autre qu'un Vautour qui vole par l'Univers
 « cherchant de quoi *manger*, et qui crie piteusement
 « parce qu'on ne te donne pas assez de charogne? Ferme
 « ton *Byron*, ouvre-moi ton *Goethe*. »

« *Es leuchtet mir ein* (je vois une lueur)... il est en
 « l'homme un Amour Supérieur à celui du Bonheur : il
 « peut se passer de Bonheur, et en sa place trouver la
 « Béatitude! N'était-ce pas pour prêcher ce même Supé-
 « rieur que sages et martyrs, le Poète et le Prêtre, en
 « tous siècles, ont parlé et souffert, portant témoignage
 « par la vie et par la mort du Divin qui est en l'Homme,
 « et qu'en le Divin seul il trouve Force et Liberté? Cette
 « Doctrine inspirée de Dieu, sois honoré, toi, qu'elle te
 « soit enseignée, à toi aussi; ô Cieux, sois brisé de mille
 « Afflictions miséricordieuses, jusqu'à ce que tu sois con-
 « trit, et l'apprennes! Oh! rends grâce de ces Peines à ta
 « Destinée; supporte avec gratitude celles qui peuvent
 « t'être encore réservées; tu as besoin d'elles; le *Moi* en
 « toi avait besoin d'être annihilé. De ses bienfaisants
 « paroxysmes de fièvre la Vie arrache la chronique
 « Maladie aux racines profondes, et triomphe de la Mort.
 « Sur les flots grondants du Temps, tu ne seras point
 « englouti, mais ils t'exalteront jusqu'à l'azur de l'Éter-
 « nité. Aime non le Plaisir, mais Dieu. Voici l'ÉTERNEL
 « OUI, où se résolvent toutes les contradictions; où qui-
 « conque marche et agit se trouve bien de tout.

.....
 « Mais à vrai dire la Conviction, fût-elle de la plus
 « haute valeur, ne vaut que si elle se transforme en con-
 « duite. Bien plus, la Conviction n'est réellement possible
 « qu'alors; d'autant que toute Spéculation est de sa
 « nature sans fin, sans forme, tourbillon parmi des tour-
 « billons; et c'est seulement dans la certitude éprouvée
 « et indubitable de l'Expérience qu'elle trouve un axe
 « autour duquel elle peut tourner et ainsi se façonner
 « en un système. Rien de plus vrai que ce qu'un sage
 « nous enseigne, que : — « L'action seule est capable de
 « détruire le Doute quel qu'il soit. » S'étant donc placé

« sur ce terrain, que celui qui tâtonne douloureusement
 « dans les ténèbres et dans l'incertaine lumière, et qui
 « prie passionnément pour que l'aube fasse place au
 « jour, que celui-là ouvre bien son cœur à cet autre pré-
 « cepte, qui me fut d'un secours inestimable : — « Fais
 « le Devoir qui est le plus proche de toi », que tu sais être
 « un Devoir ! Ton second Devoir déjà deviendra plus
 « clair.

« Ne peut-on dire toutefois, que l'heure de l'Affranchis-
 « sement Spirituel est justement celle-ci : — quand le
 « Monde Idéal, où tout l'homme a livré une lutte con-
 « fuse, et où il s'est consumé dans l'ardeur inexprimable
 « d'agir, se révèle et s'ouvre tout grand, et quand il
 « découvre, avec grande stupéfaction, comme le Lothario
 « de *Wilhelm Meister* que son « Amérique est ici, ou
 « nulle part » ? La Place qui n'a pas son Devoir, son
 « Idéal, n'a encore jamais été touchée d'un homme. Oui,
 « ici, dans ce pauvre et misérable Réel, empêtré et
 « méprisable, où tu es maintenant même, c'est ici ou
 « nulle part qu'est ton Idéal : — travaille à l'extraire de
 « là, et, travaillant, crois, vis, sois libre. Insensé ! l'Idéal
 « est en toi-même, l'obstacle aussi est en toi-même : ta
 « Condition est la Matière avec quoi tu dois façonner ton
 « Idéal : qu'importe que cette matière soit de cette
 « espèce-ci ou de celle-là, pourvu que la Forme que tu
 « lui donnes soit héroïque, soit poétique ? O toi, qui
 « déperis dans la geôle du Réel, et amèrement implores
 « les dieux pour un royaume où régner et créer, Sache
 « cette vérité : — la chose que tu cherches est déjà en
 « toi : « ici ou nulle part », — si seulement tu pouvais
 « voir.

«
 « Moi aussi je pouvais me dire maintenant : Ne sois
 « plus un Chaos, mais un Monde, ne fut-ce qu'un Petit
 « Monde ! Produis ! Produis ! ne fut-ce que la plus pitoyable
 « fraction infinitésimale d'un Produit, — produis-le, au
 « nom de Dieu ! C'est tout le bout du monde pour toi,
 « allons, donne-le donc ! Debout ! Debout ! Quoi que ta

« main trouve à faire, fais-le de tout ton pouvoir¹. Travaille pendant que c'est Aujourd'hui, car la Nuit vient, où nul homme ne peut travailler². »

(Chap. iv.)

LIVRE III

L'Éditeur retourne à la Philosophie des Habits. Éclairé par l'histoire de la vie de Teufelsdröckh, il saura mieux pénétrer sa pensée. Toutefois il renonce encore à y trouver le fil d'une logique déductive. Il se résout à procéder par « bonds ». Ce n'est point ici le miroir illimité d'un pur océan reflétant le ciel, mais bien plutôt le lieu étrange d'innombrables « mares » et « flaques » d'eau, qui, chacune, semble absorber dans sa profondeur apparente tout l'infini de la lumière.

Teufelsdröckh n'est décidément point un de ces esprits simplistes à qui suffit la Science, laquelle, cependant, répond à un besoin essentiel de l'être. Mais elle dénombre des phénomènes, elle saisit leurs rapports, sans atteindre l'être même. Les religions positives, malgré leur origine transcendante, s'arrêtent aussi dans le domaine des apparences et des fantômes. Il en est de même des Lois de l'Art, de toutes Lois humaines, Coutumes ou Institutions. Ce ne sont là que des ombres qui passent, des vêtements qui s'usent. Nous vivons parmi ces Symboles. La pensée est conditionnée par les formes du Temps et de l'Espace, qui sont des formes de l'Être, mais qui ne sont pas l'Être. Tout est donc symbolique; la Nature est symbolique. Nous n'atteignons point la Réalité qui est hors de la durée et de l'étendue, — pour qui Là est partout Ici, — Hier et Demain, Aujourd'hui, Toujours, qui est Éternité et Infinitude. Notre rigoureux enchaînement des Causes et des Effets marque notre ignorance; il n'est point de miracle, le miracle marque notre ignorance. Mais en un sens tout est miraculeux; et la Nature est surnaturelle, puisque rien n'a son existence réelle dans son existence apparente, — puisque tout ce qui apparaît est autre en réalité. Tout ce qui apparaît passe, naît, vit et meurt, — mais l'Être subsiste sous toutes les apparences passagères, puisque toujours, puisque sans cesse quelque chose apparaît. Seules donc les formes changent. Nous avons été avant, nous serons après. L'Image de la Vérité est le Phénix qui renaît de ses cendres. L'Heure de la Ruine, de la Fin est celle de la Naissance, de l'Édification. Ainsi de nous, ainsi des sociétés humaines. Au sein des convulsions

¹ *Ecclésiaste*, IX, 10.

² *Évangile selon S. Jean*, IX, 4.

présentes de l'Europe, Teufelsdröckh saisit les « filaments organiques » d'un monde nouveau en formation. Il ne s'agit pas de s'attarder aux décombres, — il faut aller au-devant de ce qui vient. Mais il est des hommes qui s'égarent et qui sont assez déments pour idolâtrer les Apparences. Ils ont le culte des Habits, pour la joie égoïste d'eux-mêmes, — ce sont les *Dandies* dont les Tailleurs sont les grands prêtres, dont les Ciseaux sont l'Enseigne sacré. La conséquence est qu'au lieu de vivre en sages dans la vie, qui est Amour, ils vivent en fous, dans l'Erreur, qui est Haine. Ils suscitent la classe sans nombre des Gueux, car il leur faut des esclaves pour faire à leur place ce qu'ils ne font point¹. Et l'éditeur clôt son livre sur la nouvelle envoyée d'Allemagne que, durant les jours de la Révolution de Paris, soudainement le Professeur Teufelsdröckh s'est évanoui dans l'Espace, après une séance mémorable au cercle de l'Oie Verte, « où il avait fait sur les Saint-Simoniens cette profonde réflexion : « *Encore des gens qui ont découvert, non sans ébahissement, que l'Homme est encore l'Homme, et déjà vous les voyez faire de cette grande Vérité si longtemps oubliée, une fausse application.* »

Toutes recherches du grand Philosophe ont été vaines, cependant l'Éditeur a confiance qu'il reparaitra un jour.

SYMBOLES

« Bienfaitantes efficacités de la Réserve, qui vous dira
 « ou vous chantera ? Le Silence et le Recueillement, — on
 « pourrait encore leur élever des Autels, — si ce temps
 « était constructeur d'autels, — pour leur culte universel.
 « Le Silence est l'élément dans lequel toutes grandes
 « choses façonnent leur harmonie, avant d'émerger
 « enfin, en pleine forme majestueuse, au clair jour de la
 « Vie, où elles vont régner désormais. Non seulement
 « Guillaume le Taciturne, mais tous les hommes remar-
 « quables que j'ai connus, et les moins diplomates, les
 « moins stratégiques d'entre eux, s'abstenaient de
 « bavarder de ce qu'ils étaient en train de créer et de
 « projeter. Oui, et dans tes propres perplexités miséra-
 « bles, toi-même, *tiens seulement ta langue un seul jour ;*
 « combien plus clairs de beaucoup tes desseins et tes

¹ Carlyle écrit au moment du grand mouvement chartiste, qui menace la Constitution anglaise, — et de la Révolution de Juillet. Cf. Musset : *Rolla* — « La terre est aussi vieille..... ».

« devoirs te seront devenus ! Que d'épaves et de décom-
 « bres ces muets ouvriers qui sont en toi ont balayé,
 « pendant que tu laissais à la porte ces bruits intrus ! La
 « parole est trop souvent, non comme le Français la défi-
 « nissait, « l'art de réserver la Pensée » ; mais celui
 « d'étouffer absolument et de suspendre la Pensée, si
 « bien qu'il n'en reste plus à réserver. La Parole aussi
 « est une grande chose, mais elle n'est pas la plus grande
 « chose. Comme le dit l'Inscription suisse, *Sprechen ist sil-*
 « *bern, Schweigen ist gulden* (la Parole est d'argent, le Silence
 « est d'or), ou, comme je l'exprimerais plutôt : — la
 « Parole est du Temps, le Silence de l'Éternité. »

.....
 « Parente aux influences incalculables de la Réserve,
 « et liée à de plus grandes choses encore, est la merveil-
 « leuse action des Symboles. Un Symbole tient de la
 « Réserve et cependant de la Révélation ; d'où, par consé-
 « quent, naît une double valeur, par le fait de l'union du
 « Silence avec la Parole. Et si la Parole est elle-même
 « élevée, en même temps que le Silence est digne et
 « noble, combien expressive sera leur union ! C'est ainsi
 « que par mainte Devise peinte, ou par le simple Emblème
 « d'un Sceau, la plus banale Vérité s'érige devant nous,
 « proclamée avec une puissance toute nouvelle.

« Car c'est ici que la Fantaisie avec son mystique
 « royaume de merveilles, en jouant, pénètre la petite
 « terre prosaïque des Sens, et s'y incorpore. Dans le Sym-
 « bole véritable, dans ce que nous pouvons appeler un
 « Symbole, il est toujours, plus ou moins distinctement
 « et immédiatement, quelque figuration ; quelque révéla-
 « tion de l'Infini. L'Infini y vient se mêler avec le Fini, s'y
 « rendre visible, et pour ainsi dire, tangible, là. Partant,
 « les Symboles guident l'homme, lui commandent, le
 « rendent heureux ou misérable. Il se trouve partout
 « enveloppé de Symboles¹, reconnus ou non comme tels.

¹ Cf. Baudelaire, *Fleurs du Mal* :

« La nature est un temple...

« L'homme y passe à travers des forêts de symboles. »

« L'Univers n'est qu'un immense Symbole de Dieu ; et
 « même si tu veux l'entendre, qu'est-ce que l'homme lui-
 « même, sinon un Symbole de Dieu ? Tout ce qu'il fait
 « n'est-il point symbolique, révélation au Sens de la mys-
 « tique Force par Dieu donnée qui est en lui ; « Évangile
 « de Liberté » que l'Homme, le « Messie de la Nature »
 « prêche, selon ses forces, par actes et paroles ? Point de
 « Hutte qu'il construise qui ne soit le visible corps
 « d'une Pensée ; qui ne porte le vestige visible de choses
 « invisibles ; qui n'ait à la fois une existence transcen-
 « dentale, et une existence réelle.

« A cette catégorie appartiennent toutes les vraies
 « OEuvres d'Art : en elles (si tu distingues une OEuvre d'Art
 « d'un Barbouillage d'Artifice) tu verras l'Éternité dans
 « les yeux du Temps, le Divin rendu visible. Ici aussi, il
 « arrive qu'une valeur extrinsèque se surajoute graduel-
 « lement ; certaines Iliades, et d'autres œuvres analo-
 « gues, ont, en trois mille ans, pris une signification toute
 « nouvelle. Mais plus nobles que toute chose en cette
 « espèce sont les Vies des Hommes héroïques, inspirés de
 « de la divinité : car quelle autre OEuvre d'Art est aussi
 « divine ? Et dans la Mort, dans la Mort du Juste, perfec-
 « tion suprême d'une OEuvre d'Art, ne peut-on discerner
 « un sens symbolique ? Dans ce Sommeil divinement
 « transformé, comme par la Victoire, qui se pose sur le
 « visage chéri qui ne te connaît plus, contemple (si tu
 « le peux dans tes larmes), la confluence du Temps avec
 « l'Éternité, et les rayons de cette dernière qui y trans-
 « paraissent.

« Les plus hauts de tous les Symboles sont ceux qui
 « élèvent l'Artiste ou le Poète jusqu'au rang de Prophètes,
 « et qui rendent tous les hommes capables de recon-
 « naître un Dieu présent, et de l'adorer, lui : je veux
 « dire les Symboles religieux. Bien divers ont été ces
 « Symboles religieux, que nous appelons *les Religions*,
 « selon le degré de culture des hommes, et selon qu'ils
 « pouvaient donner corps, de façon meilleure ou pire,

« au Divin; les uns avec une valeur intrinsèque transi-
 « toire, et le grand nombre n'ayant qu'une valeur extrin-
 « sèque. Si tu demandes à quelle hauteur l'homme s'est
 « élevé de cette manière, regarde notre Symbole le plus
 « divin : Jésus de Nazareth, sa Vie; sa Biographie et ce
 « qui s'en est suivi. La Pensée humaine n'a point encore
 « dépassé ce moment; c'est le Christianisme et la Chré-
 « tienté, Symbole d'un caractère tout perennel et infini,
 « dont le sens à jamais exigera de nouvelles enquêtes et
 « de nouvelles interprétations. »

«
 « Quoi qu'il en soit, de ceci sois certain : si tu veux
 « planter pour l'Éternité, plante alors dans les profon-
 « deurs des facultés infinies de l'homme, son Imagination
 « et son Cœur; si tu veux planter pour l'Année et le Jour,
 « plante alors à la surface de ses facultés superficielles,
 « son Amour-Propre, et son Entendement Arithmétique,
 « ce qui croîtra là. Hiérarque donc, et Pontife du Monde,
 « voilà le nom que nous lui donnerons, au Poète, au Créa-
 « teur inspiré, qui, tel Prométhée, sait former de nou-
 « veaux Symboles, et apporter du Ciel un nouveau Feu
 « pour le placer là. Et de tels hommes ne feront jamais
 « défaut, peut-être en est-il maintenant. Cependant, au
 « train dont vont les choses, comptons-le comme un
 « Législateur et un Sage, celui qui en sait assez pour
 « dire quand un Symbole a vieilli et pour le bannir dou-
 « cement. »

(Chap. III).

LE PHÉNIX

« Appelez-vous ça une Société », s'écrie-t-il encore,
 « — où ne subsiste plus aucune Idée Sociale? Pas même
 « l'Idée d'une Maison commune, mais seulement celle
 « d'un hôtel garni commun encombré? Où chacun, isolé,
 « dédaigneux de son voisin, tourné contre son voisin,
 « agrippe ce qu'il peut saisir, et crie : « C'est à moi » et
 « nomme cela la Paix, parce que, dans la Rixe coupe

« bourse et coupe-gorge, on ne peut se servir de cou-
 « teaux d'acier, mais seulement de couteaux d'espèce
 « bien plus ingénieuse. Où l'Amitié, la Communion, est
 « devenue tradition qu'on ne croit plus, et où notre Cène
 « Sacramentelle la plus sainte est un Repas de Bouge
 « enfumé, avec un Chef pour Évangéliste ? Où votre Prêtre
 « n'a de langue que pour le lèchement de plat, et vos
 « hauts Guides et Gouvernants sont incapables de guider,
 « mais entendent de tous côtés proclamer passionnément :
 « *Laissez-Faire* ; laissez-nous tranquilles avec *vo*tre guide,
 « cette lumière-là est plus sombre que les ténèbres ;
 « mangez votre paie, et dormez ! »

« Ainsi aussi », continue-t-il, « un regard observateur
 « découvre partout ce plus triste des spectacles : Les
 « Pauvres périssent, comme des Bêtes de Somme négli-
 « gées et fourbues, de Faim et de Surmenage ; les Riches
 « périssent encore plus misérablement d'Oisiveté, de
 « Satiété et de Pléthore. Les Supérieurs, — du moins
 « selon le rang, — point honorés des Inférieurs, ou à
 « peine, un peu du bout des lèvres, et comme font les
 « garçons d'auberge qui espèrent compter cela dans la
 « note. Les Symboles jadis sacrés battant de l'aile comme
 « de vides Décors, que les hommes paient à contre-cœur :
 « un Monde qui se disloque, en un mot l'ÉGLISE atteinte
 « d'aphasie, par suite d'obésité et d'apoplexie ; l'ÉTAT
 « réduit à un Poste de Police et gêné pour avoir son
 « salaire. »

« Néanmoins », s'écrie Teufelsdröckh, « qui peut l'em-
 « pêcher ? Qui est là pour attraper les jantes de la Des-
 « tinée, et pour dire à l'Esprit du Temps : Arrière, — je
 « te l'ordonne ! — Il serait plus sage de céder à l'Inévi-
 « table et à l'Inexorable et de compter ceci même pour le
 « mieux. »

« La Société », dit-il, « n'est pas morte : cette Carcasse
 « que vous appelez la Société morte, n'est que sa mor-
 « telle enveloppe qu'elle a dépouillée, pour une plus

« noble; elle-même, à travers des métamorphoses perpé-
 « tuelles, dans un développement de plus en plus beau,
 « doit subsister jusqu'à ce que le Temps aussi se résorbe
 « en l'Éternité. Partout où deux ou trois Hommes Vivants
 « sont rassemblés, là est la Société; ou là elle sera, avec
 « ses savants mécanismes et ses prodigieuses structures,
 « débordant ce petit Globe, et atteignant les hauteurs du
 « Ciel, et les profondeurs de la Gehenne, car toujours,
 » sous l'une ou l'autre figure, elle a deux Révélations
 « authentiques, d'un Dieu et d'un Diable, — c'est-à-dire la
 « Chaire et la Potence. »

(Chap. v.)

FILAMENTS ORGANIQUES

« Dans le sujet vivant », dit-il, « le changement s'opère
 « de coutume graduellement : ainsi, tandis que le ser-
 « pent dépouille sa vieille peau, la peau neuve est déjà
 « formée en dessous. Tu sais peu de choses de la confla-
 « gration d'un Monde-Phénix, si tu imagines qu'il doit
 « d'abord se consumer tout entier, et n'être rien qu'un
 « monceau de cendres mortes, d'où le jeune oiseau surgit
 « par miracle, et s'envole au ciel. Cela se passe bien
 « autrement! En cette Conflagration-Tourmente, la Créa-
 « tion et la Destruction vont de pair : à mesure que les
 « cendres de l'Ancien s'éparpillent, les filaments organi-
 « ques du Nouveau se tissent mystérieusement, et parmi
 « les flots impétueux de l'Élément-Tourmente, naissent
 « des accords d'un mélodieux Chant-de-Mort, qui ne
 « s'achève qu'en accords d'un plus mélodieux Chant-de-
 « Naissance. Mais regarde en cette Conflagration-Tour-
 « mente, de tes propres yeux, et tu verras. »

.....
 « Mais il n'y a pas de Religion? » interroge encore le
 « Professeur « Insensé! Je te le dis, il y en a. As-tu bien
 « considéré que tout réside en cet infini océan d'écume que
 « nous nommons LITTÉRATURE? Des Fragments d'une
 « authentique *Homélitique* d'Église s'y trouvent épars, que

« le Temps triera, et je pourrais t'y désigner des frac-
 « tions même d'une *Liturgie*. Et ne connais-tu pas de
 « Prophète, dans le manteau, l'entourage et le dialecte
 « de ce siècle-ci ? N'en connais-tu point à qui le Divin
 « lui-même s'était révélé, au travers toutes formes les
 « plus basses et les plus hautes du Commun, et par qui
 « le Divin a été, en retour prophétiquement révélé ? N'en
 « connais-tu pas un dans la mélodie inspirée de qui,
 « — en ces jours même de ramassage de loques et de
 « brûlage de loques, la Vie de l'Homme recommence, fut-ce
 « lointainement, à être divine ? J'en sais un, et je le
 « nomme : Goethe.

« Mais toi qui pour le moment n'entres dans aucun
 « Temple, ne te joins à aucun Culte de Psaume ; tu sens
 « bien que, où il n'est point de Prêtre officiant, le peuple
 « périt ? Console-toi ! Tu n'es point seul, si tu as Foi. Ne
 « parlions-nous pas d'une Communion des Saints, invi-
 « sible, pourtant non irréaliste, t'accompagnant et t'em-
 « brassant comme fraternellement, pourvu que tu sois
 « digne ? Leurs Maux héroïques s'élèvent mélodieuse-
 « ment ensemble vers le ciel, hors de toutes terres, et
 « hors de tous temps, comme un *Miserere* sacré ; leurs
 « Actes héroïques aussi, comme un Psaume infini et
 « éternel de Triomphe. Ne dis point non plus que tu n'as
 « point maintenant de Symbole du Divin. L'Univers de
 « Dieu n'est-il point un Symbole du Divin ? L'Immensité
 « n'est-elle point un Temple ; l'Histoire de l'Homme et
 « l'Histoire des Hommes un perpétuel Évangile ? Prête
 « l'oreille, et pour musique d'orgue toujours, comme
 « autrefois, tu entendras le Chœur des Étoiles du
 « Matin. »

(Chap. VII.)

SUPERNATURALISME NATUREL

« Profond a été, et profond est, le Sens des Miracles », ainsi commence avec calme le Professeur, « bien plus

« profond peut-être que nous l'imaginons. Cependant la
 « question des questions serait : Qu'est-ce proprement
 « qu'un Miracle? Pour ce Roi hollandais¹ de Siam, un
 « glaçon aurait été un miracle; quiconque aurait apporté
 « avec lui une pompe à air, et un flacon d'éther vitriol,
 « aurait pu faire un miracle. Et pour mon Cheval, qui,
 « malheureusement, est encore moins scientifique, est-
 « ce que je ne fais pas un miracle, un magique : « Sesame,
 « ouvre-toi ! » — chaque fois qu'il me plaît de donner
 « quatre sous et de lui faire ouvrir une impassable *Schlag-*
 « *baum*, ou Barrière fermée?

« Mais un réel Miracle n'est-ce pas simplement une
 « violation des Lois de la Nature? demandent plusieurs.
 « A qui je répons par cette nouvelle question : qu'est-ce
 « que les Lois de la Nature? Pour moi la résurrection
 « d'un mort ne serait peut-être pas une violation de ces
 « Lois, mais une confirmation; serait une Loi bien plus
 « profonde, étudiée de nos jours pour la première fois,
 « et par la Force Spirituelle exactement comme l'ont été
 « toutes les autres, qui viendrait s'imposer de sa Force
 « Matérielle.

.....
 « Le Système de la Nature! Pour le plus sage, — si
 « vaste est sa vision, — la Nature demeure de profondeur
 « tout *infinie*, d'étendue tout infinie, et toute Expérience
 « d'elle se borne à quelques siècles comptés, et à quel-
 « ques milles carrés. Le cours des phases de la Nature,
 « sur notre petite fraction de Planète, nous est connu;
 « mais qui connaît de quels cours plus vastes ces phases-
 « ci dépendent; sur quel Cycle (de causes) infiniment
 « plus grand, évolue notre petit Épicycle? Pour le Goujon
 « toute fente et tout gravier, toute qualité et tout acci-
 « dent de sa petite Crique native peuvent être devenus
 « choses familières; mais le Goujon comprend-il les
 « Marées de l'Océan, et les Courants périodiques, les Vents

¹ Les Hollandais tentèrent de s'emparer du royaume de Siam au commence-
 ment du xvii^e siècle.

« alisés, et les Moussons, et les Éclipses de Lune; tous
 « agents qui règlent la condition de sa petite Crique, et
 « peuvent de temps en temps (tout à fait *non-miraculeu-*
 « sement) la bouleverser et la renverser. — Ce Goujon
 « est l'Homme; sa Crique est cette Planète Terre; son
 « Océan l'immesurable Tout; ses Moussons et ses Courants
 « périodiques, le Cours mystérieux de la Providence à
 « travers les Eons des Eons. »

« L'Habitude », continue le Professeur, « fait de nous
 « tous des radoteurs. Réfléchis bien, tu trouveras que
 « l'Habitude est le plus grand des Tisserands et qu'il
 « tisse une robe d'air à tous les Esprits de l'Univers,
 « grâce à quoi en vérité, ils habitent avec nous visible-
 « ment, en serviteurs attentifs, dans nos maisons et nos
 « ateliers, — mais leur nature spirituelle est bientôt, à
 « la plupart, à jamais cachée. La Philosophie se plaint
 « que cette Habitude nous encapuchonne dès le commen-
 « cement; que nous fassions toutes choses par Habitude,
 « que nous Croyions même par elle; que nos Axiomes
 « aussi — nous avons beau nous vanter de Libre-Pensée,
 « — ne sont le plus souvent que des Croyances que nous
 « n'avons jamais entendu mettre en question. Mais
 « qu'est-ce que la Philosophie tout entière sinon une
 « continuelle bataille contre l'Habitude; un Effort sans
 « cesse renouvelé pour *dépasser* la sphère de l'aveugle
 « Habitude, et devenir ainsi Transcendental ?

« Mais les plus profondes de toutes les Croyances illu-
 « soires, pour cacher le Merveilleux, et pour maintes
 « autres fins, ce sont vos deux grandes fondamentales
 « Apparences qui enveloppent le monde : — l'Espace et
 « le Temps. Les voilà comme filées et tissées pour nous
 « depuis avant la Naissance même, afin d'habiller notre
 « Moi pour habiter ici, et cependant afin de l'aveugler;
 « elles embrassent tout, universelle toile, trame ou tissu
 « universel, où toutes Illusions moindres, dans cette
 « Existence-Fantôme, se tissent et se teignent. En vain,

« durant que tu es ici sur Terre, tenteras-tu de les
 « dépouiller ; tu ne peux, au mieux, que les déchirer en
 « deux, pour quelques instants, et regarder à travers.

« Et vois-tu là quelque lueur d'IMMORTALITÉ ? O Cieux !
 « La blanche Tombe de notre Bien-Aimée que la Mort prit
 « de nos bras, et qu'il nous a fallu laisser là, derrière
 « nous, elle qui s'élève dans la distance, comme une
 « Borne milliaire s'éloignant tristement pour marquer
 « combien de milles harassants et désolés nous avons
 « continué à marcher seuls, — n'est-elle qu'une pâle
 « Illusion spectrale ? L'Ami perdu, est-il encore mysté-
 « rieusement Ici, de la même façon que nous sommes Ici
 « mystérieusement, avec Dieu ! — Sache cette vérité, que
 « seules les Ombres du Temps ont péri, ou sont péris-
 « sables, que l'Être réel de tout ce qui fut, et de tout ce
 « qui est et de tout ce qui sera, *est* maintenant même et
 « à jamais. Tu peux à loisir méditer cette vérité, si, mal-
 « heureusement, elle te semble nouvelle, durant les
 « vingt ans, ou les vingt siècles à venir, — la croire, tu
 « le dois, — la comprendre, tu ne le peux.

« Ainsi en a-t-il été depuis le commencement, — ainsi
 « en sera-t-il jusqu'à la fin. Une Génération prend pour
 « soi, après l'Autre, la Forme d'un Corps, et, surgissant de
 « la Nuit Cimmérienne, sur l'ordre du Ciel, APPARAÎT. Ce
 « que chacun a de Force et de Feu, il le répand ; l'un
 « tourne la meule, au moulin de l'Industrie ; l'autre
 « gravit en chasseur les cimes alpestres, vertigineuses
 « de la Science ; un autre se fracasse follement en pièces
 « sur les rocs de la Lutte, en guerre avec ses compagnons ;
 « — et puis l'Envoyé du Ciel est rappelé ; son Vêtement
 « Terrestre tombe, et devient bientôt aux Sens mêmes
 « une Ombre évanouie. Ainsi, semblable à quelque train
 « de Céleste Artillerie, sauvagement flamboyant et sau-
 « vagement tournant, tourne et flamboie ce mystérieux
 « GENRE HUMAIN, en des Rythmes Grandioses qui montent
 « lentement et hâtivement se suivent, à travers l'Abîme

« inconnu. Ainsi, semblable à une Armée-Esprit, créée de
 « Dieu, et respirant le feu, nous émergeons de l'Inane;
 « courons en ouragan par la Terre étonnée, — puis
 « replongeons dans l'Inane. Les monts de la Terre se
 « nivellent, — ses mers s'emplissent à notre passage; la
 « Terre qui est morte et n'est que vision, peut-elle résister
 « à des Esprits qui ont réalité et sont vivants? Sur le plus
 « dur diamant la trace de nos pas s'imprime; la der-
 « nière Arrière-Garde de l'Armée lira les vestiges de la
 « première Avant-Garde. Mais de quel lieu? — O Cieux!
 « vers quel lieu? Le Sens Commun ne le sait point; la
 « Foi ne le sait point, si ce n'est que c'est à travers le
 « Mystère vers le Mystère, de Dieu et vers Dieu :

« Nous sommes *de l'étoffe même*
 « Dont les songes sont faits, et notre petite Vie
 « S'achève en un sommeil¹ ! »

(Chap. VIII.)

¹ Shakespeare, *La Tempête*, acte IV, Sc. I.

Prospero. « *We are such stuff*

As dreams are made of, and our little Life
 Is rounded with a sleep ! »

CARACTÉRISTIQUES

(*Characteristics*¹)

(*Edinburgh Review*, 1831.)

Les *Caractéristiques* ouvrent le IV^e vol. des « Mélanges » et furent publiés la même année que *Sartor* fut conçu et écrit. Pousant plus avant la méditation commencée dans les *Signes des Temps* et symbolisée si étrangement dans *Sartor*, Carlyle constate que l'*excès de conscience* caractérise son époque et dénote l'état morbide du corps social. Nous ne vivons plus spontanément, — nous nous écoutons, — nous nous regardons vivre. La relation de l'homme à la vie, à l'Univers s'exprime dans des Recherches, Enquêtes, etc. : — elle est scepticisme et doute. Elle n'est plus comme aux temps héroïques : — foi, action, qui s'exprimaient dans les Religions, Épopées... Or, tout ce qui est grand est inconscient. Le génie, la vertu, comme la santé, sont « toujours un secret pour eux-mêmes ». La Littérature devrait n'être qu'une branche de la Religion ; la Philosophie que la Poésie du Mystère sacré...

(L'HOMME EST ICI, NON POUR POSER DES QUESTIONS,
MAIS POUR FAIRE QUELQUE CHOSE²)

Que cet âge soit celui de la Métaphysique, au sens propre, au sens sceptique Inquisitorial ; qu'il était fatal qu'il en fût ainsi, — voilà ce que nous n'hésitons pas à considérer comme un malheur. Il dépend de causes nombreuses que l'Arène de l'Activité libre ait, depuis longtemps, été en se rétrécissant, et celle de la Recherche sceptique en devenant de plus en plus universelle et de

¹ *Critical and Miscellaneous Essays*, vol. IV. Écrit à Londres, dans l'hiver 1831-32, pendant un séjour qu'y fit Carlyle, à la recherche d'un éditeur pour *Sartor*.

² Les titres entre parenthèses sont du traducteur.

plus en plus troublante. La Pensée conduit non pas à l'Acte, mais dans le Chaos sans bornes, et, dévoratrice de soi-même, elle engendre la monstruosité, les fantômes, les chimères aux langues de feu. Une Spéculation profitable serait celle-ci : « Que faut-il faire, et comment faut-il le faire ? » Mais à peine s'agit-il pour nous du : « Qu'est-ce qu'on peut entrevoir ? » Pendant plusieurs générations, toute Philosophie a été une question pénible, captieuse, hostile, regardant toutes choses dans les Cieux au-dessus, et dans la Terre au-dessous. — « Pourquoi êtes-vous là ? » Tant qu'enfin il en résulte que la valeur et l'authenticité de toutes choses semblent douteuses ou niables ; notre meilleur effort doit se dépenser improductivement non à œuvrer, mais à nous assurer et à savoir si nous devons même œuvrer du tout. Le doute, qui, comme on l'a dit, toujours plane à l'arrière-plan de notre monde, s'avance maintenant au milieu et en avant de nous ; et sur lui, pour le moment, nulle belle peinture de Vie ne se peut peindre ; mais la sombre toile d'air flotte seule autour de nous, troublant nos regards et attardant nos pas.

Néanmoins, doute qui veut, l'homme est en fait ici, non pour poser des questions, mais pour faire quelque chose ; en ce temps, comme en tous temps, ce doit pour lui être le pire des maux, que sa faculté d'Action demeure inexercée, tandis que seule fonctionne sa faculté de Recherche sceptique. Conséquemment celui qui considère le monde dans son ensemble et qui compare le Passé avec le Présent, celui-là peut trouver que la condition pratique de l'homme à notre époque est des plus désolantes, chargée de maux qui, à un degré considérable, sont d'un genre particulier. A aucune époque la vie de l'homme ne fut ce qu'il appelle une vie heureuse ; et à aucune époque elle ne peut l'être. Un rêve perpétuel le hante, de Paradis, et de quelque luxuriant Pays de Cœcagne, où les ruisseaux seraient de vin, et où les arbres se courberaient du poids de viandes toutes rôties, mais c'est pur rêve, rêve impossible. La douleur, le

démenti, l'erreur ont sur cette Terre leur gîte tout perennel, et même indispensable. Le travail n'est-il point le patrimoine humain ? Et quel travail est joyeux sur le moment et non pénible ? Le travail, l'effort, c'est l'interruption même de bien-être que l'homme s'imagine trop follement être son bonheur ; et pourtant, sans travail, il n'y aurait ni bien-être, ni loisir, même concevables. Ainsi le Mal, ce que nous appelons le Mal, doit exister tant que l'homme existe ; le Mal, dans le sens le plus large que nous lui puissions donner, est justement la sombre matière désordonnée, d'où la Libre Volonté humaine a à créer un édifice d'Ordre et de Bien. Toujours il faut que la Douleur nous excite au Travail, et c'est seulement dans le libre Effort que nous pouvons imaginer pour nous quelque joie.

(TOUT GRAND CHANGEMENT EST LE PRODUIT DE RES-
SOURCES ACCRUES)

Dans le Changement, donc, il n'est rien de terrible, rien de surnaturel ; au contraire, le Changement est de l'essence même de notre destin et de notre vie ici-bas. Aujourd'hui n'est point hier ; nous-mêmes changeons ; comment nos Actions et nos Pensées, si elles doivent toujours être ce qu'il faut, resteraient-elles toujours les mêmes ? Changer, en fait, est une douleur, et pourtant une perpétuelle nécessité ; et, si le Souvenir a sa puissance et sa valeur, l'Espérance a aussi les siennes. En outre, si nous y regardons bien, est-ce que tout Dérangement, toute nécessité de grand Changement, — considéré en soi comme un tel mal, — est autre chose que le simple effet de *ressources accrues*, que les anciennes *méthodes* ne peuvent plus régler ? autre chose qu'une richesse nouvelle que les vieux coffres ne sauraient plus contenir ? Qu'est-ce, par exemple, qui en ces jours fait éclater les liens des anciens Systèmes Politiques, et trouble l'Europe entière de la peur du Changement,

sinon ceci : — l'accroissement des ressources sociales, que les anciennes méthodes sociales ne savent plus administrer de satisfaisante façon ? La nouvelle omnipotence de la Machine à Vapeur fend d'autres rochers que ceux du sol. Nos détresses économiques, ces Conflagrations de basse-cour elles-mêmes, la plus effroyable démente de notre démente époque, n'ont-elles pas leur origine aussi en ce qui est gain véritable : gain d'Hommes, de Force Humaine ; à proprement parler, sur une Planète comme la nôtre, le plus précieux de tous les gains ? Il est donc vrai encore que les anciennes méthodes d'administration ne suffiront plus. Les millions d'êtres indomptables, emplis de vieille énergie et de feu saxons, doivent-ils gésir dans ce Coin Occidental, s'étouffant les uns les autres, comme dans un Trou-Noir de Calcutta, tandis que toute une Terre fertile et non affermée, que désole l'absence de charrue, s'écrie : « Venez et cultivez-moi, — venez et moissonnez-moi » ? Si les anciens Capitaines ne peuvent plus conduire, qu'on en cherche de nouveaux, car l'obstacle n'est point de nature, mais d'artifice : le Trou-Noir de la Calcutta d'Europe n'a point de murs, sauf d'air et de papier. Ainsi donc, le Septicisme lui-même, avec ses innombrables fléaux, qu'est-il autre chose que le fruit amer d'un accroissement des plus précieux, celui de la Science ; fruit qui, lui non plus, ne gardera pas toujours son amertume ?

(MÉCANISME ET RELIGION)

Mais si, d'un autre point de vue, l'Utilitarisme ou le Radicalisme, ou la Philosophie Mécaniste, ou ce qu'on voudra l'appeler, a encore sa longue tâche à faire, nous pouvons néanmoins le percer de nos regards et voir au delà. Dans les meilleurs cerveaux, même parmi nous, Anglais, il est devenu suranné, comme il l'est devenu, dans d'autres pays, et dans de pareils cerveaux, depuis quarante et même cinquante ans. Quel esprit sérieux parmi les Fran-

çais, par exemple, rêve maintenant que les hommes puissent être gouvernés par des « constitutions », par la plus ingénieuse mécanisation des Intérêts Personnels, et par tous équilibres concevables de freins et de balances, en un mot, par la meilleure solution possible de ce problème absolument insoluble et impossible : — *Étant donné un monde de Fripons, tirer une Honnêteté de leur Action unie ?* Assez d'expérimentations de ce genre n'ont-elles pas été faites devant toute l'Europe, et trouvées en défaut, lorsque, en ce jour du jugement dernier de la France, la lave déchainée de la Passion humaine déchira les minces écorces de l'Habitude et déborda, monstre dévorant, comme en océans de Feu Inférieur. Quelle « Constitution », d'ingénieuse conception, constitutionnelle, républicaine, démocratique, sans-culottique fut capable d'enchaîner la furie de ce cratère ? Toutes les Constitutions ne flambèrent-elles point, comme le papier qu'elles étaient, dans ses tourbillons de laves, tandis que la mer de feu continuait à faire rage plus féroce que jamais ? Ce n'est point par le Mécanisme, mais par la Religion ; non par l'Intérêt personnel, mais par la Loyauté, que les hommes sont gouvernés et gouvernables.

(QUOI QUE TA MAIN TROUVE A FAIRE, FAIS-LE
DE TOUTE TA FORCE)

Celui qui a des yeux et un cœur peut dire, même aujourd'hui : Pourquoi tremblerais-je ? La Lumière est venue dans le monde ; pour ceux qui chérissent la Lumière, comme la Lumière veut être chérie, — d'un Amour infini, qui peut tout faire, tout souffrir. Quant au reste, que cette vaine lutte pour lire le Mystère de l'Infini cesse de nous déchirer. C'est un mystère dont, à travers tous les siècles, nous ne lirons ici qu'une ligne, et là une autre ligne. Ne savons-nous point déjà que le nom de l'Infini est Bonté, — est Dieu ? Ici, sur la Terre, nous

sommes comme des Soldats¹, combattant sur une terre étrangère, qui ne comprenons point le plan de la campagne et n'avons point besoin de le comprendre, voyant clairement ce qui est à faire auprès de nous. Faisons-le comme des Soldats, avec soumission, avec courage, avec une joie héroïque. « Quoi que ta main trouve à faire, fais-le de toute ta force. » Derrière nous, derrière chacun de nous, Six Mille Ans d'Effort humain, d'humaine Conquête ; devant nous le Temps illimité, avec ses Continents et ses Eldorados, encore incréés, inconquis, que nous avons, oui, nous, à conquérir, à créer ; et du sein de l'Éternité brillent pour nous les guides célestes des Étoiles.

« Mon patrimoine, qu'il est vaste et beau !

« Le Temps est mon beau champ de semailles, et c'est du Temps que je suis héritier². »

¹ Cf. Alfred de Vigny, — mais d'un point de vue tout autre : Vigny étant athée.

² Goethe.

QUATRIÈME PARTIE

THOMAS LE DOUTEUR (1834-1843)

« Et j'étais Thomas le *Douteur*, le Non-espérant; jusqu'à présent le seul Demi-croyant, en moi-même et mes opulences sans prix. »

(*Reminiscences*, I.)

Le séjour à Craigenputtock ne pouvait être définitif. Il devait, à la longue, par son extrême isolement, impressionner morbide-ment des natures délicates comme celles de Carlyle et de sa femme. Le besoin de la grande cité londonnienne se faisait sentir aussi à un homme sans cesse occupé du mouvement des idées modernes. Le modeste fermage de Craigenputtock suffisait à peine, en outre, aux nécessités matérielles. Enfin, bien que le nom de Carlyle eût déjà fait quelque bruit, ses ouvrages ne se vendaient point. Il semblait que la renommée se refusait à chercher un prophète, si grand fût-il, parmi les landes et les marais d'Écosse. Toutes ces raisons firent que, presque soudainement, en 1834, Carlyle se décida à chercher un logement à Londres.

Riche de trois mille francs à peine (« bon pour jusqu'à ce que *French Revolution* soit achevée¹ »), le ménage Carlyle vint donc habiter une assez élégante maison à deux étages au n° 5 (aujourd'hui n° 24) de Cheyne Row, Chelsea, — faubourg de l'ouest de Londres, sur le bord de la Tamise. Carlyle devait vivre là, les quarante-sept dernières années de sa vie.

« Je me rappelle bien mon départ (milieu de mai 1834) », disent les notes hâtives et douloureuses de ses « Souvenirs », écrites en 1866, après la mort de sa femme. — « Elle (Mrs Carlyle) restant pour surveiller l'emballage et l'arrangement; en « carriole, moi, pour la dernière fois, avec maintes pensées « (oubliées, celles-ci)... Route de Londres, toute la nuit et tout

¹ *Reminiscences*, vol. II.

« le jour (je crois), — des gens de la Trades Union processionnant
 « dehors (« Aidez-nous; qu'est-ce que notre sublime Bill de
 « Réforme, autrement? » pensaient-ils) —, et moi, gravement,
 « saluant un groupe d'entre eux, je me souviens, et recevant
 « grave réponse de celui qui les conduisait¹. »

Après quelques recherches et hésitations, Carlyle, aidé par le gracieux poète et publiciste libéral, Leigh Hunt, qui habitait Chelsea, finit par louer le n° 5 de Cheyne Row, et fit venir sa femme à Londres.

« Nous passâmes tout le long de Belgrave Square, jusqu'ici,
 « avec notre servante, notre plus libre bagage, nous-mêmes, et un
 « petit oiseau des Canaries (« Chico », — qu'Elle avait emmené avec
 « elle de Craigenputtock); une seule voiture de louage roulait
 « avec nous tous. Chico, à Belgrave Square, se mit à chanter,
 « ce que nous primes pour un bon augure. Nous tous essayions
 « d'être gais (Elle n'avait pas d'effort à faire pour essayer); mais
 « nous avions brûlé nos vaisseaux, et au fond l'affaire était grave.
 « Je ne me rappelle pas notre arrivée à cette porte, mais bien la vie
 « gaie de Bohèmes que nous eûmes ici parmi les fatras et les
 « menuisiers durant les trois jours commençants...

« Et Ici nous passâmes nos trente-deux années de rude bataille
 « contre le Destin; rudes, mais non tout à fait sans victoire
 « quand Elle me quitta, comme dans son Char même de feu du
 « Ciel!² »

Leigh Hunt fut le premier compagon des premières soirées. Puis vinrent John Stuart Mill, John Sterling, Miss Harriet Martineau, Mazzini, Tennyson, George Eliot, George Lewis, Browning et sa femme et surtout Ruskin qui devait être son plus grand disciple.

Plus tard de grands personnages de l'aristocratie tinrent à honneur de venir visiter le grand historien.

¹ *Reminiscences*, vol. II.

² *Idem*.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

(*French Revolution*)

A peine arrivé à Chelsea, Carlyle se remit au travail, il reprit la même vie de solitude, de méditation et de labeur. Ses études sur *Diderot* (*Foreign Quarterly Review*) et sur le *Comte Cagliostro* (*Frasers Magazine*) réunies toutes deux dans le volume V des *Mélanges*, et parues en 1833, lui firent concevoir l'idée d'écrire une histoire de la Révolution française. Stuart Mill avait réuni d'importants documents dans le même dessein. Il s'en départit généreusement par admiration pour le génie de son ami. Ce fut une tâche sombre et farouche (*stern and grim*), qui dura jusqu'en janvier 1837.

Le manuscrit du premier volume était achevé au printemps de 1835, et Carlyle le prêta à Stuart Mill, qui, à son tour, le passa à Mrs Taylor. Une servante de celle-ci, par mégarde et ignorance, prit ces libres feuillets pour en allumer son feu. Le soir même, Stuart Mill vint rapporter le malheur à Carlyle.

« Combien je me souviens encore de ce soir où il (Stuart
« Mill) vint nous dire, pâle comme le spectre d'Hector, que mon
« malheureux premier volume était brûlé! Ce fut comme une
« sentence de mort pour tous deux; il nous fallut avoir l'air de
« le prendre à la légère, si morne et affreuse était son horreur (à
« lui), et essayer de causer d'autres choses. Il resta trois mortelles
« heures, ou presque; son départ fut un soulagement pour nous.
« Oh! l'éclat de sympathie que ma pauvre chérie me donna alors;
« jetant ses bras autour de mon cou, et ouvertement désolée,
« affligée et encourageante comme un autre et plus noble moi-
« même. Sous le Ciel il n'est rien de plus beau. Nous veillâmes
« tard à causer: « doit être écrit de nouveau », ma ferme parole
« et résolution à Elle. Ce qui se trouva être une tâche telle que
« je n'en ai jamais tenté avant ou depuis. J'achevai d'écrire la
« *Fête des Piques* (vol. II) et puis y vins, — trouvai la chose
« presque impossible durant environ une quinzaine... Mill fut
« de libéral repentir, m'envoya deux cents livres (5.000 fr.) (un
« ou deux jours après), dont je gardai cent livres (coût réel de
« la maison pendant que j'avais écrit le volume brûlé); sur quoi

« il m'acheta une *Biographie Universelle*, que j'eus reliée, et que
 « j'ai encore. Souhaite de pouvoir trouver un moyen de faire le
 « maintenant très macéré, changé et fanatisé John Stuart Mill,
 « reprendre ses 100 livres, — mais je crains qu'il n'y ait pas
 « moyen !... Je fus fort diligent, très désespéré (« espoir déses-
 « péré »), — écrivis mes deux pages (folio — peut-être quatre ou
 « cinq d'impression), jour par jour ; puis vers deux heures après-
 « midi, me promenais ; toujours accablé, farouche d'humeur ; par-
 « fois avec un sentiment non rebelle ou impie contre Dieu Très
 « Haut, — mais autrement trop semblable à celui de Satan.

« J'avais quelque conviction que le Livre valait quelque chose,
 « — une presque constante persuasion que ce n'était pas moi
 « qui le pourrais faire mieux. Une ou deux fois parmi la file des
 « équipages au Coin d'Hyde Park, je me rappelle sombrement
 « songeant : « Oui, et peut-être nul de *vous* ne pourrait faire ce
 « à quoi je suis ! » Mais en général mon sentiment était : « Je
 « vais finir ce Livre, le jeter à vos pieds ; acheter une carabine
 « et une pelle, et me retirer dans les Solitudes Transatlantiques,
 « — loin des humaines mendicités et vilénies ! » Ceci contenait
 « pour moi une espèce de consolation ; pourtant je savais toujours
 « aussi, à l'arrière-plan, que cela n'irait pas pratiquement. Bref,
 « mon système nerveux était devenu terriblement irrité et
 « enflammé avant que j'aie tout à fait fini ; et mon désir était
 « intense au delà d'expression d'en avoir fini. Le dernier para-
 « graphe, je me souviens bien comme je l'écrivis : en haut dans
 « le salon, et qui était alors, et qui est maintenant, mon cabinet
 « de travail ; à côté d'*Elle* là, un soir gris (été, je suppose), tôt
 « après le thé peut-être ; — et après cela, avec son cher salut
 « sur moi, je sortis. J'avais dit avant de partir : — « Ce qu'ils
 « feront de ce Livre, Ma Jeannie chère, nul ne sait, — mais ils
 « n'ont pas eu en deux cents ans un Livre qui est venu plus vrai-
 « ment du cœur même d'un homme ; et donc qu'ils le piétinent de
 « pieds et de sabots, comme *ils* croient le mieux. — Bah ! Bah !
 « ils ne peuvent piétiner cela ! » avait-elle joyeusement répondu ;
 « car sa propre louange (je pense qu'elle avait toujours lu régu-
 « lièrement après moi), surtout au volume III, était ferme et réso-
 « lue¹. »

Histoire, épopée, drame, — comment nommer ce merveilleux
 livre, où vingt-cinq millions d'individus surgissent, des plus
 petits aux plus grands, dans le flamboiement de l'incendie de
 toute la France, et où quinze siècles de gloire, de fastes, de
 hontes et de misères, s'éclairent et s'abiment en la soudaine
 frénésie de la révolution ! Et lequel est le plus grand, — de l'his-
 torien, de l'artiste ou du poète, en l'âme de celui qui écrivit ce
 livre ? Ame ardente, âme de flamme, frémissante des mille pas-

¹ *Reminiscences*, vol. II.

sions géantes qu'elle représenté. Impartiale, non pour ne point sentir, mais pour éprouver d'une même intensité toute angoisse ou tout enthousiasme; — et savante d'une telle science, d'une telle prodigieuse expérience; — et si sûre en tant de documents, d'événements, de faits, — de choisir et d'assembler, d'animer d'une vie vraie; si sûre aussi que cet « événement des événements » est *divin*, s'il ruine à tout jamais les mensonges et les vices et les incroyances du passé; et en appelle aux vérités, aux vertus, aux croyances éternelles: — est *démoniaque*, s'il est anarchie de passions et d'instincts qu'un tyran va dompter comme des fauves.

IDÉAUX RÉALISÉS

Considérez toutefois que de tous les biens terrestres et spirituels de l'homme, les plus nobles sont incomparablement ses Symboles, divins, ou semblant tels. C'est sous eux qu'il marche et qu'il combat, avec une victorieuse assurance, en cette bataille de la vie; ils sont ce que nous pouvons appeler : ses Idéaux Réalisés. De ces Idéaux réalisés, laissant de côté les autres, examinez ces deux-ci seulement : son Église, ou Guide spirituel; — son Roi, ou Guide temporel. L'Église, quel mot c'était là, plus riche que Golconde et que les trésors du monde ! Au cœur des plus lointaines montagnes s'élève la petite chapelle; les Morts sommeillent tous autour d'elle, sous leurs blanches pierres de souvenirs, « dans l'espérance d'une heureuse résurrection ¹ » : — Tu ne serais qu'un pauvre hère, — ô Lecteur, si jamais à aucune heure (au minuit plaintif, par exemple, quand une Chapelle semblable se dressait comme un spectre dans le ciel, et quand l'Être était comme enseveli dans les Ténèbres), elle ne t'a parlé à toi, — de choses ineffables, et qui allèrent jusqu'à l'âme de ton âme. Il était fort, celui qui avait une Église, ce que nous pouvons appeler une Église; grâce à elle, et quoique « au centre des Immensités, au confluent des Éternités, » il était viril envers Dieu et l'homme. L'Univers vague et sans rives lui était devenu une ferme cité, une demeure

¹ Liturgie anglicane : Office des morts.

qui lui était familière. Telle était la vertu de la Croyance, de ces mots, bien dits : *Je crois*. Ils purent bien, les hommes, vanter leur *Credo*, et lui élever les Temples les plus majestueux, et révéler ses Hiérarchies, lui payer la dime de leur subsistance ; il valait qu'on vécût et qu'on mourût pour lui.

Ce ne fut point non plus un moment peu considérable, celui où des hommes sauvages et armés élevèrent Le Plus Fort d'entre eux sur le trône-bouclier, et dans le fracas des armures et des cœurs, dirent solennement : « Sois, toi, notre Plus Fort Reconnu ! » Dans la personne de ce Plus Fort Reconnu (bien nommé King [Roi] *Könning*, — (Can-ning, ou Homme qui était Capable), quel Symbole leur était désormais manifesté, — qui préfigurait les destinées du monde ! C'était le Symbole de la vraie Direction, en retour de l'Obéissance aimante ; c'était, s'il l'entendait bien, le premier besoin de l'homme. Ce Symbole pourrait bien aussi être dit sacré, car le respect que nous portons à ce qui est supérieur à nous, ne revêt-il point indestructiblement un caractère sacré ? C'est aussi pour la même raison qu'il était vrai de dire qu'un droit divin résidait dans la personne du Plus Fort Reconnu, comme cela se pouvait assurément de la part du Plus Fort, Reconnu ou non, — si l'on considère *qui* l'avait fait fort. Voilà donc comment, au milieu de désordres et de hideurs inexprimables (car toute croissance est confuse), grandit cette Royauté, avec cette Loyauté qui l'environne ; elle grandit mystérieusement, subjuguant et assimilant (car un principe de Vie était en elle), jusqu'à ce qu'elle parvint à la taille du monde, et se posât comme un des Faits premiers de notre moderne existence. Un Fait tel, que Louis XIV, par exemple, put répondre au Magistrat qui lui faisait des remontrances par : « *L'État, c'est moi !* » et avoir pour réplique le silence et des regards confondus. C'est là que le hasard et la prévision ; que vos Louis XI, avec leur Vierge en plomb dans leur ruban de chapeau, leurs roues de torture, et leurs coniques oubliettes (mangeuses d'hommes), sous les pieds ; — vos Henri IV avec leurs

prophéties de millenium social, « quand tout paysan aurait sa poule au pot » ; — et enfin, la fécondité de cette très féconde Existence terrestre (dite de Bien et de Mal), avaient amené ce Fait, en matière de Monarchie. Merveilleux ! Touchant quoi, ne pouvons-nous dire encore que, dans l'énorme masse de Mal, qui roule et monte, il est toujours quelque Bien emprisonné qui travaille, qui travaille vers la délivrance et le triomphe ?

Comment de tels Idéaux se réalisent et croissent merveilleusement du sein de l'informe et perpétuelle fluctuation chaotique de la Réalité ; c'est ce que l'Histoire Mondiale, si elle enseigne quelque chose, doit nous enseigner. Comment ils croissent, et après la lente croissance orangeuse, fleurissent en leur maturité, en leur perfection, et puis vite (car la fleur est brève), tombent en ruine, tristement déchoient et s'écroulent ou s'abattent, et bruyamment, ou sans bruit disparaissent. Si brève est la fleur ; telle la fleur du Cactus centenaire, qui, après un siècle d'attente, brille quelques heures ! Ainsi du jour où le rude Clovis, au Champ de Mars, aux yeux de toute une armée, dut fendre rétributivement la tête de ce rude Franc, d'une brusque hache de combat, avec ces sauvages paroles : « C'est ainsi que tu as fendu le vase (de Saint-Remi et le mien) à Soissons¹ », de ce jour-là, à Louis-le-Grand, et à son « *l'État, c'est moi* », on compte douze cents ans ; et le Louis qui suit immédiatement, meurt et tant de choses meurent avec lui ! Pareillement, si le Catholicisme, avec et contre la Féodalité (mais *non pas* contre la Nature et sa Générosité), nous donne, à nous Anglais, un Shakespeare et une Ère de Shakespeare, et produit ainsi une floraison de Catholicisme, — ce ne fut que lorsque le Catholicisme lui-même, dans la mesure où la Loi le pouvait abolir, eut été aboli chez nous.

Mais que dire de ces siècles de décadence où nul Idéal ne croît, ni ne grandit ? où la Croyance et la Loyauté s'en

¹ Cf. Ruskin : *La Bible d'Amiens*, chap. II, « Sous le Drachenfels ». (Traduction française, M. Proust, Mercure de France.)

sont allées, et où ne restent d'elles que l'affectation et le faux écho ; où toute Solennité est devenue Parade, et où la Foi de toutes personnes en autorité est devenue une de ces deux choses : Stupidité ou Machiavélisme ? Hélas ! à de tels siècles l'Histoire Mondiale ne peut prendre intérêt ; il faut les restreindre de plus en plus, et finalement les supprimer des Annales de l'Humanité ; les y effacer comme apocryphes, — car tel est, en vérité, leur caractère. Siècles infortunés ; où, plus qu'en jamais aucun, c'est un malheur de naître. Naître, et n'apprendre de la tradition et de l'exemple, que ceci : que l'Univers de Dieu est l'Univers de Bélial, et un Mensonge ; que le « Charlatan Suprême » est le hiérarque des hommes ! En cette foi très lamentable, n'avons-nous pas vu vivre, cependant, des générations entières (deux et parfois même trois générations successives) ; vivre ce qu'elles appellent vivre, et s'évanouir, sans chance de réapparaître ?

C'est en un tel siècle de décadence ou qui se hâtait vers la décadence, que notre pauvre Louis était né. Qu'on accorde aussi que si la Monarchie française ne devait plus, par loi de Nature, vivre longtemps, — de tous les hommes il était le plus fait pour presser la Nature. La Fleur de la Royauté française telle celle du Cactus, a donc, en conséquence, fait un surprenant progrès. En ces jours de Metz, elle rayonnait encore de tous ses pétales, bien que ternie par des Régents Orléans et des *Roués* Ministres et Cardinaux ; mais à cette heure, en 1774, nous la voyons dépouillée, et sa vertu s'en est presque toute allée.

Déchirant spectacle en vérité, celui de ces mêmes « idéaux réalisés », pris à part l'un de l'autre, ou tous ensemble ! Cette Église qui, au temps de sa frondaison, il y a sept cents ans, pouvait faire attendre un Empereur nu-pieds, en chemise de repentir, trois jours dans la neige, s'est vue vieillir durant des siècles ; s'est vue réduite même à oublier d'anciens projets, d'anciennes hostilités, et à mêler ses intérêts à ceux de la Monarchie. Sur cette puissance plus jeune volontiers elle étayait sa décrépitude, et toutes deux, désormais, vont se sou-

tenir et tomber ensemble. Hélas! la Sorbonne siège là, en son antique demeure; mais elle ne marmotte qu'un jargon de radotage, et elle ne dirige plus les consciences des hommes. Ce n'est pas la Sorbonne, c'est les *Encyclopédies*, la *Philosophie*, et qui sait l'innombrable multitude sans nom de prompts Écrivains, de Chanteurs profanes, de Romanciers, Acteurs, Disputeurs et Pamphlétaires, qui maintenant forment la Direction Spirituelle du Monde. Perdue aussi la Direction Pratique du monde, ou bien elle a glissé aux mêmes mains entremêlées. Qui est-ce que le Roi (*King*, — *Homme Capable*, appelé aussi *Roi*, *Rex*, ou Directeur) guide maintenant? ses propres chasseurs et piqueurs : quand il ne doit point y avoir chasse, on dit bien : *Le roi ne fera rien*¹. Il vit et il traîne là, parce qu'il est vivant, là, et que nul n'a encore mis les mains sur lui.

Tels sont les pasteurs du peuple : Et maintenant comment va le troupeau? Le troupeau, comme il est inévitable, va mal, et même pire. On ne le paît pas; on le tond seulement, régulièrement. On l'envoie chercher, pour faire la tâche des édits, pour payer les taxes des édits; pour engraisser les champs de bataille (appelés « le lit d'honneur »), de son corps, en des querelles qui ne sont point siennes; ses mains et sa peine sont à tout homme, sauf à lui-même qui n'a rien, ou peu de chose. Pas d'instruction, pas de consolation, pas d'aliments; s'user dans une stagnation d'épaisse nuit, de dénuement et d'opposition sordides, — voilà le lot de millions de gens : *peuple taillable et corvéable à merci et miséricorde*². En Bretagne, un jour, on s'est soulevé la première fois qu'on a introduit les Horloges à Pendule, — croyant que cela avait quelque rapport avec la *gabelle*³. Paris a besoin d'être périodiquement nettoyé par la police, et il faut envoyer promener par l'espace, — pour un temps,

¹ *Mémoires sur la Vie Privée de Marie-Antoinette*, par M^{me} Campan. (Paris, 1826, I, 12), (Note de Carlyle.)

² En français dans le texte.

³ *Idem*.

— la horde de ses vagabonds affamés.

Remarquons toutefois comment, du sein des décombres et des poussières de cette Chute universelle, de nouvelles Puissances se façonnent, conformes au temps nouveau et à ses destins. Outre l'ancienne Noblesse, originairement de Batailleurs, il est une nouvelle Noblesse reconnue, de Juristes, dont voici le Grand Jour venu, le glorieux jour de bataille. Il est encore une Noblesse non reconnue, de Commerce, — de puissance assez respectable, avec de l'argent dans sa poche. Enfin, plus puissante que toutes, la moins reconnue de toutes, la Noblesse de la Littérature, sans fer le long de la cuisse, sans or dans la poche, mais avec la « grande faculté Thaumaturgique de la Pensée » dans la tête. Le Philosophisme français s'est levé : en ce petit mot que de choses nous enveloppons ! C'est ici, en fait, le symptôme cardinal, à proprement parler, de toute l'immense épidémie. La Foi s'en est allée, le Scepticisme est venu. Le Mal abonde et s'accumule ; nul n'a de Foi pour lui résister, pour l'amender, pour commencer par s'amender soi-même ; il faut même qu'il s'accumule encore. Tant qu'une apathie sans âme et l'inanité sont le partage des Grands, que la misère et le croupissement sont celui des Petits, et que la peine universelle est très certaine, quoi d'autre est certain ? Qu'on ne peut croire un Mensonge ! Le Philosophisme ne sait que ceci ; et son autre croyance est surtout que, en toutes matières spirituelles, suprasensibles, aucune Croyance n'est possible. Malheureux ! Pis encore, car jusqu'ici la contradiction d'un Mensonge est une certaine espèce de Croyance ; mais le Mensonge avec ses contradictions une fois chassé, que restera-t-il ? Les Cinq Sens inassouvis resteront, et le sixième Sens, insatiable (celui de la vanité), toute la nature *démoniaque* de l'homme restera, — déchainée pour faire rage aveuglément sans règle ou règne ; sauvage avec tous les instruments et toutes les armes de la civilisation ; spectacle nouveau dans l'Histoire.

(Vol. I, livre II, chap. II.)

FAITES LA CONSTITUTION

C'est peut-être ici le lieu d'établir, avec un peu plus de précision, ce que ces mots *Révolution française*, vont signifier, car, à parler rigoureusement, ils peuvent avoir des sens aussi nombreux qu'il y a de gens qui les prononcent. Toutes choses sont en révolution, elles changent d'instant en instant, et ce changement devient perceptible d'époque en époque. Dans ce Monde du Temps où nous sommes, il n'existe vraiment rien qui ne soit révolution et mutation, et même rien ne peut se concevoir d'autre. Révolution, répliquez-vous, signifie changement *plus prompt*. Sur quoi on peut encore demander : Combien prompt ? A quels points précis de ce cours variable qui varie de rapidité, mais ne peut s'arrêter jamais que quand le Temps lui-même s'arrête, commence et finit la révolution ? Quand cesse-t-elle, et quand le redevient-elle ? C'est une question qui dépendra du plus ou moins d'arbitraire de la définition.

Pour nous, nous répondons que Révolution Française signifie ici la Rébellion, ouverte et violente, et la Victoire de l'Anarchie déchainée, en face de l'Autorité corrompue et usée ; c'est l'Anarchie qui brise sa prison, qui s'élance des Profondeurs infinies, et déferle irrépressible, immesurable, enveloppant un monde, précipitant ses crises de fièvre frénétique, jusqu'à ce que la frénésie se soit épuisée elle-même, jusqu'à ce que les éléments d'Ordre nouveau qu'elle recélait (car toute Force en recèle), s'étant développés, l'Irrépressible soit, sinon réincarcéré, du moins dompté, et qu'enfin ses énergies démentes soient contraintes à servir à leur fin comme des énergies rationnelles et ordonnées. Car de même que des Hiérarchies et des Dynasties de toutes espèces, Théocraties, Aristocraties, Autocraties, Dupocraties, ont gouverné le monde, de même il était marqué dans les décrets de la Providence que cette même victorieuse Anarchie : Jacobinisme,

Sansculottisme, Révolution française, Horreurs de la Révolution française, — ou de quelque autre nom que les mortels la nomment, aurait son tour. La « furie destructive » du Sansculottisme, voilà ce que nous contons, n'ayant malheureusement pas de voix pour chanter.

Certes, l'Événement est grand ; plus, il est *transcendantal* ; il dépasse toutes les règles, toute expérience ; il est le couronnement des Événements de nos Temps Modernes. Car ici encore, de la façon la plus inattendue, revient l'antique Fanatisme, en manteau neuf et très neuf ; et miraculeux, comme l'est tout Fanatisme. Appelons-le le Fanatisme de « en finir avec les formules : — *de humer les formules*¹ ». Le monde des formules, le monde *formé*, réglé, ce qu'est tout le monde habitable, doit fatalement haïr ce Fanatisme comme la mort, doit le combattre à mort. Le monde des formules doit le dompter, ou bien, s'il y manque, il faut qu'il meure en l'exécrant, en l'anathématisant ; mais il ne peut pas en aucune façon l'empêcher d'être, et d'avoir été. Les anathèmes sont là ; et la Chose miraculeuse est là.

D'où vient-elle ? Où va-t-elle ? Ce sont là des questions ! L'âge des Miracles s'était évanoui dans les lointains, comme une tradition incroyable, et même l'âge des Conventionalités vieillissait, et l'Existence de l'Homme depuis de longues générations reposait sur de pures formules qui s'étaient vidées au cours du temps ; et il semblait que nulle Réalité n'existait plus, mais seulement les Fantômes des Réalités, et que l'Univers de Dieu était surtout l'œuvre du Tailleur et du Tapissier, et que les hommes étaient des masques de toile qui s'en allaient hochant la tête et grimaçant ; — tout à coup la Terre s'ouvrit et parmi la fumée du Tartare et l'éclat rutilant des flammes, surgit le Sansculottisme à mille têtes, soufflant le feu et qui demande : — « Qu'est-ce que vous pensez de *moi* ? » Les masques de toile peuvent bien se précipiter tous, frappés d'épouvante, en « groupes expressifs et bien con-

¹ En français dans le texte.

certés » ! C'est vraiment, Amis, une étrange, très fatale affaire ! Quiconque n'est que toile et fantôme, qu'il y regarde, — assurément cela va mal pour lui ! il me semble qu'il n'en a plus ici pour longtemps. Malheur aussi à plusieurs qui ne sont point tout entiers de toile, mais en partie réels et humains. L'âge des Miracles est revenu ! « Voici le Phénix-Monde, que le feu consume et que le « feu enfante : immense est le vent de ses ailes ; retentis- « sante est sa mélodie de mort, tonnerres de bataille, « écroulement de cités ; au ciel flambe la funèbre flamme, « enveloppant toutes choses : c'est le Chant de Naissance « d'un Monde ! »

C'est le chemin cependant, comme nous le disons souvent, qui semble mener à un bien ineffable ; celui-ci, par exemple : — l'assurance que l'Homme et sa Vie ne reposent plus sur le vide, et sur un Mensonge ; mais sur le plein, et sur une certaine espèce de Vérité. Bénie soit la plus loqueteuse vérité, si elle l'est, en échange de la plus royale fausseté. Une Vérité quelle qu'elle soit, enfante sans cesse des vérités nouvelles et meilleures ; comme le dur roc de granit se désagrège en terreau sous l'influence bienfaisante du ciel, et se recouvre de verdure, de fruit et d'ombrage. Mais quant à la Fausseté, qui de manière analogue et inverse, enfante sans cesse du plus faux, que peut-elle ou que doit-elle faire, sinon finir, une fois mûre, se décomposer doucement ou même violemment, et retourner à son Père, — trop probablement en flammes de feu ?

Le Sansculottisme brûlera beaucoup de choses ; mais ce qui est incombustible, il ne le brûlera point. Ne crains pas le Sansculottisme ; reconnais-le pour ce qu'il est ; la prodigieuse et inévitable fin de beaucoup de choses, le miraculeux commencement de beaucoup. Fais encore cette réflexion à son propos : que lui aussi vint de Dieu, car n'a-t-il point été ? Depuis l'éternité, comme il est écrit, Il est en marche, par la grande Immensité des Choses ; redoutable et merveilleux maintenant, comme au commencement ; Il parle aussi dans l'ouragan ; et le courroux

des hommes est fait pour Le louer. Mais jauger et mesurer cette immesurable Chose, et *en rendre compte*, comme on dit, la réduire à une inerte formule de logique : ne tente point ! Encore moins te faut-il t'érailler la gorge à la maudire ; car cela a déjà été fait, en toutes longueurs nécessaires. En temps que Fils du Temps ayant réellement vie, *regarde*, avec un intérêt multiple et ineffable, le plus souvent en silence, regarde ce que le Temps enfanta : et de ce spectacle édifie-toi, instruis-toi, pénètre-toi, ou bien n'en retire seulement que de la distraction et du plaisir, selon ce qui t'est donné.

Une autre question qui, à tout bout de champ, se posera à nous, exigeant toujours une réponse nouvelle, est celle-ci : Où *est* spécialement la Révolution française ? Dans le Palais du Roi, dans les menées de Sa Majesté le Roi, ou de Sa Majesté la Reine, et dans leurs malversations, leurs cabales, leurs stupidités et leurs misères, répondent quelques-uns ; — à qui nous ne répondons pas. Dans l'Assemblée Nationale, répond une grande multitude mêlée de gens qui, en conséquence, s'installent dans la Chaise du Reporter, et de là notant ce qui, des Proclamations, Actes, Rapports, passes d'escrime de logique, éclats de l'éloquence parlementaire, semble notable à l'intérieur, et ce qui, des émeutes et des rumeurs des émeutes, se fait entendre du dehors, produisent volumes sur volumes, et puis, appelant cela Histoire de la Révolution Française, la publient avec satisfaction. Faire la même chose, dans presque toute proportion qu'on voudra, avec autant de Journaux Poissés, *Choix des Rapports, Histoires Parlementaires* qu'il en existe, montant à maintes charges de chevaux, serait tâche aisée pour nous. Aisée, mais sans profit. L'Assemblée Nationale, appelée maintenant Assemblée Constituante, va son chemin ; elle fait la Constitution, — mais la Révolution française aussi va *son* chemin.

En général, ne peut-on dire que la Révolution française est dans le cœur et dans le cerveau de tout Français qui parle avec violence, de tout Français qui pense avec vio-

lence ? Comment les Vingt-Cinq millions de tels Hommes, en leur mélange confus, agissant et réagissant, peuvent donner Jour aux événements dont chacun est successivement l'événement cardinal ; puis, de quel point de vision on peut l'observer le mieux, c'est là un problème. C'est ce problème que le plus clairvoyant, en cherchant la lumière à toutes les sources possibles, en changeant son point de vision toutes les fois qu'il peut saisir une vision ou une lueur de vision, — c'est ce problème qu'il peut s'employer à résoudre, et se contenter de résoudre d'une manière suffisamment approximative.

Quant à l'Assemblée Nationale, en tant qu'elle trône encore, dominant la France, à la façon d'un *Carroccio* sur un char, bien que non plus à l'avant-garde, sonnante le signal de la retraite ou de la marche, elle est et continue d'être une réalité parmi d'autres réalités. Mais, d'autre part, en tant qu'elle siège faisant la Constitution, elle est une illusion et une chimère surtout. Hélas, quant à l'héroïsme incomparable des châteaux de cartes bâtis à la Montesquieu-Mably, bien que le monde les ait acclamés, quel intérêt y réside ? Plongée dans une occupation de ce genre, une auguste Assemblée Nationale devient pour nous quelque chose de peu différent d'un Sanhédrin de Pédants, non de l'espèce des tourne-gérondfs, et pourtant d'une espèce qui n'est pas plus productive. Car ses débats et ses récriminations bruyantes à propos des Droits de l'Homme, Droit de Paix et de Guerre, *veto suspensif*, *veto absolu*, qu'est-ce que tout cela, sinon autant de malédictions de Pédants, — « que Dieu vous confonde pour votre *Théorie des Verbes Irréguliers* ! »

On peut bâtir une Constitution ; pas mal de Constitutions à la *Siéyès* ; mais l'horrible difficulté est d'amener les hommes à venir vivre dedans ! Si *Siéyès* avait pu tirer la foudre et l'éclair du Ciel pour sanctionner sa Constitution, c'eût été bien ; mais sans tonnerre ? Car, à y bien penser, n'est-il point vrai encore que, sans quelque pareille sanction céleste, dispensée visiblement en tonnerre et invisiblement d'autre manière, aucune Consti-

tution ne peut à la longue avoir beaucoup plus de valeur que le papier de rebut sur lequel elle est écrite. La Constitution, la série des Lois, ou d'Habitudes prescrites d'Action, sous quoi les hommes veulent vivre, est celle qui reflète leurs Convictions, — leur Foi en face de ce prodigieux Univers, et les droits, les devoirs, les facultés qu'ils y ont. Elle est donc sanctionnée par la Nécessité même, sinon par une Divinité visible, alors par une invisible Divinité. Des lois autres, et il n'en manque jamais de *toutes faites*, sont des usurpations auxquelles n'obéissent point les hommes, — contre lesquelles ils se révoltent, et qu'ils abolissent au premier moment favorable.

La question des questions serait donc : Qui est-ce qui, surtout pour des révoltés et des abolisseurs, peut faire une Constitution ? Celui qui peut représenter en soi la Croyance générale, quand il en est une ; qui peut en communiquer une, quand, comme ici, il n'en est point. De tels hommes sont bien rares, et toujours ils sont, comme aux temps anciens, des hommes de mission divine. Ici pourtant, faute d'un pareil homme suprême et transcendant, le Temps, avec son infinie succession de simples hommes supérieurs, apportant chacun sa modeste contribution, fait beaucoup. La Force également (car, comme les Philosophes à l'Antique l'enseignent, le Sceptre royal eut, dès le début, quelque chose du Marteau, pour *fendre* les têtes qu'on ne pouvait convaincre), la Force trouve en route quelque chose à faire. C'est ainsi que, au cours perpétuel des alternatives d'abolition et de réparation, des déchirements et des raccommodements, par la lutte et le corps-à-corps avec le Mal actuel et l'Espoir et l'Effort vers le bien futur, la Constitution doit, comme font toutes choses humaines, se bâtir et marcher, ou bien se démolir et s'abattre, selon sa force et son droit. O Siéyès, et vous autres, hommes de Comités, et les Douze Cents divers individus de toutes les parties de la France ! Quelle est la Croyance de la France, et la vôtre, si vous le savez ? Strictement qu'il n'y aura pas de Croyance, que toutes les formules seront supprimées.

Et la Constitution qui ira avec cela ? Hélas ! c'est trop clair : — une Non-Constitution, une Anarchie ; et c'est aussi, en temps dû, ce qui vous sera accordé.

Mais, après tout, que peut faire une infortunée Assemblée Nationale ? Considérons simplement ceci : — qu'ils sont là, Douze Cents Individus divers, et qu'il n'est pas un d'entre eux qui n'ait son propre instrument à penser, son propre instrument à parler ! Chacun d'eux, à sa manière, qui n'est pas celle des autres, selon sa foi et son désir, voit la France régénérée, et par lui personnellement. Douze Cents Forces séparées, attelées pêle-mêle à n'importe quoi, et pêle-mêle de tous les côtés, et vouées à tirer dessus pour la vie !

Ou bien est-ce la nature des Assemblées Nationales en général de produire, en un labeur et dans un vacarme sans fin, — Néant ? Les Gouvernements Représentatifs, sont-ils surtout au fond des Tyrannies aussi ? Disons-nous que les *Tyrans*, les Gens ambitieux et querelleurs, de tous les coins du territoire, viennent s'assembler de cette façon en un seul et même endroit ; que là, par motions et contre-motions, dans le jargon et le brouhaha, ils se *suppriment* l'un l'autre, comme dans la fable des Chats de Kilkenny¹, et produisent, comme résultat net, *zéro* ? Cependant que le pays *se gouverne* en se guidant *soi-même*, avec telle sagesse, reconnue, ou pour la grande partie, non reconnue, qui peut se trouver dans le cerveau d'individus ici ou là ? Eh ! mais ceci même serait un grand progrès ; car, jadis, avec leurs Factions Gibelines et leurs Factions Guelfes, avec leurs Roses Rouges et leurs Roses Blanches, ils avaient coutume de supprimer également le pays. En outre, l'opération se fait aussi maintenant dans une arène beaucoup plus resserrée, entre les quatre murs de leur Maison d'Assemblée, avec çà et là des Tribunes et des Fonds de tonneaux, en avancées ; et puis l'opération s'exécute avec les

¹ *Kilkenny*, ville d'Irlande, dont les chats légendaires auraient lutté avec une telle ardeur que le lendemain de leur combat on ne trouva sur le champ de bataille que leurs deux queues.

langues et non plus avec les glaives ; or, tous ces progrès, dans l'art de produire zéro, ne sont-ils point grands ? Voici, mieux encore, quelques continents fortunés (tel le Continent Occidental, avec ses Savanes où quiconque a quatre membres valides, trouve de quoi se nourrir sous ses pas, tandis que le ciel infini est au-dessus de sa tête), peuvent se passer de Gouvernement. Quelles questions de Sphinx, auxquelles le monde hagard doit répondre, durant nos générations mêmes, — ou mourir !

(Vol. I, liv. VI, chap. I.)

MORT DE MIRABEAU

1791, 2 avril.

Le Silence d'un Peuple entier, les soins vigilants de Cabanis, l'Ami et le Médecin, ne servent point : le samedi, deuxième jour d'avril, Mirabeau sent que le Dernier des Jours s'est levé pour lui, qu'en ce Jour il faut s'en aller, et n'être plus. Sa Mort est d'un Titan, comme l'a été sa vie. Brillant, une dernière fois, de l'éclat de la dissolution qui vient, l'esprit de cet homme est tout flamme et feu ; il profère des mots dont les hommes garderont longtemps souvenir. Il aspire à vivre, cependant il consent à mourir, et ne dispute point avec l'inexorable. Ses paroles sont étranges et augustes ; car voici que des Formes qui ne sont point de la terre dansent autour de son âme leur danse de flambeaux, et que son âme elle-même regarde, irradiante de feu, immobile, toute parée pour la grande heure ! Parfois un rayon de lumière va de lui au monde qu'il quitte : « Je porte dans mon cœur le Chant de Mort de la Monarchie Française ; et ses dépouilles mortelles vont devenir la proie des factieux. » — Ou bien encore, quand il entendit le canon, il dit aussi ces mots également caractéristiques : — « Sont-ce déjà les Funérailles d'Achille ? » Et de même, comme un de ses amis le sou-

tenait : — « Oui, soutiens cette tête ; je voudrais pouvoir te la léguer ! » Car il meurt comme il a vécu, — conscient de soi, conscient qu'un Monde le regarde. Il admire le jeune Printemps qui ne sera jamais l'Été pour lui ; le Soleil s'est levé, il dit : « *Si ce n'est pas là Dieu, c'est du moins son cousin germain*¹ ! » La mort a emporté les redoutes ; le pouvoir de la parole est perdu, la citadelle du cœur tient encore : le géant moribond, ardemment, par signes, exige du papier et une plume ; il écrit son désir ardent d'opium. Le Docteur, douloureusement, refuse de la tête : « *Dormir* », écrit l'autre, et son geste ardent désigne le mot. Ainsi meurt ce colossal Païen et Titan, il trébuche dans les ténèbres, et sans trembler, trouve le repos. A huit heures et demie, le matin, le docteur Petit, qui se tient au pied du lit, dit : « *Il ne souffre plus*². » Ses souffrances et ses peines sont finies maintenant.

Oui, c'est ainsi, Patriotes en multitudes silencieuses, vous tous, hommes de France : cet homme vous est ravi. Il est tombé tout d'un coup, et sans plier il s'est rompu : comme tombe une tour que frappe la foudre soudaine. Sa voix, vous ne l'entendrez plus : et vous ne suivrez plus ses pas. La foule se sépare, frappée au cœur, et répand la triste nouvelle. Qu'elle est touchante la loyauté des hommes envers leur Homme Souverain ! Tous les théâtres, tous les jeux publics ferment ; aucune réunion joyeuse ne peut avoir lieu durant ces nuits ; la joie n'est pas pour eux. Le Peuple fait irruption dans les sauteries des particuliers, et d'un ton morne il exige qu'elles cessent. Deux seulement de ces sauteries eurent lieu quand même, et celles-ci aussi ont cessé. Le deuil est universel, jamais en cette cité il n'y eut de douleur pareille pour une mort ; jamais depuis la nuit de jadis où Louis XII expira : *Et les Crieurs des Morts*³ allaient sonnante leurs

¹ En français dans le texte.

² « Fils adoptif » VIII, 450 ; « Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau » par P.-J.-G. Cabanis (Paris, 1803). (Note de Carlyle.)

³ En français dans le texte.

cloches, et criant le long des rues : « *Le bon roi Louis, père du peuple, est mort !* » Le Roi Mirabeau est le roi qu'on vient de perdre, et on peut dire, sans grande exagération, tout le Peuple le pleure.

Trois jours dure l'immense et sourd gémissement ; les pleurs coulent même à l'Assemblée Nationale. Les rues sont toutes en deuil, des orateurs, montés sur les bornes, avec de grands auditoires silencieux, prêchent le sermon funèbre des morts. Que nul cocher ne fouette dur, ou presque pas du tout, poussant à tort et à travers ses roulantes roues parmi ces groupes ! On pourrait bien couper ses traits, et puis lui et ses clients, les jeter au ruisseau, comme d'incurables Aristocrates. Les orateurs des bornes parlent comme il leur est donné : le Peuple Sans-Culottes, de son âme rude, écoute avidement, comme font les hommes pour tout Sermon, ou *Sermo*, quand il est vraiment un Verbe parlé, qui veut dire une Chose, et non un Marmottement, qui ne veut dire Nulle Chose. Chez le Restaurateur au Palais-Royal, le garçon observe : — « Beau temps, Monsieur. » — « Oui, mon ami », répond le Vieil Homme de Lettres, « très beau, mais Mirabeau est mort. » De rauques plaintes rythmées s'entendent aussi de la gorge des Chanteurs de Couplets ; on les vend sur du papier gris-blanc, à un sou pièce.

Le troisième soir des lamentations, quatrième d'avril, ont lieu de solennelles Funérailles publiques, telles que peu de mortels en eurent rarement. Le Cortège est long d'une lieue, et le deuil est conduit par cent mille personnes, estime-t-on, en gros. Sur tous les toits s'entassent des curieux, à toutes les fenêtres, à tous les poteaux de lampes, à toutes les branches d'arbres. « La tristesse est peinte sur tous les visages ; beaucoup de gens pleurent. » La Garde Nationale forme double haie ; l'Assemblée Nationale est là en corps ; on remarque la Société des Jacobins, et Sociétés ; les Ministres du Roi, les Municipaux et tous les Notables, Patriotes ou Aristocrates.

¹ En français dans le texte.

Voici Bouillé, « avec son chapeau sur la tête », — c'est-à-dire enfoncé sur les yeux, et cachant maintes pensées ! D'un pas lent, dans le silence religieux, le cortège long d'une lieue sous les rais horizontaux du soleil, — car il est cinq heures, s'ébranle et marche, avec des panaches de deuil ; gardant lui-même un religieux silence, sauf quand passent les roulements voilés des tambours, quand passe un râle douloureux de la musique, ou quand surgit l'étrange clameur des trombones, et l'appel funèbre des cuivres, parmi l'infini bourdonnement humain. A l'Église de Saint-Eustache, il y a une oraison funèbre par Cerutti, et des décharges d'armes à feu qui « font crouler des morceaux de plâtre ». De là, la marche reprend jusqu'à l'Église de Sainte-Genève, qu'on a consacrée, par décret suprême, sous l'aiguillon du moment, Panthéon, pour les Grands Hommes de la Patrie, « *Aux Grands Hommes la Patrie reconnaissante* ¹. » A peine à minuit l'affaire est-elle terminée ; et Mirabeau est laissé dans cette sombre demeure, premier occupant de ce Panthéon de la Patrie.

(Vol. II, liv. III, chap. VII.)

LE COMTE FERSEN

1791, 20 Juin.

Lundi soir, 20 juin 1791, vers onze heures, plus d'une voiture de place, ou d'un carrosse de remise, roule encore, ou est arrêté, dans les rues de Paris. Mais de tous les carrosses de remise, nous te recommandons celui-ci, ô Lecteur, qui s'est garé dans la Rue de l'Échelle, tout près du Carrousel, et de la grille des Tuileries ; c'était alors la Rue de l'Échelle, « en face la porte de Ronsin, le sellier » ; — comme s'il attendait un client ! L'attente n'est pas longue : une Dame encapuchonnée, avec deux Enfants encapuchonnés, est sortie de la porte

¹ En français dans le texte.

de Villequier, où ne veille point de sentinelle, pour entrer dans la Rue de l'Échelle, où le cocher du carrosse la fait monter promptement. et puis attend encore. Pas longtemps : — une autre Dame, également encapuchonnée ou emmitouflée, appuyée sur une servante, sort de la même manière, souhaite le bonsoir à la servante, et monte en voiture de la même manière, avec l'aide empressée du Cocher. Où vont tant de Dames ? C'est la *Couchée* de Sa Majesté ; Sa Majesté vient de se mettre au lit, et tous les gens du Palais rentrent. Mais le cocher attend encore ; sa charge, sans doute, n'est pas au complet.

Bientôt nous remarquons un Individu corpulent, en chapeau rond et en perruque, donnant le bras à quelque domestique qui a une allure de Coureur ou de Courrier. Lui aussi est sorti de la porte de Villequier ; une boucle de ses souliers a sauté comme il passait devant une des sentinelles, il s'est baissé pour la refermer ; et le Cocher, plus empressé encore, le fait monter aussi. *Maintenant* la charge est-elle complète ? Pas encore. Le cocher continue à attendre. Hélas ! et la fausse Femme de Chambre a averti Gouvion qu'elle pense que la Famille Royale va fuir cette nuit ; et Gouvion, n'en croyant pas ses propres yeux vitreux, a dépêché un express près de Lafayette, et la Voiture de Lafayette, étincelant de lumière, roule en ce moment sous l'Arche intérieure du Carrousel, où une Dame cachée sous un large chapeau bergère, et appuyée sur le bras d'un domestique, du genre Coureur aussi, ou Courrier, s'efface pour la laisser passer, et a même la fantaisie de toucher un rayon d'une roue avec sa *badine*, avec la petite baguette magique qu'elle appelle *badine*, et que les Belles portaient alors. La flambée de la Voiture de Lafayette est passée ; tout se retrouve calme dans la Cour des Princes ; les sentinelles à leur poste, les Appartements de leurs Majestés clos dans le doux repos. Votre fausse Femme de Chambre a dû se tromper ? Veille, Gouvion, avec une vigilance d'Argus, car, en vérité, la trahison est dans ces murs.

Mais où est la Grande Dame, en chapeau bergère, qui s'effaçait en touchant le rayon de jante avec sa *badine* ? O Lecteur, cette Grande Dame qui touchait le rayon de jante, était la Reine de France ! Elle a passé, saine et sauve, sous cette Arche intérieure, puis dans le Carrousel même, mais elle n'est point allée Rue de l'Échelle. Mise en émoi par le roulement de voiture et cette rencontre, elle a pris le côté droit au lieu du gauche ; et ni elle ni son Courrier ne connaissent Paris ; d'ailleurs ce n'est pas un Courrier, mais un loyal et stupide ci-devant Garde-du-Corps déguisé. Ils sont partis, égarés, par le Pont Royal et le Fleuve ; ils errent tristement dans la Rue du Bac ; loin du Cocher du Carrosse, qui attend toujours. Il attend, et le cœur lui bat, et il lui vient des pensées, qu'il lui faut garder boutonnées ferme, sous son surtout de cocher !

Minuit retentit à tous les clochers de la Cité : une heure précieuse s'est passée ainsi ; presque tous les mortels dorment. Le Cocher du Carrosse attend, — et dans quelle humeur ! Un confrère s'approche sur son siège, entre en conversation, et l'autre lui répond gaiement en langage de cocher ; en confrères du fouet on échange une prise de tabac¹ ; l'offre d'un verre est refusée ; on se quitte avec un bonsoir. Béni soit le Ciel, voici enfin la Grande Dame. Reine, en chapeau bergère, saine et sauve après les dangers, et qui a eu à demander son chemin. Elle aussi monte en carrosse ; son Courrier saute derrière, comme a fait l'autre, qui est aussi un Garde-du-Corps déguisé ; et maintenant, ô Cocher entre mille, Comte Fersen, — car le Lecteur voit que c'est toi, — roule !

La poussière ne collera pas aux sabots des chevaux de Fersen ! Clic ! clac ! Mais Fersen est-il sur la bonne route ? Vers le Nord-Est, par la Barrière Saint-Martin et la Grand'route de Metz, — c'est par où nous devons prendre. Or, voyez ! il roule droit au nord ! Le Royal Individu en chapeau rond et perruque, s'étonne sur sa banquette ;

¹ Weber, II 340-2, Choiseul p. 44-56, (Note de Carlyle.)

mais qu'on aille bien ou mal, il n'est pas de remède. Clic ! clac ! on va sans répit, à travers la Cité endormie. Depuis que Paris est sorti de la boue, ou bien depuis que les Rois chevelus allaient en chars à bœufs, on n'a vu guère rouler ainsi. Les Mortels de chaque côté, tout près, sont étendus horizontalement, inertes ; nous sommes éveillés, nous autres, et nous tremblons ! Clic ! clac ! On passe dans la Rue de Grammont ; on traverse le Boulevard, on monte la Rue de la Chaussée d'Antin ; — ces fenêtres, toutes silencieuses, au numéro 42, c'étaient celles de Mirabeau. On va à la Barrière, non de Saint-Martin, mais de Clichy, à l'extrême nord ! Patience, Individus Royaux ! Fersen sait ce qu'il fait ! Rue de Clichy, il s'arrête un instant à la porte de M^{me} Sullivan : « Le Cocher du Comte Fersen, a-t-il pris la Berline neuve de la Baronne de Korff ? » « Parti avec elle, il y a une heure et demie », — répond en grognant le Concierge assoupi. « *C'est bien !* » Oui, — c'est bien ; — quoique si cette heure et demie n'avait pas été *perdue*, c'eût été mieux encore ! En avant donc, ô Fersen, vite, — par la Barrière de Clichy ; et puis vers l'Est, le long du Boulevard Extérieur, — à toute volée de chevaux et de fouet !

Ainsi roule Fersen, à travers la nuit d'ambrosie ! Paris endormi se trouve maintenant tout entier à sa droite, silencieux, sauf la rumeur des ronflements. Maintenant il va vers l'Est, à la hauteur de la Barrière Saint-Martin, cherchant des yeux, avec soin, la Berline de la Baronne de Korff. Il finit par distinguer cette Berline du Ciel, attelée de ses six chevaux, avec son Cocher allemand qui attend sur son siège. C'est bien, brave Allemand, maintenant vite, où tu sais ! Et quant à nous, du Carrosse, vite aussi, Oh ! vite ! il y a déjà beaucoup de temps perdu ! Les augustes voyageurs du Carrosse, six à l'intérieur, de s'entasser vivement dans la Berline même, et les deux Courriers, Gardes-du-Corps, derrière. On fait retourner le Carrosse de remise dans la direction de la Cité, pour aller où il voudra ; on le trouvera demain matin versé dans un fossé ! Mais Fersen est sur le siège neuf, avec

ses bonnes housses neuves, jouant du fouet, et il se lance vers Bondy. Là sûrement doit se trouver le troisième et dernier de nos Courriers Gardes-du-Corps avec des chevaux de relai tout prêts, qu'on a commandés. Là aussi doit être cette chaise de poste qu'on a achetée, avec les deux Dames de la Suite et leurs Cartons-à-Chapeaux, sans lesquelles, d'ailleurs, Sa Majesté ne pourrait voyager. Vite, adroit Fersen, et puissent les Cieux être propices !

Encore un coup, grâce au Ciel, tout va bien. Voici le Hameau endormi de Bondy : la Chaise avec les Dames, les chevaux prêts, et des postillons avec leurs bottes à revers, impatients dans la rosée de l'aube. En un clin d'œil les harnais mis, les postillons en bottes à revers plongent dans les selles, agitent en cercle leurs cinglants petits fouets. Fersen, sous son surtout de jarvie, s'incline en une humble et silencieuse révérence d'adieu : des mains royales, en l'air, disent la réponse inexprimable par mots : la Berline de la Baronne de Korff avec la Royauté de France s'ébranle et part, pour ne plus revenir comme l'événement le prouvera. L'adroit Fersen, comme une flèche obliquement gagne le Nord, à travers la campagne, par le Bourget, — atteint le Bourget, trouve son Cocher allemand et son fourgon qui l'attendent là ; fouette ses chevaux et galope, sans être découvert, dans l'inconnu. L'homme actif et adroit ! Ce qu'il a entrepris de faire est fait avec adresse et bonheur.

Voilà donc la Royauté de France vraiment en fuite ! Cette nuit précieuse, la plus courte de l'année, elle fuit, elle vole ! La *Baronne de Korff* est, au fond, Dame de Tourzel, Gouvernante des Enfants Royaux : c'était elle qui venait encapuchonnée avec deux enfants encapuchonnés, le petit Dauphin, la jeune Madame Royale, connue longtemps après sous le nom de Duchesse d'Angoulême. La *Servante* de la Baronne de Korff est la Reine en chapeau de bergère. L'Individu Royal en chapeau rond et perruque, est pour le présent, *Valet*. Cette autre Dame encapuchonnée, dite *Compagne de Voyage*, est la chère Sœur Elisabeth ; elle avait juré, il y a longtemps, quand eut

lieu l'Insurrection des Femmes, que la mort seule pourrait la séparer des siens. Les voilà donc se précipitant, impétueusement, à travers les Bois de Bondy, — et franchissant leur Rubicon, et celui de la France.

Grande est l'heure présente, mais tout incertaine celle qui vient ! Si nous atteignons Bouillé ! Si nous n'en atteignons pas ? Oh ! Louis ! Et ceci tout autour de toi est la grande Terre qui sommeille (avec sur ta tête, le grand Ciel qui veille) ; le Bois de Bondy qui sommeille, — le lieu où Childéric le Chevelu Fainéant fut transpercé d'un fer¹, non sans raison, en un monde comme le nôtre. Ces tours de pierre pointues, c'est Raincy ; ce sont les tours du mauvais d'Orléans. Tout sommeille, sauf le roulement multiplié de notre Berline neuve. Un Marchand de légumes, épouvantail à basques flottantes, avec son âne et ses primeurs, trainant la jambe péniblement, semble être la seule créature rencontrée. Mais droit devant, le grand Nord-Est exhausse toujours davantage son aube tachetée : aux branches perlées, des oiseaux çà et là, de brefs et pleins gazouillis, saluent le Soleil levant. Les étoiles s'évanouissent, et les constellations, — lampes des rues de la Cité de Dieu. L'Univers, ô mes frères, pousse grand'ouverts ses portails pour le Lever du GRAND HAUT ROI. Toi, pauvre Roi Louis, tu voyages, néanmoins, comme font les mortels, vers les terres orientales de l'Espérance ; et les Tuileries avec *leurs* Levers, et la France et la Terre même, tout cela n'est qu'une plus vaste espèce de loge à chiens, — à qui il arrive d'être enragés.

(Vol. II, liv. IV, chap. III).

LES SUISSES

10 avril 1792.

Qui peut empêcher l'inévitable issue, — les Marseillais et toute la France sont de ce côté ; les Suisses de

¹ Hénault, *Abrégé Chronologique*, p. 36. (Note de Carlyle.)

granit de l'autre? La pantomime se précipite de plus en plus : les sabres marseillais tournoient comme s'ils frappaient, et le front des Suisses s'assombrit, le pouce des Suisses amène le chien du mousquet. Écoutez! un grand roulement de tonnerre couvre tout le tumulte; c'est la décharge de trois canons marseillais, pointés par un canonier maladroit, qui fait fracas sur les têtes! *Feu*, donc, Suisses! Les Suisses font feu; feu de salve, feu de peloton, feu roulant; des Marseillais, en grand nombre, et parmi eux « un bel homme qui criait plus que personne », se taisent, écrasés sur la chaussée; des Marseillais, en grand nombre, après la longue marche poussiéreuse, ont fait halte *ici*. Le Carrousel se vide, la marée noire recule; « des fuyards courent jusqu'à Saint-Antoine, ayant de s'arrêter ». Les Canonniers sans boute-feu, se sont blottis quelque part, invisibles, abandonnant leurs pièces, dont les Suisses s'emparent.

Pensez, quelle décharge, retentissant, augure lugubre, aux quatre coins de Paris, et dans tous les cœurs, comme le claquement formidable des lanières de Bellone! Les Marseillais, l'œil sombre, se sont ralliés sur le champ, et sont devenus de noirs Démons qui savent comment mourir. Brest non plus ne reste pas en arrière, ni l'Alsacien Westermann; et Demoiselle Théroigne est Sibylle Théroigne: Vengeance! « *La victoire ou la mort*¹. » De toutes les Batteries, grandes ou petites, des Patriotes; de la Terrasse des Feuillants, et de toutes les terrasses ou places de l'immense Champ Insurrectionnel, rugit la réplique d'un ouragan rouge flamboyant. Les Nationaux Bleus, en lignes dans le Jardin, ne peuvent empêcher leurs mousquets de partir, *contre* les meurtriers étrangers. Car il est entre mousquets une sympathie, analogue à celle qui règne entre des foules humaines; d'ailleurs les Hommes ne sont-ils point, en somme, comme des cordes à l'unisson, d'une infinie concordance, et d'une harmonie infinie? Pincez une de ces cordes, et toutes

¹ En français dans le texte.

commencent à résonner, d'une mélodie céleste, ou du cri déchirant de la folie ! La gendarmerie à cheval galope éperdument ; on lui tire dessus simplement, comme sur une chose qui court ; elle galope sur le Pont Royal, ou nul ne sait où. Le cerveau de Paris, dont la fièvre consume le centre ici, s'affole, et, comme on dit, prend feu.

Voyez, les décharges ne ralentissent point ; le feu roulant des Suisses ne ralentit point, non plus, de l'intérieur. Au contraire, ils ont pris des canons, comme nous l'avons vu, et maintenant de l'autre côté, ils prennent encore trois pièces ; hélas ! ceux-ci sans boute-feu et les pierres-à-feu ne partent pas, on a beau faire¹ ! Malheur, qu'elles ne partent point ! Des spectateurs Patriotes ont de mauvais pressentiments : un spectateur Patriote fort étrange, pense que si les Suisses avaient quelqu'un à leur tête, ils vaincraient. L'homme n'est pas sans qualité pour en juger ainsi ; son nom est Napoléon Buonaparte². Et des Spectateurs, des femmes aussi, sont là qui regardent, le spirituel Docteur Moore de Glasgow entr'autres, de l'autre côté du Fleuve. Des canons rebondissent sur les pavés autour d'eux ; stoppent sur le Pont Royal, y vomissent leurs entrailles de fer, contre les Tuileries, et à tout nouveau hoquet, les femmes et les spectateurs « crient et applaudissent³ ». Cité de tous les Diables ! Dans les rues on va à ses affaires, on sursaute de temps en temps, quand un écho lugubre fait retentir une note plus forte. Et ici ? Des Marseillais tombent blessés ; mais Barbaroux a des chirurgiens ; Barbaroux se tient proche, dirigeant, mais en sous-main et à l'abri. Les Marseillais tombent, frappés à mort, lèguent leurs mousquets, spécifiant dans quelle poche sont les cartouches, et meurent en murmurant : « Venge-moi ; venge ton pays ! » Les officiers fédérés de Brest galopent en vestes rouges ; on les prend pour des Suisses, et on leur tire dessus. Ho !

¹ « Deux Amis », VIII, 179-88. (Note de Carlyle.)

² Voyez *Histoire parlementaire*, XVII, 56, Las Casas etc. (Note de Carlyle.)

³ Moore, *Journal during a Residence in France* (Dublin, 1793), I, 26. (Note de Carlyle.)

vous, là-bas ! Le Carrousel éclate en flammes ! Paris Pandemonium ! Mais la pauvre Cité, comme on l'a dit, est en crise de fièvre et de convulsion ; et cette crise a duré l'espace d'une demi-heure.

Mais qui est cela, qui, avec les Insignes de la Législative, s'aventure dans le tumulte et la grêle de mort, de l'entrée de derrière du Manège ? Aux Tuileries et aux Suisses : ordre écrit de Sa Majesté de cesser le feu ! Infortunés Suisses, pourquoi l'ordre ne vint-il pas de ne pas le commencer ! Les Suisses voudraient bien cesser le feu, mais qui peut faire cesser le feu à l'Insurrection démente ? Comment parler à l'Insurrection, et comment, avec sa tête d'hydre, pourrait-elle entendre ? Morts et mourants par centaines gisent à terre ; on les emporte sanglants par les rues, cherchant des secours, et leur vue allume la Folie, comme une torche des Furies. Le Paris Patriote rugit, comme l'ours dépouillé de ses oursons. Sus, Patriotes ! Vengeance ! La Victoire ou la Mort ! Des hommes sont vus qui se ruent en avant, armés seulement de cannes ¹. L'Heure est à la Terreur et à la Fureur.

Les Suisses, acculés de l'extérieur, et empêchés d'agir à l'intérieur, ont cessé de tirer ; mais on n'a pas cessé de tirer sur eux. Que peuvent-ils ! Le moment est désespéré. Il faut se mettre à couvert, ou c'est la mort imminente ; mais Comment ? Où ? Les uns s'échappent par la Rue de l'Échelle, et sont massacrés jusqu'au dernier « *en entier* ». Ceux-ci, par un autre côté, se jettent dans le Jardin, « courent à travers la fusillade ardente », et se jettent suppliants dans l'Assemblée Nationale, y trouvent pitié et asile sur les bancs du fond. D'autres, les plus nombreux, s'élancent en une colonne, forte de trois cents hommes, vers les Champs-Élysées : « Ah ! si nous pouvions seulement atteindre Courbevoie, où sont d'autres Suisses ! » Malheur ! Voyez ce que devient la colonne dans cette fusillade : « Elle se brise bientôt par désac-

¹ *Histoire Parlementaire*, ubi suprâ. Rapport du Capitaine des Canonnières. Rapport du Commandant, etc. (*Ibid.* XVII, 300 18) (Note de Carlyle).

cord d'opinion », en fragments épars, d'ici, de là, pour fuir dans des trous, pour finir en se battant de rue en rue. On ne cesse de tirer et de massacrer de longtemps encore.

(Vol. II, liv. VI, chap. VII).

GULOTTIQUE ET SANSCULOTTIQUE

Février 1793.

La Gironde et la Montagne sont maintenant en pleine guerre; leur colère mutuelle, dit Toulangeon, est en train de devenir une « blème » colère. Chose curieuse, chose lamentable! Tous ces hommes ont le mot République sur les lèvres; dans le cœur de chacun d'eux règne l'ardent désir de quelque chose qu'ils nomment République; et pourtant, les voici en guerre à mort! Mais les hommes sont ainsi faits! Ce sont des êtres qui vivent dans la confusion; qui, une fois jetés ensemble, sont prêts à tomber dans cette confusion des confusions qu'est une guerre, simplement parce que leurs confusions diffèrent l'une de l'autre, et plus encore, parce qu'elles semblent différer l'une de l'autre! Les paroles des hommes sont de tristes exposants de leurs pensées; et leurs pensées elles-mêmes sont de tristes exposants de leur mystère intérieur, innommé, source des pensées et des actes. Nul n'est capable de s'expliquer à soi-même, de se faire expliquer par les autres: les hommes ne se voient point les uns les autres; ils ne voient que des ombres défigurées qu'ils appellent eux-mêmes, qu'ils haïssent, et à qui ils livrent bataille, car toute bataille, comme on l'a bien dit, n'est qu'un *malentendu*.

Mais en vérité cette façon d'Incendie, parmi nos pauvres Frères Français, dont la nature est si ardente, éclatant encore dans un élément de feu, n'était pas sans importance. A le bien examiner, on y découvre une lueur de vérité. Car une fois qu'un homme s'est voué éperdument à un Transcendantalisme républicain ou autre, il se

trouve bientôt environné d'une atmosphère ambiante de Transcendantalisme, et de Délire. Son moi individuel se perd en quelque chose qui n'est plus soi-même, mais qui est autre et pourtant inséparable de lui. Il est étrange de penser que le Manteau de l'homme a l'air encore de couvrir le même homme, et pourtant cet homme n'y est pas, sa volition n'y est pas; ni le principe de ce qu'il fera ou concevra. Au lieu de l'homme et de sa volition, c'est un esprit de Fanatisme et de Fatalisme qui s'est incarné en sa forme. Lui, cet infortuné Fatalisme incarné, va son chemin; nul n'y peut rien, et lui moins encore que tout autre. C'est là un phénomène surprenant et tragique, que le langage humain, peu accoutumé à traiter de telles choses, et qui a été composé pour le service de la vie ordinaire, s'efforce de représenter par des images. L'élément ambiant de feu matériel n'est pas plus indomptable que cet élément de Fanatisme, et, bien que visible aux yeux du corps, il n'est pas plus réel. La volition éclate volontaire-involontaire; emportée; l'élan des libres esprits humains devient un ouragan furieux, aveugle comme les vents; et Montagne et Gironde, quand elles reprennent leurs sens, sont également frappées de stupeur, à voir où la tourmente les a jetées et laissées. Voilà à quelle hauteur de miracle des hommes peuvent agir sur des hommes, et comme le Conscient et l'Inconscient se mêlent insondablement dans notre insondable Vie, où la Volonté Libre plonge dans l'océan infini de la Nécessité!

Les armes des Girondins sont la Philosophie Politique, la Respectabilité et l'Éloquence, — Éloquence, — ou Rhétorique, si vous voulez, — d'un genre réellement supérieur. Vergniaud, par exemple, tourne une période aussi harmonieusement qu'homme de cette génération. Les armes de la Montagne sont ceux de la pure Nature : l'Audace et l'Impétuosité, qui peut devenir Férocité, comme il convient à des hommes absolus dans leurs déterminations, dans leurs convictions; comme il convient à des hommes qui, en certaines occurrences, en tant que Septembri-

seurs, doivent triompher ou périr. Le terrain pour lequel on se bat est la Popularité ; reste que vous pouvez la chercher avec les amis de la Liberté et de l'Ordre, ou bien avec les amis de la Liberté Simple ; la chercher avec tous deux est malheureusement devenu chose impossible. Chez ceux de la première catégorie, et en général, parmi les Autorités des Départements, et les Lecteurs des Débats Parlementaires, gens de la Respectabilité, pourvus en argent et en amour de la paix, les Girondins l'emportent. Mais parmi les ultra-Patriotes, les Millions de miséreux, surtout dans le Peuple Parisien, qui lit moins qu'il n'entend et ne voit, les Girondins sont battus complètement, et la Montagne l'emporte.

Ni l'égoïsme, ni la médiocrité de dessein ne font défaut, de l'un ou de l'autre côté ; du côté Girondin assurément pas, où en fait, l'instinct de conservation, que les événements forcent au grand jour, fait assez triste figure, où aussi une certaine finasserie dans l'art d'équivoquer et de feindre, se trahit de temps à autre. Ce sont des hommes adroits à l'escrime d'avocats. On les a appelés les Jésuites de la Révolution¹, mais c'est là une appellation trop dure. Il faut avouer aussi que cette rude et turbulente Montagne a en soi le sens de ce que la Révolution veut dire ; ce dont ces éloquents Girondins sont tout dépourvus. Est-ce qu'on a fait la Révolution, est-ce qu'on s'est battu pour elle, contre le monde, pendant ces quatre épuisantes années, pour qu'une Formule puisse être concrétisée ? — pour que la Société devienne *méthodique*, logiquement démontrable, et que l'ancienne Noblesse, avec ses prétentions, s'évanouisse ? Ne doit-elle pas plutôt apporter quelque reflet de lumière, quelque soulagement aux Vingt-Cinq Millions, qui étaient dans les ténèbres, accablés de fardeaux, jusqu'à ce qu'ils se levassent, piques en mains ? Du moins, et c'est la moindre des choses, on devrait penser qu'elle leur apporterait une portion congrue de pain pour vivre ? Il y a dans la Mon-

¹ Dumouriez. *Mémoires*, III, 314. (Note de Carlyle.)

tagne, çà et là, en Marat, l'ami du Peuple; dans l'incorruptible Vert-de-Mer¹ lui-même, d'ailleurs si maigre et formaliste, un sentiment net de ce dernier fait, sans lequel tout autre sentiment est ici sans valeur, et la plus fine éloquence académique ressemble à l'airain sonore, et aux cymbales retentissantes. Bien froid, du reste, bien protecteur et mou, est le ton des Girondins parlant de « nos frères malheureux », de ces frères qu'on désigne souvent sous le nom collectif des « Masses », comme s'ils n'étaient point du tout des personnes, mais des monceaux de matière combustible et explosive pour faire sauter des Bastilles! En toute vérité, est-ce qu'un Révolutionnaire de cette espèce n'est point un Solécisme? Est-ce que la Nature et l'Art ne le désavouent point? Mérite-t-il plus que d'être fauché, et de disparaître? Ce qui est sûr, c'est que ce patronage Girondin assomme et tue nos frères malheureux de Paris; et plus ils sont beaux parleurs et logiciens irréfutables, eh bien, plus ils sont faux et haïssables en fait.

(Vol. III, liv. III, chap. II).

DÉBACLE

1793, An II.

Toutefois l'Histoire, en traitant de ce Règne de la Terreur, s'est heurtée à des difficultés spéciales. Tant que le Phénomène persistait en son état original, en tant que simples « Horreurs de la Révolution Française », il y avait de quoi dire et de quoi crier, à tort ou à raison. Dieu sait si terreurs et horreurs régnèrent! Mais ce n'était pas là tout le Phénomène, à vrai dire, et à bien dire, ce n'était point du tout là le Phénomène, mais plutôt son *ombre*, sa face négative. Mais voici une nouvelle période de l'affaire, et le moment où l'Histoire,

¹ *L'incorruptible Vert-de-Mer*, épithète ordinaire de Carlyle pour désigner Robespierre.

cessant ses cris, voudrait essayer plutôt d'enfermer, sous ses Formes anciennes de langage et de concepts, cet Événement nouveau et stupéfiant. Or, alors justement que quelque Loi Naturelle scientifique et consacrée devrait pouvoir suffire à embrasser ce Produit inattendu de la Nature, alors que l'Histoire devrait pouvoir l'énoncer en termes clairs, en tirer des inductions et des applications profitables, à ce moment même, l'Histoire, avouons-le, ne fait que babiller et que se débattre d'une manière plus pénible encore. Prenez, par exemple, la plus récente Forme de langage que nous ayons vu proposer sur la question, comme lui étant adéquate, celle donnée presque au courant de ces mois-ci, par notre digne M. Roux, dans son *Histoire Parlementaire*. Cette Forme la plus récente et la plus bizarre est que : — la Révolution française fut un effort suprême après dix-huit siècles de préparation, pour réaliser — la Religion Chrétienne ¹ ! *Unité, Indivisibilité, Fraternité ou la Mort*, ces mots, il est vrai, étaient gravés sur toutes les Demeures des Vivants ; et aussi sur les Cimetières, ou des Demeures des Morts, on avait imprimé par ordre du Procureur Chaumette : *C'est ici l'Éternel Sommeil* ². Mais une Religion Chrétienne réalisée par la Guillotine et la Mort Éternelle *m'est suspecte* ³, comme avait coutume de dire Robespierre.

Hélas ! non, M. Roux ! Ce n'était point là un Évangile de Fraternité, selon un des Quatre Vieux Évangélistes, appelant les hommes à se repentir, à amender *chacun sa propre* et mauvaise existence, pour être sauvés ; mais plutôt un Évangile, comme nous l'avons souvent intimé, selon un Cinquième et Nouvel Évangéliste : — Jean-Jacques, appelant les hommes à amender *chacun* l'existence mauvaise du *monde entier*, pour être sauvés en faisant la Constitution : — chose bien différente et éloignée de la première *toto caelo*, comme on dit, de toute

¹ *Histoire Parlementaire*. (Introd.), I et seqq. (Note de Carlyle.)

² *Deux amis*, XII, 78. (Note de Carlyle.)

³ En français dans le texte.

l'étendue du ciel, et même davantage si possible ! C'est ainsi cependant que l'Histoire, et toute Parole et toute Raison humaine, procède encore, à la manière d'Adam commençant la vie : elle essaie de *nommer* les choses nouvelles qu'elle voit la Nature produire — et trop souvent en vain !!

Mais, et si l'Histoire consentait, une fois, que tous les Noms et Théorèmes d'elle connus ne satisfont point ; que ce grandiose Produit de la Nature fut grandiose, et nouveau, justement en ce qu'il ne se vint point ranger sous les anciennes Lois écrites de la Nature, mais en révélait de nouvelles ? En ce cas l'Histoire, renonçant à la prétention de le *nommer* pour l'instant, le *considérera* honnêtement et nommera de lui ce qu'elle pourra ! Tout Nom qui approche du Nom vrai, a de la valeur ; si le vrai Nom se présentait une fois, la Chose serait désormais connue, la Chose serait alors nôtre, et nous pourrions désormais traiter d'elle.

Mais à coup sûr, la réalisation du Christianisme ou de quoi que ce soit de terrestre, n'est point ce que nous discernons en ce règne de la Terreur, en cette Révolution française, dont il est la consommation. La destruction, voilà plutôt ce que nous discernons, la destruction de tout ce qui était destructible. C'est comme si Vingt-Cinq Millions d'êtres exaltés enfin d'ivresse Pythique, s'étaient levés simultanément pour dire, d'une voix qui retentit par les nations et les âges, que cette Existence de Fausseté est devenue intolérable. O Hypocrisies et Spéciosités, Manteaux Royaux, Pelisses Cardinalices ; Crédos, Formules, Respectabilités, Sépulcres peints, remplis d'ossements humains, voici : vous nous apparaissez comme un seul Mensonge. Pourtant notre Vie et notre Misère ne sont point un Mensonge ! Voici, nous élevons, tous ensemble, nos Vingt-Cinq Millions de mains, et prenons à témoin les Cieux et la Terre et l'Empire de Tophet aussi, que ou bien vous serez abolis, ou que c'est nous qui seront abolis !

Serment non sans portée, en vérité ; et qui est, comme

on l'a dit souvent, l'Événement le plus considérable de ces millé ans ! D'où, sans doute, s'ensuivent, et s'ensuivront des conséquences. L'accomplissement de ce Serment, c'est-à-dire, la noire bataille acharnée des hommes contre toute leur condition et leur entour, bataille, hélas, livrée au Péché et aux Ténèbres qui sont en eux-mêmes et dans les autres, voilà le Règne de la Terreur. Sa fin, tout inconsciente d'ailleurs, sous cette forme, était le désespoir transcendant. Faux espoirs de Fraternité, de Millenium Politique et quoi encore, toujours nous avons vu cela : mais l'âme invisible du tout, le désespoir transcendantal n'était pas faux ; et il n'a pas manqué d'effet. Le désespoir poussé à un certain extrême, achève le cercle, pour ainsi dire, et il devient une sorte d'espoir instinctif et fécond.

(Vol. III, liv. V, chap. 1.)

DANTON, PAS DE FAIBLESSE !

1794. (An II.) 31 mars.

O Tinville, Président Herman, qu'allez-vous faire ? Ils en ont pour deux jours encore, par très rigide Loi Révolutionnaire. Déjà les Galeries murmurent. Si ce Danton allait faire éclater vos filets ! Spectacle inouï, en vérité ! Cela tient à un cheveu, et quel remue-ménage c'eût été là, si le Juge et le Coupable avaient changé de place ! Toute l'Histoire de France en eut été changée ! Car en France, il n'y a que ce Danton à pouvoir encore essayer de gouverner la France. Lui seul, fruste et amorphe Titan, et peut-être cet autre personnage au teint olivâtre, l'officier d'Artillerie de Toulon, que nous quittâmes en train d'avancer sa fortune dans le midi ?

Le soir du deuxième jour, comme les choses ne vont pas mieux, mais de pire en pire, Fouquier et Herman, l'air égaré, se précipitent au *Salut Public*. Que faire ? Le *Salut Public*, sur le champ, mûrit un nouveau Décret, par

lequel, si les hommes « insultent à la Justice », ils peuvent être « jetés hors des Débats ». Car après tout, n'est-ce pas certain qu'on trame « un complot dans la Prison du Luxembourg » ? Que le *ci-devant* Général Dillon et d'autres Suspects, complotent, avec la Femme de Camille, de distribuer des *assignats*, de forcer les Prisons, de renverser la République ? Le citoyen Laflotte, Suspect lui-même, mais désireux d'être élargi, nous a fait récit du Complot ; récit qui peut porter ses fruits ! Suffit ; le lendemain matin, la Convention docile accepte le Décret. Le *Salut* l'emporte, en courant, au secours de Tinville, qui en était presque réduit aux extrémités. Et donc, *Hors des Débats*, Impudents ! Gendarmes, faites votre Devoir ! De cette façon, d'un effort désespéré, le *Salut*, — Tinville, Herman, Leroi ¹ *Dix-Août*, et tous les jurés énergiques, y allant de cœur et chacun de son coup d'épaule, le Jury se trouve « suffisamment instruit ». La Condamnation est votée, expédiée par un Fonctionnaire, déchirée et foulée aux pieds : c'est *la Mort aujourd'hui*. On est au 5 Avril 1794. La Malheureuse Épouse de Camille peut cesser d'errer autour de cette Prison, — et embrasser aussi ses pauvres petits ; puis se préparer à y entrer, — et à suivre !...

Danton porte un front hautain dans la Charrette de Mort. Il n'en fut point de même de Camille : — il n'y a qu'une semaine, et tout est tellement sens dessus dessous ! Une Épouse angélique est laissée en larmes ; amour, fortune, gloire révolutionnaire, tout est resté aux portes de la Prison ; et la Meute carnivore hurle maintenant autour de lui. Et tout cela est palpable, et pourtant incroyable, comme un rêve de fou ! Camille lutte et se tord d'angoisse : ses épaules laissent glisser la veste ouverte qui s'embarrasse de nœuds aux mains liées. « Du calme, mon ami, » dit Danton, « *laissez-là cette vile canaille !* » Au pied de l'Échafaud, on entendit Danton exhaler : « O ma Femme, ma Bien-Aimée, je ne te reverrai

¹ Pierre-Nicolas Leroy, surnommé *Dix-Août*, l'un des jurés du Tribunal Révolutionnaire.

donc plus ! » Mais s'interrompant : « Danton, pas de faiblesse ! » Il dit à Hérault-Séchelles qui s'avancait pour l'embrasser : « Nos têtes vont se rencontrer *là* » : — dans le panier du Bourreau. Ses dernières paroles furent à Samson le Bourreau lui-même : — « Tu montreras ma tête au peuple : elle en vaut la peine ! »

Ainsi marche, à sa demeure inconnue, ce Danton, masse géante de vaillance, d'ostentation, de fureur, de sentiment, de sauvage force révolutionnaire, de virilité. Il était d'Arcis-sur-Aube, né de « braves fermiers ». Ses vices furent nombreux ; mais le pire des vices, celui d'Hypocrisie, n'était pas le sien. Cet homme n'eut rien du vieux Formaliste, trompeur aux autres, trompeur à soi-même, *hideux* au bon sens naturel ; mais il fut un vrai Homme ; avec toutes ses scories c'était un Homme, d'une réalité de feu, jailli du grand cœur de feu de la Nature même. Il a sauvé la France de Brunswick ; il a été droit son terrible chemin, où il le conduisait : il peut vivre durant quelques générations, dans la mémoire des hommes.

(Vol. III, liv. VI, chap. II.)

HARENGS GRILLÉS

1793. (An III.)

Ainsi meurt le Sansculottisme, le *Corps* du Sansculottisme, ou plutôt ainsi se transforme-t-il. Sa Danse dégueillée et Pythique de Carmagnole est devenue une Danse Pyrrhique, une danse des Bals Cabarus. Le Sansculottisme est mort, tué par de nouveaux *ismes* de son espèce, qui étaient sa propre et naturelle progéniture. Il est enterré, et, pouvons-nous dire, au milieu de si assourdissantes réjouissances, de glas funèbres si discordants de leur part, que, après un demi-siècle, ou à peu près, on commence seulement à savoir nettement pourquoi il a jamais vécu.

Et pourtant il avait un sens : le Sansculottisme eut réellement la vie, il fut réellement une Naissance-Nou-

velle du Temps. Bien plus, il vit encore ; il n'est pas mort, mais seulement transformé. Son *Ame* vit encore ; encore elle façonne, dans toutes ses parties, une forme corporelle pour la refaçonner en une autre moins amorphe, comme fait avec ses Naissances Nouvelles le génie du Temps ; jusqu'à ce que, sous une forme parfaite, elle embrasse toute la sphère du monde. Le sage peut, en effet, voir partout à cette heure, qu'il lui faut fonder sur sa virilité, non sur les garnitures de sa virilité. Qui-conque, aux Epoques de l'Europe où nous sommes, fonde sur des garnitures, des formules, des culottismes, de quelque espèce que ce soit, ne fonde que sur du vieux drap, sur du parchemin, qui ne peut durer. Mais quant au Corps du Sansculottisme, cela est mort et enterré, et ne réapparaîtra plus, on l'espère, sous sa première forme amorphe, d'ici un autre millier d'années.

Fut-ce la plus épouvantable chose qu'ait jamais produite le Temps ? C'en fut une des plus épouvantables. Cette Convention, devenue désormais Anti-Jacobine, publia, avec l'intention de se justifier et de se fortifier, des Listes de ce qu'avait perpétré le Règne de la Terreur : des Listes des Personnes Guillotinées. Ces Listes, s'écrie le bilieux Abbé Montgaillard, n'étaient pas complètes ! Elles contiennent les noms de..... combien de personnes, pense le Lecteur ? Deux mille, presque. Il y en eut plus de Quatre mille, s'écrie Montgaillard ; tant de guillotinés, tant de fusillés, tant de noyés ; de voués à d'horribles morts ; dont neuf cents étaient des femmes ¹. Cela fait un affreux total de vies humaines, Monsieur l'Abbé ; pour un nombre dix fois plus grand de gens tués convenablement sur un champ de bataille, on aurait pu avoir sa Victoire-Glorieuse, avec *Te Deum*. Ce nombre approche seulement de la deux centième partie de celui des gens qui ont péri durant toute la Guerre de Sept Ans. N'est-ce pas par cette guerre de Sept Ans que le Grand Fritz arracha la Silésie à la grande Thérèse ; et qu'une Pompadour,

¹ Montgaillard, IV, 241. (Note de Carlyle.)

piquée d'épigrammes, se contenta de ne pouvoir être une Agnès Sorel ? La tête de l'homme est une étrange coquille qui sonne creux, M. l'Abbé, et elle étudie Cocker à maigre profit.

.....

Les Sections des Muscadins se réjouissent hautement ; les Bals Cabarus tournoient ; le presque insoluble problème : *République sans anarchie*, ne l'avons-nous point résolu ? La Loi de Fraternité ou Mort s'en est allée ; le chimérique *Prenne-qui-a-besoin* est devenu le pratique *Garde-qui-a* ; à l'Anarchique République des Misères a succédé l'ordonnée République des Luxes, qui durera autant qu'elle pourra.

Sur le Pont au Change, sur la Place de Grève, sous de longs hangars, Mercier, durant ces soirs d'été, vit des ouvriers à leurs repas. La portion individuelle du pain quotidien est tombée à une once et demie : « Des assiettes
« qui contiennent chacune trois harengs grillés, assai-
« sonnés de tranches d'oignons, mouillés d'un peu de
« vinaigre ; à ceci ajoutez quelques prunes bouillies, et
« des lentilles nageant dans une sauce claire. A ces
« tables frugales, avec le gril à frire du cuisinier sifflant
« auprès, et le pot au feu mijotant sur un feu entre deux
« pierres, je les ai vus se ranger par centaines, et con-
« sommer, sans pain, leurs étiques repas, bien trop
« maigres pour l'acuité de leurs appétits et la taille de
« leurs estomacs¹. » L'eau de la Seine, qui court abon-
dante près de là, fournit ce qui manque.

Homme de Peine, tes luttes et tes audaces, ces six longues années d'insurrection et de tribulation, tout cela ne t'a donc servi de rien ? Tu consommes ton hareng et ton eau, dans le soir béni, or et rouge. Oh ! pourquoi la Terre était-elle si belle, empourprée d'aube et de crépuscule, si les rapports des hommes entr'eux devaient en faire une vallée de famine, de larmes, — et pas même de douces larmes. Tu as détruit les Bastilles, défait les

¹ *Nouveau Paris*, IV, 118. (Note de Carlyle.)

Brunswicks, affronté les Principautés et les Puissances de la Terre et de Tophet, tout cela, tu l'as osé, tu l'as enduré, — et c'était pour une République de Salons Cabarus ? Patience, — il te faut de la patience : la fin n'est pas venue encore.

(Vol. III, liv. VII, chap. VI.)

LE CHARTISME ¹

(*Chartism*)

La même année que la « Révolution Française », Carlyle publia trois articles, nés des mêmes travaux (réunis dans les V^e et VI^e volumes des *Mélanges*) : — Le Collier de Diamant ; Mirabeau ; l'Histoire Parlementaire de la Révolution Française. En 1838, il donna à la *London and Westminster Review* (n^o 12), ses études sur Sir Walter Scott, et Vernhagen von Ense.

Le *Chartisme* parut l'année suivante, en un pamphlet à part. Carlyle y dégage, à propos d'un mouvement chartiste, les grandes leçons qu'il a puisées dans ses profonds travaux sur la Révolution. C'est une attaque vigoureuse contre l'Économie Politique et la doctrine du *Laissez-Faire*. — Le plus intolérable des maux, pour un individu, ou pour un peuple, c'est l'*injustice*. La conquête elle-même porte en soi sa justification, car la force est le bras droit de la justice, si ce monde n'est point satanique. Mais les peuples ont leurs droits, dans la mesure où ils savent les faire respecter comme des forces. La Révolution Française et le Chartisme sont de formidables rappels à l'ordre, à la justice, des peuples à leurs gouvernements, car la démocratie n'a pas de fin en soi : elle n'est que l'aboutissement fatal, l'avatar dernier de la morale du *Laissez-Faire*. Le peuple veut être gouverné, non par de faux gouvernements, mais par de vrais gouvernements, par Les Meilleurs qui sont aussi Les Plus Forts.

LA CONQUÊTE

La Conquête est, à coup sûr, un fait qu'on rencontre

¹ L'agitation chartiste naquit dès l'avènement de la reine Victoria, à la suite, d'une part, de l'échec des Radicaux, et du rejet de la Réforme électorale (Suffrage universel), qu'ils exigeaient ; à la suite, d'autre part, de la faillite des Owenites dans leur tentative de réforme sociale en dehors des voies politiques. Les deux partis politique et ouvrier, se fondirent en une immense *association* dont la tactique consista à présenter au Parlement des pétitions monstres, en les appuyant par des meetings (Peterloo, etc.). Une pétition avait été reçue à Londres en 1838 : « La Charte du peuple » : elle formulait « six points » : 1^o Suffrage Universel, 2^o Scrutin secret, 3^o Parlement annuel, 4^o Indemnité parlementaire, 5^o Abolition du cens, 6^o Égalité des circonscriptions.

souvent; la Conquête qui semble tout inique et brutale, s'affirme partout comme un droit parmi les hommes. Or, si on y regarde bien, on trouvera que, en ce monde, aucune conquête n'aurait pu être définitive, si elle ne s'était montrée profitable aux peuples conquis, aussi bien qu'aux conquérants. Mithridate, roi de Pont, poussé à bout, « fit appel au patriotisme de son peuple ». Mais, dit l'histoire, « il l'avait opprimé, et dépouillé, et pillé, durant de longues années ». Ses impôts, qui volaient au hasard, semant la ruine, tel l'ouragan, étaient moins supportables que la sévère méthode des Romains qui jamais ne s'exerça avec autant de rigueur, malgré sa régularité. Ce fut donc en vain qu'il fit appel au patriotisme des siens. Les Romains conquièrent Mithridate. Les Romains, ayant conquis le monde, gardèrent cette conquête, *parce qu'ils* pouvaient le mieux gouverner le monde; la multitude ne trouva nullement urgent de se rebeller; l'imagination des hommes s'en affligea plus ou moins peut-être, mais en ce qui regarde leurs intérêts matériels, ils étaient plus avantagés qu'auparavant.

Un fait du même genre s'est aussi produit en notre pays d'Angleterre. Les anciens Nobles Saxons, désunis entr'eux et trop prochainement égaux en pouvoir, auraient été incapables de bien gouverner. Harold tué, ils perdirent leur chance dernière de gouverner, sauf dans l'anarchie et dans la guerre civile. Survint une classe nouvelle d'hommes forts, de Nobles Normands, sous la conduite d'un homme fort, et ayant à leur tête une suite d'hommes forts, non désunis, mais au contraire, unis par des liens nombreux, ne fut-ce même que par leur communauté de langue et d'intérêts, ils *étaient* en état de gouverner le pays; ils le gouvernèrent, en effet, et, on peut le croire, de manière assez tolérable, car autrement ils n'auraient point duré. Ils agirent, peu conscients de l'office qu'ils remplissaient, comme une immense Puissance Policière, ayant partout des postes, unie, disciplinée, féodalement hiérarchique, prête à l'action. Ces Teutons, hommes forts, ont au total montré leur valeur; ils ont dressé ce peuple

désordonné de Teutons à l'unité et à la coopération pacifique mieux que n'auraient pu faire n'importe quels autres. Que le *pouvoir-faire*, à le bien interpréter, s'unit avec le *devoir-faire*, chez les mortels; que la force toujours agit comme le bras droit de la justice; que la force et le droit, qui d'abord divergent d'une façon si formidable, finissent au bout du compte par ne faire qu'une seule et même chose, voilà une pensée qui réconforte; qui toujours, dans les noirs tourbillons de tempête de l'histoire de ce monde, rayonnera sur nous, comme une éternelle étoile polaire.

On peut dire de la Conquête qu'elle ne s'est jamais effectuée par la force brutale et par la contrainte. Une Conquête de cette espèce ne dure point. La Conquête, qui s'accompagne du pouvoir de la contrainte, pouvoir essentiel universellement dans la société humaine, doit être féconde en bons résultats, ou les hommes, des hommes de force commune la repousseront. Qu'est-ce que l'homme fort, si nous y réfléchissons? Le sage, l'homme qui, avec les vertus d'ordre, de loyauté et de vaillance, toutes vertus qui forment la base de la sagesse, a l'intuition de ce qu'est ce qui est, de ce qui sortira de ce qui est, — qui a des yeux pour voir, et une main pour agir; qui est *digne* d'administrer, de diriger, et de commander en conduisant. Tel est l'homme fort. Ses muscles et ses os ne sont point plus forts que les nôtres; mais plus forte est son âme, plus sage est son âme, plus clairvoyante, meilleure et plus noble, car ceci est, a été et toujours sera le principe de toute clairvoyance digne d'un tel nom. Cela est grand, cela est un rayon de cette même éternelle étoile polaire, rayonnant parmi les destinées des hommes, que tout talent, tout intellect, soit en premier lieu, moral. Autrement, quel monde serait le nôtre! Mais c'est le cœur toujours qui voit, avant que la tête puisse voir, sachons-le bien, — et sachons par conséquent, que le Bien seul est immortel et triomphant, que l'Espérance est certaine et stable, à toutes les phases de ce « Pays de l'Espérance ». La ruse, la rouerie, et l'avocas-

serie sont un genre de choses qui se prend, et qu'on prend souvent pour du talent; mais qui, heureusement, se méprend en cela. Il est vrai que cela a du succès, ce qu'on appelle avoir du succès; et même cela doit en général en avoir, si les gens qui font le succès sont de la due stupidité. Ces gens de la due stupidité diront nécessairement : « C'est *Toi* la sagesse, règne sur nous ! » Et là-dessus cela règne. Mais la Nature réplique : « Non, « ton règne n'est pas selon *mes* Lois; ta sagesse n'est point « assez sage! Me prends-tu pour un charlatanisme? pour « une Conventionalité et une Avocasserie? La poussière « de balle que tu sèmes en mon sein a beau passer, aux « baraques de scrutin et ailleurs, pour de la semence de « blé, je ne veux pas, moi, en faire germer du froment, « car c'est de la balle ! »

(Chap. v.)

LAISSEZ-FAIRE

Nous ne parlerons point de la façon dont le *Laissez-Faire* s'accorde avec d'autres sujets; mais nous oserons dire, et nous demanderons si les événements partout, dans l'histoire du monde et dans l'histoire de la paroisse, ne confirment point notre parole en toutes espèces de langages, que, eu égard aux classes inférieures de la société, à leur gouvernement et à leur direction, le principe du *Laissez-Faire* a fini d'être, et ne trouve plus où s'appliquer en notre Europe, encore moins en notre pays d'Angleterre. L'heure est venue non pas de mal gouverner, ni pourtant de ne point gouverner, mais précisément de gouverner. Quel est le sens des « cinq points », si nous voulons l'entendre? Que sont toutes les secousses populaires, tous ces rugissements affolés, depuis Peterloo jusqu'à la Place de Grève? Ce sont comme les rugissements, les cris inarticulés d'une créature muette, pleine de fureur et de souffrance; et pour l'oreille du sage, ce sont les prières inarticulées que voici : « Guidez-moi !

Gouvernez-moi ! Je suis un être de folie et de misère, et je ne puis me conduire moi-même ! » A coup sûr, de tous les « droits de l'homme », ce droit de l'homme ignorant d'être conduit par un plus sage, d'être, par la douceur ou la contrainte, gardé par lui, dans le vrai chemin, est le plus incontestable. La Nature même l'a voulu ainsi dès le commencement, et la société dans sa lutte pour la perfection, de plus en plus confirme ce droit et l'accomplit. Si la Liberté signifie quelque chose, elle signifie la jouissance de ce droit, qui enveloppe la jouissance de tous les autres droits. Des deux côtés ce droit et ce devoir sont sacrés, et ils résument en eux tous autres devoirs sociaux quels qu'ils soient. Pourquoi l'un peine-t-il de ses mains, si l'autre ne doit point peiner, plus inlassablement encore, de son cœur et de son cerveau ? L'artisan robuste ne trouve point que ce soit jeu d'enfant que de pétrir l'indocile matière brute, mais l'art de conduire des hommes n'est pas non plus du dilettantisme ; ce qu'il devient quand il est traité comme un dilettantisme, nous en pouvons juger ! Le cheval indompté bondit sans attache dans les lieux sauvages, nul ne le mène à l'écurie, ni au râtelier ; aussi ne peine-t-il point pour vous, mais pour lui seul.

La Démocratie, nous le savons bien, ce qu'on appelle le « self-government » de la multitude par la multitude, c'est là ce qu'on acclame partout à présent, en paroles passionnées. La marche de la démocratie a été rapide ces derniers temps, et elle va en s'accélégrant toujours de périlleuse façon. C'est vers la démocratie et vers elle seule, que toutes choses tendent, comme vers leur but dernier et leur poteau d'arrivée. Ainsi pensent, ainsi clament partout les multitudes. Et pourtant tous les hommes dont la vue est bonne encore, peuvent voir que nulle finalité ne peut résider dans la démocratie ; que par la victoire la plus complète de la démocratie, rien n'est gagné, — sauf le vide, et la liberté de gagner ! La démocratie est, de sa nature, une opération d'auto-suppression, qui, au bout du compte, mène au résultat net de

zéro. Là où aucun gouvernement, sauf celui du commissaire de police paroissial, n'est nécessaire, comme en Amérique, où le sol est immense, où tout homme est capable de trouver du travail et se payer lui-même de sa peine, la démocratie peut subsister, mais non ailleurs, sauf brièvement, comme prompt transition vers quelque chose d'autre et qui la dépasse. La démocratie n'a jamais encore, à ce que nous sachions, été capable d'accomplir grand'chose, sauf cette même suppression de soi. Rome et Athènes sont des exemples classiques, sans parallèles à cette fin. A Rome et à Athènes, comme ailleurs, si on regarde la réalité, on verra que ce n'était point par les votes et les débats bruyants du grand nombre, mais par l'intuition et l'autorité sage de quelques-uns que la besogne se faisait. Ainsi en est-il toujours, ainsi en sera-t-il toujours.

La Démocratie, qu'on la prenne où l'on voudra en notre Europe, se trouve n'être qu'une méthode réglée de rébellion et d'abrogation. Elle abroge l'ancien ordre des choses, et elle laisse, avons-nous dit, *zéro* et la vacuité, en guise d'instauration d'un ordre nouveau. C'est la consommation du Non-gouvernement et du *Laissez-Faire*. Peut-être est-elle un fait naturel en notre Europe à cette heure, mais elle ne peut être le terme dernier. Ce n'est point pour l'impossibilité : — le « self-government » d'une multitude par une multitude, — mais pour la possibilité : — le gouvernement par les plus sages, que lutte l'Europe affolée. Elle lutte pour la plus heureuse des possibilités, non point le mauvais gouvernement, non point le *Laissez-faire*, mais le gouvernement véritable. Ne peut-on point discerner, à travers tout fracas démocratique, tous claquements de boîtes à scrutin, à travers le vacarme infini et désolant des parlottes, nécessaire ou non, que ceci au fond est le souhait et la prière de tous les cœurs humains, partout et en tous temps : — « Donnez-
« moi un conducteur ; un vrai conducteur, non une fausse
« ombre de conducteur ; un vrai conducteur, afin qu'il
« puisse me guider sur le vrai chemin, afin que je puisse

« lui être loyal, que je puisse lui jurer fidélité et le « suivre, et sentir que j'ai bien fait! » La relation de l'élève au maître, du sujet loyal à son roi qui le dirige, voilà sous une forme ou une autre, l'élément vital de la Société humaine ; son élément essentiel et pérennel, sans lequel, comme un corps sans âme, elle se précipite vers la mort et, d'une chute horrible et retentissante, passe et disparaît.

Mais en vérité à notre époque, avec son nouvel et grave Évangile, que les Spéciosités, qui ne sont point des Réalités, ne peuvent plus être, toutes les Aristocraties, les Prêtrises, les Personnes en Autorité, sont invitées à réfléchir. Qu'est-ce qu'une Aristocratie ? Un corps d'hommes Les Meilleurs, Les Plus Braves. A ceux-ci, avec joie, d'un cœur loyal, les hommes paient la moitié de leur subsistance, pour les armer, les orner, les loger dans des palais, pour les élever haut par-dessus tous. Car il est dans la nature des hommes en tout temps, d'honorer et d'aimer Les Meilleurs d'entr'eux, de ne connaître point de limite à leur vénération. Partout où une Aristocratie *est* encore un corps des Meilleurs, elle est assurée contre tous périls, et la terre qu'elle gouverne est une terre sûre et bénie. Partout où une Aristocratie n'essaie même point d'être cela, mais se contente de porter les habits de cela, elle n'est point assurée, ni la terre qu'elle gouverne. Car voici maintenant notre triste partage, que nous devons trouver une Aristocratie *réelle*, qu'une Aristocratie d'apparence, quelque plausible qu'elle soit, ne nous suffit plus. De manière ou d'autre, le monde exige absolument être gouverné, sinon par telle classe d'hommes, donc par telle autre. On peut prédire, sans don de prophétie, que l'ère de la routine est proche de sa fin. La sagesse et la capacité seulement, l'effort loyal, vaillant, de zèle incessant, non agréable mais pénible et constant, suffiront à la tâche. Il en coûtera ce qu'il pourra, mais, d'une façon ou d'une autre, les multitudes qui peinent de cette Europe troublée et surpeuplée, doivent et veulent trouver des gouvernements. « *Laissez-faire!*

qu'on les laisse faire ? » La chose qu'ils *feront*, si on les abandonne ainsi, est trop épouvantable à penser ! Elle a été *faite* une fois, au vu de toute la terre, durant notre génération : — faut-il qu'elle soit refaite une seconde fois ?

.....

Une autre chose, que le lecteur anglais peut lire et entendre souvent aujourd'hui, vaut la peine qu'il y réfléchisse un instant. C'est que la Société « existe pour la protection de la propriété ». A quoi on ajoute que le pauvre a aussi sa propriété, c'est-à-dire son « travail », et les trente sous, ou les quatre francs cinquante par jour qu'il peut en tirer. Ceci est assez vrai, mes amis, de la « protection de la *propriété* », très vrai, — et, en fait, si vous vouliez une bonne fois imposer convenablement ce Huitième Commandement, tous les « droits de l'homme » s'en trouveraient observés ; je ne connais point de meilleure définition des droits de l'homme. *Tu ne voleras point ; on ne te volera point* : quelle société serait celle-là ! La République de Platon, l'Utopie de More, n'en seraient que simples images ! Donnez à tout homme ce qui est à lui, le juste prix de ce qu'il a fait et de ce qu'il est, et nul ne se plaindra plus, ni la terre ne souffrira plus ; pour la protection de la propriété, en pure vérité, et pour cela seulement !

Et maintenant quelle est ta propriété ? Cet acte titré de parchemin, cette bourse que tu enfermes dans ta poche de pantalon ? Est-ce là ton estimable propriété ? Frère infortuné ! — très pauvre frère insolvable ! moi, sans aucun parchemin, avec ma bourse le plus souvent à l'état flasque, impondérable, et qui ne va point contre le vent, j'ai une propriété tout autre que cela ! Je possède le souffle miraculeux de la vie en moi, que le Dieu Tout-Puissant a soufflé dans mes narines ! J'ai des affections, des pensées, une *capacité* divine d'être et d'agir ; des droits, par conséquent ; — le droit, par exemple, à ton amour, si je t'aime, — à ton aide, si je t'obéis : droits fort étrangers, dont on entend encore parler quelquefois

dans les chaires d'églises, quoique presque inintelligiblement maintenant, — droits qui s'étendent haut dans l'Immensité, et loin dans l'Éternité. Trente sous par jour, — quatre francs cinquante par jour, — vingt mille francs et plus, par jour, — appelles-tu cela ma propriété ? J'estime cela peu de chose ; peu de chose tout ce que je pourrais acheter avec cela. Car vraiment, comme on dit, qu'importe ? En bottes éculées, en attelages à doux ressorts, un homme arrive toujours au bout de son voyage. Socrate marchait nu-pieds, ou en sabots : et pourtant il est arrivé heureusement. Jamais on ne lui a demandé : « Avec quelle sorte de souliers, — en quel mode de transport ? » Jamais : « Quels gages avais-tu ? » Mais simplement : « Quelle tâche as-tu faite ? » La Propriété, mon frère ? « De mon propre corps je n'ai que la rente viagère ! » Quant à cette bourse flasque qui m'appartient, — « c'est quéque chose, — c'est rien ! » C'est l'esclave des pickpockets, des coupegorges, des courtiers juifs, des voleurs de poudre d'or ; « Ça été à toi ! — C't à moi ! » — C't à toi, — si tu as grande envie de la voler. Mais mon âme, inhalée en moi par Dieu, mon *Moi*, et tout ce qu'il est en lui de pouvoir faire ; cela est mien, et je m'opposerai à ce qu'on le vole ! Je l'appelle mien, et non tien, je veux garder cela, et faire, avec, le travail que je puis. Dieu me l'a donné, le Diable ne me le prendra pas ! Hélas ! mes Amis, la Société existe et a existé pour un grand nombre de fins, qu'il n'est pas aisé de préciser.

La Société, cela va de soi, n'empêche jamais en aucun siècle un homme d'être ce qu'il *peut être*. Un Africain, couleur suie, *peut* devenir un Toussain l'Ouverture, un Jack assassin à trois doigts, et les jaunes Indes occidentales en diront ce qu'elles voudront. Un Poète Écossais¹ « fier de son nom et de son pays », *peut* s'adresser en toute ferveur aux « Messieurs de la Chasse Calédonienne² », et devenir Jaugeur de barriques de bière,

¹ Burns.

² *Messieurs de la Chasse Calédonienne* désigne les membres de l'aristocratie écossaise, auxquels certains droits de chasse, privilèges des comtés, étaient

et chanteur tragique immortel au cœur brisé. L'écho assourdi de sa mélodie s'entendra par de longs siècles, sera une note nouvelle dans « ce *Miserere* sacré » qui s'élève aux cieux, de tous les temps et de toutes les terres. Ce que je *puis être*, tu ne m'empêcheras sûrement pas d'être. Bien plus, même pour être ce que je pourrais être, j'ai sur toi les droits les plus surprenants, qu'il ne convient pas de régler à présent !

Protection de la propriété de poche-de-pantalon ? O Lecteur ! à quels subterfuges est réduite la pauvre Société, luttant pour rendre encore raison de soi, à des époques où le Paiement Comptant est devenu le seul lien qui lie l'homme à l'homme ! Au total, nous conseillerons à la Société de ne point parler du tout de ce pourquoi elle existe, mais plutôt de faire tous ses efforts pour exister, d'essayer de voir comment elle peut continuer à exister. Voilà ce qu'elle a de mieux à faire. Qu'elle y compte, si jamais elle en arrivait en fait à exister seulement pour la protection de la propriété de poche-de-pantalon, elle perdrait bientôt le don de protéger même cela, et elle trouverait son cours en notre bas monde sur le point de s'achever !

(Chap. VI.)

ÈRES NOUVELLES

« Les droits ? Je te permettrai de les appeler partout des *forces* correctement articulées ». Terrible affaire, d'articuler correctement ! Considère ces Barons de Runnymede ; considère toute manière de révoltés victorieux ! Votre Grande Charte, il a fallu l'expérimenter, par le combat et le débat, durant cent cinquante années, et puis on trouva qu'elle *était* correcte, et elle est restée la vraie *Magna Charta*, — qu'un tailleur, qui n'avait pas les

réservés. Burns, paysan, poète pauvre, avait été reçu et fêté par la haute société d'Edimbourg, mais d'elle il n'avait reçu que des bravos et le médiocre emploi de jaugeur de barriques de bière.

mesures, a presque mise en pièces dans les générations suivantes. Les forces, dis-je, sont une terrible affaire à articuler correctement ! Pourtant il faut qu'on les articule ; l'heure en est venue, la nécessité en est venue, et au milieu des difficultés et d'expériences énormes, elles s'articulent. N'appelle point cela suite de rebellions, mais appelle-le plutôt suite d'expansions, de lumières, don d'expression articulée descendant toujours plus bas. Les classes l'une après l'autre acquièrent la faculté d'expression. La Nécessité les instruit et les contraint ; tel le muet qui, voyant le couteau à la gorge de son père, soudain acquiert le don de la parole ! Considère aussi comme une classe après l'autre non seulement acquiert la faculté d'articuler ce qui est sa force, mais également croît en force, acquiert la force ou la perd, en sorte que toujours, après un temps, il n'y a pas seulement un nouveau don d'articuler, mais aussi quelque chose de nouveau à articuler. Les époques constitutionnelles ne cesseront jamais parmi les hommes. »

(Chap. VIII.)

IMPOSSIBLE

A l'homme pratique, donc, nous répétons que la première chose qu'il lui faut « faire », c'est de ceindre ses reins pour l'action vraie ; de bien savoir qu'il est là pour agir, ou qu'il n'est nulle part. Une fois armé, que de choses se présenteront d'elles-mêmes comme faisables qui maintenant ne sont point essayables ! Deux choses, grandes choses, demeurent depuis dix ans, en toute tête anglaise qui pense, et depuis peu, s'agitent même sur la langue de plusieurs. Un mot sur chacune d'elles, et nous prendrons congé de l'homme pratique, et nous rentrerons avec joie dans l'obscurité et le silence. L'Instruction universelle, voilà la première chose, que nous voulons dire, et l'Émigration générale est la seconde.

(Chap. x.)

LES HÉROS, LE CULTE DES HÉROS

ET

L'HÉROÏQUE DANS L'HISTOIRE

(*On heroes, hero-worship, and the heroic in history*)

Bien que l'accueil fait à la *Révolution Française* dans le monde des Lettres, en particulier par Thackeray, Southey, Macaulay, eût attiré sur Carlyle l'attention du grand public, le livre ne se vendait point, et son auteur vivait dans la gêne et le souci du lendemain. Comme après « Sartor », ce fut encore Emerson qui le tira de peine. Une édition américaine de la *Révolution Française* s'écoula rapidement et Emerson put, en deux fois, envoyer à son ami à Chelsea, un total de 150 livres (3.750 francs). Mais il fallait aviser. Miss Martineau¹ eut alors l'idée de proposer à Carlyle de faire des conférences, genre fort à la mode. Il n'accepta qu'avec peine, mais « il le fallait bien² ». Il fit donc, en quatre ans, quatre séries de conférences³, qui lui rapportant chacune une moyenne de 200 livres (5 000 fr.), assurèrent sa vie pour quelques années. La quatrième seulement de ces séries : — Sur les Héros, — a été recueillie en un volume.

Carlyle les a jugées comme « une détestable mixture de Prophétie et de Jeu d'Acteur⁴ ». Il se traînait à la salle publique comme au supplice. Des auditeurs ont relaté leurs souvenirs de sa face grimaçante et de son verbe tourmenté.

¹ Auteur d'une Histoire d'Angleterre.

² Cf. *Reminiscences*, vol. I.

³ En 1837, six conférences sur la Littérature Allemande (135 livres); en 1838, douze conférences sur l'Histoire de la littérature de l'Europe (300 livres);

en 1839, six conférences sur « Les Révolutions » (300 livres).

A partir de cette époque le génie de Carlyle est universellement reconnu. *Sartor* se vend enfin en une édition anglaise. *La Révolution Française* devient une œuvre populaire, — et les Essais sont recueillis en 4 volumes, en 1839.

⁴ « Detestable mixture of Prophecy and Playactorism ». *Reminiscences*, vol. I.

Toutes les œuvres antérieures aboutissent à celle-ci, et toutes les œuvres qui suivent rayonneront de celle-ci. Elle concentre en un foyer intense les traits épars de cette grande figure du Héros qui, depuis les commencements (*Vie de Schiller*) hantait l'imagination du grave penseur. Les héros sont les grands hommes, les Soldats de Dieu, conquérants du chaos : ils sont les Bons, les Sages, les Forts, qu'à travers Révolutions et Chartismes, les peuples misérables appellent à leur aide. L'âme des religions, la suprême religion des peuples, c'est le culte des Héros, et l'histoire humaine n'est que leur biographie. Il importe, à l'heure où sombre tout le passé, et où s'enfante tout l'avenir, que chacun de nous quelques instants se recueille dans leur lumière.

Carlyle choisit six classes de héros :

- | | | |
|--|------------------------------|---|
| 1° Le Héros comme Divinité. | (1 ^{re} Conférence. | Odin et le Paganisme.) |
| 2° Le Héros comme Prophète. | (2 ^e Conférence. | Mahomet : Islam.) |
| 3° Le Héros comme Poète. | (3 ^e Conférence. | Dante. Shakespeare.) |
| 4° Le Héros comme Prêtre. | (4 ^e Conférence. | { Luther : Réformation.
Knox : Puritanisme.) |
| 5° Le Héros comme Homme de
Lettres. | (5 ^e Conférence. | Johnson. Rousseau. Burns.) |
| 6° Le Héros comme Roi. | (6 ^e Conférence. | { Cromwell. Napoléon. Le Révo-
lutionnarisme moderne). |

La première conférence nous ayant paru la plus caractéristique, nous la donnons presque entièrement.

CONFÉRENCE I

LE HÉROS COMME DIVINITÉ : ODIN

LE PAGANISME : — LA MYTHOLOGIE SCANDINAVE

(Mardi 5 mai 1840.)

Nous avons entrepris de discourir un peu sur les Grands Hommes, — leurs manières d'apparaître dans les affaires de notre monde, comment ils se sont moulés dans l'histoire du monde, les idées que les hommes se sont formées d'eux, sur les œuvres qu'ils ont faites : — c'est-à-dire, sur les Héros, sur l'accueil qu'ils ont reçu, la tâche qu'ils ont accomplie, — sur ce que j'appelle le culte des Héros, et l'Héroïque dans les affaires humaines. Il est trop évident que ceci est un vaste sujet, qui mérite un tout autre traitement que celui que nous pouvons

espérer lui donner à présent. C'est un vaste sujet, un sujet illimitable, aussi immense que l'Histoire Universelle elle-même. En effet, l'Histoire Universelle, comme je l'entends, l'histoire de ce que l'Homme a accompli en ce monde, est au fond l'Histoire des Grands Hommes qui ont agi ici. Ils furent, ces grands hommes, les conducteurs des hommes, les modeleurs, les types, et en un sens large, les créateurs de tout ce que les masses humaines en général, se sont efforcées de faire ou d'atteindre. Toutes les choses que nous voyons accomplies dans le monde sont proprement le résultat matériel extérieur, la réalisation pratique et l'incarnation des Pensées qui habitent dans les Grands Hommes envoyés en ce monde ; l'âme de l'histoire du monde entier, pourrait-on faire justement remarquer, serait l'histoire de ceux-ci. Trop clairement c'est un sujet auquel nous ne rendons point justice en cette place.

Une consolation c'est que les Grands Hommes, à les prendre de toute façon, sont une compagnie profitable. Nous ne pouvons, si imparfaitement que ce soit, étudier un grand homme sans gagner quelque chose avec lui. Il est la vivante source de lumière auprès de laquelle il est agréable de se trouver ; la lumière qui illumine les ténèbres du monde ; et ceci non pas à la façon d'une lampe allumée seulement, mais plutôt comme un luminaire naturel, qui brille par la grâce du Ciel ; comme une courante source de lumière, ai-je dit, d'intuition originale, innée, de virilité et d'héroïque noblesse, — dans la splendeur de laquelle toutes âmes éprouvent qu'elles ne désirent plus rien. Quoi qu'il en puisse être, vous ne regretterez point d'errer dans ce voisinage pendant quelque temps. Ces six classes de Héros, choisies dans des contrées et des époques fort éloignées les unes des autres et différant absolument sous le rapport des simples traits extérieurs, doivent, si nous y regardons fidèlement, illustrer plusieurs choses pour nous. Si nous pouvions les voir bien, nous saisirions quelques rayons

émanés du cœur même de l'histoire du monde. Combien je serais heureux si je pouvais seulement, à quelque degré, en des temps comme les nôtres, vous rendre manifestes les sens de l'Héroïsme, et la relation divine (car je puis bien l'appeler telle), qui de tout temps unit un Grand Homme aux autres hommes ; et donc, pour ainsi dire, non épuiser mon sujet, mais faire brèche seulement pour y entrer. En tous cas il me faut l'essayer.

On a raison de dire, dans tous les sens, que la religion d'un homme est le fait capital en ce qui le concerne : celle d'un homme ou d'une nation d'hommes. Par religion je ne veux pas dire ici la croyance d'Église qu'il professe, les articles de foi auxquels il souscrit, et que, en paroles ou autrement, il affirme ; pas entièrement ceci, et, dans bien des cas, pas ceci du tout. Nous voyons des hommes de toute espèce des croyances professées, atteindre à presque tous degrés de mérite ou de démerite dans chacune d'elles, ou dans n'importe laquelle. Ceci n'est pas ce que j'appelle religion, cette profession ou affirmation, laquelle n'est souvent qu'une profession ou affirmation venue des ouvrages extérieurs de l'homme, de la pure région argumentative, si même d'aussi profond que cela. Mais la chose qu'un homme croit en fait et pratiquement (et ceci suffit *sans* qu'il se l'affirme même à soi, bien moins aux autres) ; la chose qu'un homme prend en fait et pratiquement à cœur et qu'il regarde comme assurée touchant ses rapports vitaux avec ce mystérieux Univers, et son devoir et sa destinée là, cela est en tous les cas, la chose primordiale pour lui, et elle crée et détermine tout le reste. C'est là sa *religion*, ou peut-être bien aussi, son pur scepticisme, et son *irreligion* ; c'est la façon dont il se sent spirituellement en rapport avec le Monde Invisible, ou Nul Monde ; et je pense que si vous me dites ce que cela est, vous me dites, jusqu'à un très haut degré, ce que l'homme est, et ce qu'est le genre de choses qu'il fera. Pour un homme ou une nation nous demandons donc, avant tout : — quelle était leur religion ? Était-ce le Paganisme ? — la

pluralité des dieux, la pure représentation sensible de ce Mystère de la Vie, et pour principal élément intégrant, la Force Physique ? Était-ce le Christianisme, la Foi en un Invisible, non en tant que réel seulement, mais en tant que l'unique réalité ; le Temps, à chacun de ses plus infimes moments reposant sur l'Éternité ; l'Empire Païen de la Force déplacé par une plus noble suprématie, celle de la Sainteté ? Était-ce le Scepticisme, l'incertitude et l'investigation sur la question de savoir s'il y avait un Monde Invisible, un Mystère quelconque de la Vie autre qu'insensé ; — et le doute quant à tout ceci, ou peut-être l'incroyance, et la négation pure et simple ? Répondre à cette question, c'est nous ouvrir l'âme de l'histoire de l'homme ou de la nation. Les pensées qu'ils eurent furent les génératrices des actions qu'ils accomplirent, leurs sentiments furent les générateurs de leurs pensées ; ce fut l'invisible et le spirituel en eux qui détermina l'extérieur et l'effectif ; leur religion, comme je l'ai dit, fut le grand fait à propos d'eux. Cela une fois bien connu, tout est connu. Nous avons choisi, comme le premier Héros de notre série, Odin, la figure centrale du Paganisme Scandinave ; emblème pour nous d'un domaine très étendu de choses. Considérons un moment le Héros comme Divinité, la forme première la plus ancienne de l'Héroïsme.

Assurément ce semble une chose d'aspect étrange, ce Paganisme, presque inconcevable pour nous en ces jours-ci : une inextricable jungle d'illusions, de confusions, de faussetés et d'absurdités, couvrant tout le champ de la Vie ! Une chose qui nous remplit de stupeur, presque, s'il était possible, d'incrédulité, car vraiment, il n'est pas facile de comprendre que des hommes sensés purent jamais de sang froid, et les yeux ouverts, fonder leur croyance et leur vie sur un tel ensemble de doctrines. Que des hommes aient pu adorer leur propre prochain comme un Dieu, et non pas lui seulement, mais des souches et des pierres, et toute espèce d'objets animés ou inanimés ; et façonner pour eux-mêmes un chaos aussi

insensé d'hallucinations en guise de Théorie de l'Univers, tout ceci a l'air d'une fable incroyable. Néanmoins c'est un fait évident qu'ils le firent. A une jungle aussi affreuse et inextricable de faux cultes, de fausses croyances, des hommes faits comme nous se sont vraiment et réellement attachés, et y ont vécu chez eux. Ceci est étrange. Oui, nous pouvons méditer avec tristesse et en silence sur les abîmes de ténèbres qui sont en l'homme ; si nous nous réjouissons des hauteurs de vision plus pure où il a atteint. De telles choses furent et sont en l'homme, en tous les hommes, — en nous aussi.

.....

Sûrement ce serait une folle entreprise de prétendre « expliquer » en ce lieu-ci, ou en aucun lieu, un phénomène comme ce très lointain, incohérent et nuageux imbroglia du Paganisme, — plus semblable à un champ de nuées qu'à un continent lointain de terre ferme et de faits. Ce n'est plus une réalité, cependant c'en fut une. Nous devons comprendre que cet apparent champ-de-nuées fut autrefois une réalité ; que ce ne fut point poétique allégorie, et moins encore de toutes choses, duperie et déception, son origine. Les hommes, dis-je, ne crurent vraiment jamais d'oiseuses chansons, jamais ne risquèrent la vie de leur âme sur des allégories : les hommes en tous temps, surtout aux graves premiers temps, ont eu un instinct pour découvrir les charlatans, pour haïr les charlatans.

.....

Vous vous rappelez cette parabole de Platon, où un homme qui avait grandi jusqu'à l'âge adulte dans quelque retraite sombre, fut amené tout à coup à l'air supérieur pour voir le soleil se lever. Quel dut être son émerveillement, son étonnement ravi, au spectacle dont nous sommes chaque jour témoins avec indifférence ! Avec la libre et ouverte intelligence d'un enfant, cependant avec la mûre faculté d'un homme, son cœur entier dut s'enflammer à ce spectacle, il dut reconnaître bien qu'il était Divin, son âme dut tomber en adoration devant lui. Or,

justement la même enfantine grandeur était dans les nations primitives. Le premier Penseur païen parmi des hommes grossiers, le premier homme qui commença à penser, fut précisément cet homme-enfant de Platon : simple, ouvert comme un enfant, mais avec la profondeur et la force d'un homme. La Nature n'avait encore point de nom pour lui ; il n'avait pas encore uni sous un nom la variété infinie de spectacles, de sons, de formes et de mouvements, que nous appelons maintenant collectivement Univers, Nature ou pareille chose, et dont ainsi, avec un nom, nous prenons congé ! Pour le sauvage au cœur profond, tout était encore nouveau, non voilé sous des noms et des formules, tout se dressait nu, flamboyant sur lui, là, splendide, auguste, ineffable. La Nature était, pour cet homme, ce que, pour le Penseur et le Prophète elle est à jamais, *surnaturelle*. Cette terre verte et fleurie, bâtie de rocs, les arbres, les montagnes, les fleuves, les mers aux milles bruits ; — cette grande et profonde mer d'azur qui flotte sur nos têtes, les vents volant à travers elle, la noire nuée se façonnant sa masse tantôt versant le feu, tantôt la grêle et la pluie, — *qu'est-ce ?* Oui, — *quoi ?* Au fond nous ne savons pas encore, nous ne pourrons jamais le savoir du tout. Ce n'est point par notre supérieure intuition que nous échappons à la difficulté ; c'est par notre supérieure légèreté, notre inattention, notre *manque* d'intuition. C'est en *ne* pensant *pas* que nous cessons de nous en étonner. Durcie autour de nous, engainant entièrement toute notion que nous formons, se trouve une enveloppe de traditions, de ouï-dire, de purs *mots*. Nous appelons ce feu du noir nuage de tonnerre : « Électricité », et discourons savamment sur lui, et nous arrachons son pareil au verre et à la soie, mais *qu'est-il ?* Qui est-ce qui l'a fait ? D'où vient-il ? Où va-t-il ? La science a beaucoup fait pour nous : mais c'est une pauvre science celle qui voudrait nous cacher la grande et profonde et sacrée Infinitude de la « Nescience », où nous ne pourrons jamais pénétrer, sur quoi toute Science flotte comme une

simple gaze superficielle. Ce monde, après toute notre science, et toutes nos sciences, est encore un miracle, merveilleux, inscrutable, *magique* et davantage, pour quiconque veut y *penser*.

Ce grand mystère du Temps, n'en fut-il point d'autre; la chose illimitée, silencieuse, qui jamais ne repose, — appelée Temps, qui roule, s'élançe, prompt, silencieuse, pareille à une marée-océan qui enveloppe tout, sur quoi nous, et tout l'Univers flotte comme des exhalaisons, comme des apparitions qui *sont*, et puis *ne sont pas*; ceci est à jamais très littéralement un miracle, une chose qui nous frappe de mutisme, — car nous n'avons point de mot pour en parler. Cet Univers, ah Dieu! — qu'est-ce que le sauvage en pouvait savoir, — qu'est-ce que nous en pouvons savoir encore? Qu'il est une Force, et une complexité mille fois multipliée de Forces? — une Force qui *n'est pas nous*? Cela est tout; il n'est pas nous, — il est absolument différent de *nous*. Force, Force, partout Force! Nous-mêmes une force mystérieuse au centre de cela. « Il n'est pas une feuille pourrissante sur la grand'route qui n'ait la Force en soi, autrement comment pourrait-elle pourrir ¹? » Oui, sûrement, pour le Penseur athée, s'il en est un possible, ce doit être un miracle aussi, cet énorme, illimitable tourbillon de Force, qui nous enveloppe ici; tourbillon qui jamais ne repose, haut comme l'Immensité, vieux comme l'Éternité? Qu'est-il? La création de Dieu, répondent les gens religieux; c'est la création du Dieu Tout-Puissant! la science athée en balbutie pauvrement, avec des nomenclatures scientifiques, des expériences, et quoi encore? Comme si c'était une pauvre chose morte, à embouteiller en flacons de Leyde, et à vendre sur des comptoirs. Mais le sens naturel de l'homme, en tous temps, s'il veut honnêtement appliquer son sens, proclame qu'elle est une vivante chose, — ah! une ineffable, divine chose, envers laquelle la meilleure attitude pour nous, après toute science pos-

¹ *Savior Resartus.*

sible à jamais, est l'effroi sacré, la dévote prosternation et l'humilité de l'âme; l'adoration sinon en paroles, du moins en silence.

Mais maintenant, je remarque en outre : ce qui en un temps tel que le nôtre, exige un Prophète ou un Poète pour le prêcher à nous, je veux dire, le dépouillement de ces pauvres enveloppes profanes, de ces nomenclatures et scientifiques ouï-dire, ceci, l'antique et grave âme, non encore encombrée de ces choses, le faisait pour son compte. Le monde, qui est maintenant divin seulement pour « le doué¹ », était alors divin pour quiconque tournait le regard sur lui. Il se tenait nu devant lui, face à face. « Tout était Divin ou Dieu », — Jean-Paul le trouve encore ainsi, le géant Jean-Paul, qui a le pouvoir d'échapper aux ouï-dire; — mais il n'y avait point de ouï-dire alors. Canope répandant sa lumière sur le désert, avec son éclat bleu de diamant (cet éclat bleu, étrange, et comme d'un esprit, — bien plus éclatant que nous ne le voyons jamais ici), perçait jusqu'au cœur du sauvage Ismaélite, tandis qu'il le guidait par l'étendue solitaire là-bas. A son cœur inculte, avec tous sentiments en lui, avec nulle *parole* pour aucun sentiment, elle pouvait paraître un petit œil, cette Canope, lançant des regards sur lui, de la grande et profonde Éternité; révélant à lui la Splendeur intérieure. Ne pouvons-nous comprendre comment ces hommes *adorèrent* Canope; devinrent ce que nous appelons Sabéens, adorant les Étoiles? Tel est pour moi, le secret de toutes formes de Paganisme. L'adoration est l'admiration transcendante; l'Admiration pour laquelle il n'est maintenant ni limite ni mesure, cela est l'Adoration. Pour ces hommes primitifs, toutes choses, et chaque chose qu'ils voyaient exister auprès d'eux, étaient un emblème du Divin, de quelque Dieu.

Et voyez quelle fibre pérennelle de vérité était en cela! A nous aussi, à travers chaque étoile, à travers chaque brin d'herbe, Dieu n'est-il point rendu visible, si nous

¹ ... the gifted...

voulons ouvrir nos esprits et nos yeux? Nous n'adorons pas de cette façon maintenant, mais ne compte-t-on pas encore comme un mérite, une preuve de ce que nous appelons une « nature poétique » que nous reconnaissons comme tout objet a une divine beauté en soi, comme tout objet encore vraiment est « une fenêtre à travers laquelle nous pouvons plonger dans l'Infinitude même? » Celui qui peut discerner la grâce des choses, nous l'appelons Poète, Peintre, Homme de Génie, doué, celui qu'on aime¹. Ces pauvres Sabéens firent cela même qu'il fait, — à leur façon. Qu'ils l'aient fait, de quelque façon que ce fût, était un mérite : valait mieux que ce que l'homme complètement stupide faisait, ce que le cheval et le chameau faisaient, — c'est-à-dire, rien !

Mais maintenant si toutes choses quelles qu'elles soient que nous considérons sont pour nous des emblèmes du Très-Haut Dieu, j'ajoute que l'homme est encore plus qu'aucune d'elles un tel emblème. Vous avez entendu la parole célèbre de Saint-Chrysostôme concernant la Shekinah, ou l'Arche de Témoignage, visible Révélation de Dieu parmi les Hébreux : — « La vraie Shekinah est l'Homme. » Oui, il en est bien ainsi; ceci n'est point phrase vaine; il en est véritablement ainsi. L'essence de notre être, le mystère qui s'appelle « Moi », — ah! quels mots avons-nous pour de telles choses? — est un souffle du ciel; l'Être Très-Haut se révèle dans l'homme. Ce corps, ces facultés, cette vie qui est nôtre, n'est-ce pas tout comme un manteau pour cet Innommé? « Il n'est qu'un seul Temple dans l'Univers », dit le pieux Novalis, et « c'est le Corps de l'Homme. Rien n'est plus sacré que « cette haute forme. S'incliner devant les hommes, c'est « révéler cette Révélation dans la Chair. Nous touchons « le Ciel quand nous posons notre main sur un corps « humain. » Ceci sonne beaucoup comme une pure fanfare de rhétorique, mais il n'en est point ainsi. A le bien méditer, cela se trouvera être un fait scientifique;

¹ Lovable.

l'expression, en tels mots qu'on peut avoir, de la vérité réelle de la chose. — *Nous* sommes le miracle des miracles; — le grand mystère inscrutable de Dieu. Nous ne pouvons le comprendre, nous ne savons comment en parler; mais nous pouvons sentir et savoir, si nous le voulons, qu'il en est véritablement ainsi.

Et maintenant si le culte même d'une étoile, avait en soi quelque sens, combien beaucoup plus encore pouvait en avoir celui d'un héros! Le culte d'un héros est l'admiration transcendante d'un Grand Homme. Je dis que les grands hommes sont encore admirables; je dis qu'il n'est au fond rien d'autre d'admirable. Pas de sentiment plus noble que celui d'admiration pour quelqu'un de plus haut que lui-même n'habite au sein de l'homme. Il est à cette heure-ci, et à toutes heures, l'influence vivifiante dans la vie de l'homme. La Religion, selon moi, repose sur lui; non le Paganisme seulement, mais de bien plus hautes et plus vraies religions, — toute religion jusqu'ici connue. Culte du Héros, admiration prosternée du fond du cœur, soumission fervente, sans borne, devant une très noble et divine Forme d'Homme, — n'est-ce pas là le germe du Christianisme même? Le plus grand de tous Héros, en est Un, — que nous ne nommons pas ici! Que le silence sacré médite ce sujet sacré. Vous y trouverez la perfection suprême d'un principe qui subsiste à travers l'histoire entière de l'homme sur la Terre.

Ou bien, si nous en venons à des domaines moins élevés, moins ineffables, toute Loyauté n'est-elle pas parente de la Foi religieuse aussi? La Foi est loyauté envers quelque Enseigneur inspiré, quelque spirituel Héros. Et qu'est-ce donc que la Loyauté propre, l'haleine de vie de toute société, sinon une « effluence » du culte des Héros, une admiration soumise à ce qui est vraiment grand? La société est fondée sur le Culte des Héros. Toutes dignités de rang, sur quoi l'association repose, sont ce que nous pouvons appeler une *Héro*-archie (gouvernement des Héros), — ou une Hiérarchie, car elle est

« sacrée » suffisamment en effet ! Duc signifie *dux*, Conducteur ; Roi¹ c'est *Kön-ning*, *Kan-ning*, l'Homme qui *sait*² ou *peut*². La société, en tous lieux, est une représentation, non intolérablement inexacte, d'un Culte gradué de Héros, — de l'hommage et de l'obéissance rendus aux hommes réellement grands et sages. Non intolérablement inexacte, dis-je ! Toutes, elles sont comme des billets de banque, ces dignités sociales, toutes représentent l'or, et plusieurs d'entre elles, hélas ! toujours sont des billets *contrefaits*. Nous pouvons vivre avec quelques billets contrefaits et faux, et même avec un bon nombre ; mais non avec tous, ou le plus grand nombre d'entre eux contrefaits ! Non ! c'est alors aux révolutions à venir, cris de Démocratie, Liberté, et Égalité, et que sais-je encore ? Les billets étant tous faux, et si on ne peut avoir de l'or pour *eux*, le peuple se met à crier dans son désespoir qu'il n'y a pas d'or, qu'il n'y en a jamais eu ! « L'Or », — le Culte des Héros, *est* cependant, comme il a toujours et partout été, et il ne peut finir jusqu'à la fin de l'homme lui-même.

Je sais fort bien que de nos jours le Culte des Héros, la chose que j'appelle Culte des Héros, fait profession d'avoir disparu, et d'avoir définitivement cessé d'être. Notre époque, pour des raisons qu'il vaudra la peine un jour d'examiner, est une époque qui, pour ainsi dire, nie l'existence des grands hommes, nie que les grands hommes soient un bien désirable. Montrez à nos critiques un grand homme, un Luther, par exemple, ils commencent à ce qu'ils appellent « rendre compte » de lui ; non à l'adorer, mais à prendre ses dimensions, et à l'amener à être une petite espèce d'homme ! Il était « la créature du Temps », disent-ils ; le Temps le demandait, le Temps a fait toutes choses, lui rien, si ce n'est ce que nous, le petit critique, aurions pu faire aussi ! Ceci ne me paraît rien qu'une triste besogne. Le Temps demandait ? Hélas !

¹ Anglais : *King*.

² That *knows* or *can*....

nous savons des Temps qui *demandaient* avec assez de bruit leur grand homme ; mais sans le trouver quand ils le demandaient ! Il n'était point là ; la Providence ne l'avait point envoyé, le Temps, en *demandant* de toutes ses forces, devait descendre vers la confusion et le naufrage, parce qu'il ne voulait point venir, celui qu'on demandait.

Car si nous voulons y penser, aucun Temps n'aurait eu besoin d'en venir à la ruine, s'il avait pu *trouver* un homme assez grand, un homme assez sage et assez digne ! Sagesse pour discerner vraiment ce que le Temps souhaitait ; vaillance pour le conduire sur le chemin qui y menait ; c'est le salut de tout Temps. Mais je compare les Temps vulgaires et languissants, avec leur incroyance, leur détresse, leur perplexité, avec leurs caractères languides et hésitants et leurs conditions troublées, qui s'écroulent d'impuissance en une détresse pire, vers la ruine finale, — tout ceci je le compare à du bois sec et mort, qui attend l'éclair du Ciel qui va l'enflammer. Le grand homme, avec sa libre force, droit venue de la main même de Dieu, est l'éclair. Sa parole est la sage parole guérissante en laquelle tous peuvent croire. Tout flamboie autour de lui, maintenant qu'il a frappé, en un feu pareil au sien propre. Les branchages secs, vermoulus, croit-on, l'ont demandé ? Ils avaient grand besoin de lui, mais quant à le demander ! Ceux-là sont des critiques à courte vue, je pense, qui crient : « Voyez, ne sont-ce pas les branches qui ont fait le feu ? » Nulle plus triste preuve ne peut être donnée par un homme de sa propre petitesse que son incroyance en les grands hommes. Il n'est pas de plus tristes symptômes d'une génération qu'un tel général aveuglement à l'éclair spirituel, avec la foi seulement en l'amas de bois dépouillé et mort. C'est le dernier comble de l'incroyance. A toutes époques de l'histoire du monde, nous trouverons que le Grand Homme a été l'indispensable sauveur de son époque ; l'éclair sans lequel le bois mort n'aurait jamais brûlé ! L'Histoire du Monde, j'ai déjà dit qu'elle était la Biographie des Grands Hommes.

Les petits critiques de ce genre font ce qu'ils peuvent pour répandre l'incroyance et l'universelle paralysie spirituelle; mais heureusement ils ne peuvent pas toujours complètement réussir. En tout temps, il est possible à un homme de s'élever assez haut pour sentir qu'eux et leurs doctrines sont chimères et toiles d'araignées. Et ce qui est remarquable, en aucun temps quel qu'il soit, ils ne peuvent entièrement déraciner des cœurs des hommes vivants une certaine vénération absolument particulière pour les Grands Hommes; admiration fervente, loyauté, adoration, quelque absurde et pervertie qu'elle puisse être. Le Culte des Héros durera à jamais tant que l'homme durera. Boswell vénère son Johnson, tout sincèrement, même au XVIII^e siècle. Les Français croient en leur Voltaire, et se précipitent autour de lui à un très curieux Culte de Héros, en ce dernier acte de sa vie, quand ils « l'étouffent sous les roses ».

.....

Oui, du Norse Odin à l'Anglais Samuel Johnson, du divin Fondateur du Christianisme au Pontife ridé de l'Encyclopédisme, en tous temps et lieux, le Héros a été adoré. Il en sera toujours ainsi. Tous nous aimons les grands hommes, et nous nous inclinons humblement devant eux: bien plus, pouvons-nous honnêtement nous incliner devant rien d'autre? Ah! tout homme vrai ne se sent-il point fait plus haut par l'hommage rendu à ce qui est réellement au-dessus de lui? Nul plus noble sentiment ou plus béni n'habite au cœur de l'homme. Et pour moi il est très encourageant de considérer que nulle sceptique logique, ou générale vulgarité, nulle insincérité ou aridité d'aucun Temps et de ses influences ne peuvent détruire cette loyauté et cette adoration innées et nobles qui sont dans l'homme. Aux temps d'incroyance qui ne tardent pas à devenir des temps de révolution, tous peuvent voir beaucoup de choses s'écrouler et tristement tomber en ruine. Quant à moi, aux jours présents, je crois voir, en cette indestructibilité du Culte des Héros, l'Éternel diamant au-dessous duquel le naufrage confus

des choses révolutionnaires ne peut tomber. Le naufrage confus des choses qui s'écroulent et même craquent et s'ébranlent tout autour de nous, à nos époques révolutionnaires, ira aussi loin, *non pas* plus loin ! C'est l'Éternelle pierre angulaire, sur laquelle elles peuvent commencer à se reconstruire. Que l'homme, en un sens ou un autre, adore les Héros ; que tous *nous* révérions et devrions toujours révérer les Grands Hommes, — voici, pour moi, la roche vive, au sein de toutes les chutes quelles qu'elles soient, le seul point fixe dans l'histoire révolutionnaire moderne ; autrement elle est comme sans fond et sans rive.

Autant de vérité, seulement sous un antique vêtement suranné, mais animée d'un esprit encore vrai, voilà ce que je trouve dans le Paganisme d'anciennes nations. La Nature est encore divine, la révélation des actes accomplis par Dieu ; le Héros est encore adorable ; ceci, sous de pauvres formes naissantes, étriquées, est-ce que toutes religions païennes se sont efforcées, comme elles pouvaient, d'attester. Je crois que le Paganisme Scandinave, pour nous ici présents, est plus intéressant qu'aucun autre. Il est, pour n'en dire qu'une chose, le plus récent : il a duré en nos régions de l'Europe jusqu'au xi^e siècle : il y a huit cents ans, les Norvégiens étaient encore adoreurs d'Odin. Il est intéressant aussi comme étant la foi de nos pères : les hommes dont le sang court encore dans nos veines, à qui, sans doute, nous ressemblons encore en tant de façons. Étrange : ils crurent vraiment cela, tandis que nous croyons si différemment. Considérons un peu cette pauvre foi norse, pour plusieurs raisons. Nous avons des moyens passables de le faire, car il y a un autre point d'intérêt dans ces mythologies scandinaves, c'est qu'elles ont été conservées si bien.

En cette étrange île d'Islande, jaillie, disent les géologues, du feu des profondeurs de la mer, terre sauvage de désert et de lave, engloutie plusieurs mois de chaque année en de noires tempêtes, ayant pourtant une sauvage beauté étincelante en été, s'élevant là, sombre et

farouche, dans l'Océan du Nord, avec ses « jokuls » de neige, ses geysers rugissants, ses marécages sulfureux et ses horribles cratères volcaniques, pareille à l'immense Champ de bataille du Givre et du Feu, à l'endroit où de tous lieux nous chercherions le moins de la Littérature ou des annales écrites, le récit de ces choses fut fixé. Sur la lisière marine de cette sauvage terre se trouve une bordure de campagne herbeuse où le bétail peut subsister, et aussi des hommes, par leur moyen, et par ce que la mer fournit ; et il semble que ceux-ci furent des hommes poétiques ; des hommes qui eurent de profondes pensées en eux, et énoncèrent musicalement leurs pensées. Beaucoup de choses seraient perdues si l'Islande n'avait jailli de la mer, n'avait pas été découverte par les Northmen ! Les vieux Poètes Norse furent, pour la plupart d'entre eux, originaux d'Islande.

.....

La première caractéristique de cette vieille Mythologie Scandinave, je la trouve dans la Personnalisation des œuvres visibles de la Nature ; dans la grave et simple reconnaissance des œuvres de la Nature Physique comme chose entièrement miraculeuse, formidable et divine. Ce dont nous discoupons maintenant en tant que Science, ils l'admiraient et ils tombaient frappés d'effroi sacré devant, comme Religion. Les sombres Puissances ennemies de la Nature, ils se les représentaient comme des « Jötuns », Géants, énormes êtres velus, d'un caractère démoniaque. Givre, Feu, Tempête de Mer, — sont des Jötuns. Les Puissances amies, en revanche, telles que Chaleur d'Été, Soleil, — sont des Dieux. L'empire de cet Univers est partagé entre ces deux races ; elles demeurent séparées, s'étant vouées à jamais une haine interdestructive. Les Dieux habitent au-dessus dans Asgard, le Jardin des Asen, ou des Divinités ; Jötunheim, lointaine et sombre terre chaotique, est la demeure des Jötuns.

Curieux tout ceci : et non oiseux ou futile, si nous voulons en regarder le fondement ! La puissance du Feu, ou de la Flamme, par exemple, que nous désignons de quel-

que vulgaire nom chimique, voilant par là à nos propres yeux, l'essentiel caractère de merveille qui y réside, comme en toutes choses, est chez ces vieux Northmen, Loke, un très prompt *Démon* subtil, de l'engeance des Jötuns.

Le Tonnerre n'était point alors pure Électricité, vitreuse ou résineuse; elle était le Dieu Donner (Tonnerre) ou Thor, — Dieu aussi de la bienfaisante chaleur d'été. Le Tonnerre était son courroux; l'assemblément des noires nuées est le froncement des sourcils — colères de Thor; le jet de feu éclatant du Ciel est le Marteau ravage-tout que lance la main de Thor; il pousse son char sonore sur les cimes de montagnes, — c'est le tonnerre; plein de courroux, il « souffle dans sa barbe rouge », — et c'est la bruissante rafale de tempête, avant que le Tonnerre commence. Balder encore, le Dieu Blanc, le magnifique, le juste et bienveillant (que les premiers Missionnaires chrétiens trouvaient ressemblant à Christ), est le Soleil, la plus magnifique des choses visibles, merveilleuse aussi, et divine encore, après toutes Astronomies et tous Almanachs.

J'aime aussi cette représentation qu'ils ont de l'Arbre Igdrasil. Toute la vie est imaginée par eux comme un Arbre; — Igdrasil, le Frêne de l'Existence, a ses racines profondément plongées dans les royaumes de Héla, ou de la Mort; son tronc atteint à la hauteur du Ciel, étend ses rameaux par l'Univers entier; c'est l'Arbre de l'Existence. A son pied, dans le Royaume-de-Mort, sont assises Trois *Nornas*, Destinées, — le Passé, le Présent, le Futur, arrosant ses racines avec l'Eau du Puits Sacré. Ses « rameaux », avec leurs bourgeonnements et leurs effeuillements, — événements, choses souffertes, choses faites, catastrophes, — s'étendent par toutes terres et tous temps. Chacune de ses feuilles n'est-elle point une biographie, — chacune de ses fibres, une Action ou une Parole! Ses rameaux sont les Histoires des Nations. Son bruissement est le bruit de l'Existence Humaine en

marche depuis jadis. Il croit là, le souffle de la Passion Humaine bruit au travers; ou bien, secoué de tempête, le vent de tempête hurle au travers, comme la voix de tous les dieux. C'est Igdrasil, l'Arbre de l'Existence. Il est le Passé, le Présent, et le Futur; ce qui fut fait, ce qui se fait, ce qui sera fait; « l'infinie conjugaison du Verbe *Faire* ¹ ». A songer comme les choses humaines s'enroulent, chacune inextricablement en communion avec toutes, comme le mot avec lequel je vous parle aujourd'hui est emprunté, non d'Ulfilá le Mésogoth ² seulement, mais de tous les hommes depuis que le premier homme commença à parler, je ne trouve point de similitude aussi vraie que celle-ci, d'un Arbre. Magnifique, absolument magnifique et grande. La « *Machine* de l'Univers », hélas! songez-y seulement par contraste.

Eh bien! elle est assez étrange, cette ancienne idée Norse de la Nature. D'où elle vint proprement, voilà ce qu'on n'aimerait pas à être forcé de dire d'une manière très précise. Il est une chose que nous pouvons dire : elle vint des pensées des hommes Norses : — de la pensée, surtout, du *premier* Norse qui eut un pouvoir original de penser. Le Premier Norse « homme de génie », comme nous pourrions l'appeler. D'innombrables hommes avaient passé là, à travers cet Univers, avec un muet et vague émerveillement, tel qu'en peuvent éprouver les animaux eux-mêmes, ou avec un émerveillement douloureux, stérilement investigateur, tels que seuls les hommes en éprouvent. Jusqu'à ce que le grand Penseur vint, l'homme *original*, le Voyant, dont la Pensée, sous la forme parlée, éveille la capacité sommeillante de tous à la Pensée. Il en est toujours ainsi du Penseur, du Héros spirituel. Ce qu'il dit, tous les hommes n'étaient pas loin de le dire, ils aspiraient à le dire. Les Pensées de tous surgissent, comme d'un pénible sommeil enchanté, autour de sa Pensée, lui répondant : Oui, c'est bien cela! Joyeux aux

¹ Cf. *French Revolution*, vol. II, liv. III, chap. I.

² Auteur d'une Traduction de la Bible en gothique (IV^e siècle).

hommes comme l'aube du jour sortant de la nuit, — *n'est-ce pas* l'éveil pour eux du non-être à l'être, de la mort à la vie? Nous honorons encore un tel homme; nous l'appelons Poète, Génie, et ainsi de suite; mais pour ces hommes incultes, il était un vrai magicien, un ouvrier de bienfaits miraculeux et inespérés pour eux, un Prophète, un Dieu! La Pensée une fois éveillée ne se rendort point; elle se développe en un Système de Pensée, grandit d'un homme à l'autre, génération après génération, jusqu'à ce que sa pleine stature soit atteinte, et qu'un *tel* Système de Pensée ne puisse plus grandir, mais cède la place à un autre.

Pour le peuple norse, l'Homme maintenant appelé Odin, et Principal Dieu norse, fut, croyons-nous, un tel homme. Un Enseigneur, et Capitaine *immensurable*, pour qui l'admiration, franchissant les bornes connues, devint de l'adoration. N'a-t-il pas le pouvoir du Penser articulé, et maints autres pouvoirs, jusqu'alors miraculeux? Ainsi, et avec une gratitude sans borne, l'éprouvait le rude cœur norse. N'a-t-il point résolu pour eux l'énigme de sphinx de cet Univers? Ne leur a-t-il point donné assurance de leur propre destinée là? Par lui ils savent maintenant ce qu'ils ont à faire ici, ce qu'ils ont à espérer désormais. L'existence est devenue articulée, mélodieuse par lui : lui premier, il a fait la Vie vivante! Nous pouvons appeler cet Odin, la source de la Mythologie Norse; Odin, ou quelque soit le nom que le Premier Penseur norse ait porté durant qu'il était homme parmi les hommes. Sa vision de l'Univers une fois promulguée, une vision analogue surgit à l'être dans tous esprits, grandit, ne cesse point de grandir, tant qu'elle continue à être croyable là. En tous esprits elle réside écrite, mais invisiblement, comme à l'encre sympathique; à sa parole, elle surgit à la visibilité en tous. Oui, à toute époque du monde, le grand événement, Père de tous autres, n'est-il point l'arrivée d'un Penseur dans le monde?

.....
 Comment l'homme Odin en vint à être considéré comme

un *dieu*, le principal dieu? Cela est sûrement une question sur laquelle nul ne souhaiterait de dogmatiser. J'ai dit que son peuple ne savait point de *limite* à son admiration de lui; il n'avait point encore de balance par quoi mesurer l'admiration. Imaginez le généreux amour de notre propre cœur pour quelque très grand homme, s'étendant jusqu'à *franchir* toutes bornes; jusqu'à remplir et déborder le champ entier de notre pensée! Quoi encore? Si cet homme Odin, — puisqu'une grande âme profonde, avec l'effluve et le mystérieux flot de vision et d'impulsion qui s'élançe sur elle, sans qu'elle sache d'où, est à jamais une énigme, une sorte de terreur et de merveille pour elle-même, — si cet Odin avait senti que peut-être *il* était divin, qu'*il* était quelque effluence du « Wuotan » — *Mouvement*, Puissance Suprême et Divinité, de qui, pour sa vision ravie, toute la Nature était l'auguste image de Flamme; que quelque effluence de *Wuotan* habitait ici en lui? Il n'eut point été nécessairement faux; se serait mépris seulement, parlant le plus vrai qu'il eût su. Une grande âme, n'importe quelle âme sincère, ne sait point ce *qu'elle* est, — elle alterne entre la hauteur la plus haute, et la plus basse profondeur; elle peut, de toutes choses, mesurer le moins : — soi-même! Ce pourquoi les autres la prennent, et ce qu'elle présente qu'elle peut être, ces deux articles agissent étrangement l'un sur l'autre, s'aident à se déterminer l'un l'autre. Quand tous les hommes respectueusement l'admiraient, quand sa pauvre âme inculte était pleine de nobles ardeurs et d'affections, de ténèbres chaotiques, tourbillonnant et de lumière nouvelle, glorieuse; quand un divin Univers éclatait tout en divine beauté autour de lui, et qu'il n'était point d'homme à qui pareille chose eût jamais été dévolue, que pouvait-il penser qu'il était lui-même? « Wuotan? » Tous les hommes répondaient : « Wuotan! »

Les *Runes* d'Odin sont un trait significatif de lui. Les Runes et les miracles de « magie », qu'il accomplit par

eux, sont un grand trait dans la tradition. Les Runes sont l'Alphabet Scandinave, font supposer qu'Odin a été l'inventeur des Lettres, aussi bien que de la « magie », parmi ce peuple ! C'est la plus grande invention que l'homme ait jamais faite, celle de fixer la pensée invisible qui est en lui par des caractères écrits. C'est une sorte de seconde parole, presque aussi miraculeuse que la première...

L'art d'écrire au moyen des Runes a quelque air d'être original parmi les Norses ; ce n'était pas un alphabet phénicien, mais un alphabet originaire de Scandinavie. Snorro¹ nous conte, en outre, qu'Odin inventa la Poésie ; la musique de la parole humaine, aussi bien que sa miraculeuse notation runique. Transportez-vous aux premiers temps de l'enfance des nations ; de la première et magnifique lumière matinale de notre Europe, alors que tout était en fraîche et jeune splendeur, comme d'un grand lever de soleil ; et que notre Europe commençait pour la première fois à penser, à être ! Merveille, espérance : splendeur infinie d'espérance et de merveille, comme des pensées d'un jeune enfant, dans les cœurs de ces hommes forts ! Forts enfants de la Nature ; et c'était ici non seulement un rude Capitaine et Batailleur, discernant, avec ses sauvages yeux flamboyants, quoi faire, avec son sauvage cœur de lion l'osant et le faisant ; mais un Poète aussi, tout ce que nous voulons dire par un Poète, Prophète, grand, dévot Penseur et Inventeur, — comme le vraiment Grand Homme l'est toujours. Un Héros est un Héros en tous points, dans son âme et dans sa pensée à lui, en premier de tout. Cet Odin, en sa rude manière demi articulée, avait un mot à dire. Un grand cœur était ouvert pour embrasser ce grand Univers, et la Vie de l'homme ici-bas, et pour formuler une grande parole sur cela. Un Héros, dis-je, en sa propre, rude manière ; un homme sage, doué, au cœur noble. Et maintenant, si nous admirons encore un tel homme par-dessus tous

¹ Snorro Sturleson, historien islandais (1178-1241) qui recueillit les Sagas.

autres, qu'est-ce que ces sauvages âmes norse, éveillées pour la première fois à penser, ont dû faire de lui ! Pour eux, sans noms encore pour cela, il était noble et le plus noble ; Héros, Prophète, Dieu, *Wuotan*, le plus grand de tous. La Pensée est Pensée, de quelque façon qu'elle se parle ou s'épèle elle-même. Intrinsèquement, je conjecture, cet Odin doit avoir été de la même sorte d'étoffe que la plus grande espèce d'hommes. Une grande pensée dans son profond cœur sauvage ! Les rudes mots qu'il articulait, ne sont-ils point la racine rudimentaire de ces mots anglais que nous employons encore ? Il œuvra aussi dans cet obscur élément. Mais il fut comme une *lumière* y allumée, une lumière d'Intellect, de rude Noblesse de cœur ; et il eut à briller là, et à y faire son obscur élément un peu plus lumineux, comme c'est encore la tâche de nous tous.

.....

L'essence de la Mythologie Scandinave, comme en fait de toutes Mythologies païennes, nous avons vu qu'elle était la reconnaissance de la Divinité de la Nature ; la communion sincère de l'homme avec les mystérieuses Puissances invisibles, vues à l'œuvre dans le monde autour de lui. Ceci, dirais-je, est plus sincèrement accompli dans la Mythologie Scandinave qu'en aucune que je connaisse. La Sincérité est sa grande caractéristique. Sa suprême sincérité (bien supérieure) nous console de son total défaut de l'antique grâce grecque. La Sincérité, à mon avis, est meilleure que la grâce. Je sens que ces anciens Norse plongeaient dans la Nature, l'œil et l'âme ouverts ; très graves, probes, enfantins, et pourtant virils, avec une simplicité, une profondeur, une ingénuité de cœurs grands, d'une façon vraie, aimante, et sans peur. Toute vaillante, toute vraie, cette vieille race d'hommes. Une telle reconnaissance de la Nature se trouve être le principal élément du Paganisme ; la reconnaissance de l'Homme, et de son Devoir Moral, bien que ceci non plus n'en soit point absent, n'en vient à être le principal élément que dans des formes plus pures de religions. Ceci,

en fait, fut une grande distinction et une grande époque dans les Croyances humaines ; un grand point de repère dans le développement religieux du genre humain. L'Homme d'abord se met en relation avec la Nature et ses Puissances, — s'étonne d'elles et les adore ; ce n'est qu'à une époque plus tardive qu'il discerne que toute Puissance est Morale, — que le grand point est la distinction pour lui du Bien et du Mal de « *Tu dois* » et « *Tu ne dois pas* ».

.....

Parmi ces matières pleines d'ombre de l'*Edda*, au sein de toutes ces agglomérations fantasques d'assertions et traditions, en leurs musicales mythologies, la principale croyance pratique qu'un homme pouvait avoir n'était probablement guère plus que celle-ci des *Valkyries* et du *Palais d'Odin* ; d'une inflexible Destinée, — et que la seule chose nécessaire à un homme était d'être brave. Les *Valkyries* sont Choisisseuses des Tués : une Destinée inexorable, qu'il est inutile d'essayer de plier ou d'adoucir, a désigné qui doit être tué ; ceci était un point fondamental pour le croyant norse : comme il en est en fait, pour tous les hommes braves partout, — pour un Mahomet, — pour un Luther, — pour un Napoléon aussi. C'est à la base, ceci, pour tout homme de cet ordre ; c'est la trame dont tout son système de pensée est tissé : les *Valkyries* ; et puisque ces Choisisseuses conduisent les braves au céleste *Palais d'Odin*, les lâches et les serviles étant jetés ailleurs, dans les royaumes de Héla, la déesse de la Mort, — j'estime que c'est ce qui a été l'âme de la croyance norse tout entière. Ils comprenaient en leur cœur qu'il était indispensable d'être brave ; qu'Odin n'aurait eu nulle faveur pour eux, mais les aurait méprisés et honnis, s'ils n'avaient été braves. Considérez aussi s'il n'y avait point quelque chose en ceci ! C'est un impérissable devoir, valide aujourd'hui comme alors, le devoir d'être brave. *Vaillance* est encore *valeur*. Le premier devoir pour un homme est encore celui de dompter la *Peur*. Il nous faut nous débarrasser de la *Peur* ; nous ne pouvons pas du tout

agir jusque-là. Les actions d'un homme sont serviles, non vraies, mais spécieuses, ses pensées mêmes sont fausses, — il pense aussi comme un esclave et un lâche, jusqu'à ce qu'il ait mis la Peur sous ses pieds. Le Credo d'Odin, si nous en démêlons le cœur, est vrai, jusqu'à cette heure, Un homme doit être vaillant, et de toute nécessité; il faut qu'il marche de l'avant, et qu'il s'acquitte de soi comme un homme, — confiant imperturbablement dans la désignation et le *choix* des Puissances supérieures. Et, par-dessus tout, ne pas craindre du tout. Maintenant et toujours l'achèvement de sa victoire sur la Peur, déterminera combien il est de l'homme en lui.

Elle est, sans doute, fort sauvage, cette sorte de vaillance des vieux Norses. Snorro nous raconte qu'ils estimaient honte et malheur de ne pas mourir dans la bataille, et si la mort naturelle paraissait s'avancer, ils taillaient des plaies dans leur chair, afin qu'Odin pût les recevoir comme des guerriers tués. De vieux rois, sur le point de mourir, faisaient déposer leurs corps dans un vaisseau, lancer le vaisseau, avec les voiles carguées et un feu lent le consumant, afin que, une fois en pleine mer, il éclatât en flammes, et de cette façon ensevelit dignement le vieux héros, à la fois dans le ciel et dans l'océan! Sauvage et sanglante vaillance, mais vaillance de son genre, qui vaut mieux, dis-je, que nulle vaillance. Dans les vieux rois de la mer, aussi, quelle indomptable, âpre énergie! Silencieux, lèvres closes, comme je me les représente, inconscients d'être spécialement braves, défiant le sauvage océan avec ses monstres, et tous les hommes et toutes choses; progéniteurs de nos propres Blake et Nelson! Nul Homère n'a chanté ces rois norses de la mer; mais l'audace d'Agamemnon fut petite, et de fruit petit, en regard de celle de quelques-uns de ceux là, — de Hrolf de Normandie, par exemple! Hrolf, ou Rollon, Duc de Normandie, le Sauvage Roi-de-la-Mer, a une part dans le gouvernement de l'Angleterre à cette heure!

Et ce ne fut pas non plus absolument rien, même cette piraterie et ce guerroiement sur mer, à travers tant de

générations. Il était nécessaire de s'assurer quelle était la *plus forte* espèce d'hommes; *qui* devait régner sur *qui*. Parmi les Souverains de la Terre du Nord, aussi, j'en trouve qui avaient le titre de Coupeurs de Bois, — Rois Tombeurs-de-Forêts. Il y a là bien des choses. Je suppose au fond que nombre d'entre eux étaient Tombeurs-de-Forêts aussi bien que Batailleurs, bien que les Scaldes parlent surtout des derniers, — ce qui n'égare pas peu certains critiques, car quelle nation d'hommes pût jamais vivre en se battant seulement, — il ne pouvait en sortir assez de fruit ! Je suppose que le vrai, bon batailleur était le plus souvent aussi, le vrai, bon tombeur de forêt, — le vrai, bon améliorateur, discerneur, faiseur et travailleur en tout genre; car la vraie vaillance, nettement différente de la férocité, est la base de tout. Genre plus légitime de vaillance, celui-là, — se manifestant contre les Forêts indomptées et les sombres Puissances brutes de la Nature, pour conquérir la Nature pour nous. Dans le même sens, ne l'avons-nous pas, nous, leurs descendants, portée loin depuis ? Puisse cette vaillance durer à jamais parmi nous !

Que l'homme Odin, parlant avec la voix et le cœur d'un Héros, comme avec une autorité de céleste origine, ait dit à son Peuple l'infinie importance de la vaillance, comment l'homme, par son moyen, devenait un dieu; et que son Peuple, sentant à cet appel une réponse en son propre cœur, ait eu foi à ce message qu'il apportait, et l'ait cru un message du Ciel, et lui, une Divinité pour le leur dire, ceci me paraît le premier grain de semailles de la Religion norse, duquel toute espèce de mythologies, de pratiques symboliques, de théories, d'allégories, de chants et de sagas devaient naturellement croître. Croître, combien étrangement ! Je l'ai appelé une petite lumière brillant et façonnant dans l'énorme tourbillon des ténèbres norses. Cependant les ténèbres elles-mêmes étaient *vivantes*, réfléchissez à cela ! Elles étaient l'Intelligence ardente, inarticulée, ignorante du Peuple norse entier, n'aspirant qu'à devenir articulée, à continuer à articuler toujours davantage ! La vivante doctrine croît,

croît, comme un Figuier d'Inde; la première *semence* est la chose essentielle; une branche s'enfonce dans la terre, devient une nouvelle racine, et ainsi, en une complexité sans fin, nous avons une forêt entière, une jungle entière; une seule semence est la mère de tout cela! La Religion norse tout entière ne fut-elle pas, par conséquent, en un sens, ce que nous appelons « l'énorme ombre de la ressemblance de cet homme »? Les critiques trouvent de l'affinité dans quelques mythes norses de la Création et d'autres analogues, avec ceux des Hindous. La Vache Adumbla, « léchant la gelée des rochers », a une sorte d'air hindou. Une Vache hindoue transportée dans des pays de givre. Assez probablement, en fait, nous pouvons dire indubitablement, ces choses auront une parenté avec les terres les plus éloignées, avec les temps les plus anciens. La Pensée ne meurt pas, mais seulement se transforme. Le premier homme qui commença à penser sur cette Planète nôtre, celui-là fut le commenceur de tout. Et puis le second homme, et le troisième homme, — mieux, tout vrai Penseur jusqu'à cette heure, est une sorte d'Odin; il apprend aux hommes *sa* façon de penser, étend une ombre de sa propre ressemblance sur des parties de l'Histoire du Monde.

.

Car, en vérité, la Vaillance est la source de la Pitié aussi, de la Vérité, et de tout ce qui est grand et bon dans l'homme. La robuste, familière vigueur du cœur norse nous séduit beaucoup, en ces récits. N'est-ce pas un trait de vraie honnête force, dit Uhland, qui a écrit un bel *Essai* sur Thor, que le vieux cœur norse trouve un ami dans le dieu Tonnerre? Qu'il ne s'épouvante pas de son tonnerre, mais trouve que la chaleur d'Été, le bel et noble été, doit avoir, et ait aussi du tonnerre! Le cœur norse *aime* ce Thor et son coup de marteau; il joue avec lui. Thor est la chaleur d'Été, le dieu de l'Activité Pacifique, aussi bien que du Tonnerre. Il est l'ami du Paysan; son vrai homme-lige, et son aide est Thialfi, *Travail manuel*. Thor, lui-même, s'emploie à toute manière de

rude besogne manuelle, ne dédaigne aucune tâche parce qu'elle est plébéienne; il est toujours et sans cesse en route pour le pays des Jötuns, harcelant ces chaotiques monstres de Givre, les subjuguant, au moins les réduisant et leur causant dommage. Il règne un grand, généreux humour en quelques-unes de ces choses.

Thor... va à la terre des Jötuns, pour chercher le Chaudron d'Hymir, afin que les dieux puissent brasser de la bière. Hymir l'énorme Géant entre, sa barbe grise toute pleine de gelée blanche; il fend les piliers du regard de son œil; Thor, après grand et rude tumulte, arrache le Pot, le plaque sur sa tête; les « anses lui descendent aux talons ». Le Scalde norse a une espèce de jeu affectueux avec Thor. Cet Hymir est celui dont les *Icebergs*, d'après ce qu'ont découvert les critiques, sont le bétail. Énorme génie, sans culture, à la Brobdignag, qui n'a besoin que d'être dompté pour les Shakespeare, les Dante, les Gœthe!

En fait, ces vieux chants norse ont une *vérité* en eux; une vérité, une grandeur intime et personnelle, comme, en vérité, doit en avoir une tout ce qui peut très longtemps se conserver par sa seule tradition. C'est une grandeur non du simple corps et de la masse géante, mais une rude grandeur de l'âme. C'est une sublime, non plaintive mélancolie, qu'on découvre en ces vieux cœurs. Un grand libre regard jeté dans les abîmes mêmes de la pensée. Ils semblent avoir vu, ces braves vieux Norse, ce que la méditation a enseigné à tous les hommes dans tous les siècles, que ce monde n'est, après tout, qu'un spectacle, phénomène ou apparence, — non une chose réelle. Toutes les âmes profondes ont plongé jusque-là : — le Mythologue hindou, — le Philosophe allemand, — le Shakespeare, — le Penseur grave, où qu'il puisse être :

« Nous sommes de l'étoffe même dont les Rêves sont faits. »

La Religion norse, rude mais grave, sévèrement frap-

pante *Consécration de la Vaillance* (ainsi pouvons-nous la définir), suffisait à ces anciens et vaillants Norse. La consécration de la Vaillance n'est point une chose mauvaise ! Nous l'estimerons bonne, pour autant qu'elle va. Non plus, il n'est pas inutile de *savoir* quelque chose sur cet ancien Paganisme de nos Pères. Inconsciemment, et combinée avec de plus hautes choses, elle est en nous encore, cette ancienne Foi, d'ailleurs ! Le savoir consciemment nous met en contact plus étroit et plus franc avec le Passé, avec nos propres biens dans le Passé. Car tout le Passé, comme je ne cesse de répéter, est le bien du Présent ; le Passé eut toujours quelque chose de *vrai* et il est un bien précieux. Dans un temps différent, dans un lieu différent, c'est toujours quelque autre *côté* de notre commune Nature Humaine qui a été se développant. Le Vrai existant est la *somme* de tous ceux-ci ; aucun d'entre eux par soi-même ne constitue ce qui de l'Humaine Nature s'est jusqu'ici développé. Mieux vaut les connaître tous que les méconnaître. « A laquelle de ces Trois Religions adhérez-vous « spécialement » ? demande Meister à son Maître. « A toutes les Trois ! » répond l'autre. « A toutes les Trois, car c'est par leur union qu'elles fondent la Vraie Religion. »

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

(*Past and Present*)

La dernière conférence des « Héros » était en partie consacrée à Cromwell. Déjà, en effet, Carlyle s'était épris du grand Dictateur puritain, et il commença à amasser des matériaux pour une Histoire de la Guerre Civile et de la République.

Carlyle a maintenant quarante-cinq ans, et la fortune lui sourit enfin. Il lui est permis d'agir autrement que par le livre ou la parole. En 1841, il suggère à des amis l'idée d'une bibliothèque de références, plus commode au travail que le British Museum et il a la joie de pouvoir contribuer à sa fondation : — d'où la Bibliothèque de Londres (London Library) au Square Saint-James. Notons aussi, pour une plus claire intelligence du développement normal de sa pensée, qu'à cette époque il entre en relation avec plusieurs membres influents de la plus haute aristocratie anglaise.

Il refuse deux chaires d'Université, qui lui sont offertes, pour assurer la plus libre indépendance de son action.

En 1842, meurt la mère de Mrs Carlyle, et elle lui laisse la propriété de Craigenputtock.

L'année 1843 est une des plus troublées de l'histoire de l'Angleterre au XIX^e siècle, et par l'agitation irlandaise, et par l'agitation libre-échangiste. Carlyle travaillait depuis trois ans à Cromwell quand, à propos de l'*Histoire de Samson, abbé de Saint Edmond*, par *Jocelin de Brakeland*, récemment découverte et dont on lui avait demandé l'examen, il se prit à écrire, en sept semaines, le livre qui va nous occuper : *Le Passé et le Présent*.

En cette œuvre étonnante, — tendant évidemment à influencer le Ministère Peel, — et qui porte les marques de désordre, d'une trop hâtive composition, — inégale, heurtée, enthousiaste, sarcastique, passionnée, si folle et si grave, si âpre et si généreuse, où s'élève un Hymne au travail des plus inspirés qu'on ait jamais écrits, — Carlyle, comme dans *Sartor* et maint essai critique, a animé de soi quatre, cinq individus-types, — grotesques vivants, aux noms inoubliables : — Le Professeur Aigre-Pâte (Sauerteig); le noble Sir Parlotte Sac-à-Vent (Sir Jabesh Windbag); l'industriel Piston-à-Ressort (Plugson of Undershot); les niais bour-

geois Bobus of Houndsditch, Pandarus Purge-à-Chien (Dog-draught), etc.

Les titres des six chapitres de l'Exode (Livre I) sont assez significatifs :

I, *Midas*; l'Angleterre à souhaité de l'or, les dieux lui en ont donné.

II, *Le Sphinx*; l'énigme de la vie, c'est la justice.

III, *L'Insurrection de Manchester*; c'est le rappel à l'ordre des Travailleurs aux Gouvernants oisifs.

IV, *Pilules Morrison* (le catholicon de la Ligue); toutes espèces de jargons économistes, de toutes espèces de charlatans parlementaires, prétendant guérir les maux de la société.

V, *Aristocratie de Talent*; la vraie aristocratie, le gouvernement des Sages, non celui des Larbins; fort difficile à mettre en marche.

VI, *Le Culte des Héros*; la réforme doit, comme la charité, commencer par soi-même; arrêtons les coquins que nous sommes. L'auteur est plein d'espérance, car, çà et là, une âme humaine est découverte.

Le livre II (*Le Moine ancien*), c'est la leçon du Passé. Si mort qu'il semble, il vécut plus réellement que notre Présent. En quatre années, à l'abbaye de Saint-Edmond, au xii^e siècle, tel abbé, de foi puissante, et d'énergique labeur, sut, des pires fumiers humains, faire lever les plus belles moissons d'actes.

Le livre III (*Le Travailleur moderne*) dit notre universelle défaillance : ni foi, ni labeur, ni évangile : Mammonisme et Diletantisme; faim et soif d'or, d'une part : fait-néantisme et dit-néantisme d'autre part : oies engraisées et singes, — c'est notre monde — aristocrates, industriels, ouvriers, etc. Ils veulent être « heureux »; leur fin est : le Plus Grand Bonheur Possible : — or, un homme brave n'a pas d'autre joie, n'a pas d'autre salaire que la joie et le salaire de la tâche accomplie. Le peuple anglais est le plus stupide de paroles, — le plus avisé d'actions : lourd, mais qui sait se taire et travailler. L'espoir de puissantes œuvres est en ce peuple, pourvu que la *Loi sur les Blés* soit abolie, — que la classe gouvernante gouverne, — que les nobles soient nobles, autrement que sur parchemins; que les chefs d'industrie soient aussi matière à noblesse, et de Boucaniers se fassent Chevaliers. L'organisation du travail est la tâche qui s'impose.

Le livre IV (*Horoscope*) évoque une aristocratie nouvelle, non celle de la corruption électorale, — qui sache organiser et diriger le travail; un Premier Ministre qui sache organiser et diriger des services d'Etat, d'enseignement et d'émigration : *une classe gouvernante de Héros*.

DOUZIÈME SIÈCLE

Combien de choses existent alors en Angleterre, — combien qui ne sont point encore nées ! Une Aristocratie féodale existe alors, au printemps de la vie ; surveillant la culture de la terre, et moins consciemment la distribution du produit de la terre, le redressement des querelles de la terre ; jugeant, militarisant, redressant ; partout gouvernant le peuple, — si bien que même un Gurth¹, né esclave de Cedric, ne perd pas ses dues rognures des cochons qu'il soigne. Gouvernant, — et hélas, gardant ses chasses aussi ! — si bien qu'un Robin Hood, un William Scarlet² et d'autres ont, en ces jours, revêtu des habits de Lincoln, et sont allés vivre, en quelque façon de suffrage universel, sous l'arbre de la verte forêt.

En quel silence, d'autre part, dorment tous métiers à coton et leurs pareils ! Pas une cheminée d'usine debout encore d'une mer à l'autre. Au nord de l'Humber, un sombre Willhelmus Conquæstor mit le feu au Pays, le trouvant désordonné, et le laissa en très sombre repos. De la volaille sauvage crie en ces antiques silences ; du bétail sauvage erre en ces antiques solitudes ; la rare et maussade population de race norse, toute contrainte au silence, sentant que, sous ces nouveaux Gouvernants Normands leur histoire est peut-être, pour ainsi dire, *finie*. Hommes et populations norses de Northumberland savent peu ce qui est fini, ce qui ne fait que commencer ! La Ribble et l'Aire dérivent, jusque-là immaculées de la

¹ Gurth, porcher, serf de Cedric, dont Carlyle avait parlé précédemment.

² *Robin Hood, William Scarlet*. Célèbres « outlaws » légendaires des contes moyen-âgeux anglais. Tous de grands seigneurs, s'étant fait mettre « hors de la loi », s'habillèrent du drap vert-pomme consacré aux habits de chasse et dont la ville de Lincoln avait le monopole de fabrique, et se réfugièrent dans les forêts du centre et du sud de l'Angleterre, où ils vivaient du produit de leur chasse ou de leurs vols, — se faisant toutefois un point d'honneur de ne rien prendre à un pauvre, et s'attaquant surtout aux riches prélats à qui ils rappelaient leurs vœux de pauvreté.

chimie des teinturiers, habitées des gaies truites et loutres pêcheuses ; le rayon de soleil et la rafale errante traversent seuls ces marécages. Côte à côte dorment les filons de houille et les filons de fer, pour tant de siècles ; nul Démon de vapeur ne s'est encore, en fumant, élevé à l'être. Saint Mungo règne à Glasgow, James Watt encore sommeillant dans les profondeurs du Temps. *Mancunium*, *Manceaster*, ce que nous appelons maintenant Manchester, ne file nul coton, — si ce n'est les « cotons » de laine, tondus au dos des moutons de montagne. La Crique de la Mersey bouillonne, deux fois dans les vingt-quatre heures, à la marée tourbillonnante, sonore d'oiseaux de mer, et elle est une *Lither-Pool*, une *paresseuse* ou dolente mare, nullement monstrueuse et noire Cité et Port de mer du monde ! Les Siècles vont enfanter, et l'heure de la naissance vient, n'est pas venue encore. *Tempus ferax*, *tempus edax rerum*.

(Liv. II, chap. v.)

LE LABEUR

Car il est une impérissable noblesse, et même sainteté dans le Travail. Si emplî de ténèbres qu'il puisse être, si oublieux de sa haute vocation, il y a toujours de l'espoir en l'homme qui réellement et sérieusement travaille ; dans l'oisiveté seule se trouve le perpétuel désespoir. Le Travail, si vénal, si servile qu'il soit, *est* en communication avec la Nature : le désir réel d'abattre du Travail, conduit de soi-même de plus en près de la vérité, des lois fixées de la Nature qui sont la vérité.

Le dernier Évangile en ce monde est : — « Connais ta tâche et fais-la¹ ». « Connais-toi toi-même » — durant assez longtemps ce pauvre « toi » qui t'appartient t'a tourmenté ; tu n'arriveras jamais à le « connaître », je crois ! Ne pense pas que ce soit ton affaire, celle de te connaître toi-même ; tu es un inconnaissable individu ;

¹ Gæthe.

connais ce à quoi tu peux travailler; et travailles-y, comme un Hercule! Cela sera ton meilleur propos!

Il a été écrit : « Une infinie importance réside dans le Travail¹ » ; un homme se parfait en travaillant. D'horribles jungles s'assainissent, de clairs champs de semailles s'élèvent en place, et de fières cités; et avec cela, l'homme lui-même, d'abord cesse d'être une jungle, un horrible et malsain désert, par là. Considérez combien même dans les plus humbles espèces de Labeur, toute l'âme d'un homme s'organise en une sorte de vraie harmonie, dès l'instant où il se met à travailler! Doute, Désir, Peine, Remords, Indignation, Désespoir même, — toute cette meute infernale assiège l'âme du pauvre travailleur journalier, comme celle de tout homme; mais il fait front à sa tâche, plein de libre vaillance, et toute cette meute se tait, toute cette meute recule en murmurant jusqu'à ses antres lointains. L'homme est désormais un homme. L'ardeur bénie du Labeur en lui n'est-elle point comme le feu purifiant, où tout poison est consumé, et où l'âpre fumée même est faite flamme brillante et bénie?

.
 Béni celui qui a trouvé sa tâche, — qu'il ne demande pas d'autre bénédiction. Il a une tâche, un but de vie; il l'a trouvé et il le suivra! Semblable à un canal au libre flot, qu'on a, de noble force, creusé et arraché du sein des marais amers et boueux de son existence, — comme un fleuve qui toujours va s'y élargissant, il court et coule; drainant ailleurs l'eau amère et croupissante, peu à peu, de la racine du dernier brin d'herbe; faisant, au lieu du marais pestilentiel, une verte, fructueuse prairie, avec un ruissellement de flot limpide. Quelle bénédiction pour la prairie elle-même, que le ruissellement et sa valeur soient grands ou petits! Le Labeur est la Vie : du plus profond du cœur du Travailleur se lève sa Force, par Dieu donnée, la céleste et sacrée essence de Vie, qu'en lui souffla le Dieu tout-Puissant; du plus profond du cœur,

¹ Goethe.

elle s'éveille en lui, à toute noblesse, — à toute connaissance, « la connaissance de soi », et bien d'autres, sitôt que le Travail dignement commence. Connaissance ? La Connaissance qui tiendra bon au travail, attache-toi à celle-là ; car la Nature elle-même l'accrédite, celle-là, — dit Oui à celle-là. Proprement tu n'as point d'autre connaissance que celle que tu as acquise en travaillant : le reste est encore tout entier une hypothèse de Connaissance, une chose dont on dispute dans les écoles, une chose flottant dans les nuages en tourbillons de logique sans fin, jusqu'à ce que nous l'éprouvions et la fixions. « Le Doute, de quelque espèce qu'il soit, peut être terminé par l'Action seule. »

Et encore, as-tu pesé la Patience, le Courage, la Persévérance, l'Ouverture à la lumière, la promptitude à avouer ta méprise, à faire mieux la prochaine fois ? Toutes ces choses, toutes ces vertus, dans le corps à corps avec les obscures et brutales Puissances du Fait, en commandant à tes compagnons, dans ce corps à corps, là, et nulle part ailleurs, tu les apprendras sans cesse.

Oui, toute manière d'assistance, et de pieuse réponse des Hommes ou de la Nature, est toujours ce que nous appelons silencieuse ; ne peut parler ou venir à la lumière, jusqu'à ce qu'on la voie, jusqu'à ce qu'on lui parle. Toute noble tâche est d'abord « Impossible ». En toute vérité, pour toute noble tâche, les possibilités gisent éparses dans l'Immensité, inarticulées, indécouvrables, sauf à la foi. Comme Gédéon, tu dois étaler ta toison à la porte de ta tente, voir si, sous l'immense arche du Ciel, il est quelque fécondante humidité, ou non ¹. Ton cœur et ton but de vie

¹ *Gédéon*, héros biblique (voir le Livre des Juges, chap. vi, vii, viii). Homme de famille obscure, il fut appelé par un ange à conduire les armées d'Israël contre les Madianites. Il demanda à Dieu deux preuves de la vérité de sa vocation. Dieu lui permit d'étaler une toison un soir où devait tomber beaucoup de rosée : — le lendemain matin tout fut mouillé autour de la toison qui resta sèche. Le lendemain soir, la même expérience fut répétée en sens inverse.

Convaincu, Gédéon se mit à la tête de quelques hommes de foi, et vainquit complètement « les armées des ténèbres ».

doivent être comme une miraculeuse toison de Gédéon, étalés en un silencieux appel au Ciel ; et, des Immensités généreuses, — ce qui ne se pourrait jamais des pauvres et avares Localités, Paroisses de ville et de campagne, — l'humide rosée bénie, assez pour te suffire, viendra tomber.

Le Travail est de religieuse nature ; le travail est de nature *brave* ; ce qui est le but où tend toute religion. Tout travail d'homme est celui du nageur : un océan désert menace de l'engloutir ; s'il ne l'affronte bravement, l'océan tiendra sa promesse. Qu'il ne cesse de le défier sagement, de le repousser, de le frapper avec vigueur, et voyez comme l'océan loyalement le soutient, l'emporte comme son conquérant. « Il en est ainsi, » dit Gœthe, « de toute chose que l'homme entreprend en ce monde. »

Brave Capitaine-de-Mer, norse Roi-de-Mer, Colomb, mon héros, le plus royal Roi-de-Mer de tous ! Ce n'est point un amical entour, celui où tu es, dans la vaste profondeur des Eaux ; autour de toi, des âmes mutinées et découragées ; derrière toi, la honte et la ruine ; devant toi, le voile impénétré de Nuit. Frère, ces sauvages montagnes d'eau, bondissant de leurs profondes assises (dix milles de profondeur, me dit-on), ne sont pas entièrement là en ta faveur ! M'est avis qu'*elles* ont d'autre tâche que te faire flotter de l'avant : — Et les formidables Vents, qui balaient l'espace d'Ursa Major aux Tropiques et à l'Équateur, dansant leur valse géante par les royaumes du Chaos et de l'Immensité, n'ont guère cure de remplir bien, ou de remplir mal, les petites voiles latines, en ce youyou où tu es ! Tu n'es point parmi des amis à la parole articulée, mon frère ; tu es parmi d'immensurables monstres muets, se culbutant et hurlant béants comme le monde, ici. Secrète, lointaine, invisible à tous les cœurs sauf au tien, il est une assistance en eux ; vois comme tu parviendras jusqu'à elle. Patiemment tu attendras que le Suroît affolé se soit épuisé, te sauvant par science adroite de défense, cependant ; vaillamment, avec promptة décision, tu te lanceras, quand l'Est propice, le Possible, se

lèvera. La mutinerie des matelots, tu la réprimeras sévèrement; la faiblesse, la défaillance, tu leur rendras courage joyeusement; tu étoufferas plainte, déraison, lassitude, faiblesse des autres et de toi-même; combien de choses tu étoufferas! Il s'ouvrira un abîme de Silence en toi, plus profond que cette Mer, qui n'a que dix milles de profondeur; un Silence insondable, comme de Dieu seul. Tu seras un Grand Homme. Oui, — mon Soldat-du-Monde, au service de la Marine-du-Monde, il te faudra être *plus grand* que ce tumultueux Monde immesuré qui t'entoure; toi, en ton âme robuste, comme dans des bras de lutteur, tu l'embrasseras, le dompteras, et le feras te porter — aux nouvelles Amériques, ou bien où Dieu le veut.

(Liv. III, chap. xi.)

RÉCOMPENSE

« Religion », disais-je; car à parler proprement, tout vrai Travail est Religion; toute Religion qui n'est point Travail peut s'en aller loger parmi les Brahmines, Antinomiens, Derviches Tourneurs, où elle voudra; chez moi elle n'aura point asile. Admirable cette maxime des vieux Moines : « *Laborare est Orare* : Travailler, c'est Prier. »

Plus ancien que tous Évangiles prêchés fut cet Évangile non prêché, inarticulé, mais indéracinable, et d'éternelle vérité : Travaille, et dans le travail mets ta joie. Homme, Fils de la Terre et du Ciel, n'est-il point, au plus profond de ton cœur, un Esprit d'active méthode, une Force pour le Travail; — et qui se consume, comme un feu qui couve péniblement, et ne te donne point de repos que tu ne l'aies découvert, que tu ne l'aies gravé dans des Faits d'actes bons autour de toi! Ce qui est sans méthode, désordonné, tu dois le rendre méthodique, réglé, cultivable, docile et fécond pour toi. Partout où tu trouves du désordre, là se trouve ton éternel ennemi; attaque-le promptement, subjugue-le, fais de l'Ordre avec lui, le sujet, non du chaos, mais de l'Intelligence, de la Divinité

et de Toi ! Le chardon qui croît sur ton chemin, arrache-le, afin qu'une tige d'herbe utile, une goutte de lait nourrissant puisse venir en place. De l'arbuste du cotonnier sauvage, recueille le sauvage duvet blanc, — file-le, tisse-le, afin qu'en place d'inutile fumier, des tissus s'enroulent, et que la peau nue de l'homme soit couverte.

Mais par-dessus tout, où tu trouves l'Ignorance, la Stupidité, la Bestialité, — oui, là, avec ou sans dimes d'Église et chapeau-de-prêtre, avec ou sans Droits de Reproduction Talfourd-Mahon¹, ou même avec des prisons, et des potences et des croix, — attaque-les, dis-je; frappe-les avec sagesse, inlassablement, et ne te repose point de ta vie et de leur vie ; mais frappe, frappe, au nom de Dieu ! Le Très Haut Dieu, si je l'entends, clairement et vraiment te le commande, — toujours clairement si tu as des oreilles pour entendre. Lui, même Lui, de son verbe non parlé, plus auguste que tous les tonnerres de Sinaïs ou que les discours syllabiques des Tourbillons ; car le Silence des profondes Éternités, des Mondes d'au delà les étoiles du matin, ne parle-t-il point à toi ? Les Ages à venir ; les Tombeaux vieilliss, avec le lent effritement de leurs poussières, et les larmes mêmes qui mouillèrent ces poussières toutes sèches maintenant, — ne parlent-ils point à toi, ce que l'oreille n'a pas entendu ? Les profonds royaumes de la Mort, les Étoiles en leurs révolutions jamais closes, tout Espace et tout Temps te le proclament en un incessant, silencieux avertissement. Toi aussi, si jamais homme le doit, tu dois travailler pendant qu'il est encore Aujourd'hui. — Car la Nuit vient, où nul homme ne peut travailler.

Tout vrai Travail est sacré ; en tout vrai Travail, fut-ce seulement vrai labeur-de-main, il est quelque chose de divin. Le Labeur, vaste comme la Terre, a sa cime au Ciel. Sueur du front, et, depuis elle, jusqu'à la sueur du cerveau, la sueur du cœur ; qui comprend tous les calculs de

¹ Talfourd (sir Thomas Noon, 1795-1854) et Mahon (comte de Stanhope, 1805-1875), magistrats et écrivains anglais, membres du Parlement, s'étaient consacrés aux questions de propriété littéraire.

Kepler, les méditations de Newton, toutes Sciences, toutes Épopées parlées, tous Héroïsmes agis et tous Martyres, — jusqu'à cette « Agonie de sueur sanglante », que tous les hommes ont appelée divine ! Oh ! mon frère ! si ceci n'est point « adoration », alors je dis que c'est d'autant plus dommage pour l'adoration ; car ceci est la plus noble chose encore découverte sous le ciel de Dieu. Qui es-tu qui te plains de ta vie de peine ? Ne te plains pas. Lève les yeux, mon frère lassé ; regarde tes Compagnons de Travail là, dans l'Éternité de Dieu, survivant là, eux seuls survivants : Troupe sacrée des Immortels, célestes Gardes-du-Corps de l'Empire du Genre Humain. Même dans la faible Humaine Mémoire ils survivent aussi longtemps, comme saints, comme héros, comme dieux ; eux seuls survivants ; peuplant eux seuls les solitudes immesurées du Temps : Pour toi, le Ciel, quoique sévère, *n'est pas* sans bonté ; le Ciel est bon, — comme une noble Mère ; comme cette Mère Spartiate, disant, en donnant à son fils son bouclier : « Avec lui, mon fils, ou sur lui ! » Toi aussi, tu rentreras à la maison avec honneur, à ta très lointaine Maison, avec honneur, n'en doute point, — si, dans la bataille, tu gardes ton bouclier ! Dans les Éternités et les plus profonds Royaumes de la Mort, tu n'es point un étranger ; partout tu es un familier ! Ne te plains pas ; les vrais Spartiates ne se *plaignaient pas*.

Quant aux Salaires du Travail, il y aurait d'innombrables choses à en dire ; il y aura et il doit y avoir encore d'innombrables choses à en dire, et à en parler, à Saint-Stephen¹, et hors de Saint-Stephen : et, petit à petit, il y aura, et il faut qu'il y ait, pas mal de choses assurées et écrites sur parchemin de Loi, touchant ce sujet. « Salaires journaliers équitables » ; — c'est la demande la plus irrefusable ! Salaires en argent, « assez pour garder en vie votre travailleur, afin qu'il puisse travailler davantage », — ceux-ci, si vous ne voulez le

¹ Saint Stephen, maison du Parlement.

chasser directement de ce monde, sont indispensables à la fois au plus noble Travailleur, et au moins noble !

Seulement il est une chose que je veux dire ici, qui se rapporte spécialement à la première classe, des nobles et des très nobles, mais qui jette de la lumière sur toutes les autres classes et leurs règlements de cette difficile question. Les « Salaires » de tout noble Travail sont en fait au Ciel, ou bien nulle part. Ni en billets de la Banque d'Angleterre, de la banque du Travail d'Owen, ou dans l'établissement le plus perfectionné de banque ou de change d'argent, il n'est besoin pour toi, âme héroïque, de présenter le compte de ce que tu as gagné. Banques humaines et banques de travail l'ignorent, ou ne le connaissent qu'après que générations et siècles sont passés, et que tu es bien hors d'atteinte de toute « récompense » ; toute manière de traites de banque, de Comptoirs de boutiques et d'Échiquiers de Downing-Street ¹ étant fort invisibles pour toi, si loin de toi ! Mais, au fond, au-tu besoin d'aucune récompense ? Fut-ce ta fin, ton but de vie, d'être rempli de bonnes choses pour ton héroïsme, d'avoir une vie de pompe et d'aisance, d'être ce que les hommes appellent « heureux en ce monde », ou en aucun autre monde ? Je réponds pour toi délibérément : Non. Tout le secret spirituel de l'époque nouvelle réside en ceci, que tu peux répondre pour toi-même, avec toute ta clarté de tête et de cœur, délibérément Non !

Mon frère, l'homme brave a sa Vie à donner, donne-la, je te le conseille ; tu n'espères pas *vendre* ta vie d'une manière adéquate ? Quel prix, par exemple, te satisfait ? Le juste prix de ta Vie pour toi, — eh bien ! la création entière de Dieu pour toi-même, tout l'Univers de l'Espace, toute l'Éternité du Temps, et leur contenu ; voilà le prix qui te satisferait ; celui-là, et si tu veux être franc, rien de moins que celui-là ! C'est ton tout, et pour lui tu voudrais avoir tout. Tu es un mortel déraisonnable ; ou plu-

¹ Voir plus loin les *Pamphlets des Jours Derniers*.

tôt, tu es un pauvre mortel *infini*, qui, dans ton étroite prison d'argile ici *sembles* si déraisonnable ! Tu ne vendras jamais ta vie, ou aucune part de ta vie, d'une manière satisfaisante. Donne-la, en cœur royal ; que le prix soit néant : tu as alors, en un certain sens, eu *tout* pour elle ! L'homme héroïque, — et tout homme, Dieu merci, n'est-il point un potentiel héros ? — doit agir ainsi en tous temps, en toutes circonstances. Au siècle le plus héroïque, comme au moins héroïque, il lui faut dire comme Burns disait fièrement et humblement de ses petites chansons écossaises, petites gouttes de rosée de Mélodie Céleste en un siècle où tant de choses étaient sans mélodie : « Par le Ciel, qu'elles soient inestimables ou sans prix, je n'ai pas besoin de vos guinées pour elles ! » C'est un élément qui doit entrer, qui entrera nécessairement, et profondément, dans tous règlements de salaires ici-bas. Ils ne seront jamais « satisfaisants » autrement, — ils ne pourront pas, ô Évangile Mammon, ils ne pourront jamais l'être ! De l'argent pour ma petite pièce de Travail, « assez pour me permettre de continuer à travailler », oui, ceci, — à moins que vous vouliez que j'aïlle mon chemin *avant* que tout travail soit tiré de moi ; mais quant aux « Salaires » — ! — !

En résumé, nous sommes entièrement de l'avis de ces vieux Moines : *laborare est orare*. En un millier de sens, d'un bout à l'autre, le vrai Travail *est* Prière. Quiconque travaille, quel que soit son travail, donne corps et formes aux Choses Invisibles ; c'est un petit Poète que tout Travailleur. L'idée, ne fut-ce que de sa pauvre Écuelle de Faïence, combien plus vrai de son Poème Épique, n'est « vue » encore, à demi vue, que par lui-même ; pour tous autour elle est une chose invisible, impossible pour la Nature même ; elle est une chose invisible, une chose qui, jusqu'ici, n'a jamais été ; — très « impossible », car elle n'est encore qu'une *Nulle-Chose* ! Les Puissances Invisibles feront bien de veiller sur un tel homme ; il travaille dans, et pour l'Invisible. Hélas ! s'il ne considère que les Puissances Visibles, il ferait aussi bien de laisser la

besogne ; sa Nulle-Chose ne s'achèvera jamais dignement en une Chose, mais en une Déception, — une Pseudo-Chose ; qu'elle ferait mieux de ne pas être !

Ta Nulle-Chose d'un Poème Intentionné¹, ô Poète qui n'as considéré que les critiques de revues, droits de reproduction, libraires, popularités, — regarde, elle n'est pas encore devenue une Chose ; car la vérité n'est point en elle ! Bien qu'imprimée, satinée, commentée, célèbre, vendue à vingt éditions, qu'est-ce que tout cela ? La Chose, en langage philosophique non commercial, est encore une Nulle-Chose, surtout apparence et leurre des yeux ; — l'Oubli bénin incessamment y ronge, impatient que le Chaos, à qui elle appartient, la réengloutisse.

Quiconque ne prend conseil de l'Invisible et du Silencieux, de lui jamais ne viendra de réelle virilité, de réelle parole. Il te faut descendre aux *Mères*, aux *Mânes*, et, tel Hercule, longtemps souffrir et peiner là, si tu veux surgir avec la victoire à la lumière du soleil. Comme dans la bataille, et au choc de la guerre, — car n'est-ce pas ici une bataille ? — tu ne dois pas non plus craindre douleur ou mort, aimer aisance ou vie ; l'appel des Pays festoyants de Cocagne, la rumeur de l'avare Achéron doivent pareillement s'abattre silencieux sous tes pieds victorieux. Ton travail comme celui de Dante, doit « te rendre maigre pour nombre d'années ». Le monde et ses salaires, ses critiques, conseils, aides, obstacles, te doivent être comme les flots désolés d'un océan ; le chaos à travers quoi tu as à nager, et à voguer. Que les flots et leurs tourbillons d'herbes ne soient point par toi pris comme guides ; mais ton étoile seulement, — « *Se tu segui tua stella* ». Ton étoile seule, tantôt clair-rayonnante sur le Chaos, mais tantôt par intervalles disparue, éclipse dans le désastre, — elle seule tu dois essayer de suivre. Oh ! c'est je l'imagine, une besogne, celle de se tailler, en rampant, sa route à travers le chaos et la noire hideur d'Enfer ! Des dragons aux yeux verts nousregar-

¹ *Intended Poem*, d'une œuvre que tu concevais comme devant être un poème.

dent, — des Cerbères à triples têtes, — non sans sympathie de leur espèce ! « *Eccovi l'uom ch'è stato all' Inferno.* » Car, enfin, comme dit le Poète Dryden, vous marchez vraiment par la main avec la pure Démence, — tout le long du chemin, — qui est de compagnie nullement agréable ! Vous regardez fixement la Démence, et son Empire de Nuit irrévélé, sans bornes, sans fond, — pour en arracher de la Sagesse, neuve comme une Eurydice, du Tartare. Plus la Sagesse est haute, et plus proches furent son voisinage et sa parenté avec la pure Démence littéralement ; — et tu observeras avec une muette émotion que la plus haute Sagesse, dans sa lutte pour atteindre à cette vie, a souvent emporté des souillures et des adhérences de démence, encore cramponnées à elle jusqu'ici.

(Liv. III, chap. XII.)

L'UNIQUE INSTITUTION

Qu'est-ce que notre Gouvernement peut faire en ce grand problème des Classes Ouvrières d'Angleterre ! Oui, supposant les insanes Lois sur le Blé totalement abolies, toutes discussions finies, et de dix à vingt années de nouvelle possibilité de vivre et de trouver des salaires à nous concédées en conséquence : — que pourrait-on espérer que le Gouvernement anglais fit ou tentât pour rendre l'existence de nos Millions de Travailleurs quelque peu moins anormale, quelque peu moins impossible, dans les années qui vont suivre ces « dix ou vingt », si ces « dix ou vingt » arrivent ?

C'est la plus importante question. Car toute celle de l'Abrogation de la Loi sur le Blé, et de ce qui peut s'ensuivre, n'est que comme l'ombre sur le Cadran Solaire du Roi Ézéchias¹ : l'ombre a reculé de vingt ans, mais en dépit des Libres Échanges et Abrogations, elle

¹ Cf. Isaïe, XXXVIII, 8. Pour prouver sa faveur envers Israël, le Seigneur fit reculer de dix degrés l'ombre sur le cadran solaire.

avancera de nouveau sur son ancienne route fatale. Avec notre présent système de Mammonisme individuel et de Gouvernement par Laissez Faire, cette nation ne peut vivre. Et si, dans l'inappréciable intervalle, on ne trouve point de vie nouvelle, et de remède, il ne faut point compter sur un second répit. L'ombre sur le Cadran avance donc, sans relâche. Ce que le Gouvernement peut faire ? Ceci qu'on appelle « l'organisation du Travail », est, bien compris, le Problème de tout l'avenir pour tous ceux qui voudront à l'avenir, gouverner les hommes. Mais notre stage préliminaire du problème : Comment faire avec les Millions de Travailleurs présents de l'Angleterre ? Ceci est le Problème du Présent impérieusement pressant, pressant avec une intensité, une immence vraiment effrayantes, en ces années-ci, et en ces jours mêmes. Nul Gouvernement ne peut plus longtemps le négliger ; encore une fois, qu'est-ce que notre Gouvernement peut y faire ?

Un Premier Ministre, même ici en Angleterre, qui oserait croire aux signes célestes, et en appeler comme un homme et un héros au grand cœur muet et luttant de l'Angleterre, — et proclamer pour lui et accomplir pour lui la Justice de Dieu qui cherche voix dans les tourments et qui périt d'en manquer, — oui, lui, donc, verrait s'éveiller autour de lui en une loyauté passionnée, ardente et qui défie tout, le cœur de l'Angleterre, et un « appui » tel que nulle Liste de Parti, ou Majorité Parlementaire n'a encore jamais été dite en avoir donné à un homme. Ici comme là, aujourd'hui comme alors, à celui qui peut et ose se fier aux célestes Immensités, toutes terrestres Localités sont sujettes. Prions pour un tel Homme, et Premier Lord ; oui, et bien mieux, efforçons-nous, et sans relâche préparons-nous, chacun de nous, à être dignes de servir et de seconder un tel Premier Lord ! Nous serons alors comme certains de sa venue ; certains de maintes choses, qu'il vienne ou non !

Qui peut désespérer des Gouvernements passant devant

un Corps de Garde, ou rencontrant un homme à veste rouge dans les rues ! Qu'un corps d'hommes puisse être réuni pour tuer d'autres hommes, quand on le leur ordonne, ceci, *a priori*, ne semble-t-il point une des plus impossibles choses ? Pourtant regardez, admirez-la ! dans le plus épais des Gouvernements fainéants, cette impossibilité se trouve une chose accomplie. Voyez-la, avec ceintures de cuir, vestes rouges sur le dos, se promenant en sentinelle aux corps de garde, brossant des culottes blanches dans des casernes ; indiscutable, palpable fait. Depuis la grise Antiquité, malgré toutes difficultés, tailles de *scaccarium*, argent de vaisseaux, argent d'habits et de passe¹, et vicissitudes de la chance et du temps, jusqu'à l'heure bénie présente, — la voilà !

Souvent en ces Temps douloureusement caducs, et douloureusement naissants, avec leurs détresses, leurs spasmes inarticulés et leurs impossibilités, rencontrant un haut garde du corps en ses pantalons, blancs comme neige, — ou voyant ces deux « statuesques » Gardes du Corps, avec leurs bonnets à poil menaçants, leurs culottes de peau, astiquées à la terre de pipe, sur leurs quadrupèdes fringants, luisants noir-de-houille, chevauchant en sentinelle aux Gardes à cheval², — on est frappé d'une sorte de douloureuse émotion, à penser comment, en une telle universelle débâcle, une telle faillite achevée de presque toutes les vieilles institutions, cette très vieille Institution de Bataille est encore si jeune ! Frais de teint, vigoureux de membres, six pieds à la toise, cet homme de bataille a été, en vérité, dressé ; et il sait se battre. Tandis que tant de choses ont peu à peu perdu la vie, et sont devenues vide Semblance ou Complet d'Habits, et que des manteaux du plus haut roi, sous lesquels, si longtemps, paradent de pures chimères, deviennent déplaisants à voir pour le regard le plus grave, déplai-

¹ *Ship-money, coat-and-conduct money*. Taxes levées arbitrairement, par différents rois d'Angleterre, pour soutenir leurs armées.

² Quartier général des « Royal Horse Guards » (Londres).

sants et presque offensants, comme une sorte plus coûteuse de couverture d'épouvantail, — voici encore une réalité !

L'homme en perruque de crin de cheval¹ s'avance, me promettant de me faire obtenir « justice. » Il m'emmène dans les Cours de Loi de la Chancellerie, dans des décades, des demi-siècles de brouhaha, de jargon insensé ; et il me fait *en réalité* obtenir déception, presque désespoir ; et un seul refuge : — celui de le chasser lui et sa « justice » ensemble, loin de ma tête ! Car j'ai du travail à faire ; je ne puis passer mes décades en pures arguties avec d'autres hommes sur les salaires exacts de mon travail ; je veux travailler joyeusement avec nul salaire, plutôt qu'avec une gangrène de dix ans, ou un Procès de Chancellerie au cœur ! L'homme à la perruque de crin de cheval est une sorte de faillite, — nulle substance, mais folle imagination de l'esprit. L'homme au chapeau-bateau², encore, qui se présente, professant qu'il va sauver mon âme — ô Éternités ! Que sur lui, en ce lieu, soit l'absolu silence ! Mais l'homme à veste rouge, dis-je, est un succès, et nulle faillite ! Celui-ci va, véritablement, s'il a des ordres, tirer une longue épée et me tuer ! Pas d'erreur là ! Il est un fait, et non une ombre. Vivant en cette année quarante-trois, il a pouvoir et volonté de faire son travail. Aux sombres, vieux siècles, avec William Rufus, William d'Ypres, ou bien avant, il a commencé ; et il est venu sain et sauf jusqu'ici. La Catapulte a fait place au canon ; la pique a fait place au mousquet ; la cotte de mailles d'acier à la veste de drap rouge ; l'arme à mèche, à l'arme à capsule : équipement, circonstances, tout a changé, et change encore ; mais l'humaine machine de combat dans l'intérieur de n'importe lequel, ou de chacun de ceux-ci, prête encore à livrer bataille, la voici, six pieds à la toise. Il y a des Bureaux de Solde, Arsenaux de Woolwich ; il y a une caserne de

¹ Les hommes de loi anglais portent encore perruque.

² *Shovel-Hat*, forme du chapeau de l'évêque anglican.

Gardes à cheval ; un Ministère de la Guerre ; un Capitaine Général ; des Sergents persuasifs avec un coup de baguette de tambour, recrutant aux villes de marché et aux villages ; et, en un mot, dis-je, voici votre réel, dressé homme de bataille ; voici vos réels quatre-vingt-dix mille pareils, prêts à aller dans n'importe quelle partie du monde, et à se battre !

Étrange, intéressant, et pourtant fort douloureux, quand on y pense ! Était-ce donc de toutes choses pour quoi le genre humain avait quelque talent, l'unique chose importante à bien apprendre, et à conduire à la perfection, celle de se tuer l'un l'autre avec succès. Vraiment vous l'avez bien apprise, et vous avez porté l'affaire à une haute perfection. Il est incalculable ce que, en arrangeant, commandant, enrégimentant, vous pouvez faire des hommes. Ces mille individus au port droit, pied ferme qui épaulent des armes, qui marchent, voltent, avancent, reculent, et qui sont, en notre honneur, un magasin chargé de foudroyante mort, en la plus parfaite condition d'activité potentielle ; il y a quelques mois, jusqu'à ce que le sergent persuasif arrivât, qu'étaient-ils ? De multiformes, loqueteux voyous, des apprentis en rupture d'atelier, des tisserands affamés, des domestiques filous ; une population entièrement dissolue, qui courait vite vers le *tread-mill*¹. Mais le persuasif sergent est arrivé ; d'un roulement de tambour il a fait des engagements, en a rempli des listes, et s'est mis de tout cœur à les dresser ; et lui et vous, vous en avez fait ceci ! Tout-puissants, efficaces à tout travail quel qu'il soit, sont le sage dessein, la ferme combinaison, et le ferme commandement parmi les hommes. Que nul ne désespère des Gouvernements qui regarde ces deux sentinelles aux Gardes-à-cheval, et nos Clubs des Services-Unis². Je pourrais concevoir un Service d'Émigration, un Service d'Enseignement, des variétés considérables

¹ *Tread-mill*, moulin de discipline, le bague anglais.

² *United-Service Clubs*, Cercles des officiers de terre et de mer.

de Services Unis et Séparés, forts de leurs dus milliers, tous effectifs comme l'est ce Service-de-Bataille ; tous faisant *leur* travail comme lui, — lequel travail, beaucoup plus que de se battre, est désormais la nécessité de ces Nouveaux Ages où nous entrons ! Bien des choses parmi nous, convulsivement, presque désespérément *luttent pour venir au monde*.

Mais de médiocres Gouvernements, comme font des individus de médiocres limites, s'en sont tenus au physiquement indispensable ; ils ont réalisé cela et rien de plus. Le Soldat est peut-être une des plus difficiles choses à réaliser ; mais les Gouvernements, s'ils ne l'avaient réalisé, n'auraient pas pu exister ; c'est pourquoi il est ici. O Cieux ! si nous voyions une armée forte de quatre vingt-dix mille hommes, entretenue et tout équipée, en action de bataille continue et réelle contre l'Humaine Famine, contre le Chaos, le Besoin, la Stupidité, et nos réels « ennemis naturels », quelle affaire ce serait ! Combattant et molestant non « les Français », qui, pauvres hommes, ont une bataille assez dure de leur côté, dans le même genre, — et n'ont pas besoin d'être molestés par nous, — mais combattant et incessamment frappant de lances et détruisant le Mensonge, la Nescience, la Duperie, le Désordre et le Diable et ses Anges !

Quarante soldats, me dit-on, peuvent disperser la plus épaisse foule de Spitalfields¹ ; quarante pour dix mille, telle est la proportion entre le dressé et le non dressé. Quantité de choses existent qui ne peuvent encore être organisées en ce monde ; mais il en existe quelques-unes aussi qui peuvent l'être, quelques-unes aussi qui doivent l'être. Quand on songe, par exemple, à ce que les Livres sont devenus et deviennent pour nous, à ce que les Ouvriers du Lancashire sont devenus, à ce qu'un Quatrième État, et d'innombrables Virtualités, non encore faites Actualités, sont devenues et deviennent, on voit assez d'orga-

¹ *Spitalfields*, quartier misérable de Londres.

nismes en l'obscur, énorme Avenir; et de « Services Unis » bien autres que celui de la veste rouge; et beaucoup, même de nos jours, luttant pour naître !

Du Bill-du-Temps, du Bill-de-Fabrique¹, le présent Auteur n'a point qualité pour parler. Il ne sait point, c'est à d'autres que lui de savoir, selon quelles voies spécifiques il est possible d'intervenir, par la Législation, entre les Travailleurs et les Maîtres-Travailleurs; il sait seulement, il voit ce que tous les hommes commencent à voir, que l'intervention Législative et que des interventions, non peu nombreuses, sont indispensables; que, en tant qu'anarchie sans loi, d'offre et de demande, sur les salaires de marché seulement, cette province de choses ne peut plus être désormais abandonnée. Plus encore, l'intervention a commencé; il existe déjà des Inspecteurs de Fabrique qui semblent n'avoir point *défait* de travail. Peut-être pourrait-il y avoir des Inspecteurs de Mines aussi; ne pourrait-il y avoir des Inspecteurs de Terres arables encore, qui s'assureraient pour nous, comment avec sept shellings et six pence par semaine, une famille humaine peut vivre? L'intervention a commencé, il faut qu'elle continue; il faut qu'elle s'agrandisse en étendue, s'approfondisse et s'aiguise. De telles choses ne peuvent plus longtemps être nonchalamment plongées dans les ténèbres, et permises de continuer invisibles; les Cieux les voient bien; la malédiction, non la bénédiction des Cieux, est sur la Terre qui refuse de les voir.

Par exemple, des Règlements Sanitaires, ne sont-ils point possibles à une Législature? Les vieux Romains eurent leurs Édiles, qui auraient, je le crois, en contravention directe à l'offre et à la demande, rigoureusement veillé au refoulement dans la totale abolition de plus d'une sordide case de nos Southwarks, Saint-Giles, et noires ruelles de poison; disant sévèrement: « Est-ce permis qu'un citoyen romain loge là? » La Législature, à

¹ Mesures parlementaires réglementant les heures de travail et les conditions de travail dans les usines et manufactures.

tout coût de conséquences, aurait eu à répondre : « Dieu le garde ! » La Législature, même comme elle est maintenant, pourrait ordonner à toutes sales villes manufacturières d'en finir avec leur suie et leurs ténèbres; de laisser entrer la lumière bénie du soleil, le bleu du Ciel, et de devenir claires et propres; de brûler leur fumée de houille, par exemple, et d'en faire de la flamme. Des bains, de l'air libre, une saine température, des plafonds de vingt pieds de haut, pourraient être ordonnés par Acte de Parlement, en tous établissements autorisés comme Fabriques. Il y a de telles Fabriques déjà existantes, honneur à leurs constructeurs! La Législature peut dire aux autres : Allez, vous autres, et faites de même, — et mieux si vous pouvez!

Tout le Manchester qui peine, sa fumée et sa suie une fois brûlées, ne devrait-il point, parmi tant de conquêtes vastes comme le monde, avoir des centaines d'arpents, ou plus, de libre champ de verdure, avec des arbres dedans, conquis, pour que ses petits enfants y jouent, pour que ses travailleurs qui conquièrent tout, prennent haleine à l'air du crépuscule? Vous seriez de cet avis! Une Législature bienveillante pourrait être de cet avis. Une Législature bienveillante pourrait être d'un grand nombre d'avis! Et à tous « intérêts placés », — ou autres choses semblables, qui surgiraient, objurguant simplement : — « Je perdrais des bénéfices, » la Législature bienveillante répondrait : « Oui, mais mes fils et mes filles gagneront la santé et la vie, et l'âme. » — « Que va devenir notre Commerce de Coton? » criaient certains Filateurs, quand le Bill de Fabrique fut proposé : — « Que va devenir notre inappréciable Commerce de Coton? ». L'humanité d'Angleterre répondit avec fermeté : « Délivrez-moi ces rachitiques et dépérissantes âmes d'enfants, et que votre Commerce de Coton prenne soin de lui! Dieu lui-même ordonne l'une de ces choses; et non spécialement l'autre. Nous ne pouvons avoir de prospères Commerces de Coton au prix d'avoir le Diable comme associé dedans! »

Les Bills ne manqueraient pas, une fois voté celui de l'Abrogation de la Loi sur le Blé, et avec une Législature de bonne volonté ! Bien plus, ce seul Bill, qui n'est pas encore décrété, juste Bill d'Éducation -- n'est-il point de soi-même, le sûr principe d'innombrables, sages Bills, sages règlements, *méthodes* et propositions pratiques, peu à peu mûrissant vers l'État de Bills ! Illuminer d'intelligence, c'est-à-dire d'ordre, de méthode et de tous bienfaits, le Chaotique, l'Inintelligent, comment, sinon en éduquant, *pouvez-vous* accomplir ceci ? Que la pensée, la réflexion, la parole articulée et l'entendement soient éveillés dans ces millions de têtes individuelles, qui sont les atomes de notre Chaos ; il n'est pas d'autre moyen d'illuminer aucun Chaos ! La somme totale de l'intelligence qui se trouve en lui détermine la mesure d'ordre qui est possible pour votre Chaos : — la faisabilité et la rationalité de ce que votre Chaos exigera confusément de vous, et de ce à quoi il obéira quand vous le proposerez ! C'est une exacte équation ; l'une mesure strictement l'autre. Si tout le Peuple Anglais, durant « ces vingt ans de répit », n'est pas éduqué, au moins de l'éducation du maître d'école, une effroyable responsabilité, devant Dieu et les hommes, reposera quelque part ! Comment un homme ose-t-il, surtout un homme s'appelant lui-même ministre de Dieu, se tenir dans un Parlement, ou un endroit quelconque, sous aucun prétexte ou avec aucune illusion, et, d'un jour ou d'une heure, empêcher la Lumière de Dieu de venir au monde, et aider les ténèbres du Diable à y durer une heure de plus ! Car toute lumière et toute science, sous toutes formes, à tous degrés de perfection, est de Dieu ; toutes ténèbres, toute nescience est de l'Ennemi de Dieu. « Le Credo du Maître d'École est quelque peu de travers ? » Oui, j'ai trouvé peu de credos entièrement corrects ; peu de rayons de lumière brillant *blancs*, purs de mélange ; mais de tous credos et religions maintenant ou jamais auparavant connus, celui de l'Animalisme inconscient, gaspilleur, du Gin distillé, de la Stupeur et du Désespoir, ne fut-il pas

inexprimablement le moins orthodoxe? Nous voulons l'échanger lui-même, avec le Paganisme, avec le Fétichisme, et, en résumé, il faut l'échanger avec quelque chose.

Un « Service d'Enseignement » effectif, je considère vraiment qu'il devrait en exister; quelque Secrétaire pour l'Éducation, Capitaine général de Professeurs, qui s'efforcera réellement de nous rendre *instruits*. Et puis, pourquoi n'y aurait-il pas un « Service d'Émigration », et un Secrétaire, avec adjoints, avec fonds, forces, disponibles navires de Flotte, et appareils toujours croissants; enfin, un *système effectif* d'Émigration, de façon que, à la fin, avant l'expiration de nos vingt ans de répit, tout honnête ouvrier de bonne volonté qui trouverait l'Angleterre trop étroite, et « l'Organisation du Travail » non encore suffisamment avancée, puisse trouver pareillement un pont construit pour le conduire aux neuves Terres occidentales, pour y « organiser », avec les coudées plus franches, quelque travail pour lui! Pour y être un vrai bien, levant de nouveau blé pour nous, nous achetant de nouveaux tissus et de nouvelles cognées, nous laissant du moins en paix, — au lieu de rester ici pour être un Chartiste de la Force Physique¹, un mal et non un bien! N'est-ce point scandaleux de voir qu'un Premier Ministre pourrait lever en moins d'un an, comme je l'ai vu faire, cent vingt millions de livres sterlings, pour tuer les Français, et que nous sommes à court de la centième partie de cela, pour garder les Anglais en vie? Les Corps des Anglais en vie, et les Ames des Anglais en vie; — ces deux « Services », un Service d'Instruction, et un Service d'Émigration, ceux-ci avec d'autres, ont, en fait, à être organisés.

.
 Il est vrai; la Législature anglaise, comme le Peuple anglais, est d'une nature lente, — essentiellement conservatrice. Dans nos périodes de réforme les plus désor-

¹ Révolutionnaire du parti de l'Irlandais O'Brien.

données, dans le « Long Parlement » lui-même, on remarque toujours l'instinct invincible de tenir bon au Vieux; d'admettre le *minimum* de Nouveau; d'élargir, s'il est possible, quelque vieille coutume ou méthode, déjà trouvée fructueuse, à une nouvelle croissance pour le nouveau besoin. C'est un instinct digne de tout honneur; de la même nature que toute force et toute sagesse. L'Avenir n'est point, grâce à lui, scindé du Passé, mais fondé continûment en lui; il s'accroît de toutes les vitalités du passé, s'enracine profondément jusqu'à nos origines. La Législature anglaise répugne toute à croire aux « nouvelles époques ». La Législature anglaise ne s'occupe pas des époques, elle a, en vérité, autre chose à faire qu'à regarder l'Horloge du Temps et à l'entendre tic-taquer! Néanmoins de nouvelles époques arrivent réellement et avec elles de nouvelles, impérieuses, péremptoires nécessités; en sorte que, même une Législature anglaise devra lever les yeux, et accorder, quoique avec dépit, que l'heure a sonné. L'Heure ayant sonné, ne disons point « impossible »; — ce devra être possible! « Contraire aux habitudes du Parlement, aux habitudes du Gouvernement? » Oui, mais aucun Parlement ou Gouvernement siégea-t-il jamais en une année quarante-trois, auparavant? Année et époque des plus originales, des plus sans-pareilles; et, sous plusieurs rapports importants, totalement différente d'aucune autre! Car le Temps omni-dévorant et omni-produisant, court toujours, et les Sept Dormeurs¹ s'éveillant affamés après cent ans, trouvent que ce ne sont pas leurs vieilles nourrices qui peuvent maintenant les allaiter!

(Liv. IV, chap. III.)

LES DIDACTIQUES

Certes, ce serait folle imagination d'espérer qu'aucun prêche que je fais puisse abattre le Mammonisme, — que

¹ Les Sept Dormeurs d'Ephèse.

Bobus de Houndsditch en aimera moins ses guinées, ou davantage sa pauvre âme, pour aucun prêche de ma part ! Mais il est un Prêcheur qui, lui, prêche avec effet, et petit à petit, persuade toutes personnes : son nom est Destinée et Divine Providence, et son Sermon, l'inflexible cours des Choses. L'expérience se charge de prendre des salaires d'école terriblement élevés, mais elle enseigne comme nulle autre !

Assiégé de Trades-Unionismes désespérés et d'Insurrection Anarchique, plus d'un Industriel *Gardien de la Loi*, qui a négligé de faire des lois et de les observer, sera désormais entendu, se disant à lui-même : « Pourquoi ai-
 « je réalisé cinq cent mille livres ? Je me suis levé tôt,
 « j'ai veillé tard, j'ai sué sang et eau, et à la sueur de
 « mon front et de mon âme, j'ai lutté pour gagner cet
 « argent, afin que je puisse être en vue, et que je puisse
 « avoir quelque honneur parmi mes compagnons. J'ai
 « voulu qu'ils m'honorent, qu'ils m'aiment. L'argent, le
 « voici, gagné du meilleur de mon sang de vie, mais
 « l'honneur ? Je suis entouré de saleté, de faim, de fureur
 « et de noir désespoir. Non honoré, à peine même envié ;
 « seuls, des insensés et la race des pieds plats vont jusqu'à
 « m'envier. Je suis un homme en vue, en butte aux malé-
 « dictions et aux éclats de briques. A quoi bon ? Mes
 « cinq cents scalpes sont suspendus ici, à mon wigwam ;
 « plaise à Dieu que j'aie cherché autre chose que les
 « scalpes ; plaise à Dieu que j'aie été un Batailleur chrétien,
 « et non un Peau Rouge ! Avoir régné et lutté non en un
 « esprit mammonique mais Divin ; avoir fait le cœur du
 « peuple me bénir, comme un vrai souverain et capitaine
 « de mon peuple ; avoir senti mon propre cœur me bénir,
 « et que Dieu au-dessus, au lieu de Mammon au-dessous,
 « me bénissait ; — ceci eût été quelque chose. Hors de ma
 « vie, vous autres, les cinq cents misérables scalpes de
 « milliers de livres des banquiers ! Je veux tenter quelque
 « chose d'autre, ou compter ma vie pour une tragique
 « futilité ! »

« Les hommes cesser de regarder l'argent ? » s'écrie Bobus de Houndsditch. « Après quoi d'autre tous les hommes courent-ils ? L'Évêque même m'informe que le Christianisme ne peut marcher sans un minimum de quatre mille cinq cents livres de poche. Cesser de regarder l'argent ? Ça arrivera au Jugement Dernier dans l'après-midi ! » O Bobus ! mon opinion est un peu différente. Mon opinion est que les Puissances Supérieures n'ont pas encore décidé d'anéantir ce Monde Inférieur. Une honorable et toujours croissante minorité d'hommes qui luttent pour quelque chose de plus élevé que l'argent, est ce que j'entrevois avec confiance ; toujours croissante, jusqu'à ce qu'un petit nombre d'entre eux se trouve de tous côtés, comme sel de la Terre, une fois encore. Le Christianisme qui ne peut marcher sans un minimum de Quatre mille cinq cents livres, fera place à quelque chose de meilleur qui le pourra. Tu ne veux pas te joindre à notre petite minorité, toi ? Pas jusqu'au jugement dernier dans l'après-midi ? Soit ! Alors, du moins, tu t'y joindras, toi et la majorité en bloc !

Oui, ici comme là, la lumière s'en vient éclairer le monde ; les hommes n'aiment plus les ténèbres, ils vont aimer la lumière. Un profond sentiment de l'éternelle nature de la Justice s'éveille parmi nous en tous lieux ; même dans les yeux ternes d'Exeter Hall¹ ; un ineffable sens religieux travaille, de la façon la plus désespérée à s'énoncer ; en Puseyisme² et autres formes. De notre Hypocrisie, toute condamnable, combien n'en est pas condamnable sans merci, nous dirions presque, sans égard ! La valeur et la vérité *in-articulée*, qui est en Angleterre, s'infiltré cependant jusqu'aux Fondements.

¹ *Exeter Hall*, salle d'assemblées populaires et libres à Londres ; connue pour ses réunions évangéliques.

² *Puseyisme*, mouvement qui se produit à Oxford vers 1830. Il tire son nom de son plus actif promoteur, le Dr Pusey. Il tendait à faire évoluer le rite anglican dans le sens du catholicisme romain.

Quelque « Chevalerie du Travail », quelque noble Humanité et Divinité pratique du Travail se réalisera encore sur cette Terre. Ou bien, pourquoi se *réalisera* ? Pourquoi prions-nous le Ciel, sans mettre notre propre épauLe à la roue ? Le Présent, s'il veut que l'Avenir achève, doit commencer soi-même. Toi qui prophétises, qui crois, commence donc à agir. Ici ou nulle part ; maintenant également, comme en tout temps ! La chose ou la personne rejetée, qui a besoin d'aide, que des gens ou des chevaux, sous leurs pieds vulgaires ont foulée, pour qui il n'est point d'aide « possible », point de prix offert pour la sauver : ne peux-tu donc la sauver sans prix, toi ? Étends la main, au nom de Dieu ; sache que « impossible », quand la Vérité et la Pitié, et l'impérissable Voix de la Nature l'ordonnent, n'a pas de place dans le dictionnaire de l'homme brave. Que quand tous les hommes ont dit « impossible ! » et s'en sont allés trébuchant ailleurs, et que toi seul es resté, alors pour la première fois ton heure et ta possibilité sont venues. C'est à toi, maintenant ; fais cela, toi, et ne demande conseil à nul homme, mais à toi seul et à Dieu. Frère, tu as en toi de la possibilité pour bien des choses ; la possibilité d'écrire sur les éternels cieus, le récit d'une vie héroïque, Cette noble « Impossibilité » gisante, ou encore à naître, tu peux la relever ; tu peux, par ton âme en travail l'amener à la clarté de l'être. Cette bruyante, criarde Réalité, avec des millions dans sa poche, trop « possible », celle-là, qui va roulant par là, avec ses sonneurs de trompe, bien rembourrés, sonnans autour d'elle, et le monde entier l'escortant en muette et vocale valetaille, ne l'escorte pas, toi ; dis-lui, ou bien rien, ou bien profondément en ton cœur : « Non-entité clair-sonnante, nulle force de trompes, nul argent comptant, nul art de Long-arpent¹, ou nulle universelle servilité d'hommes, ne fait de toi une Entité ; tu es une Non-entité ; un décevant Simulacre, plus maudit que tu

¹ ... Long acre art... Carlyle entend par là le talent que montrent certains grands seigneurs (« long acre men » : grands propriétaires fonciers) dans l'art d'agrandir leurs domaines, ou de reculer les bornes de leurs propriétés.

ne parais. Passe ton chemin, au nom du Diable, sans l'adoration d'au moins un homme, — et débarrasse la route! »

Non dans les plaines d'Illion ou du Latium ; mais sur bien d'autres plaines et places, désormais, de nobles exploits se peuvent accomplir. Non sur les plaines d'Illion, combien moins dans les salons de Mayfair¹ ! Non en victoires sur de pauvres frères Français ou Phrygiens, mais en victoires sur les Jötuns de Glace, les Géants de Marais ; sur les démons de la Discorde, de l'Oisiveté, de l'Injustice, de la Dérision, et du Chaos revenus ! Nulle des anciennes Épopées n'est plus possible. L'Épopée des Français ou des Phrygiens fut relativement une médiocre Épopée ; mais celle des *Flirts* et des Frivoles, qu'est-ce qu'elle est ? Chose qui s'efface au cri du Coq ; — qui déjà commence à flairer l'air matinal ! Les Aristocraties garde-chasses, qu'elles « buissonnent » aussi parfaitement que jamais ; elles n'échapperont pas à l'Oiseleur Subtil. Les saisons de chasse seront excellentes, et puis seront médiocres, et bientôt elles ne seront plus du tout. La dernière Perdrix d'Angleterre, d'une Angleterre où des milliers d'hommes ne peuvent avoir du blé à manger, sera tirée et finie. Les Aristocraties ayant barbe au menton, trouveront d'autre travail à faire, qu'à s'amuser à rouler des cerceaux !

Mais c'est à vous, vous, Travailleurs, qui déjà travaillez, et qui êtes, en qualité d'hommes mûrs, nobles et honorables en un sens, que le monde entier en appelle pour un nouveau travail et une nouvelle noblesse. Subjugez insurrections, discordes, désespoir au large vol, par la virilité, la justice, la miséricorde et la sagesse. Sombre est le Chaos, profond comme l'Enfer ; que la lumière soit, et il vient en place un Monde vert et fleuri. Oh ! cela est grand, et il n'est pas d'autre grandeur. Rendre quelque coin de la création de Dieu un peu plus fructueux, meilleur, plus digne de Dieu ; rendre quelques cœurs humains un peu plus sages, plus virils, plus heureux, plus bénis,

¹ *Mayfair*, un des quartiers les plus luxueux de Londres.

moins maudits ! C'est la tâche d'un Dieu ! L'Enfer de suie de l'insurrection et de la férocité et du désespoir, peut, par énergie d'homme, être fait une sorte de Ciel, lavé de sa suie, de sa rébellion, de son besoin de rébellion ; l'impérissable arche de l'azur du Ciel s'enlèvant au-dessus de lui aussi et de ses ingénieux mécanismes et de ses hautes cheminées d'usines comme une naissance de ciel ; Dieu et tous les hommes le considérant avec grand contentement.

Non souillé de gaspilleuses difformités, de larmes ou de sang gaspillés du cœur des hommes, ou d'aucune mutilation satanique, le noble et fécond Labeur, s'enoblissant sans cesse, va venir, — le grand et unique miracle de l'Homme ; par quoi l'Homme s'est élevé des plus bas gîtes de cette Terre, très littéralement, jusqu'aux divins Cieux. Laboureurs, Filateurs, Constructeurs ; Prophètes, Poètes, Rois ; Brindleys et Gœthes ; Odins et Arkwrights, — tous martyrs et nobles hommes, et dieux d'une même grande Armée, immesurable, marchant toujours en avant, depuis les commencements du Monde. L'énorme et omni-conquérante Armée, à la couronne de flamme, dont chaque soldat est noble ; sacrée et seule noble Armée. Que celui qui n'en est pas se cache ; qu'il tremble pour soi. Des étoiles à tous ses boutons ne le feront pas noble ; des gerbes de jarretières du Bain, ni des boisseaux de Georges¹, ni aucun autre expédient, que de virilement s'engager en cette Armée, vaillamment y prendre place, et marcher au pas. O cieux, celui-là ne se raviserait-il pas ? — lui aussi est si nécessaire en cette Armée ! Cela serait si béni, trois fois béni, pour lui et pour nous tous ! Dans l'espoir de la Dernière Perdrix et de quelque Duc de Weimar parmi nos Ducs Anglais, nous patienterons encore un peu.

(Liv. IV, chap. VIII.)

¹ De médailles de l'ordre de Saint-Georges.

CINQUIÈME PARTIE

LE PROPHÈTE DE CHELSEA (1843-1881)

CROMWELL

(*Speeches and letters of Oliver Cromwell*)

Stuart Mill avait, en 1839, suggéré à Carlyle l'idée d'un article sur *Cromwell*, pour la *Westminster Review*. Mais un des rédacteurs de la Revue s'étant réservé cette tâche, Carlyle songea dès lors à un livre sur l'Histoire de la Guerre Civile. Durant les trois années qui suivirent, il visita différentes places d'Irlande, d'Ecosse ou d'Angleterre, théâtres des grands événements qu'il voulait conter, tout en travaillant à amasser, à débrouiller, à lire des documents. Maintes fois il s'interrompit, découragé. Il finit par abandonner le dessein d'une Histoire de la Guerre Civile, et adopta définitivement le plan d'une Biographie de Cromwell. Bien que la tâche fut ainsi très simplifiée, elle lui coûta une peine infinie. Il pensait la mener à bien en réunissant d'abord, tout ce qui, dans les annales du passé, écrit ou parole, était œuvre personnelle de Cromwell. Cela fait, il dut se livrer à une vraie tâche de laboratoire et de « lessivage ». Puis les Lettres et Discours de Cromwell en état, il se trouva que nulle « Biographie » ne pouvait être plus vivante que celle composée ainsi par le héros lui-même. Carlyle résolut de la donner telle quelle au public. « J'ai dû écrire Cromwell », dit-il, « en 1844 ; mais durant quatre années « auparavant, il m'avait été un effort et une misère continuelle ; « quatre années d'efforts abstrus, de spéculation obscure, de « futile tourment et de misère avais-je coutume de compter qu'il « m'avait coûté. » Le livre parut enfin, en 1845 ; il eut trois éditions successives, et plaça son auteur, malgré la rivalité de Macaulay, au premier rang des historiens anglais.

Le titre de l'ouvrage indiquait la nouvelle méthode de Carlyle : *Lettres et Discours de Cromwell, avec éclaircissements*. Carlyle

essaie de s'effacer autant que possible, estimant qu'on a déjà trop « de charretées de papier bon à brûler » d'écrits *sur* Cromwell, et qu'il convient qu'enfin l'Angleterre entende la voix de celui qui fut l'âme même de la Révolution Puritaine. Un acte de revanche contre l'imposture, un acte de vérité et de justice, tel est, à ses yeux, le sens de son livre. Remarquons, en effet, que l'Angleterre moderne, qui doit une si grande part de sa puissance à Cromwell, ne semble pas lui en avoir gré : — elle apprend à ses enfants à regarder Cromwell surtout comme un régicide. Cette réflexion était bien plus fondée encore à l'époque où Carlyle écrivait. Carlyle veut sauver le xvii^e siècle « des abîmes de poussière de la Bêtise humaine ». Il veut en faire une chose vivante et vivifiante — et certes, il y a réussi. Chaque page vibre, chaque personnage, petit ou grand, se montre à nous, non point en fantôme insaisissable du passé, mais homme, femme, — dont le cœur bat, dont le regard brille, dont la parole chaude et lumineuse vient vers nous, à travers deux cents ans d'obscurité et de mensonge. Nous suivons palpitants, non seulement les péripéties du grand drame religieux et national qui bouleversa à jamais l'Angleterre, mais mieux encore, — le drame passionnant qui a lieu dans le cœur du grand homme que fut Olivier Cromwell.

C'est ici les « Lettres et Discours de Cromwell », c'est Cromwell lui-même, en toute simplicité, sans subterfuge aucun. A mesure que nous apprenons à le connaître davantage, nous comprenons combien sa vie et son œuvre, — ses défauts mêmes, — devaient le rendre cher à Carlyle, satisfaisant en tout point son idéal du héros. D'autres historiens avaient su démêler, sous la rude et souvent barbare expression, sous les mots vieillis et les formes déjà hiératiques d'une langue parlée, il y a deux siècles par un soldat, — l'absolue sincérité de Cromwell, sa piété, son dévouement à la cause puritaine, ses qualités remarquables de chef d'armées et d'administrateur. Les plus grands ennemis du Protecteur n'avaient jamais pu porter de sérieuse attaque contre sa vie privée, — sa tendresse paternelle, son amour des siens. Mais peut-être Carlyle seul a osé louer Cromwell de sa brutalité, de ses coups de force, — a osé démontrer que l'attitude autoritaire, dictatoriale qu'assuma Cromwell, était la seule qui pût sauver l'Angleterre dans l'état où il la trouva. Cromwell est, pour Carlyle, la vivante preuve de sa théorie, que la Force *prouve* le Droit.

Il était nécessaire de relier les lettres et les discours, de dire aussi les circonstances qui les avaient fait naître; d'embrasser d'un coup d'œil, l'immense scène de guerre, sur laquelle Cromwell se détachait. De là les « éclaircissements ». A chaque instant l'historien doit intervenir; et à chaque instant intervient donc la puissante personnalité de Carlyle : — brusques incartades, cris de colère ou transports d'admiration; sardoniques

remarques ou nobles élans d'épopée. La colère de Carlyle contre tous les écrivains d'histoires, de mémoires, d'annales qu'il a dû fouiller et remuer, n'a point de borne; sa haine de la stupidité moderne, ou de celle du xvii^e siècle, n'a point d'égale; son sarcasme éclate à toutes pages. Son génie d'âpre raillerie ne le quitte pas plus, en cette œuvre d'aspect si grave, qu'en aucun autre livre; et son rire, à la fois et toujours gai et amer, rend non seulement facile mais passionnante, la lecture de ses documents historiques.

C'est, selon le mot d'un contemporain¹, « un recueil inestimable de documents, édités avec le soin d'un historien et le génie d'un poète ». C'est une épopée, le chant de vie et de mort d'un héros, d'un poète aussi : — « car de celui qui œuvre, qui vit un poème, et de celui qui le dit des lèvres, le premier seul est digne du nom de poète² ».

LES BIOGRAPHIES DE CROMWELL

Ces authentiques expressions de l'homme Olivier lui-même, je les ai recueillies de loin et de près; je les ai pêchées dans les sales marécages léthéens où elles étaient ensevelies; je les ai lavées, ou je me suis efforcé de les laver, des stupidités étrangères (besogne de lessivage que je n'ai pas hâte de répéter); et le monde va maintenant les voir dans leur propre forme. Travaillant de longues années dans ces innommables Provinces Historiques... il nous devient de plus en plus apparent que cet homme, Olivier Cromwell, fut, comme l'imagination populaire le représente, l'âme de la Révolte Puritaine, sans qui elle n'eût jamais été une révolte éminemment mémorable, ni une Époque dans l'Histoire du Monde; qu'en fait, lui, plus qu'il n'est commun en tel cas, assurément mérite de donner son nom à la Période en question, et de voir la Révolte Puritaine considérée comme une *Cromwelliade*, issue qui est déjà très visible pour elle. Et puis en outre, tout à fait contrairement à l'imagination populaire, il devient apparent que cet Olivier n'était pas un homme

¹ Green : *Short History of the English People*, p. 560.

² Cf. *Cromwell*. Introduction, chap. v.

de faussetés, mais de vérités; dont les paroles emportaient réellement un sens avec elles, et sont, par-dessus toutes autres de ce temps, dignes de considération. Ses paroles, et encore plus ses *silences*, et ses inconscients instincts, — quand on a épelé et affectueusement déchiffré ceux-ci aussi parmi ses paroles, — récompenseront de plusieurs manières l'étude d'un homme sérieux. Un homme sérieux, j'imagine, pourra conclure de ces paroles d'Olivier, n'y eût-il même aucun autre témoignage, que le caractère d'Olivier et des affaires auxquelles il s'employa, est considérablement l'inverse de ce fouillis insensé « d'hypocrisies », etc., etc., qu'à présent il passe couramment pour être.

(Introduction, chap. II.)

DES LETTRES ET DISCOURS DE CROMWELL

En conséquence, toutes paroles procédant authentiquement d'Olivier lui-même, que j'ai pu quelque part trouver encore survivantes, je les ai recueillies ici; et je vais maintenant, avec le minimum d'annotation qui puisse convenir à cet objet, les offrir au lecteur. C'est le but de ce Livre. J'ai osé croire que, à certains lecteurs patients et sérieux, ces vieilles et obscures lettres d'un noble Anglais, pourraient, comme elles le firent pour moi, devenir obscurément lisibles de nouveau; pourraient obscurément présenter, mieux que tout autre témoignage, la noble figure de l'Homme lui-même à nouveau. Assurément il y a un enseignement Historique en ces Lettres; Historique, et peut-être autre et supérieur. Du moins, c'est avec des Héros et des hommes d'inspiration divine que moi, pour ma part, je préférerais de beaucoup converser, en quelque dialecte qu'ils parlent! Grandes, à jamais fructueuses, utiles pour le blâme, pour l'encouragement, pour instaurer en projets et en œuvres utiles, sont les paroles de ceux-là qui, à leur jour, furent des hommes. Je conseillerai aux personnes sérieuses, qui s'intéressent à l'An-

gleterre du passé ou du présent, d'essayer si elles peuvent lire un peu dans ces Lettres d'Olivier Cromwell, d'un homme qui jadis s'intéressa profondément au même objet. Si dure que soit cette lecture, si obscure et surannée, il en est peut être de pire, pour de telles personnes à notre époque.

Pour le reste, si chacune des Lettres paraît obscure, et n'avoir que peu de lumière, après toute étude, que toutefois l'étudiant d'Histoire s'avise que la lumière qu'elle a en est une qu'on ne peut mettre en doute aucunement. Ce sont ces paroles, interprètes de ce jour et de cette heure, qu'Olivier Cromwell a trouvées le plus dignes d'être rapportées. La Lettre demeure là, dans les sombres abîmes du Passé, étoile presque éteinte, étoile réelle cependant, fixe, sur laquelle il n'est pas possible de chicaner. Cette Lettre autographe là, elle fut une fois toute lumineuse, comme un phare brûlant, chacun de ses mots en était un charbon vivant, en son temps; ce fut une fois un lambeau du feu général et de la lumière de la Vie Humaine, cette Lettre là! Elle n'est pas non plus entièrement éteinte; bien lue, il est encore en elle assez de lumière pour manifester son intime *essence*; mieux, pour diffuser un pâle, authentique crépuscule à quelque distance autour d'elle. Des cendres entassées qui, à la lumière du jour paraissent noires, peuvent encore paraître *rouges* dans la complète obscurité. Ces lettres d'Olivier convaincront tout homme que le passé réellement exista! Par degrés, les petits crépuscules combinés pourront produire une sorte de général et faible crépuscule, rendant le Passé croyable, les Ombres du Passé, en quelques-uns de leurs traits, visibles! Tel est l'effet de lettres contemporaines toujours; et je puis, avec grande confiance, recommander celles d'Olivier comme bonnes en leur genre. Un homme résolu à se frayer à soi-même quelque sentier à travers ce nuageux chaos appelé Histoire du Dix-Septième Siècle, et à considérer en face le même, peut l'essayer peut-être par cette méthode-ci, aussi heureusement que par une autre.

Voici une rangée irrégulière de feux de phares, jadis tous lumineux comme des soleils ; et avec une certaine inextinguible incandescence encore, dans les abîmes de l'inerte et profonde nuit. Regardons ici. En Silhouettes ombreuses, en formes qui se pressent en des foules toujours plus confuses, la figure propre du vieux Temps mort lui-même va peut-être être vaguement discernable ici.

J'ai appelé ces Lettres bonnes, mais cependant seulement bonnes en leur genre. L'éloquence, l'élégance, toujours même la clarté d'expression ne doivent être cherchées en elles. Elles sont écrites pour des fins bien autres que littéraires ; écrites, pour la plupart dans la flamme même et la conflagration d'une lutte révolutionnaire, et avec le souci de l'expédition d'affaires pressantes, indispensables, seulement ; mais on trouvera, j'imagine, que pour une telle fin, elles sont bien écrites. La superfluité, comme par une loi naturelle de la situation, l'écrivain la devait éviter ; de toute qualité, quelle qu'elle soit, dont on *peut* se dispenser, il n'a le moindre souci. D'un mouvement pesant, pourtant d'un grand pas ferme, il se hâte vers son objet ; il a démarqué très résolument ce que sont les réels pas vers cet objet ; distinguant bien l'essentiel de l'accidentel ; se formant à lui-même, en un mot, une vraie, et non le contraire d'une vraie image de l'action qu'il faut faire. Il règne en ces Lettres, comme j'ai dit ci-dessus, un *silence* encore plus significatif d'Olivier pour nous qu'aucun discours qu'elles possèdent. Confusément, nous découvrons des traits d'une Intelligence, et d'une Ame d'un Homme, plus grandes qu'aucun discours. L'Intelligence qui peut, avec pleine satisfaction pour soi se produire en éloquent parler, en chant musical, est, après tout, une petite Intelligence. Celui qui œuvre et *fait* quelque Poème, non celui qui purement en *dit* un, est digne du nom de Poète. Cromwell, emblème du mutisme anglais, est intéressant pour moi par l'inadéquation même de son discours. L'Intuition héroïque, la valeur et la foi, sans mots, — que cela est noble en comparaison des mots éloquents, sans héroïque intuition.

.
J'oserai donner au lecteur deux petits conseils qui, si son expérience ressemble à la mienne, pourront le faire progresser dans cette étude ; ils enveloppent l'essence de tout ce que j'ai découvert la concernant.

Le premier est : — En aucune façon n'ajouter foi à la relation largement répandue que ces Puritains du Dix-Septième Siècle furent des gens au cerveau fêlé et superstitieux ; abandonnés à l'enthousiasme, pour la plupart d'entre eux ; la mineure partie gouvernante étant d'hommes astucieux qui surent emprunter le dialecte des autres, et par là, tels d'habiles Machiavels, les duper. Ceci est une relation largement répandue ; mais elle n'est pas vraie. Je conseille à mon lecteur d'essayer précisément l'hypothèse opposée. De considérer que ses Pères, qui avaient réfléchi sur ce monde très sérieusement, en vérité, et avec une faculté de penser très remarquable, en vérité, ne furent pas tout à fait si loin en arrière en leurs conclusions à son égard. Que, en réalité, leurs « enthousiasmes », à les bien examiner, ne furent pas niais mais sages. Que le Machiavélisme, le Cant, le Jargon Officiel, grâce à quoi un homme dit ouvertement ce qu'il *ne* pense *pas*, étaient, si surprenant qu'il peut sembler, beaucoup plus rares alors qu'ils n'ont jamais depuis été. Réellement et vraiment on peut, en un sens dire, que le Cant, le Jargon Parlementaire et autre, étaient encore à inventer en ce monde. O Cieux, on pourrait pleurer du contraste ! L'usage de la langue humaine était alors autre qu'il n'est maintenant. Je conseille au lecteur de laisser tout ce qui est Cant, Affectation, Duperie, Machiavélisme et ainsi de suite, décidément au seuil. Il sera sage de croire que ces Puritains pensent réellement ce qu'ils disent, et d'essayer sans obstacles, s'il peut découvrir ce qu'est cela. Graduellement un phénomène très stupéfiant peut surgir à ses yeux étonnés. Un monde pratique basé sur la Croyance en Dieu ; tels que de nombreux siècles en avaient vu auparavant, mais tel que jamais aucun siècle depuis n'a eu le privilège d'en voir. C'est sa dernière

lueur en notre monde, celle du Puritanisme anglais ; très grande, très glorieuse, suffisamment tragique pour tous cœurs méditatifs qui le considèrent du sein de ces jours où nous sommes.

Mon second avis est : Ne pas imaginer que ce fut la Constitution, la « Liberté du peuple de se taxer lui-même », le Privilège du Parlement, Parlements tri-annuels ou annuels, ou aucune modification de ces Privilèges sublimes qui maintenant faiblissent quelque peu en nos admirations, qui surtout inspiraient à nos Cromwells, Pym et Hampdens, les héroïques efforts que nous admirons encore de loin. Non, ce ne furent pas ces trois misérables « Privilèges » ; mais c'en fut un tout autre et plus profond, qui ne pouvait être mesuré ; dont ceux-ci et tous grands avancements sociaux quels qu'ils soient, sont le corollaire. Nos anciens Réformateurs Puritains, furent, comme tous Réformateurs qui voulurent jamais grand bien à cette Terre le sont toujours, inspirés d'un Céleste Dessein. Voir la propre Loi de Dieu, alors universellement reconnue pour parfaite, comme elle était alors dans le saint Livre Écrit, établie en ce monde ; voir ceci, ou l'acheminement vrai et inlassé et la lutte vers ceci ; c'était une chose digne qu'on vécût et qu'on mourût pour Elle ! L'Éternelle Justice ; que la Volonté de Dieu *soit* faite sur Terre, comme elle est au Ciel ; assez de corollaires s'ensuivront de là, si cela est là ; si cela n'est point là, nul corollaire bon à grand'chose ne s'ensuivra. Ce fut l'esprit général de l'Angleterre au Dix-Septième Siècle. En autre forme quelque peu tristement défigurée, nous avons vu la même immortelle espérance prendre corps dans la Révolution Française, et une fois de plus, surprendre le monde. Que l'Angleterre devint toute une Église, s'il nous plaît de la nommer ainsi ; une Église, présidée non par des prêtres de parade en « quatre surplis à la Toussaint¹ », mais par de vrais

¹ *Quatre surplis à la Toussaint.* Une ordonnance de Charles I^{er} obligeait les pasteurs de toutes les églises à revêtir non la robe noire de Genève (Calvin), mais des surplis blancs (qui permettaient de les confondre avec des prêtres catho-

prêtres de consécration divine, dont le Très-Haut a touché et sanctifié les cœurs de son feu ; ceci était la prière de beaucoup, ce fut la divine espérance et l'effort divin de quelques-uns.

En résumé, ne dis pas, bon lecteur, comme on fait souvent : « C'était alors tout à fait comme maintenant. » Bon lecteur, c'était considérablement autre alors que maintenant. Les hommes indolemment disent : « Les Siècles sont tous pareils ; toujours les mêmes malheureux éléments qui reviennent sous un nouveau vêtement ; et l'issue, toujours une mélancolique tragi-comédie, dans un Siècle comme dans un autre ! » En quoi réside très évidemment une vérité, mais aussi, en secret, une très triste erreur, en somme. Oui, en effet, la vie la plus élevée touche toujours, par de larges sections, à la vie vulgaire et universelle : Celui qui espère voir un Héros ou un Siècle Héroïque s'avancer dans la pratique, en jaunes bottes de théâtre de Drury-Lane¹, et parler en vers blancs pour soi-même, celui-là attendra longtemps en vain. Oui, en effet, au Siècle Héroïque, comme au siècle in-héroïque, des coquins et des lâches, et d'astucieuses et rapaces gens, n'ont pas fait défaut, furent, si vous voulez, extrêmement abondants. Mais la question toujours demeure : furent-ils enchaînés, assujettis dans les affaires de ce monde, contraints par des fouets d'acier, ou de quelque autre manière effective, et envoyés geignant à leurs durs gîtes souterrains, pour battre le lin et se repentir, tandis que se poursuivait sans jamais finir l'effort véritable pour lier leurs mains, les faire taire et les supprimer ? Ou bien allaient-ils ouvertement par le monde, objet d'envie d'un peuple général de valets, et portaient-ils le sceptre, professant, sans anathème universel, qu'ils étaient le Parti orthodoxe, que eux, oui,

liques). Cette ordonnance voulait aussi que tout prêtre fût pourvu de quatre surplis propres à la Toussaint.

¹ Grand théâtre de mélodrame à Londres.

eux, étaient des hommes que vous aviez le droit de chercher ?

Lecteur, les Siècles diffèrent grandement, même infiniment, l'un de l'autre. Des espaces considérables de siècles ont été, en très grande majorité, à vrai dire, — durant lesquels les hommes, mortels infortunés, furent un ensemble de créatures mimiques, plutôt que des hommes; sans intuition de cœur, quant à cet Univers, et ses Élévations et ses Abîmes, sans la moindre conviction ou croyances propres le concernant; — qui vécurent pieusement de oui-dire, de traditionnelles impostures, de noirs et blancs surplis¹, et d'inanes confusions, — dont l'Existence entière, en conséquence, fut une grimace; rien d'*original* en elles, rien de génial ou de sincère, sauf ceci seulement : leur voracité d'appétit et leur faculté de digestion. Ces malheureux Ages, trop nombreux ici-bas, le Génie de l'Humanité en courroux les saisit, comme déshonorants pour la Famille et avec une implacabilité rhadamanthine, il les annihile, en précipite de vastes monceaux promptement dans l'Éternelle Nuit. Ceux-ci sont les Ages Inhéroïques, qui ne peuvent servir, sur le champ général de l'Existence, si ce n'est comme *poussière* comme engrais inorganique. La mémoire de tels âges va s'évanouissant à jamais dans les esprits de tous les hommes. Pourquoi aucune mémoire d'*eux* subsisterait-elle ? La façon qui fut leur a passé; et quant à leur géniale substance, ils n'en eurent jamais aucune. A nul cœur d'homme, ces âges ne peuvent plus être aimables. Quel cœur aimant et mélodieux voudra fouiller dans *leurs* annales, voudra les chanter, ou les célébrer ? Même le torpide Sec-Comme-Poussière² est contraint de tout laisser à la fin, toutes créatures refusant de l'entendre sur ce sujet; sur quoi s'ensuit le calme et le silence, et l'Oubli à son tour.

¹ *Noirs et blancs surplis*. Voir ci-dessus « Quatre surplis à la Toussaint ». L'ordonnance des surplis avait été un des prétextes des trahies où naquit la guerre civile.

² *Dryasdust*, un de ces individus-types imaginaires, chers à Carlyle, symbolisant l'érudite pédant d'histoire.

Bon lecteur, si tu es sage, ne recherche pas le secret des Ages Héroïques, qui ont fait de grandes choses sur cette terre, parmi leurs faussetés, leurs voraces charlatanismes et inhéroïsmes ! Il ne fut jamais et jamais ne sera là. Les coquins et les charlatans, hélas, nous savons qu'ils y abondèrent ; mais l'âge fut Héroïque justement parce qu'il avait déclaré guerre à mort à ceux-ci, et ne voulut avoir trêve ni pacte avec ceux-ci, et s'avança, couronné de flamme, comme avec l'épée nue, et invoqua le Très-Haut pour être témoin qu'il ne voulait point tolérer ceux-ci !

(Vol. I, chap. v.)

HYPOCONDRIE

1623.

Ce doit être en ces années-là que le Dr Simcott, médecin à Huntingdon, eut à traiter les maux hydrocondriaques d'Olivier. Il a raconté à Sir Philip Warwick, malheureusement sans fixer de date, ou aucune qui ait subsisté, que « on l'avait souvent fait appeler à minuit ». M. Cromwell, durant plusieurs années fut très « splénétique » (atteint de spleen), souvent pensa qu'il était sur le point de mourir, et aussi « s'imagina des choses à propos de la Croix de la Ville ». Brève allusion, dont le lecteur réfléchi peut tirer beaucoup. Samuel Johnson aussi eut des hypocondries ; toutes les grandes âmes sont sujettes à en avoir, et à être dans l'épaisse nuit jusqu'à ce que les chemins éternels et les célestes étoiles conductrices se révèlent, et que le vague abîme de la vie se résorbe en des Firmaments pour eux. Des Tentations dans le désert, Choix d'Hercule, et leurs semblables, sous des formes condensées ou éparses, sont marquées d'avance à tout homme qui veut affermir son âme en lui-même et être un homme. Qu'Olivier prenne courage en ses sombres douleurs et mélancolies. La quantité de douleurs qu'il a ne signifie-t-elle pas, après tout, la quantité de

sympathie qu'il a, la quantité de puissance et de victoire qu'il doit cependant avoir? « Notre douleur est l'image renversée de notre noblesse. » La profondeur de notre désespoir mesure quelle amplitude et quelle hauteur de revendication nous avons à espérer. La noire fumée, comme de Tophet, emplissant tout notre univers, peut encore, par vraie énergie de cœur, devenir *flamme*, et splendeur au Ciel : Courage !

C'est donc en ces années, non datées par l'Histoire, qu'il nous faut situer la claire reconnaissance du Christianisme Calviniste d'Olivier, — ce que lui, avec une joie ineffable, — appelait sa Conversion, sa délivrance des mâchoires de l'Éternelle Mort. Sûrement une grande époque pour un homme; proprement la seule époque; le moment décisif qui dirige en haut, ou dirige en bas, lui et son activité pour jamais. Vas-tu te ranger avec le Dragon, vas-tu te ranger avec les Dieux? A toi aussi la question est posée, soit par un homme en robe de Genève, par un homme en « quatre surplis à la Toussaint » avec des mots fort imparfaits, — ou bien par aucun homme, et sans mots, sauf par les Silences, par les Éternités, par la Vie impérissable et la Mort impérissable. Que le « sens de la différence entre le Droit et le Tort ¹ » avait rempli tout Temps et tout Espace pour l'homme, et s'était incorporé en un Ciel et un Enfer pour lui : ceci constitue le grand trait de ces Ages Puritains, Vieux Chrétiens. Ceci est l'élément qui les marque comme Héroïques, et qui a rendu leurs œuvres grandes, viriles, fructueuses à toutes générations. C'est de beaucoup le plus mémorable exploit de notre Espèce; sans cet élément, sous l'une ou l'autre forme, rien d'Héroïque n'eut jamais été parmi nous.

Durant maints siècles, le Christianisme Catholique digne incorporation de ce divin sens, avait eu cours plus ou moins, faisant des générations nobles; et ici en Angleterre, au Siècle appelé le Dix-Septième, nous voyons de

¹ ... Right and Wrong — le Bien et le Mal.

lui l'aspect dernier jusqu'ici, — non le dernier de tous, devons-nous espérer. Olivier était désormais un chrétien, croyant en Dieu, non le Dimanche seulement, mais tous les jours, en tous lieux, et en toutes circonstances.

(Vol. I, chap. iv.)

GUERRE D'IRLANDE

L'histoire de la Guerre d'Irlande est, et pour le présent doit rester, très obscure et indéchiffrable pour nous. L'Irlande, sans cesse depuis que le Soulèvement des Irlandais éclata et se changea en un Massacre des Irlandais, à la fin de 1641, avait été un théâtre de folles dissensions, de pillages, d'excommunications, de trahisures, de conflagrations, de maux universels, d'ensanglantement et de tempêtes, tels que le monde auparavant ou depuis n'en a jamais vu. L'Histoire n'en prend pas forme de tableau, mais demeure seulement comme une énorme tache, une homogène noirceur, dont la mémoire humaine ne peut volontiers se charger. Il y a des Partis en arrière des Partis, en guerre avec le monde, et l'un avec l'autre.

.....

A la date de l'arrivée d'Olivier, tous les Partis Irlandais sont unis en une combinaison très inaccoutumée chez eux, très dangereuse pour la naissante République. Ormond¹, qui était revenu là avec une nouvelle Mission, dans l'espoir de coopérer avec l'écossais Hamilton, pendant la Seconde Guerre Civile, arrivait trop tard pour cet objet; mais il a réussi à rallier l'Irlande en une masse d'opposition déclarée aux Pouvoirs qui maintenant règnent. Catholiques du Giron et Vieux Irlandais Catholiques du Massacre vont enfin agir ensemble; le Royalisme Anglais protestant, qui a cherché ici refuge, en outre, maintenant enfin, le Presbytérianisme Royaliste et les Écossais même d'Ulster, se sont joints à Ormond

¹ Chef royaliste.

« contre les Régicides ». Ils invitent vivement le jeune Charles II à venir là, et à être couronné et fait victorieux. Lui, pour l'instant, hésite entre là et l'Écosse; veut probablement donner à l'Écosse la préférence. Mais dans toute l'Irlande, quand Cromwell mit le pied sur elle, — il reste seulement deux Villes, — Dublin et Derry, — qui tiennent pour la République; Dublin récemment assiégée, Derry toujours assiégée. Combinaison très formidable. Toute l'Irlande pétrie ensemble, par accident favorable et par l'incroyable patience d'Ormond, se dresse en une grande combinaison, résolue à résister à la République. Combinaison grande en corpulence, mais faite de fer et d'argile, — en *volonté* non aussi grande. Olivier en a pris plan et mesure; Olivier descend dessus, pareil au Marteau de Thor; il la brise, comme d'un seul coup cruel, en poussière et en ruine, pour ne jamais plus se réunir contre lui.

On pourrait plaindre ce pauvre Peuple irlandais; son cas est assez pitoyable! La revendication d'où les Irlandais partirent en 1641 était la liberté religieuse. Leur revendication, nous pouvons maintenant tous le voir; était juste, essentiellement juste, quoique pleine de complications, difficile à rendre claire et acceptable; en outre, à cette date de l'Histoire du Monde, elle était à peine reconnaissable pour aucun Protestant comme juste, et ces effroyables tueries et sanguinaires forfanteries l'ont rendue, pour le présent, entièrement méconnaissable. Juste, quoique très complexe revendication, mais entamée et poursuivie avec des méthodes qui jamais encore ne furent bonnes à affermir aucune revendication en ce monde! Traîtrise et Massacre: qu'en pouvait-il sortir? Huit ans de féroces batailles, d'acharnée violence et de maux ont laissé les affaires pires un million de fois, qu'elles ne furent d'abord. Nul défaut d'audace, — ou de patriotisme, ainsi nommé, — mais grand défaut d'autres choses! De nombreuses et vastes masses d'hommes armés ont été sur pied, pleins de fulgurante véhémence, et d'audace, mais sans valeur en tant qu'Armées; de sauvages hordes plutôt, pleines

de haine et mutuelle haine, de désobéissance, de fausseté et de bruit. Indisciplinés, non-payés, — chassant des troupeaux de bétail pillé devant eux, comme subsistance; se ruant des versants des côteaux, d'embuscades, de gorges de montagnes; prenant abri toujours « dans des fondrières où la cavalerie ne pouvait les suivre ». menteurs, violents, désobéissants. Faux en paroles; hélas! faux en pensée, en premier de tout; qui n'ont jamais laissé le Fait leur conter sa propre âpre histoire; qui ont dit toujours à l'âpre Fait: « Tu n'es pas de cette façon là, — tu es de cette façon-ci! » Le Fait, naturellement, affirme qu'il est de cette façon-là: les Projets irlandais s'achèvent en perpétuelle déconfiture, ont à prendre abri « dans des fondrières où la cavalerie ne peut suivre »! Il n'y a point de théâtre visible sous le soleil pareil à l'Irlande durant ces huit années. Meurtre, pillage, conflagration, excommunication; du sang à large flot, et du vacarme haut comme le Ciel et Saint-Pierre; comme si des loups ou des chiens enragés étaient à se battre là; comme si des démons de l'Enfer s'étaient levés pour défigurer cette belle, verte part de la Création de Dieu, avec leurs bavardages et leurs ouvrages! Cela est, et demeurera très obscur pour nous. Imaginez l'Irlande dévastée, déchirée en lambeaux; une noire Dissension comme de démons et de loups enragés se ruant sur sa surface si longtemps; incurable et très confus pour nous; jusqu'à ce qu'ici, à la fin, comme dans le torrent de l'éclair du Ciel descendant liquide dessus, nous ayons une claire et terrible vue de ses affaires pour un moment.

Les procédés d'Olivier ici ont été le thème de nombreuses et bruyantes critiques, et de sibyllines exécractions, en lesquelles ce n'est pas notre plan d'entrer à présent. Nous donnerons ces Vingt-Trois Lettres Siennes, en un bloc, et sans aucun commentaire quel qu'il soit. Pour ceux-là qui pensent qu'un pays parcouru par de Sanguinaires Charlatans peut être guéri par un arrosage d'eau-de-rose, ces Lettres-ci devront être fort horribles. Terrible Chirurgie que celle-ci; mais est-ce Chirurgie et

Jugement, ou bien atroce Meurtre seulement? C'est là une question qui devrait se poser, et obtenir réponse. Olivier Cromwell crut de toute l'âme aux Jugements de Dieu, et ne crut point au plan de Chirurgie à l'eau-de-rose, — ce qui, en fait, est le cas de l'Auteur aussi! Tout oïseux mensonge et toute pièce de creux vacarme que l'Auteur entend, — lui aussi, comme Cromwell, s'en voit frissonner, s'en voit penser : « Toi, oïseux vacarme, non vrai, toi aussi, tu es en train de fermer les esprits des hommes au Fait de Dieu; tu vas échoir en couronne fêlée à quelque pauvre homme quelque jour; toi aussi, tu auras à prendre abri « dans des fondrières où la cavalerie ne peut suivre! » Mais au temps d'Olivier, comme je dis, il y avait encore de la foi aux Jugements de Dieu; au temps d'Olivier, il n'y avait pas encore de jargon absurde d' « abolir les Peines Capitales », de Philanthropie à la Jean-Jacques, ni d'eau-de-rose universelle, en ce monde encore si plein de vice. L'idée des hommes était, non d'abolir des peines, mais de faire des lois justes; les Lois de Dieu le Créateur, songeaient-ils, n'avaient pas encore aboli la Peine parmi eux! Les hommes avaient une idée que la différence entre Bien et Mal était toujours considérable; égale à la différence entre Ciel et Enfer. C'était une idée vraie. Laquelle tous hommes pourtant voyaient, et sentaient, en toutes fibres de leur existence, être vraie. C'est seulement aux récentes générations décadentes, promptement courant au radical changement ou à la finale perdition, que cet aveugle tripotage de Bien et Mal en une mélasse-brevetée universelle, et en électuaire totalement non-médical de Sentimentalisme à la Rousseau, de Pardon et de Bienveillance universelle, avec diner et beuverie et un vivat encore, peut avoir de l'effet sur notre Terre! Électuaire-empoisonné, si suave qu'il soit, — et très nauséux, dont Olivier, plus heureux que nous, n'avait pas encore entendu la plus légère annonce, même en rêves!

Le Lecteur de ces Lettres qui a débarrassé de tout ce très funeste radotage sa tête et son cœur, et observe

encore d'un œil reconnaissant les voies des Puissances Suprêmes en ce monde, trouvera ici, à l'état rude et pratique, un Phénomène qu'il estimera digne d'attention. Un Soldat armé, gravement conscient en soi-même qu'il est le Soldat de Dieu le Juste, — conscience qu'il convient à tous soldats et à tous hommes de posséder toujours, Soldat armé, terrible comme la Mort, implacable comme le Destin, exécutant les Jugements de Dieu sur les Ennemis de Dieu ! C'est un Phénomène non de joyeuse nature, non, mais d'auguste nature, à regarder avec une pieuse terreur et un effroi sacré. Non un Phénomène que vous soyez invité à reconnaître avec de radieux sourires, dont vous deviez tomber amoureux à première vue : — toi es-tu digne d'aimer une telle chose, digne de faire autre chose que de la haïr, et de pousser des cris à son propos ? Oses-tu donc épouser la foudre du Ciel, et lui dire : « O Divine ! » Ta propre vie est-elle splendide et terrible pour toi ; plonge-t-elle aux éternelles profondeurs, aux éternelles splendeurs ? Toi aussi, es-tu en ta sphère, le ministre de la Justice de Dieu, sentant que tu es ici pour la faire, et pour veiller à son accomplissement, au péril de ton âme ? Tu jugeras alors Olivier avec une lucidité croissante ; autrement, avec une croissante obscurité tu le méjugeras.

En fait la langue d'Olivier est rude et surannée ; les phrases d'Olivier, graves à ses yeux sur le périlleux champ de bataille, comme des voix de Dieu, sont devenues pour nous des plus navrantes, dégoisées en écumeux argot d'Exeter Hall. Le lecteur a, d'un bout à l'autre, à tenir constamment compte de cela. Puis, au total, la reconnaissance distincte lui sera difficile. Pour un pauvre Siècle Cafard ensommeillé, marmottant à soi-même partout : Paix, Paix, là où il n'est point de paix, — un Phénomène comme Olivier, en Irlande ou ailleurs, n'est pas le plus reconnaissable en toutes ses significations. Mais il attend là, d'être reconnu ; et il peut attendre un Siècle ou deux. La mémoire d'Olivier Cromwell, à mon compte, a devant soi un bon nombre de siècles encore,

et des Siècles de teint très varié, à quoi en appeler, avant toute fin. Mon lecteur, en ce passage, et dans d'autres, en fera ce qu'il pourra.

Mais sûrement, au pire, voici une série de Dépêches militaires de la plus incomparable nature ! Toutes brutes et mal peignées, hirsutes, comme le lion numide. Un style rugueux comme des rocs, barbare, plein de scories, pourtant avec un sens en soi, une énergie, une profondeur se répandant comme un torrent de feu, dont le *feu* perennel se voit au travers de toutes scories et de toutes mutilations ; — non sans intérêt à voir ! Cet homme est venu dans l'Irlande éperdue avec une Vérité de Dieu en son cœur, quoique c'en fut une qu'on n'attendait point ; le premier homme de ce genre qu'ils aient vu durant longtemps, à vrai dire. Il porte des Actes de Parlement, des Lois de la Terre et du Ciel, dans une main ; l'épée tirée dans l'autre. Il parle aux populations hagardes de l'Irlande, à la noire vorace engeance de sanguinaires individus de Tredah ¹ :

« Sanguinaires et turbulents individus, dont la parole
 « est devenue sans importance, comme l'aboiement des
 « chiens ; dont la pensée même est fausse, représentant,
 « non le fait, mais le contraire du fait. — écoutez, je suis
 « venu dire et faire la vérité parmi vous. Voici des Actes
 « de Parlement, des méthodes de réglementation et de
 « véracité, emblèmes les plus proches que nous, pauvres
 « Puritains, pouvions faire du Livre de la Loi de Dieu, à
 « quoi c'est et ce sera notre perpétuel effort de les faire
 « correspondre de plus en plus près. Obéissez-leur ; aidez-
 « nous à les parfaire ; soyez pacifiques et vrais sous eux,
 « et tout sera bien pour vous. Refusez de leur obéir, je
 « ne vous laisserai pas continuer à vivre ! En hommes
 « d'ordre, véridiques et de verbe articulé, non en meute
 « turbulente et meurtrière de chiens enragés, continuerez-
 « vous sur cette Terre ? Choisissez ! » Ils choisirent de
 n'avoir pas foi en lui ; ne purent comprendre que lui,

¹ *Tredah*, le moderne « Drogheda ».

plus que les autres, voulût vérité et justice pour eux. Ils refusèrent ses appels et ses conditions à Tredah; d'assaut il prit la place, et selon sa promesse, mit tout homme de la Garnison à mort. Le pillage est interdit à ses propres Soldats, par Proclamation d'affiche, et aux cordes d'authentique lin, ils sont pendus, s'ils le font. A la Garnison de Wexford, mêmes conditions qu'à Tredah, et à leur refus, même assaut. Voici un homme dont le verbe représente une chose ! Ceci n'est pas vacarme, et faux jargon se dispersant aux vents; ce qui, de cet homme-ci, sort en paroles, vient à passer comme un fait; la parole avec cette homme-ci est largement prophétique d'accomplissement. Celle-ci est la première figure de Roi que la pauvre Irlande vit jamais; la première figure d'Ami, si peu qu'elle le reconnaisse, — pauvre Irlande !

Mais prenons les Lettres elles-mêmes, et lisons-les avec diverses émotions, parmi lesquelles la surprise ne manquera pas. Quelle fureur, à vaste rafale, inexorable comme la Mort, habite en ce cœur-là; — proche voisine de la pitié, de l'affection tremblante, et des douces larmes ! Quelques lecteurs savent que douceur *sans* rigueur, rigueur comme de diamant, pour base, n'est que mollesse et lâche vilénie; que sans la justice d'abord, la réelle pitié n'est pas possible, et que seulement la fausse pitié et l'écœurante faiblesse sont possibles. Mais d'autres sont ignorants de ce fait-là. A nos amis d'Irlande nous devons dire également que cette Garnison de Tredah consistait surtout en Anglais. Absolument certain ceci, — et par conséquent que « le sabot sanglant des Saxons », etc. s'abstienne de continuer sur ce sujet-là. A son risque ! Creux tintamarre et non-vérité de toute espèce conduisent aux pareils terribles effets, en ces jours-ci, comme ils firent en ceux-là.

LE PETIT PARLEMENT

1651-1653.

L'Instrument de Gouvernement, ouvrage soigneusement constitutionnel, en Quarante-deux Articles, la Cérémonie d'Installation, exécutée avec due simplicité, et beaucoup de modeste dignité, « dans la Cour de la Chancellerie au Palais de Westminster », ce Vendredi après-midi : — le siège de parade, les Juges en leurs robes, Lords Maires coiffés de leurs bonnets; les carrosses de gala, piqueurs, coureurs, et les « grandes acclamations du peuple », la procession qui sort et rentre, à Whitehall, et « l'Exhortation de M. Lockier, le Chapelain », à nous, là; ces choses-ci, avec les inévitables accessoires de circonstance, les lecteurs ingénieux les imagineront, ou les liront en d'innombrables Pamphlets ou Livres : on les omettra ici. « Son Altesse était en habit riche, mais simple, de velours noir, avec manteau de même étoffe; sur son chapeau un large ruban d'or. » Le lecteur, le voit-il ? Personnage assez attrayant. Taille quelque cinq pieds dix, ou plus, — homme de forte et robuste stature, et de port digne, maintenant en partie militaire; expression de valeur, d'intelligence dévote, — d'énergie et de délicatesse sur une base de simplicité. Cinquante-quatre ans d'âge, passé Avril dernier; teint vermeil-clair, bronzé par les peines et l'âge; les cheveux et la moustache châtain grisonnant. Personnage suffisamment majestueux; non aimable pour le genre modiste, ni posant pour l'être. Massive stature; grosse tête massive, d'aspect un peu léonin; évident atelier et entrepôt d'un vaste trésor de qualités naturelles. Verrue au-dessus du sourcil droit; nez aquilin-busqué, de proportions considérables; lèvres rigides quoique abondantes, pleines de toutes frémissantes sensibilités, et aussi, si besoin était, de toutes impétuosités et rigueurs, yeux profonds et aimants, appelez-les graves, appelez-les sombres, regardant de

dessous ces rugueux sourcils, comme avec une douleur de toute la vie, et pourtant sans la croire douleur, la croyant labeur et effort; en résumé, une vraie, noble figure de lion, et figure de héros; et pour moi, royale assez. Le lecteur, en son esprit, devra concevoir cet événement et ses formes.

Conçus aussi, ou lus ailleurs qu'ici, devront être les commentaires inharmoniques et multiples de Sec-Comme-Poussière, — et également de Anti-Sec-Comme-Poussière; tous deux ensemble se supprimant l'un l'autre; et se réduisant assez bien vers ce temps-ci à zéro pour nous. « L'amour du Pouvoir », comme les larbins l'aiment, reste la seule chose croyable pour Sec-Comme-Poussière; et le restera toujours. A l'âme de valet, comment voulez-vous démontrer que, en ce monde, il y a, ou il y eut rien d'héroïque? Vous ne le pourrez pas; vous n'avez pas besoin d'essayer de le faire. Je cite avec quelque ennui d'un Auteur manuscrit, assez souvent rapporté ici, les suivantes phrases détachées, et ainsi ferme cette huitième Partie.

« Sec-Comme-Poussière ne sait pas la valeur d'un Roi, » s'écrie-t-il; « le mortel hagard l'a oublié. Trouvant des Manteaux-de-Roi si bon marché, étalés à toute haie, et rapés comme casaques de mendiants, il dit : Qu'y a-t-il de bon dans un Roi? Ce Manteau-de-Roi, si c'est votre Roi, est néant. »

« Le Pouvoir? L'Amour du Pouvoir? » « Pouvoir », signifie-t-il la faculté de donner des places, d'avoir des entrefilets de journaux, d'être servi par des sycophantes? D'aller en carrosses dorés, escorté par les larbinismes et les plus suaves voix? — Je te l'assure, ce n'est pas le Ciel de tous, mais seulement de beaucoup. Des Rois-nés, j'en ai moi-même connu quelques-uns, de vigoureux membres naturels, en souliers qui leur allaient médiocrement, ils trouvaient plus commode la tranquille *marche à pied*; et ils se couronnaient eux-mêmes, presque trop suffisamment, en mettant leur propre chapeau à eux, avec quelque parlé, ou inexprimé : « Dieu me rende

« capable d'être Roi de ce qui est sous ce chapeau ! Car
 « des Eternités sont dessous et des Infinitudes, — et le
 « Ciel aussi et l'Enfer. Et il est aussi vaste que l'Univers,
 « ce Royaume ; et je dois le conquérir, ou être à jamais
 « conquis par lui, tant qu'il est encore aujourd'hui. »

« L'Amour du Pouvoir », si tu entends ce que, pour le cœur viril « pouvoir » signifie, est un très noble et indispensable amour. Et, çà et là, dans le monde extérieur aussi, il est un trône marqué pour l'homme noble ; — qu'il prenne bien garde de s'en emparer et qu'il le défende vaillamment contre tous hommes et toutes choses ! Dieu le lui donne, que nul Diable ne le lui ôte ! Toi aussi, tu es appelé par le message de Dieu. Ceci, si tu peux lire les augures Célestes, et oser les accomplir, cette tâche-ci est *tienne*. Sans voix, ou avec nulle voix articulée, l'occasion, don de Dieu, s'abat en tempête, parmi les événements du monde ; prompt, périlleuse, comme un tourbillon, comme un rapide coursier de foudre ; virilement tu dois l'empoigner à la crinière, — tu dois sauter dans ton siège sur elle, et chevaucher, et la conduire, toi ! A toi, chute et culbute ignominieuse, si tu as osé quand l'Occasion *n'était pas* tienne ; — impérissable mépris si tu n'oses pas quand elle l'est ; — si le caquet des oies romaines et constitutionnelles¹, si le clappet des langues humaines et des articles de fond, si l'acier des armées et le fracas du Jugement t'éloignent, quand la voix *était* celle de Dieu ! Oui, ceci est dans la loi pour un homme, mes pauvres ahuris amis constitutionnels que montent des Charlantans, et nous devrions nous en souvenir aussi. *Tu dois* est écrit sur la Vie en caractères aussi terribles que *Tu ne dois pas*, — quoique le pauvre Sec-Comme-Poussière ne lise presque rien que le dernier jusqu'ici.

(Vol. III, Partie III.)

¹ ... Constitutional ganders.

LA QUESTION NÈGRE

(*The Nigger Question*¹)

Le discours a été censément prononcé par un Dr Phelim M'Quirk², « Reporter Abscond », un de ces truchements comiques de Carlyle, dont il aimait à mystifier le Public. Il débute par ces mots : — « Mes Philanthropiques Amis »... L'auditoire prétendu est de braves gens réunis dans le but de fonder « l'Association pour l'Abolition Universelle de la Peine ».

Carlyle, jamais épris d'abstractions, si sublimes qu'elles semblent, n'est pas plus partisan de l'affranchissement des Nègres, qui ne sont point élevés moralement à la dignité de la liberté, — qu'il n'est partisan du Suffrage Universel pour des Blancs incapables de se servir du bulletin de vote. En cette question, comme en toutes autres, son principe demeure fermement le même : les hommes sont *inégaux* par nature ; ceux qui sont nés supérieurs n'ont aucun droit de lâcher les autres en liberté, mais leur doivent strictement au contraire, aide et protection en toute justice ; il n'interdit point à l'inférieur de s'élever, mais il veut qu'il mérite la liberté. D'ailleurs l'esclavage n'est point de nous, mais de fait et partout.

Aux Indes Occidentales elles-mêmes, s'il nous est arrivé d'abolir l'Esclavage aux hommes, et en retour d'établir l'Esclavage au Diable (comme on le voit à Demerara³), quel bien y a-t-il ? Sauver les corps des hommes et les remplir de citrouille et de rhum est une triste tâche pour l'humaine bienveillance, s'il nous faut tuer leur âme, ce qu'il y avait d'âme, en cette affaire ! L'Esclavage n'est point si aisé à abolir ; il continuera longtemps, en

¹ Imprimé d'abord dans le *Fraser's Magazine* (déc. 1849), réimprimé sous la forme d'un pamphlet séparé, Londres 1853. Réuni aux *Critical and Miscellaneous Essays*, vol. 7.

² *Quirk* : roublardise.

³ *Demerara* (Georgetown, Guyane anglaise).

dépit d'Actes de Parlement. Et il faut vous dire quelle est la seule espèce intolérable d'esclavage, l'esclavage sur lequel les dieux mêmes pleurent ? Cette espèce-là n'est pas le plus mûre aux Indes Occidentales, mais avec tous ses âpres fruits, prévaut dans de plus nobles pays. C'est l'esclavage des forts aux faibles, de ceux qui sont grands et magnanimes aux petits et aux médiocres ! L'Esclavage de la Sagesse à la Folie ; quand la Folie, tout « émancipée » est devenue supérieure, armée d'urnes électorales de suffrage universel, et en appelant aux Mornes Sciences ¹, Statistiques, Philosophies Constitutionnelles, et autres Évangiles d'Idiots, qu'elle s'est fait composer à son usage, peut dire à la Sagesse : « Tais-toi, ou tu t'en repentiras ! Supprime-toi, je te le conseille ; ne peux-tu donc réussir à finir ? » Cela aussi, à certaines époques anarchiques, constitutionnelles a été vu : au temps où, des objets hauts et nobles, il ne restait sur le marché des choses humaines, à la fin, pas un ; et où celui qui ne pouvait faire des guinées sa fin, et des bravos des larpins sa récompense, se trouvait lui-même dans une minorité telle qu'on en avait rarement vue auparavant.

¹ *Dismal Sciences* : L'économie politique.

PAMPHLETS DES JOURS DERNIERS

(*Latter day Pamphlets*¹)

Après *Cromwell*, la santé toujours précaire de Carlyle fut épuisée par ce long labeur. Contraint à quelque repos, il fit de courts voyages en Ecosse, en Irlande, etc. Il reçut en 1847 la seconde visite d'Emerson. Mais vers ce temps aussi, il fut personnellement atteint de chagrins domestiques. D'autre part, les convulsions qui déchirèrent l'Europe en 1848 ne pouvaient manquer d'avoir leur cruelle répercussion sur un organisme aussi douloureux que le sien; — à cette âme éprise de sérénité éternelle et d'ordre divin, les choses révolutionnaires causaient un véritable martyre. En outre, il prévoyait les réactions féroces. L'Angleterre tout entière était bouleversée par les crises irlandaise, libre-échangiste, par le Krach des chemins de fer; les passions que soulevait le problème de l'esclavage des nègres (qui allait provoquer la guerre de Texas), etc.

De là l'allure fiévreuse des Pamphlets qui suivent, — leur sarcasme forcené, — leur virulente amertume. Il est impossible de songer à donner une idée, dans de simples extraits, de l'étrangeté de ce style, secoué de soubresauts désopilants, tendu et détendu en de fantastiques cabrioles.

Le Public fut stupéfait. On crut à la folie de Carlyle, à de pires malheurs.

« En 1850 », dit-il dans les *Souvenirs*, « après un intervalle de profonde humeur noire, d'angoisse sans fond, vinrent les Pamphlets des Jours Derniers qui surprirent désagréablement tout le monde, et poussèrent aux plus étranges suppositions » (« Carlyle s'est mis à boire du whiskey », dirent quelques-uns)... mais furent un grand soulagement pour ma propre conscience comme d'un loyal citoyen, et l'ont toujours été depuis². »

Les Pamphlets contiennent l'expression concrète de la forme

¹ Titre tiré de la Bible : « Now... in the latter days some shall depart from the faith, giving heed to seducing spirits... having their conscience seared with a hot iron. » (Épître de Paul à Timothée, IV, 1, 2.)

² *Reminiscences*, vol. I.

politique qu'à cette époque, après ses travaux sur Cromwell, Carlyle croit le plus immédiatement pratique et réalisable, de la doctrine des Héros. Ajoutons qu'à partir de cette publication, Carlyle vit, avec chagrin, Mazzini et Stuart Mill s'éloigner de lui.

N^o I. — LE TEMPS PRÉSENT

1^{er} février 1850.

Carlyle constate l'universelle victoire apparente de la Démocratie, — en Amérique même; mais la Bataille de l'Amérique est encore à livrer. L'anarchie partout est constituée. On a chassé les faux rois : — la Démocratie doit trouver ses vrais rois.

... Toute l'Europe fit explosion, déchainée, irrépressible, et nous eûmes l'année 1848, une des plus singulières, désastreuses, stupéfiantes, et, en un mot, des plus humiliantes années que le monde Européen vit jamais. Depuis l'irruption des Barbares Septentrionaux, la pareille n'avait point été. Partout l'immense Démocratie surgit monstrueuse, hurlante, beuglante, inarticulée comme la voix du Chaos. Partout l'Officiel saint des saints fut scandaleusement mis à nu aux chiens et au profane : — Entrez, tout le monde, voyez quelle espèce d'Officiel saint, c'est ! Les rois, partout, et les personnages régnant, hagards, regardaient pleins d'horreur soudaine, la voix du monde entier surgissant à leurs oreilles : « Filez donc hypocrites, imbéciles, histrions, non héros ! Décampez vite ! », — et ce qui fut particulier et remarquable en cette année pour la première fois, les rois tous se hâtèrent de s'en aller, comme en s'écriant : — « Nous sommes de pauvres histrions, nous autres, — ce n'est que trop vrai ; — vouliez-vous des Héros ? Ne nous tuez pas ; nous n'y pouvions rien ! » Pas un seul d'entre eux qui se retournât et s'affermît sur sa Royauté, comme sur un droit pour lequel il pût songer à mourir, ou à risquer sa peau dessus, en aucune espèce de façon. C'est, dis-je, l'alarmante particularité de ce temps présent. La Démocratie, en cette nouvelle conjoncture, trouve tous Rois

conscients qu'ils ne sont que des Comédiens. Ces misérables mortels accomplissaient leur Haute Vie de Sous-Sol¹ ayant foi seulement que cet Univers peut n'être tout entier que fantôme et hypocrisie ; — le truculent Policier des Destins soudain entre : « Scandaleux Fantômes, que faites-vous ici ? Sont-ce des « Imposteurs solennellement « constitués » les propres Rois des hommes ? Croyez-vous que la Vie de l'homme était une grimaçante danse « de singes, que toujours mènerait le fausset de votre « méchant crin-crin ? Misérables, cet Univers n'est pas un « jeu de Marionnettes de tapisserie, mais un terrible Fait « de Dieu, et vous, je crois, ne feriez-vous pas mieux de « filer ? » Ils s'enfuirent précipitamment ; certains d'entre eux, avec ce qu'on peut appeler une exquise ignominie, — dans la terreur du baigne ou pire. Et partout le peuple, ou la populace, prend son propre gouvernement sur soi ; et la « sansroyauté » ouverte, ce qu'on appelle *anarchie*, — combien heureux si c'est l'anarchie *plus* un agent de ville ! — est partout l'ordre du jour. Telle fut l'histoire de la Baltique à la Méditerranée, — en Italie, en France, en Prusse, en Autriche, d'un bout à l'autre de l'Europe, en ces jours de Mars 1848. Depuis la destruction de l'Empire Romain par l'invasion des Barbares septentrionaux, je ne connais rien de semblable.

[Ci-dessous un fragment d'un discours imaginaire]

Discours du Premier Ministre Anglais aux flots de Mendiants Irlandais et autres, Manque-de-tout bien bâtis, nomades ou stationnaires, et à l'assemblée générale, extérieure et intérieure des Populations Pauvres de ces Royaumes.

« Votre manque des manques, dis-je, est que vous soyez « commandés en ce monde, n'étant pas capables de vous « commander vous-mêmes. Le Nomadisme, je vous en

¹ ... their High Life Below Stairs.

« donne avis, est fini ; la nécessaire permanence, l'obéis-
 « sance militaire, et l'opportunité et la nécessité du rude
 « et stable labour pour votre existence, ont commencé.
 « Sachez que l'Oisif *Workhouse* est fermé pour vous désor-
 « mais ; vous ne pouvez entrer là à loisir, ni en sortir à
 « loisir ; vous allez entrer dans un tout autre Refuge,
 « sous des conditions strictes comme la discipline mili-
 « taire, et vous n'en sortirez que quand j'en aurai fini
 « avec vous. Que celui qui préfère la glorieuse (ou peut-
 « être même la rebelle *inglorieuse*) « carrière de la
 « liberté », — que celui-là prouve qu'il peut y voyager,
 « et être le maître de lui-même ; et qu'il y ait bon voyage !
 « Que celui qui a prouvé qu'il ne peut y voyager, ou être
 « le maître de lui-même, — que celui-là, au nom de tous
 « les dieux, devienne un serviteur, et accepte les justes
 « règles de servitude !

« Debout, enrôlez-vous dans mes « Régiments de l'Ère
 « Nouvelle ! » régiments irlandais, écossais et anglais,
 « que j'ai mûris jour et nuit, durant ces trois dernières
 « saisons-de-coq-de-Bruyère¹ (prenant les avis sérieux
 « et continuels de toute manière de Notabilités Indus-
 « trielles, et d'hommes d'intuitions, en la matière) ; et
 « que j'ai maintenant amenés à une espèce de prépara-
 « tion à la mise en œuvre, Dieu merci ! Enrôlez-vous là,
 « pauvres bandits errants. Obéissez, travaillez, souffrez,
 « soyez abstinents, comme nous avons tous à l'être :
 « c'est ainsi que vous serez utiles dans la création de
 « Dieu, — ainsi que vous serez utiles à gagner une vie
 « virile pour vous-mêmes ; et non autrement qu'ainsi. Des
 « Régiments Industriels... » (*Ici de nombreux individus, —*
plusieurs d'entre eux avec de grosses perruques, — d'un aspect
austère, que je crois être Professeurs de la Morne Science, se
lèvent d'un air agité et véhément ; mais le Premier résolument
les fait rasseoir d'un signe de tête) « ... des Régiments, non
 « pour combattre les Français ou d'autres, qui sont suffi-
 « samment pacifiques envers nous ; mais pour combattre

¹ C'est-à-dire « Saisons de chasse » (*grouse-seasons*).

« les Marécages et les Landes à l'intérieur du pays et à
 « l'extérieur, et pour enchaîner les Diables de l'Enfer
 « qui se promènent trop ouvertement parmi nous ! »

N^o II. — PRISONS MODÈLES¹

1^{er} mars 1850.

Car tout autour de ce magnifique Établissement, ou Oasis de la Pureté, destiné aux régiments de ligne du Diable, s'élevaient des continents de malpropres et pauvres et sales gîtes, où les malheureux non *encore* enrôlés dans cette Force, livraient des luttes multiples, — dans leurs ateliers, leurs chantiers de marbre, leurs chantiers de bois et leurs chantiers de tannerie, dans leurs étroites caves, leurs échoppes de savetiers, leurs greniers de famine, et leurs pauvres, sombres boutiques avec des harengs saurs et des pipes en croix dans la montre, — pour empêcher le Diable d'entrer, et pour *ne pas* s'enrôler chez lui. Et c'était par l'impôt sur ceux-ci que les Casernes pour les régiments de ligne² étaient entretenues. Des Magistrats Visiteurs, poussés par Exeter Hall, par d'Éminents Rédacteurs, et par le Mouvement Philanthropique du Siècle, avaient donné des ordres à cet effet. Contributions sur le pauvre serviteur de Dieu et de sa Majesté, qui pourtant sert tous deux à sa manière, en vendant péniblement des harengs saurs, pour faire bouillir de bonne soupe pour l'Élu avoué du Diable ! Jamais dans mes voyages, en aucun temps, en aucun climat, je ne m'étais trouvé avec de tels Magistrats Visiteurs auparavant. Réservés qu'ils étaient, supposerai-je, à ces ultimes ou pénultièmes âges du monde, riches en tous prodiges, politiques, spirituels, — âges sûrement d'une telle lon-

¹ Écrit après une visite dans une prison toute neuve, « Prison modèle », contre les philanthropes qui faisaient appel aux sentiments d'humanité, à propos du régime des prisons.

² C'est-à-dire les Prisons modèles.

gueur d'oreilles qu'on n'en vit point d'égales auparavant.

Si j'avais une république à réformer ou à gouverner, certes ce ne serait pas sur les régiments de ligne du Diable que je voudrais avant tout concentrer mon attention.

Si j'avais des maîtres d'école, mon bienévolé ami, imaginez-vous que je les mettrais à enseigner à une collection d'inenseignables qui, comme vous apercevez, ont déjà conclu que noir *est* blanc, — que le Diable surtout est le Maître avantageux à servir en ce monde? Estimé Bienfaiteur de l'Humanité, que ceci est loin de ma pensée! Des esprits accessibles à cette conviction spéciale ne sont pas la matière que j'aime à travailler. Une fois que mes maîtres d'école auront été à toutes les classes de la société, du haut en bas, et n'auront pas d'autre âme à enseigner, toutes étant parfaitement enseignées, alors je les enverrai opérer sur ces régiments de ligne; alors, et soyez-en certain, seulement alors. La vérité est que, je suis dégoûté de la grendinerie, mon estimé Bienfaiteur; elle m'a toujours été haïssable, et ici où je la trouve logée dans des palais, et servie par les bienévolés de ce monde, elle m'est plus haïssable, pour ne pas dire plus intolérable que jamais.

De la Bienfaisance, de la Bienveillance, et des gens qui s'assemblent pour discourir sur des estrades et souscrire cinq livres, je ne veux rien dire ici; en fait il n'y a pas de place ici pour la vingtième partie de ce qu'il y aurait à en dire. La bienfaisance, la bienveillance et la sublime vertu qui finit en éloquents discours rapportés par les Journaux, avec la souscription de cinq livres et le sentiment qu'on est un bon citoyen et l'ornement de la société, — touchant ceci, il y aurait un grand nombre de remarques inattendues à faire; mais que celle-ci pour la présente occasion, suffise :

Mes sublimes et bienévolés amis, n'apercevez-vous pas, pour une chose, que c'est ici un placement affreusement infructueux pour votre Capital de Bienveillance; précisé-

ment le pire, à dire vrai, que l'humaine sagacité pourrait choisir pour vous? « Les lois sont injustes, les tentations grandes », etc., etc. Hélas! je le sais, et le déplore, et ardemment j'en appelle à tous hommes d'aider à changer cela. Mais conséquemment à toute hypothèse quant à la loi, et les tentations et les poussées vers le vice, ce sont ici les individus qui, de toute la société, ont cédé à ladite poussée. Ceux-ci sont de la pire substance pour l'endurance à la poussée! Les autres tiennent encore et font résistance à la tentation, à l'injustice de la loi; sous toutes les perversions et tous les obstacles meurtriers qu'il y a, le reste de la société garde encore pied ferme, et s'élançe en combattant, marche sous la barrière de *Cosmos*, de Dieu et de la Vertu Humaine; ces quelques élus, comme je vous l'explique, sont ceux qui sont échus à *Chaos*, et ont prêté serment pour certains régiments de ligne. Une déclivité supérieure vers le Chaos est manifeste en ceux-ci, par le fait même qu'ils sont ici! De toute la génération où nous vivons, ceux-ci sont la pire étoffe. Ceux-ci, dis-je, sont l'Élixir des Ramollis parmi les mortels vivants; si vous voulez le *pire* placement pour votre Bienveillance, ici vous l'avez exactement. O mes étonnants amis! Nulle part autant qu'ici, vous ne pouvez être sûrs qu'une quantité donnée de sage enseignement dévolu, de bienveillante peine assumée, produira *zéro*, ou le net *minimum* de retour. C'est semer de votre froment dans des marécages irlandais; c'est laborieusement le labourer dans le sable de la grève. O mes étonnants et bienveillants amis!

N^o III. — DOWNING-STREET¹

1^{er} avril 1850.

Ce que l'Angleterre veut et exigera d'avoir, sous

¹ *Downing Street*, comme nous disons : le quai d'Orsay, ou la rue Saint-Dominique, ou la rue Royale, désignant par là les ministères. Ici il s'agit du Pouvoir Exécutif.

peine de couler aux anarchies sans nom, n'est pas un Parlement Réformé, — voulant dire par là, un Parlement élu selon les six ou les quatre, ou aucun nombre de « points », et les améliorations ingénieusement imaginées du mécanisme électoral, mais un Corps Exécutif, ou Souverain Réformé de Gouverneurs et d'Administrateurs, — quelque méthode améliorée, d'innombrables améliorations de nos pauvres méthodes aveugles, pour nous assurer de ceux-ci. Non un meilleur Appareil à Discours, — le meilleur Appareil à Discours concevable nous serait de maigre utilité pour le moment ; — mais un infiniment meilleur Appareil à Actes, dont les bienfaits seraient inestimables maintenant et dorénavant. Cette question pratique se pose avec une rigueur toujours croissante, à tous esprits anglais : Pouvons-nous, par toute possible constance, énergie, suprême défense de génie humain, toute possible et ardente invocation des Cieux et de la Terre, parvenir à trouver quelque douze ou dix, ou six hommes pour mener les affaires de ce pays, à Downing Street, et aux principaux postes ailleurs, qui soient plus propres à la tâche que ceux auxquels nous avons été habitués en cette longue période ? Car la tâche est réellement héroïque et ne saurait être faite par des histrions : d'adroits parleurs *ayant l'honneur d'être*¹ ; c'est une tâche lourde et effroyable et qui, à son début surtout, exigera des hommes herculéens ; tellement des montagnes de pédantesques rebuts et d'obscènes fientes de hibous se sont accumulées en ces régions, longtemps l'habitat de lugubres créatures : les vieux pavés, les faits naturels et les réelles fonctions essentielles de ces institutions n'ont point été vus par des yeux, durant ces deux cents dernières années écoulées ! Des hommes Herculéens qui connaissent les vertus de l'Eau courante, et la divine nécessité de plonger jusqu'aux clairs pavés et jusqu'aux vieilles véracités, qui ne tremblent pas devant aucun amoncellement de pédantesques rebuts, ni devant les

¹ *Having the honour to be* : formule consacrée de politesse officielle.

plus déchirants cris de lugubres créatures ; qui tremblent seulement de vivre eux-mêmes en fantômes inanes, de laisser leur vie en triste *contribution* aux montagnes de guano, et non en divine, éternelle protestation contre elles !

.....

Plus importante que l'histoire passée de ces Ministères de Downing-Street, est la question de leur future histoire ; de savoir comment ils pourront être raccommodés ! C'est là vraiment un immense problème, enveloppant tous les autres quels qu'ils soient, et qui veut être attaqué et incessamment soutenu de tous les bons citoyens, comme étant le grand problème de la Société et la seule chose nécessaire à la République ! Problème pour lequel tous les hommes, avec toutes leurs sagesses et toutes leurs vertus, loyalement et continûment y coopérant, n'auraient jamais fait *assez ; vers* la parfaite solution duquel ils ne feront encore que lutter. Problème pour lequel quelques hommes peuvent faire beaucoup ; pour lequel tout homme peut faire quelque chose. Tout homme ; et *toi*, mon présent Lecteur, tu peux faire ceci ! Sois toi-même un homme plus capable d'être gouverné, plus respectueux de la divine faculté de gouverner, plus saintement ennemi du diabolique semblant de ladite faculté en toi, et dans les autres ; ainsi pourras-tu, sinon gouverner, du moins, en fait, dans la mesure de tes forces, aider à gouverner réellement. Et sache toujours, et même prends à cœur avec une gravité tout à fait inaccoutumée, avec un sérieux absolument de nature religieuse, que comme « l'Humaine Stupidité » est véritablement la mère maudite de tout le mal, ainsi « l'Humaine Intelligence », à qui, et à qui seulement la victoire et la béatitude sont promises ici-bas, seule le pourra réparer. Si nous savions ceci aussi dévotement que nous devrions le savoir, ce mal et tous les autres maux seraient guérissables. Hélas, si nous avions dès longtemps su ceci, comme tous les hommes faits à l'image de Dieu l'auraient dû, ce mal n'aurait jamais été ! Peut-être peu de Nations le surent jamais

moins que nous, depuis assez de temps passé, ne l'avons su. D'où les douleurs que voici.

Les Parlements, je crois, ont prouvé trop bien, aux dernières années, qu'ils ne sont point le remède. Ce ne sont point les Parlements, réformés ou autres, qui enverront jamais des hommes herculéens à Downing Street, pour réformer Downing Street pour nous ; pour diffuser de là une lumière d'Ordre Céleste, au lieu de la ténèbre d'Anarchie Stygienne, sur ce triste monde que nous sommes. Cette fonction ne réside point dans les capacités du Parlement. C'est là la fonction d'un *Roi*, — si nous pouvions trouver une telle entité sans prix ; ce que nous ne pouvons précisément maintenant ! A défaut de quoi, des Hommes d'État, ou Temporaires-Rois, et à tout le moins un seul, réel Homme d'État, pour façonner les obscures tendances du Parlement, et les conduire sagement au but ; lui, je le perçois, sera une primordiale condition, indispensable pour tout progrès quel qu'il soit.

Carlyle suggère alors que cet Homme d'État, Premier Ministre (intelligence vraiment humaine et non paperassière), ne soit point lié par le Parlement, comme il l'est par la Constitution, mais ait toute liberté de choisir, *hors du Parlement*, parmi les vingt-sept millions de sujets anglais, « dans les plus basses couches de la population, comme dans les plus hautes », les hommes capables de gouverner avec lui. Une fois élus ministres, fonctionnaires du gouvernement, etc., ils entreraient de droit au Parlement. La base de l'Exécutif serait ainsi indéfiniment élargie, et s'étendrait à toutes chances possibles, dans le peuple (ouvrier, paysan, aussi bien qu'industriel, ou aristocrate), de capacités administratives.

Pour l'amour de mes Démocratiques amis, encore une autre remarque. Cette Proposition, n'est-elle pas l'essence même de toute vérité possible qui réside en la « Démocratie », — celle-ci, que l'homme apte soit choisi, dans quelque rang qu'il soit trouvé ? Qu'il soit cherché comme on cherche un trésor caché ; soit exercé, examiné, mis à l'œuvre pour laquelle il est le seul digne. Toute Démo-

cratie réside en ceci : ceci, je pense, vaut toutes les urnes électorales et les mouvements de suffrage maintenant à l'œuvre. Non pas que la noble âme, née pauvre, soit mise à déblatérer au Parlement, mais qu'elle soit mise à assister le Gouvernement des hommes, ceci est notre grand intérêt démocratique. Avec ceci, nous pouvons être sauvés; sans ceci, y eût-il un Parlement déblatérant dans chaque paroisse et des Débats Hansard¹ à arrêter la Tamise, nous périssons, — mourons constitutionnellement noyés, en de purs océans de boniments.

Tous réformateurs, personnages constitutionnels et hommes capables de réflexion, sont invités à réfléchir sur ces choses. Otons-nous des yeux les toiles d'araignées; commandons aux inanes traditions de se taire pour un moment, et demandons en hommes terriblement résolus à en avoir *fini* : — « Par quelle méthode, ou quelles méthodes, les hommes aptes, de tout rang de vie, peuvent-ils être recueillis, comme grains de diamant, dans la masse générale de sable; les hommes aptes, non les feints-aptés; et mis à faire la tâche de gouverner, de projeter, d'administrer, et de conduire pour nous? » C'est la question des questions. Tout ce que la démocratie a jamais voulu, réside là : — l'acquisition d'une *aristocratie* de plus en plus vraie, ou encore d'un Gouvernement par *Les Meilleurs*.

IV. — LA NOUVELLE DOWNING STREET²

15 avril 1850.

Les guerres étrangères sont parfois inévitables. Nous-mêmes, au cours d'affaires commerciales, naturelles et louables, nous nous sommes trouvés, de temps en temps, dans des situations équivoques, dans des querelles qui avaient besoin d'être réglées, et qui ne voulaient pas se

¹ *Hansard Debates* : Journal officiel des débats parlementaires.

² Ébauche des œuvres réelles qu'entreprendrait un Exécutif réel. Idées de Carlyle sur la guerre et l'armée.

régler sans combat. Les Iles de Sucre, les Iles d'Épices, les Indes et le Canada, — par le réel décret du Ciel étaient nôtres; et personne ne voulut ou ne put le croire, jusqu'à ce que cela fût jugé par la loi du canon, et fût *ainsi* prouvé. De telles occurrences se présentent. Aux époques précédentes surtout, en grande partie à cause du manque de relations et de l'ignorance mutuelle qui en résulte, des malentendus avaient lieu, en effet, et de là maintes guerres étrangères, dont quelques-unes n'étaient, en aucune façon, sans nécessité. Avec la Chine, ou quelque pays éloigné, il s'élève encore parfois l'occasion nécessaire d'une guerre. Néanmoins les guerres, — les malentendus qui vont jusqu'à se discuter avec le sabre et le canon, — sont, en ces dernières générations de relations facilitées, manifestement devenues de moins en moins nécessaires, sont d'une manière devenues superflues, — si nous avons un peu de sagesse, et notre ministère des Affaires Étrangères sur un bon pied.

Des Guerres Européennes, je ne me souviens à peine réellement d'aucune, depuis la dernière Guerre Protestante, ou de Libération, d'Olivier Cromwell contre la Papale, antichrétienne Espagne, il y a quelque deux cents ans, pour laquelle j'aurais, pour ma propre part, pu engager ma vie avec quelque ferveur, ou, en fait, voulu souscrire même aucune somme d'argent. Guillaume de Hollande¹, homme d'un certain héroïsme, se trouva avoir des difficultés avec Louis XIV, et il planait encore quelque ombre de Protestant Intérêt, et de question d'Indépendance Nationale et individuelle, sur ces vastes controverses; un peu d'argent et d'enthousiasme humain étaient encore dus à Guillaume de Hollande. L'illustre Chatham aussi, sans parler de ses rançons de Manille et d'autres choses analogues, fit une chose : — il assista Fritz de Prusse, homme brave et roi (presque le seul souverain *Roi* que je connaisse depuis le temps de Cromwell), qu'allaient, sans doute, abattre d'ignobles hommes et de feints-rois; pour

¹ Guillaume d'Orange.

ceci, que l'illustre Chatham ait un peu d'argent et d'enthousiasme humain ; — un peu, mais en aucune façon beaucoup. Mais que vais-je dire du céleste Pitt, le fils de Chatham ? L'Angleterre fit voyager ses flottes et ses armées, son argent dans tous les pays, comme si le divin Chancelier avait une bourse de Fortunatus, comme si cette Ile était devenue une source volcanique d'or, ou un nouveau soleil terrestre capable d'irradier de simples guinées. Le résultat de tout ceci, quel fut-il ? Des hommes d'un certain âge peuvent se souvenir des barils de goudron brûlés pour le succès et la victoire trois fois immortelle des affaires ; et pourtant quel résultat eûmes-nous ? La Révolution Française, fait décrété aux Conseils Éternels, ne put être subjuguée : le résultat fut que le céleste Pitt se trouva avoir lutté (comme les vieux Hébreux auraient dit) : — contre le Seigneur, — que les Lois de la Nature étaient plus fortes que Pitt. De qui donc, il reste principalement son incalculable irradiation de guinées pour la reconnaissance de la postérité. Merci, — pour rien — pour huit cent millions de *moins* que rien !

Nos Ministères de la Guerre, de l'Amirauté et d'autres Institutions de Bataille s'imposent à l'attention de tout le monde à cette heure. Bull grogne « audiblement » : « L'argent que vous m'avez coûté depuis trente-cinq ans, « durant quoi vous vous êtes laborieusement tenus prêts « à vous battre à tout moment, sans avoir, à aucun « moment, été appelés à vous battre, est sûrement une « étonnante somme. La Dette Nationale elle-même aurait « pu être à moitié payée avec cet argent, qui s'en est « tout allé en terre de pipe et en cartouches à blanc ! » Oui, monsieur Bull, l'argent peut être compté par centaines de millions, ce qui certes est quelque chose ; mais « l'oisiveté vigoureusement organisée¹ », et le total des maux à quoi elle monte, — l'avez-vous calculé ? Un perpétuel solécisme, et un blasphème (en son genre),

¹ C'est-à-dire l'armée.

mis en marche ouvertement parmi nous, habillé en écarlate! Bull, d'un ton plus ou moins maussade, exige que ce solécisme soit supprimé; que ces Institutions de Bataille soient pour ainsi dire licenciées et mises à faire quelque travail dans la Création, puisque, de bataille, il ne reste plus aucune pour elles. Cette exigence est rigoureusement juste et devient urgente aussi, — et toutefois cette exigence ne peut être satisfaite, — elle ne le peut, tant que l'État se fonde sur des irréalités, et que Downing-Street continue à être ce qu'elle est.

Les anciens Romains faisaient travailler leurs soldats durant les intervalles des guerres. La Nouvelle Downing-Street aussi, nous pouvons le prédire, aura une tolérance toujours moindre pour l'oisiveté de la part de soldats ou d'autres. Mieux encore, la Nouvelle Downing Street, je le prévois, une fois qu'elle aura ses « Régiments Industriels » organisés, forcera ceux-ci principalement à faire ses batailles, si batailles il y a, et elle économisera ainsi d'immenses sommes. Ou bien, en fait, tous les citoyens de la République, comme c'est le droit et l'intérêt de tout homme libre dans ce monde, s'exerceront eux-mêmes aux armes; chaque citoyen prêt à défendre sa patrie de son propre corps et de son âme propre, — il n'est pas digne d'avoir une patrie autrement. Dans un État fondé sur des véracités, cela serait la règle. Si Downing Street ne peut pas s'aviser de retourner aux véracités, il lui faudra disparaître absolument.

Se battre avec ses voisins ne fut jamais, et est maintenant moins que jamais, le réel commerce de l'Angleterre. C'est pour de bien autres objets que le Peuple Anglais a été créé en ce monde; destiné par les Éternités à marquer avec son histoire certains espaces dans le courant du Temps sublunaire! Essentiel donc serait-il que ce Peuple Anglais découvrit quelles sont ses fins réelles, et résolument les suivit, résolument refusant d'en suivre d'autres que celles-ci. L'État aura la victoire tant qu'il pourra faire cela; tant qu'il ne le pourra, la défaite.

.

Enfin, ou plutôt *d'abord*, et comme le préliminaire de tout, — n'y aurait-il point un Ministre de l'Instruction ? Un Ministre chargé de rendre ce Peuple Anglais instruit un peu, à ses risques et aux nôtres ? Ministre de l'Instruction ; non plus lugubrement à l'abri, parmi les épaves des moribondes « religions », mais franchement au large de tout cela ; manœuvrant libre et pieusement sans peur, vers son divin but sous les éternelles étoiles !

N^o V. — ORATEUR PARLEMENTAIRE ¹

1^{er} mai 1850.

La Nature n'admet pas de mensonge ; la plupart des hommes professent être avertis de ceci, mais peu le prennent à cœur à un degré quelconque. Sauf dans les départements de pure manipulation matérielle, cette grande vérité semble être prise dans la pratique comme si elle était purement une fine fioriture de rhétorique. Qu'est-ce qu'un mensonge ? La question vaut d'être posée, une fois pour toutes, par l'esprit anglais pratique.

Qu'une expression soit volontairement inadéquate au fait tel quel, tel qu'il s'est présenté et tel qu'il tend à se développer, et il est clair que si un homme l'adopte, elle ira le *méconduisant* dans tous ses rapports pratiques avec le fait ; jusqu'à ce qu'il ait chassé de soi cette expression-là, et l'ait rejetée comme chose impure et infectieuse, il ne pourra tirer aucun bien de ses rapports avec le fait. Si cette expression inadéquate à la vérité est involontaire, nous la déplorons comme un malheur, et sommes autorisés, du moins son auteur l'est, à la déplorer absolument comme le plus palpable de tous les malheurs, comme le plus indubitable égarement de route et acheminement loin du but, au lieu de hâte vers lui, dans la carrière ouverte à ses pas. Si l'inadéquation est volontaire,

¹ *Stump Orator*, mot à mot « Orateur des souches », — se dit de ceux qui parlent au public du haut d'une souche. C'est le « Langage Parlementaire », dont selon Carlyle, toute l'âme est de mensonge.

alors se surajoute à notre douleur une juste indignation ; nous appelons mensonge l'expression volontairement inadéquante, nous l'abhorrons en conscience comme l'essence de la trahison et de la vilénie humaines, comme la désertion d'un homme à l'Ennemi des hommes, contre lui-même et ses frères. Déserteur perdu, qui a passé à l'Ennemi appelé Satan, et qui ne peut *rien* qu'être perdu en l'aventure ; — tel est tout menteur de la langue, et tel est-il considéré en toutes nations, à toutes époques. Les hommes lui tirent le nez, et le jettent à coups de pied à la porte et, de péremptoires et expressives manières, lui signifient qu'ils ne peuvent ni ne veulent avoir affaire avec lui. Telle est l'expression inadéquante au fait, et ainsi en va-t-il pour celui qui pratique ce triste métier.

Mais avons-nous bien considéré l'inadéquation *en pensée* à ce qu'est le fait ? Avons-nous considéré l'homme dont la pensée même est un mensonge envers lui et envers nous ? Lui aussi est un homme effroyable ; répétant sur cet Univers, de tous côtés ce qui n'est pas et poussé à le répéter ; sûr héraut de ruine pour tous ceux qui le suivent, qui savent avec *sa* science ! Et si vous vouliez savoir comment avoir une mensongère pensée, il n'est pas de plus sûre recette que de porter une langue relâchée. La pensée menteuse, ou bien vous l'avez déjà, ou vous l'aurez tôt, par cette méthode là. Celui qui ment de sa langue même, *celui-là*, c'est assez clair, a de longtemps cessé de penser vrai en son esprit. Est-ce que, en aucun sens, il « pense » ? Toutes ses pensées et ses imaginations, si elles s'étendent au delà des castorismes¹, astuces et sensualismes purs, sont fausses, incomplètes, dénaturées, non vraies, même quant à lui. Il est devenu un faux miroir de cet Univers ; non pas un petit miroir seulement, mais un miroir tors, brouillé et entièrement détraqué. Toutes langues relâchées aussi, sont parentes des langues menteuses ; sont insincères au mieux, et vont caquetant sans

¹ Le Castorisme (*beaverism*) est, pour Carlyle, l'intelligence rusée, calculatrice, froide et besogneuse.

aucun sens ; la pensée se trainant languissante à une grande distance derrière elles, si même il y a derrière elles une pensée. Graduellement il n'y en aura pas ou peu ! Comment la pensée d'un tel homme, ce qu'il appelle pensée, peut-elle être autre que fausse ?

Hélas, le palpable menteur de sa langue sait bien, du moins, qu'il ment, et il a, ou pourrait avoir quelque pâle vestige de remords ou chance d'amendement ; mais l'impalpable menteur, dont la langue articule de purs lieux communs reçus, affectations ou bavardages, ce qui signifie seulement :

— « Admirez-moi, appelez-moi un excellent orateur de carrefour¹ ! » De lui, quel espoir y a-t-il ? Sa pensée, ce qu'il avait de pensée git assoupi, inspiré seulement pour inventer des vocables et des plausibilités ; tandis que la langue va si déliée, la pensée est en voyage, en allée battre la campagne, se droguant d'approbations : « Très bien ! — Très bien ! — ! » — Qu'advient-il d'un tel homme ? Son oiseuse pensée est toute montée en graine, et devenue fausse, et donneuse de faussetés, l'intime lumière de son esprit s'est éteinte ; toute sa lumière est pure putridité et phosphorescence désormais. Quiconque est en quête de ruine, qu'avec assurance il suive cet homme là ; lui ou personne est sur le bon chemin qui y mène.

Grand Dieu, de la plus sage Pensée d'un homme à la réelle vérité d'une Chose, telle qu'elle est dans la Nature, il y a, croirait-on, un suffisant intervalle ! Qu'on y songe, — et quels autres intervalles nous introduisons ! Le plus fidèle, le plus ardent verbe d'un homme n'est qu'une imparfaite image de la pensée, comme telle, qui habite en lui : son meilleur verbe ne pourra jamais qu'avec erreur porter sa pensée à d'autres esprits ; et donc, entre sa Pensée et le Fait de la Nature qui est la Pensée de l'Éternel, on peut supposer qu'il est quelques dissidences, quelques manquements ! Dites votre plus sincère parole,

¹ ... Stump Orator.

pensez votre plus sage pensée¹, il reste encore un grand vide entre vous et le fait. Et maintenant *ne dites pas* votre plus sincère parole, et, ce qui va inévitablement suivre de cela, *ne pensez pas* votre plus sage pensée, mais pensez seulement votre plus plausible pensée, votre plus-à-effet pour des propres parlementaires, — où aborderez-vous sous cette direction ? J'invite le Parlement Britannique et tous les Électeurs de Grande-Bretagne, Parlementaires et autres, à réfléchir à ceci jusqu'à ce qu'ils l'aient bien compris ; et puis à se demander, chacun à soi-même : — Quels horoscopes vraisemblablement peuvent être ceux du Parlement Britannique, à cette époque-ci de l'Histoire mondiale² ?

N^o VI. — PARLEMENTS³

1^{er} juin 1850.

A propos des temps changés, je remarque deux grands faits modernes, en omettant plusieurs moindres, qui ont, l'un d'eux irrévocablement, et l'autre irrémédiablement pour le moment, modifié de fond en comble la fonction et la position de tous Parlements, et qui, maintenant fatalement vicie leur procédure partout, transformant la plupart de ce qu'ils font en une superfluité, en une pure hypocrisie ou nocive grimace et ainsi infectant de venteuse fausseté même ce qui est réel en leur fonction : état de chose lamentable à considérer et qui a grand besoin d'être corrigé. Fait *premier*, — l'existence

¹ ... Speak your sincerest, Think your wisest...

² Le texte porte, p. 171 : « A voluntary spoken divergence from the fact as it stands, as it has occurred and will proceed to develop itself : this clearly, if adopted by any man, will so far forth mislead him in all practical dealing with the fact ; till he cast that statement out of him, and reject it as an unclean poisonous thing, he can have no success in dealing with the fact ». etc., jusqu'au bas de la page 172. Cf. *Cahiers de la Quinzaine* ; cinquième série. Débats parlementaires.

³ Contre les Parlements-Souverains. Carlyle ne les conçoit qu'avec un rôle purement consultatif.

d'une Presse Sans Entraves, avec son pérennel et toujours croissant torrent de journaux du matin, de pamphlets et de livres ; fait *second*, qu'il n'est maintenant nul Roi présent au Parlement ; nul Roi maintenant là, le Roi ayant disparu, en face de Whitehall il y a longtemps¹ !... Les deux faits ensemble ont disloqué toute pièce de l'ancien ordre, et fait du moderne Parlement une nouvelle créature, — et quiconque désire y travailler à une réforme aura, à la fois, à ouvrir les yeux et à les tenir ouverts à ces deux faits, ou bien à travailler pour le malheur et la ruine.

Dans les pays qui peuvent avoir une Presse Libre, — ce que beaucoup ne peuvent pas, — mais ce que l'Angleterre, grâce à son long et bon entraînement peut cependant, — il est évident que le Conseil National, ou *réel* Débat Parlementaire, a cours de soi-même partout, continuellement. Est-ce que le journal *Times* n'est pas un forum ouvert, — ouvert comme jamais forum ne fut avant, où tous mortels divulguent leurs opinions, formulent leurs griefs, — toute manière de griefs, — depuis la perte de votre parapluie en chemin de fer, jusqu'à la perte de votre honneur et de votre fortune du fait d'injustes personnages souverains ? Une grande branche du commerce du Parlement est évidemment morte à jamais ! Et le magnifique Parlement Électif lui-même n'est en rien aussi vivant qu'il avait coutume d'être. Si nous y réfléchissons, l'essentielle vérité de la question est que tout homme de Grande-Bretagne peut maintenant élire *lui-même* au Parlement sans consulter les urnes du tout. S'il y a la moindre opinion, la moindre pensée ou idée en lui, sur la moindre chose terrestre ou céleste, ne peut-il prendre une plume et avec cela, autocratiquement, répandre les dites aux oreilles et aux cœurs de tous, aussi loin que cela ira ? Précisément aussi loin, et, ce qui est un grand désavantage aussi, pas plus loin. La discussion des questions se fait non à Saint-Stephen maintenant, mais depuis Dan jus-

¹ A l'exécution de Charles I^{er}.

qu'à Béer-Scéba¹, par d'éminents rédacteurs et des créatures à la voix articulée qui *peuvent* se faire écouter des autres. Ceci est le fait ; et il veut être considéré comme tel, — et il produira des changements, je crois, sans tarder.

Encore plus importante pour un Parlement est la question : « Roi présent, ou pas de Roi ? » Certes, il faut toujours rappeler, et, si oublié, il importe beaucoup qu'il soit rappelé à l'esprit, qu'un Parlement, agissant dans le caractère d'un corps que doit consulter le gouvernant souverain, ou le Roi exécutif d'une Nation, diffère immensément d'un Parlement qui doit lui-même réaliser le gouvernement souverain, et être suprême sur toutes choses ; non purement donnant son avis, ses remontrances, dissentiment ou assentiment, et laissant au gouvernant toutefois à décider avec ce nouvel éclaircissement, mais décidant de soi-même, et, par ses Oui ou ses Non, péremptoirement ordonnant que toutes choses soient ou ne soient pas. Je dis que ces deux caractères sont extrêmement différents à réaliser par le Parlement et qu'ils nécessitent toute manière de distinctions de la plus vitale nature, dans notre idée d'un Parlement ; de sorte que ce qui s'applique avec pleine force à un Parlement agissant dans le premier caractère, ne s'appliquera pas du tout à un qui réalise le dernier ; en outre ce qui est du plus grand avantage, dans la première espèce de Parlement, peut, non seulement dans la dernière espèce, être de nul avantage, mais même être du plus fatal avantage, et amener la destruction du pauvre Parlement lui-même et de tout ce qui en dépend.

Ma propre idée personnelle, à laquelle j'invite tous citoyens britanniques réformés à réfléchir, est, et a depuis longtemps été, que cette obscure universelle expérience

¹ De Dan à Béer-Scéba, référence biblique. Dan et Béer-Scéba étaient les deux villes à l'extrême nord et à l'extrême sud du royaume des Israélites en Terre-Sainte. Signifie ici simplement d'un bout à l'autre du pays.

qui tend vers de très tragiques faits, va de plus en plus rapidement devenir une claire, universelle expérience et révéler une tragique loi de Nature dont avaient peu revé les hommes constitutionnels en ces temps-ci ; qu'un Parlement, surtout un Parlement avec des Informateurs de journaux solidement installés en lui, est une entité qui, par sa nature même, ne peut faire du travail, mais peut faire du bavardage seulement, — ce qui, parfois, peut être utile et, d'autres fois aussi, peut être inutile. Considérez, au fait, un corps de Six cent et cinquante-huit personnages mélangés, en train de prendre conseil sur « les affaires » avec Vingt-Sept millions de gens, la plupart des imbéciles, les écoutant, les blâmant et les critiquant : y eut-il jamais, jusqu'à ce que le monde finisse, aucune espèce « d'affaires » accomplies en ces conditions ? Le commencement de toutes les affaires partout, comme en attestent toutes les personnes pratiques est décidément ceci : — que tout homme *ferme* la bouche, et ne la rouvre que quand sa faculté de penser et d'inventer a élaboré quelque chose digne d'être articulé. Voilà une règle qui mettra grand frein aux flots des discours dans de telles assemblées ! Elle est, cependant la règle préliminaire fondamentale pour les affaires ; et elle est, hélas ! précisément la règle qui ne saurait être observée dans des Parlements constitutionnels.

En sorte que, la triste conclusion que toute expérience, partout où on l'a eue, prouve fatalement juste, semble être : que les Parlements, admirables comme Corps Conseillants, et destinés à être à l'avenir universellement utiles en cette qualité, sont, comme Corps Gouvernants et Souverains, non utiles, mais inutiles ou pires. Qu'un Souverain à neuf cents ou six cent cinquante têtes, toutes à bavarder l'une contre l'autre en présence de trente-quatre, ou de vingt-sept ou vingt-huit millions, ne peut pas faire le travail de souveraineté du tout ; mais est frappé d'éternelle incompétence pour cette fonction par la loi de la nature elle-même, — telle, hélas ! est la triste conclusion ; et en Angleterre et partout ailleurs où elle est éprouvée, une triste expérience le justifiera rapidement.

Le souverain, roi ou ministre, consulera le Suffrage Universel en matière d'économie domestique (sur le porc de la Nouvelle-Orléans, ou le beurre d'Irlande), mais non point sur le *caractère* des hommes : cet office étant exclusivement réservé à son intuition propre. Quant au reste, il agira selon ses lumières, envers et contre toute unanimité, au mépris même de toute majorité. Avec la minorité, l'unité même, contre la totalité, l'unanimité des braillards et des casseurs de pots, l'histoire prouve qu'a siégé la raison.

N^o VII. — LA STATUE DE HUDSON¹.

1^{er} juillet 1850.

A voir les Statues dont le « Suffrage universel » a peuplé les squares d'Angleterre, à voir aussi leur style et leur art, — on peut juger des « gouvernants », des « héros » que ce peuple est capable d'apprécier.

Si le monde n'était pas proprement *anarchique*, cette question : « Qui doit avoir une statue ? » serait une des plus graves pour lui. « Qui est-ce qui va avoir une Statue ? » signifie : — « Qui allons-nous consacrer et mettre à part comme un de nos hommes sacrés ? Sacré ; afin que tous hommes puissent le voir, être contraints à se souvenir de lui, et par un exemple nouveau ajouté à l'antique précepte perpétuel, être instruits de ce qu'est la réelle valeur de l'homme. A qui voulez-vous que nous ressemblions ? » Celui-là vous le placez sur une haute colonne, afin que tous les hommes, en le regardant, puissent être constamment avertis du devoir que vous attendez d'eux. Quel homme placer là, et quel homme refuser à jamais qu'on permette de placer là ; ceci, si un pays n'était pas anarchique, comme nous disons, — déréglé, abandonné à la règle du chaos, dans les fibres primordiales de son être — serait une grande question pour un pays !

.

¹ *Hudson* : « Le Roi des Chemins de fer », — dont la faillite retentissante produisait un véritable cataclysme financier en Angleterre. Au temps de son succès, une souscription avait été tentée pour lui élever une statue.

Quel bien, à un point de vue esthétique, moral, social, ou humain quel qu'il soit, nous devons jamais tirer de ces Images d'Airain qui maintenant peuplent nos principales cités et leurs places de marché, il est impossible de le spécifier. Du mal, consciemment ou inconsciemment, nous en tirons assez ; nulle âme ne les contemple approbativement ou même indifféremment sans dommage d'autant plus mortel qu'elle en est moins avertie. Les âmes simples en sont corrompues jusqu'aux sources de leur être spirituel ; les âmes sages, obligées de les regarder, les regardent avec un sentiment de colère et de juste horreur ; ce qui est soi-même un mal pour un homme paisible. On ne tirera jamais de bien de ces Images d'Airain en leur présente forme. De quelle utilité, jusqu'à ce qu'elles soient une fois brisées et fondues en bassinoires elles peuvent jamais être aux dieux ou aux hommes, j'avoue que je ne le vois pas. Dieux et hommes insistent que ceci, ce qui est leur sûre, ultime destinée, soit aussitôt que possible réalisé.

Il est tragiquement évident pour moi que notre premier besoin, qui renferme tous nos besoins, est celui d'une nouvelle, réelle Aristocratie de fait ; au lieu de l'imaginaire, défunte Aristocratie de titre, contre quoi l'anarchique monde se soulève de tous côtés ; mais si c'est dans le Suffrage Populaire que nous devons chercher un tel bienfait, est-ce que cette extraordinaire populace de Statues Britanniques, qui domine maintenant nos places de marché, n'est pas un des plus tristes augures qui fût jamais ? Le Suffrage nous proclame, ne doutant de rien : « Voici tes réels demi-dieux et hommes héroïques, illustre « Peuple Britannique ; voici des Images d'Airain et « d'autres ; dignes, encore une fois, de quelque culte ; c'est « ici la nouvelle Aristocratie que j'ai choisie et choisirais « pour toi ! » C'est l'opinion du Suffrage. Pour moi, cette populace de Statues Britanniques s'élève haut par-dessus le chaos de nos affaires, comme le vivant symbole et la fine fleur dudit chaos, et elle parle silencieusement la plus désolante prophétie. Panthéon de dieux d'Airain,

plus étrange jamais peut-être ne fut collectionné en ce monde ! Ils se dressent là, pauvres hères, peu à peu se rouillant sous la pluie de suie ; noirs et mornes, quand on pense à eux en quelque humeur hagarde de l'imagination — comme un corps de hideux Croque-morts venus pour ensevelir les spiritualismes morts du genre humain.

Les Lords du Parlement valent les « Images d'Airain » des places publiques.

Jusqu'au temps de Jacques I^{er}, je trouve que le réel, héroïque mérite était plus ou moins véritablement l'origine de la pairie ; jamais, jusque vers la fin de ce méchant règne, on ne fit marché de la pairie, ou on ne la dévolut qu'à des hommes n'ayant palpablement d'autre valeur que leur fortune ou leurs relations. Mais la mauvaise pratique, une fois commencée, se répandit rapidement, et maintenant l'Armorial de la Pairie est ce que nous voyons, — une chose miraculeuse dans l'autre extrême. Une sorte de troupeau de Protée, très curieux à rencontrer sur les montagnes élevées, tant d'entre eux étant natifs des profondeurs ! Notre ménagerie de Pairs vivant au Parlement est comme celle de nos Statues d'Airain sur la place du marché. Le choix semble en être fait presque entièrement de la même façon et avec le même degré de bonheur, comme aussi avec la même heureuse justesse de goût. Notre seul fonds ferme et réglé est la classe définissable comme des Suprêmes Orateurs-de-Carrefour de la catégorie des Juristes ; la classe dite des Chanceliers s'écoule par quelque chose comme des canaux fixes vers la Pairie ; et le reste, comme nos Statues d'Airain, y arrive par populaire coup-de-pouce.

Les Orateurs-de-Carrefour, suprêmes ou autres, ne me sont pas admirables en ces temps-ci ; mais l'immense puissance des Juristes parmi nous est suffisamment intelligible. Je perçois qu'elle provient de deux causes : d'abord ils président à la gestion et à la sécurité de « La Propriété », qui est notre dieu à présent, ils sont ainsi

proprement nos Pontifes, les plus hauts Pontifes que nous ayons. Ensuite ils possèdent de plus le talent le plus prisé, — celui de la Langue, et nous semblent les plus doués de nos intelligences, par là incitant à une loyauté et à un culte spontanés.

N^o VIII. — JÉSUITISME

1^{er} août 1850.

Ce dernier pamphlet est d'une violence dont on ne peut donner idée en une si brève notice. Il est dirigé contre « l'évangile d'Ignace », à propos de la réaction dans l'Église qui suivit la Révolution de 1848, et qui devait aboutir, grâce à la forte organisation des Jésuites, à la proclamation de l'Immaculée Conception.

On sait que les haines de Carlyle sont absolues comme ses admirations. Mais Loyola inspire à Carlyle de la répugnance plus encore que de la haine. Il est à ses yeux un être abject, immonde, dont il ne saurait parler qu'avec les expressions les plus fortes et même les plus grossières du plus insurmontable dégoût. Jamais puritain fanatique, le plus exalté des soldats de Cromwell, dans la fureur de la bataille, n'eût accumulé sur l'ennemi de sa foi de plus formidables outrages. Selon Carlyle, la vie d'Ignace de Loyola fut l'emblème de sa doctrine, et celle-ci a empoisonné le monde « avide de poisons ». Il était, selon notre philosophe, en fermentation constante des plus bas appétits ; et depuis deux siècles, estime-t-il, le monde est malade de son prurit. Les grands hoquets du corps social (la Révolution française, par exemple) ne sont que pour vomir le jésuitisme ; la milice noire ; le *corps* du jésuitisme. Mais il reste l'*âme*, l'âme jésuite, mortel virus de mensonge, qui fait que l'âme, même sincère, ment encore. Le mensonge, l'affectation de croire à ce que l'on ne pratique pas, de pratiquer ce que l'on ne croit pas, caractérise l'Angleterre contemporaine. La vraie religion d'un homme est en réalité ce qu'il accomplit avec assurance, non ce qu'il prétend faire ou croire. Or la religion de l'homme moderne n'est plus dans sa tête ou dans son cœur, mais dans son estomac, sa bourse et régions adjacentes, d'où « ce singulier fragment de gribouillage, de la main de Sauerteig » :

PHILOSOPHIE DES COCHONS¹

Si l'inestimable don de Littérature devait, en nos rapides

¹ Cf. Shelley : « *Œdipus Tyrannus or Swellfoot the Tyrant* », 1820.

jours de progrès, être étendu à la création brute, ayant à peu près atteint l'humaine, en sorte que pourceaux et bœufs pussent nous communiquer sur papier ce qu'ils pensent de l'Univers, il se pourrait que de curieux effets, non ininstructifs pour quelques-uns d'entre nous, s'ensuivissent. En supposant que les pourceaux (je veux dire les pourceaux à quatre pattes), de sensibilité et de catégories logiques supérieures, fussent parvenus à une telle culture, et pussent après examen et réflexion noter pour nous leur idée de l'Univers et de leurs intérêts et devoirs là, — cela ne pourrait-il pas bien intéresser un public clairvoyant, peut-être de façons inattendues, et donner un stimulus au languissant commerce des livres? On devrait s'assurer, cela est entendu à présent, des votes de toutes créatures, afin de pouvoir « légiférer » pour elles avec une meilleure intuition. « Comment pouvez-vous gouverner un être, » disent beaucoup de gens, « sans d'abord demander son vote? » A moins en effet, que vous n'ayez déjà, par hasard, connaissance de son vote, — et même de quelque chose de plus, — c'est-à-dire de ce que vous allez penser de son vote; de ce *qu'il* veut par son vote; et, question plus importante, de ce que la Nature veut, ce qui, à la fin du compte, est la seule chose qu'on aura! Les Propositions des Cochons, en une forme grossière, sont quelque peu comme suit :

« I. L'Univers, aussi loin qu'une conjecture sensée peut aller, est une incommensurable Auge-à-Pourceaux, consistant en solides et liquides et autres contrastes et espèces; — particulièrement consistant en accessibles et inaccessibles, — les derniers en immensément grandes quantités pour la plupart des Cochons.

« II. Le Mal moral est l'inaccessibilité de la soupe des Cochons; le Bien moral, l'accessibilité de ditto.

« III. « Qu'est-ce que le Paradis et l'État d'Innocence? »

« Le Paradis, appelé aussi État d'Innocence, Age d'or, et d'autres noms, fut (selon des Cochons de faible jugement), l'illimitée accessibilité de la soupe des Cochons; le parfait remplissement des souhaits, de sorte que

« l'imagination des Cochons ne pouvait pas dépasser la
 « réalité : — une fable et une impossibilité, comme les
 « Cochons de Sens le voient maintenant.

« IV. « Définissez le Devoir Intégral des Cochons. » C'est
 « la mission de l'universelle tribu des Cochons, et le
 « devoir de tous les Cochons, en tous temps, de diminuer
 « la quantité d'inaccessible et d'accroître celle de l'acces-
 « sible. Toute connaissance et toute invention, et tout
 « effort doivent être dirigés de ce côté, et de ce côté seu-
 « lement; la Science des Cochons, l'Enthousiasme des
 « Cochons et leur dévotion ont cette seule fin-ci. C'est le
 « Devoir Intégral des Cochons.

« V. La Poésie des Cochons doit consister en l'univer-
 « selle reconnaissance de l'excellence de la soupe des
 « Cochons et de l'orge écrasée, et la félicité des Cochons,
 « dont l'auge est en ordre, et qui ont eu assez : Hrumph!

« VI. Le Cochon connaît le Temps; il doit veiller à l'es-
 « pèce de Temps qu'il fera.

« VII. « Qui a fait le Cochon? » Inconnu; peut-être le
 Charcutier.

« VIII. « Avez-vous Loi et Justice dans le Royaume des
 « Cochons? » Des Cochons d'observation ont distingué
 « qu'il y a, ou qu'il fut jadis supposé être, une chose
 « appelée Justice. Indéniablement, du moins, il est un
 « sentiment dans la nature des Cochons, appelé indigna-
 « tion, revanche, etc., qui, si un Cochon en provoque un
 « autre, se produit d'une manière plus ou moins destruc-
 « tive : d'où des lois sont nécessaires, d'étonnantes quan-
 « tités de lois. Car les rixes sont accompagnées de perte
 « de sang, de vie, — en tout cas d'effroyable effusion de
 « la provision générale de la soupe de Porc, et ruinent
 « (temporairement ruinent) de vastes mesures de l'uni-
 « verselle Auge-à-Pourceaux; conséquemment que la jus-
 « tice soit observée, qu'ainsi les rixes soient évitées.

« IX. « Qu'est-ce que la justice? » Votre propre part de
 « la générale auge à Pourceaux, et nulle portion de
 « ma part.

« X. « Mais qu'est-ce que « ma » part? » Ah! là, en fait,

« git la grande difficulté, sur laquelle la science des
 « Cochons, méditant tout ce long temps, ne peut décider
 « absolument rien. Ma part, — hrumph! — ma part est,
 « en somme, tout ce que je peux réussir à attraper,
 « sans être pendu ou envoyé sur les pontons. Car il y a
 « potences, bagnes, je n'ai pas besoin de vous le dire, et
 « règlements que des Hommes de Loi ont prescrits.

« XI. « Qui sont les Hommes de Loi? » Les Serviteurs de
 « Dieu, révélateurs désignés des oracles de Dieu, qui nous
 « défilent, de jour en jour, ce qui est l'éternel Commande-
 « ment de Dieu, eu égard aux droits mutuels de ses créa-
 « tures en ce monde.

« XII. « Où trouvent-ils cela écrit? » Dans Coke¹ sur
 « Lyttelton².

« XIII. « Qui a fait Coke? » « Inconnu; mais on peut décou-
 « vrir le faiseur de la perruque de Coke. » — « Qu'est-il
 « advenu de Coke? » — « Mourut. » — « Et alors? » « S'en
 « fut chez le croque-mort; s'en fut... » — Mais il faut nous
 arrêter : l'humeur féroce de Sauerteig, confondant tou-
 jours davantage, dans sa hâte, l'animal à quatre pattes
 et celui à deux pattes, s'élançe en des formes de plus en
 plus sauvages de satirique danse du scalp, et menace de
 finir en un universel Enlèvement des Perruques, ce qui,
 chez une personne de son caractère, semble de mauvais
 augure et dangereux. Voici, par exemple, sa cinquante
 et unième « Proposition », comme il l'appelle :

« LI. « Que sont les Évêques? » « Surveillants des
 âmes. » « Qu'est-ce qu'une âme? » « La chose qui garde
 « le corps en vie. » « Comment surveillent-ils cela? »
 « Ils s'agrafent une espèce de tablier³, publient des
 « mandements; ils prient, je crois, terriblement; se ma-
 « cèrent presque mortellement, de la douleur continuelle

¹ Coke (1549-1634), juriconsulte, auteur des *Institutes du Droit d'Angleterre*,

² Lyttelton (1709-1773), homme d'État anglais, a donné une édition annotée de cet ouvrage.

³ Les évêques anglicans portent une espèce de tablier qui les distingue en public, ainsi que le « Shovel-Hat », le « Chapeau-Pelle », ou « Bateau » dont Carlyle s'est souvent raillé. Ce sont nos « soutanes » et « calottes ».

« de ne pouvoir le moindrement la surveiller. » — « Et en
« reçoivent grand honneur? » « Des sages, très grand hon-
« neur. »

« LII. « Définissez l'Église. » « J'aimerais mieux pas. »
« Croyez-vous en un État Futur? » « Oui, certes. » « Qu'est-
« ce que c'est? » « Le Ciel, ainsi appelé. » « Pour tout le
« monde? » « Je l'entends ainsi, — l'espère ainsi? »
« Qu'est-ce qu'on pense qu'il est? » « Hrumph! » « Pas
« d'Enfer, alors, du tout? » « Hrumph! »

LA VIE DE JOHN STERLING

(*Life of John Sterling*)

Le nom de John Sterling¹ serait oublié aujourd'hui, sans ce délicieux livre, que, par pieux attachement, Carlyle a consacré à sa mémoire. John Sterling était un esprit distingué, et qui eut son heure de célébrité. De nature mystique, cependant moins religieuse qu'artiste, il s'était cru appelé au service de l'Église anglicane. Mais, au bout de quelques mois, reconnaissant sa méprise, il se retira et se donna tout à l'art, et à la littérature sociale. Il mourut en 1844.

Son ancien maître, Julius Hare, dignitaire de l'Église, publia, quelques années après, un livre (*Essais et Contes de John Sterling, avec sa vie*), dans lequel, exagérant jusqu'à la déformer la crise religieuse de Sterling, il en faisait une matière à dissertations théologiques. Le brillant homme de lettres était transformé en pâle ecclésiastique. Carlyle, que toute déformation du « Fait » exaspérait, surtout venant des gens d'église, crut remplir un devoir sacré, en entreprenant de répondre à cette œuvre d'hérésie par une œuvre de vérité. Il écrivit donc, en trois mois, cette biographie qui est un chef-d'œuvre du genre. Il y met en vivant relief la physionomie de son ami, et conte ses joies et ses douleurs avec une simplicité, un charme et une mélancolie sercine, qui étonnent et reposent, sitôt après les rudes et caustiques Pamphlets.

Nous ne pouvons citer que cette courte page, qui exprime les idées de Carlyle sur la poésie et l'art. Mais qu'on nous permette de signaler le très profond et très pittoresque chapitre sur Coleridge (p. 46).

Dans ses *Souvenirs* (vol. I, p. 192), Carlyle écrit : — « Au dos « de *Latter-Day Pamphlets* suivit *The Life of Sterling*, une « très calme chose, mais considérablement désapprouvée aussi, « comme je le sus, — et entièrement révoltante pour les gens « *religieux* en particulier (à ma surprise, plutôt qu'autrement) :

¹ John Sterling fut quelque temps rédacteur de l'*Athenæum*, périodique contemporain. Le « Club Sterling » fut célèbre à Londres entre 1835 et 1840.

« — « Ne croit pas en *nous*, alors, non plus? » « Non, pas lui, sûrement; *peut pas*, si vous voulez le savoir. »

LA POÉSIE

Ma propre opinion était, comme elle a toujours été, résolument contre la Poésie; et nous eûmes des conversations là-dessus, qui doivent avoir épuisé sa patience, car, en lui, il y avait un fort penchant dans l'autre sens. Mais comme j'observais et insistais : — n'avait-il pas déjà gagné un supérieur talent dans l'art d'exprimer, par manière de parole ou de prose, les pensées qui étaient en lui, ce qui est la grande et unique fonction intrinsèque d'un homme qui écrit, qu'on l'appelle du titre qu'on voudra? Cultivez ce supérieur talent là, jusqu'à ce qu'il devienne parfait et suprême. Pourquoi *chanter* vos brins de pensée, si vous *pouvez* réussir à les dire? C'est par votre pensée, non par votre mode de votre expression d'elle, que vous devez vivre ou mourir. En outre, j'eus à faire remarquer qu'il n'y avait chez Sterling intrinsèquement nulle profondeur d'harmonie : ce qui sûrement est la marque réelle d'un Poète ou Chanteur, en tant que distingué d'un Parleur? En musique proprement dite, il n'avait pas la moindre oreille; toute musique lui était bruit impertinent, il n'y percevait rien que la pure marche ou mesure. Et dans son mode de conception et d'expression, dans les strophes qu'il écrivait, il n'y avait non plus aucune contradiction, mais une constante affirmation, pour moi, de ce fatal pronostic, car, en effet, tout l'homme, pour l'oreille et le cœur et la langue, est un, et celui dont l'âme ne chante pas n'a point besoin d'essayer de le faire avec son gosier. Les Vers de Sterling avaient un monotone ran-tan-plan, au lieu d'harmonie, nulle trace de musique plus profonde que celle d'un tambour bien battu; et à cet ordre borné d'excellence, la substance aussi correspondait, étant intrinsèquement toujours une *parole* rimée et légèrement rythmique, non un *chant*.

Bref, tout me semblait dire, en son cas : — « Vous pouvez parler avec suprême excellence; chanter avec un certain degré d'excellence, vous ne le pourrez jamais. Et le Siècle même, est-ce que, plus que la plupart des Siècles, il ne veut pas, et n'exige pas une claire parole; Age incapable d'entendre un chant, s'il n'est de triviale espèce tant que ces convulsives angoisses et sauvages bouleversements révolutionnaires ne seront pas remis en place? Le verbe intelligible de commandement, non la psalmodie et les fioritures musicales, c'est ce qui est possible dans cette féroce tourmente de bataille. Plus qu'aucun siècle, notre Siècle en avertit tout homme qui pense ou qui écrit en lui : « Oh! dis-moi quelque sage intelligible parole; ta pensée la plus sage de la plus courte et de la plus claire manière; regarde, je meurs du manque de pensée sage, et d'intuition du fait dévorant; parle, si tu as quelque sagesse. Quant au chant ainsi nommé, et à ton talent de fioritures, — même si tu en as, — et plus encore si tu n'en as pas, — nous en reparlerons dans une couple de siècles, quand les choses seront plus calmes de nouveau. Qu'Homère alors soit trois fois le bienvenu, — mais seulement quand Troie sera prise; hélas! tant que son siège dure, et que la fureur de la bataille fait rage partout, que puis-je faire d'Homère? Il me faut Achille et Ulysse, et j'enrage de les voir essayer d'être des Homères! »

FRÉDÉRIC LE GRAND

(*Frederick the Great*)

Longtemps Carlyle hésita avant de choisir une tâche nouvelle. Il songea à Guillaume le Conquérant, à Knox, à Luther. Puis saisissant d'un regard vraiment prophétique l'importance qu'allait avoir, dans l'histoire de l'Europe moderne, la monarchie prussienne, il s'arrêta enfin à la pensée de conter la vie de son fondateur réel, Frédéric II. Il se mit à l'œuvre en 1852, — et elle dura quinze années. Jamais livre ne fut élaboré au prix de plus de souffrances : souffrances de toute espèce, — physiques et morales, — les unes étrangères à l'œuvre même, les autres qui en naissent. Carlyle avait cinquante-huit ans, — et, le système nerveux délabré, tout bruit de la rue lui était devenu intolérable. Il lui fallut se réfugier jusqu'au grenier de la maison de Cheyne Row, qu'il fit convertir, au moyen de cloisons *ad hoc*, en chambre à l'épreuve du bruit. Mais les travaux nécessaires à cet aménagement lui devinrent une nouvelle occasion de peines inouïes. Les matériaux, la main-d'œuvre des ouvriers, — rien n'échappait à sa sagace critique. Le *cheap and nasty* : — « bon marché et mauvais », — de l'industrie moderne, imposé quotidiennement à sa vue, employé à son usage, l'exaspérait. Ce fut sa vaillante femme, Mrs Carlyle, qui se chargea de tout. Mais à son tour elle tomba malade, — et l'angoisse de cette maladie hantait Carlyle dans cette sorte d'isolement de tombeau.

Il fit deux voyages en Allemagne, — l'un en 1853, l'autre en 1858, — visita les lieux des événements, eut en main les documents authentiques.

Les deux premiers volumes parurent en 1855 ; le troisième fut publié en 1862, le quatrième en 1864, les cinquième et sixième en mars 1865¹.

Ces publications furent autant de triomphes incontestés, non seulement en Angleterre, mais encore en Allemagne, où l'ouvrage fut immédiatement traduit en allemand, et est considéré comme le chef-d'œuvre de l'Histoire du Royaume de Prusse.

¹ Dans *The People's Edition*, dont nous nous servons, *Frédéric le Grand* est en 10 volumes.

Carlyle s'était adjoint deux secrétaires. Nul ne travailla avec plus de ponctualité. Il faisait une promenade avant le déjeuner chaque matin, à dix heures. A trois heures de l'après-midi, il prenait la plume et il ne souffrait aucune interruption de son labeur jusqu'à six heures. Il lisait alors sa correspondance, faisait une nouvelle promenade, et répondait à toutes les lettres reçues, et recevait ses amis. Le soir il lisait et préparait l'ouvrage du lendemain.

FRÉDÉRIC LE GRAND : LE LIVRE

De Cromwell à Frédéric de Prusse, l'antithèse semble parfaite ; — le premier, sombre et hiératique est, aux siècles derniers, l'étrange et tardive incarnation de l'esprit sacré des temps bibliques ; — l'autre, bel esprit, belle humeur, — soldat-troubadour, philosophe de Sans-Souci, est le disciple et l'ami de Voltaire ; l'un : Dieu-roi — l'autre : roi « sansculottique ».

Comme il a « adoré » le *Héros* Cromwell, Carlyle honnira-t-il Frédéric d'une haine égale ? Le croire serait se méprendre sur ce pénétrant génie, chercheur de réalités, de vérité, de sagesse et de forces où qu'elles se trouvent, et sous toutes les apparences trompeuses. Sans doute, le Puritain est d'âme plus une, plus « innocente », plus spontanée, plus limpide, où clairement se mire le Dieu jaloux d'Israël, — et sans doute, il demeurera le plus grand de tous, dans la pensée de Carlyle. Mais le *Fait*, qui est le grand maître, qui est la voix de l'Éternelle vérité, atteste que les temps sont changés, qu'à des hommes nouveaux, il faut un héros nouveau. Le héros, dans ces temps nouveaux qui précèdent le cataclysme mondial de la Révolution, c'est Frédéric, le dernier des Rois, — jusqu'aux Rois de l'Avenir qui incarneront sous des traits véritables et non des masques, comme les rois d'aujourd'hui, l'éternelle vérité. Frédéric dans la mesure de sa sincérité, de sa gravité, de son intuition du *Fait*, mérite notre admiration ; il la mérite d'autant plus que, sans espérance d'une autre vie, sans crainte de châtement divin, il obéit aux lois sacrées du *Fait*. Il est avec Voltaire et la Révolution Française, une des réalités des temps modernes.

Dans l'exorde, Carlyle semble avoir un but analogue à celui qu'il avait en écrivant Cromwell : — mettre en vivant et vivifiant relief un grand homme, qui, de nos jours, risque d'être oublié ou méconnu. Pourtant à mesure que nous suivons la tâche merveilleuse, nous sentons qu'inconsciemment peut-être, sa pensée change de courbe. Frédéric *homme* l'intéresse moins que Frédéric *mathématicien et administrateur*. C'est qu'à Frédéric manquent la candeur, la tendresse touchante de Cromwell — son âme rustique et patriarcale, sa douce « joie du foyer ».

Non que la nature de Frédéric soit sèche ou impassible : —

si grande, au contraire, est sa sensibilité, dit Carlyle, qu'il doit la contraindre par d'énergiques efforts. Mais le prince qui a appris dans sa triste jeunesse royale à mettre de côté tout personnel désir, pour « le bien public », — et à cacher, dans la vie de cour, et sous le roide cérémonial, tous ses élans d'affections n'a plus le charme d'ami des « jours ordinaires » et des humbles vies qu'avait Cromwell.

L'intérêt de l'historien est donc ailleurs. Il est puissamment en ces maintes et longues descriptions de batailles, de sièges, de manœuvres militaires qui emplissent ces dix volumes. Il est dans leur pittoresque, leur clarté, leur rigoureuse exactitude ; dans l'art amoureux avec lequel sont représentés les mouvements d'ensemble, d'immenses masses d'hommes, se développant selon une ordonnance géométrique. Il est dans l'effort inconscient du penseur vers une solution idéale du problème qui le hante toujours : — l'éternelle lutte du Chaos avec le Cosmos. — Quel Frédéric de nos jours, quel vrai Roi saurait s'occuper du Problème Social, l'organisation du Travail, comme ces Hohenzollern, et surtout Frédéric, se sont occupés du problème politique et de l'organisation du royaume ! Quel Frédéric, quel Roi, saurait prendre en main des masses d'hommes, les discipliner, les dresser, leur apprendre à obéir : — saurait donner à chacun sa place, sa tâche à accomplir, disant : « Fais ceci, ou meurs ! »

La grande histoire de Frédéric illustre splendidement telles pages des Pamphlets.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

EXORDE

Une des grandes difficultés dans une Histoire de Frédéric, est, d'un bout à l'autre, celle-ci, la même : — qu'il vécut en un siècle qui n'a pas d'Histoire et ne peut en avoir que peu ou point, tant ce Siècle fut opulent en faussetés accumulées, — triste opulence, — à lui léguées par héritage, toujours à intérêt composé, et toujours largement accrues d'acquisition nouvelle sur une telle immensité de capital fixe ; — opulent de cette mauvaise façon, comme jamais Siècle auparavant ne le fut ! Siècle qui n'avait plus conscience d'être faux, tant il était devenu faux ; et qui était si abîmé dans la fausseté, si imprégné d'elle jusqu'à l'os, que, en fait, la mesure de la chose fut pleine, et qu'une Révolution Française eut à

le finir. Garder beaucoup de véracité en un tel élément, surtout pour un roi, fut, sans doute, doublement remarquable. Mais maintenant, comment dégager cet homme de son Siècle? Comment montrer cet homme, qui est une Réalité digne d'être vue, et pourtant conserver son Siècle, comme une Hypocrisie digne d'être cachée et oubliée, à distance convenable?

Resusciter le Dix-huitième Siècle, ou évoquer aux yeux des hommes, au delà de ce qui est nécessaire, les pauvres et sordides personnages et événements d'une époque qui a ce rapport avec nous, ne peut être ce que je me propose en l'instance présente. Le Dix-Huitième Siècle, on le sait bien, ne se présente pas à moi sous d'aimables traits qu'il faille garder en mémoire, ou dont il faille parler sans nécessité. Pour moi, le Dix-huitième Siècle n'a rien de grand en lui excepté ce grand Suicide universel, nommé Révolution Française, par quoi il termina son existence autrement tout indigne, d'un acte au moins digne; mettant le feu à son vieux logis et à soi-même, et s'en allant en flammes et en volcaniques explosions d'une manière réellement mémorable et imposante: fin vraiment digne d'un tel siècle, comme je l'éprouve avec gratitude. Siècle gaspilleur, banqueroutier, frauduleux, devenu à la fin totalement insolvable, sans réel *argent* d'actions dans la poche, quand les boutiques refusaient de prendre désormais plus d'hypocrisies et de spéciosités, que pouvait faire le pauvre Siècle, sinon, à la fin, convenir: « Eh bien! c'est ainsi. Je suis un Siècle-Escroc, et il
 « y a longtemps, tenant le tour-de-main de mon père et
 « de mon grand-père; sachant à peine d'autre métier que
 « celui des faux-billets que je croyais sottement pouvoir
 « durer toujours et fournir encore au moins du bœuf et
 « du pudding aux favorisés du genre humain. Et voilà
 « que ça finit, et que je suis escroc découvert, et que je
 « n'ai rien même à manger! Que reste-t-il, sinon que je
 « me brûle la cervelle et fasse, à la fin, une vraie action? »
 Ce que fit le pauvre Siècle; mille grâces lui soient rendues, en les circonstances.

Car, il était besoin, une fois encore, d'une Divine Révélation aux torpides et frivoles enfants des hommes, s'ils ne devaient descendre tout à fait à la condition des singes. Et dans cette tourmente de l'Univers, — quand, lumières éteintes, les épaves arrachées de la Terre et de l'Enfer étaient précipitées d'en haut dans l'Empyrée, — noire tourmente qui rendit graves même les singes et affola la plupart d'entr'eux, — il y eut, pour les hommes, une voix qui s'entendit; voix du cœur des choses, une fois encore, comme pour dire : — « Mentir n'est pas permis « en cet Univers. Le salaire du mensonge, voyez, c'est la « Mort. Mentir, c'est damnation en cet Univers; et Béal-
« zébuth, si parfaitement orné qu'il soit jamais de cou-
« ronnes et de mitres, *n'est pas* Dieu! » Ceci fut une révélation qu'on peut vraiment dire de l'Éternel, en notre pauvre Dix-huitième Siècle, et qui a grandement modifié à jamais depuis, l'aspect dudit Siècle pour l'Historien.

Bref, par là, le Siècle se trouve tout à fait confisqué, en faillite, livré aux commissaires-priseurs; des brocanteurs juifs y dépouillent à cette heure, d'une manière confuse et navrante, ce qui encore a de la valeur et peut se vendre. Et en fait, il s'élève en un tas dans nos esprits, comme d'inanité de désastre et d'épaves, à quoi il n'est point utile de s'attarder; sorte de sombre et de chaotique arrière-plan, sur lequel les figures qui eurent en soi quelque véracité, — rare compagnie, et qui va se raréfiant toujours, à mesure que nos exigences sont plus sévères, — se dessinent pour nous. « Et pourtant c'est le Siècle de nos aïeux! » s'écrie le lecteur. Oui, lecteur, c'est vrai! C'est le sol d'où nous-mêmes sommes sortis, où, à présent, nous avons notre immédiat point d'appui, et d'abord plongeons nos racines, pour nous alimenter, — et, hélas, en de vastes sections du monde pratique, il (ce que nous entendons surtout par *il*), continue encore à prospérer tout autour de nous! L'oublier tout à fait n'est pas possible encore, et ne serait point profitable. Que faire de lui, et de ses niaiseries et « Histoires » oubliées, dignes seulement de l'oubli? Eh bien! en garder juste

cela qui, par nature, adhère à notre héros et à ses œuvres ; ce qui ne peut en être dégagé ; approximativement cela, et pas plus ! Que ceci soit notre marché en ce qui le regarde.

(Vol. I, livre I, chap. 1.)

PRÉVENTIONS ANGLAISES

Frédéric n'est, en aucune façon, un des parfaits demi-dieux ; et il y a diverses choses à dire contre lui, avec bonne raison. Jusqu'au bout, un héros douteux, il a en lui beaucoup de choses qu'on aurait pu souhaiter n'y être pas, et il manque de beaucoup de choses qu'on aurait pu souhaiter qu'il eût. Mais il est un trait qui nous frappe dès le commencement qu'on l'étudie : — c'est que, en son genre, il est une Réalité ; que toujours il veut ce qu'il dit ; fonde ses actes aussi, sur ce qu'il reconnaît pour la vérité, et, bref, n'a rien du tout de l'Hypocrite ou du Fantôme. Ce que quelques lecteurs accorderont être un extrêmement rare phénomène.

Nous percevons que cet homme fut loin, en vérité, d'essayer de manier en escamoteur les faits autour de lui ; qu'il reconnut honnêtement lesdits faits où qu'ils se découvrirent, et fut toujours très désireux aussi de vérifier leur existence où ils étaient encore cachés ou douteux. Car il savait bien, à un degré tout à fait peu commun, et avec un mérite d'autant plus élevé qu'il était inconscient, combien entièrement inexorable est la nature des faits, reconnus ou non, vérifiés ou non ; combien vaines toute science de diplomatie, toutes tactiques et sophistiques, pour garder un mortel qui *ne repose pas* sur la vérité des choses, de sombrer, au bout du compte. De sombrer jusqu'aux dieux de Boue eux-mêmes, avec toutes ses diplomaties, ses recherches, ses exploits ; et de devenir un innommable objet, profondément enfoui dans les Cloaques de l'Univers. Ceci, j'espère le rendre manifeste, — ceci, que j'ai depuis longtemps discerné pour moi-

même, avec plaisir, dans la physionomie de Frédéric et de sa vie. C'est ce qui, à vrai dire, fut la première réelle sanction, et m'a tout du long stimulé et encouragé, dans l'étude de sa vie et de lui. Comment cet homme, officiellement un Roi du reste, s'est comporté au Dix-huitième siècle, et parvint à *ne pas* être un menteur, et un Charlatan, comme l'était son Siècle, cela mérite d'être vu un peu par les hommes et les rois, et peut, en silence, avoir des portées didactiques en soi.

(Vol. I, livre I, chap. I.)

APPRENTISSAGE : PREMIER DEGRÉ

1713-1723.

... Noltenius et Pauzendorf... s'occupant à « enseigner la religion à Frédéric ». Assez étrange affaire, celle-ci aussi, si nous devons y regarder. Nous n'y regarderons pas de trop près. Cette autre paire d'excellents et des plus graves sergents de dressage, en serge noire cléricale, s'occupent aussi à inculquer de sombres doctrines à ce jeune et radieux Garçon, autant que possible; mais ils ne semblent guère jamais avoir fait trop profonde impression sur lui. Ne pouvons-nous dire que, en matière de religion aussi, Frédéric fut assez mal partagé? Le Protestantisme éclairé de l'Édit de Nantes, compromis de Bayle et de Calvin, ce n'était que médiocre lait de bébé pour le petit être. Et le Cathéchisme de Noltenius, ni son pesant dressage en théologie orthodoxe, ne pouvait inspirer à une âme pure beaucoup de piété ou d'élan pour s'essorer au Ciel.

... Et il est une autre chose plus profonde à remarquer: l'idée « d'enseigner » la religion avec la méthode d'exercice de dressage; qui est une fort étrange idée, quoique commune et non particulière à Noltenius et à Frédéric-Guillaume¹. La Piété envers Dieu, cette noblesse qui fait

¹ Père de Frédéric le Grand.

qu'une âme humaine s'efforce dans le chemin du Ciel, ne peut être « enseignée » par les plus exquis catéchismes, ni par les plus zélés prêches et dressages. Non, hélas, non ; c'est seulement par de tout autres méthodes, — surtout par l'Exemple silencieux, constant, — en attendant en silence l'humeur et le moment favorable, et avec l'aide alors d'une sorte de miracle, assez bien nommé « la grâce de Dieu », — que cette contagion sacrée peut passer de l'âme à l'âme. Combien fort supérieurs à des Bibliothèques entières de Théologie orthodoxe sont parfois la muette action, l'inconscient regard d'un père, d'une mère, qui *avaient* en eux de la Dévotion, de la pieuse Noblesse ! C'est en eux que la jeune âme, non inobservante, quoique non consciemment observante, finit par les reconnaître, par les lire, de cette irréfragable manière ; semence plantée désormais au cœur de ses affections les plus sacrées à jamais !

Noltenius portait serge noire, et avait écrit un Catéchisme de renom, et gardait les coins de la bouche bien baissés, — mais je ne sache pas que Noltenius portât grande semence de vivante piété avec lui ; — de grande affection de la part du jeune Frédéric, ou pour lui, il n'en pouvait guère porter. En somme, c'est une mauvaise perspective du côté religieux, et sauf en l'apprentissage des Honnêtetés brutales et alors répulsives de Frédéric-Guillaume, je n'y vois aucun bon élément. Bayle-Calvin, avec Noltenius et ses Catéchismes de renom ; il n'est pas de religion à tirer de tout cela, pour un petit Fritz. De tout cela, se prépare pour lui, un infini de Doute, probablement l'incroyance, de tout cela ; et, en résumé, une très abrupte forme, si même il y a une forme, d'existence morale ; de laquelle toute chose Haute, toute chose non Basse, et non Mentante aura double mérite à sortir.

(Vol. II, livre IV, chap. XI.)

RÉSULTATS D'ÉDUCATION

Frédéric-Guillaume, Roi de Prusse, ne s'érigeait pas en Pestalozzi, et le plan d'Éducation pour son fils est ouvert à de multiples objections. Néanmoins, à la façon dont vont les Maîtres d'École, je le préfère de beaucoup à la plupart des autres que nous avons à présent. Le rude personnage avait discerné, avec sa grossière intelligence naturelle (non dissolue en le vain élément de verbiage actif ou passif, mais gardée sagement silencieuse pour la plus grande partie), que l'éducation humaine n'est pas, et ne peut être une affaire de *vocables*. Que c'est une chose de faits sérieux; d'aptitudes développées; d'habitudes établies; de dispositions sagement traitées; d'inclinations affermies et d'inclinations domptées; — un laborieux départ de l'individu en deux *firmaments*; l'ensevelissement du souterrain, bien bas et profondément; une terre et des eaux, et ce qui est au-dessous; puis votre impérissable ciel d'azur, et vos incommensurables profondeurs d'Ether, suspendus sereinement au-dessus. Faire de l'âme humaine un Cosmos, autant que possible, c'était là l'idée enveloppée de Frédéric-Guillaume; ne pas laisser l'âme humaine être un pur chaos; — combien moins un Chaos Chantant, ou éloquentement Éjaculant, ce qui est dix fois pire qu'un chaos laissé *muet*, chaotique avoué et non cosmique! Développer l'homme en *l'acte* de quelque chose; et avec cela en l'acte de ce que l'Univers et les Lois Éternelles exigent, — ce qui n'est qu'un autre nom pour l'acte réel, et non pour le pur semblant de l'acte; — c'était là l'idée obscure de Frédéric-Guillaume, et c'était, je puis vous l'assurer, bien loin d'être une idée bête, bien qu'il n'y eût pas de latin en elle, et qu'il y eût beaucoup de terre-de-pipe prussienne.

(Vol. II, livre IV, chap. XIII).

VOLTAIRE

Pour différentes raisons, il nous conviendra de considérer de beaucoup plus près ce Voltaire; et comme ses rapports avec Frédéric, et avec le monde, sont si multiples, d'essayer de dégager la vraie physionomie de cet homme des entours de bruit et de confusion qui, en son instance, demeurent très grands.

« Voltaire était le complément spirituel de Frédéric, » dit une fois Sauerteig; « le peu de choses durables qu'a produites ce pauvre Siècle réside principalement en ces deux-ci. Siècle très somnambulant¹ : mais le peu qu'il *fit*, nous devons l'appeler Frédéric, le peu qu'il *pensa*, Voltaire. D'autre fruit nous n'en avons pas de lui qui vaille d'en parler, à cette heure. Voltaire et ce qui se *peut* fidèlement faire d'après le Credo Voltairien, le Voltairianisme Réalisé »; — reconnais-le, lecteur, non d'une trop triomphale humeur, — n'est-ce pas à peu près tout le produit historique net du Dix-huitième Siècle? Le reste de son histoire étant, soit simple somnambulisme, ou une pure Controverse, à l'effet que voici : — « Le Voltairianisme Réalisé? Sera-t-il vite réalisé, alors? Pas tout de suite, sûrement! » En sorte que Frédéric et Voltaire se trouvent en rapport, non par accident seulement. Ils sont, eux, à défaut de meilleurs, les deux Hommes Originaux de leur Siècle; les principaux, et, en un sens, les uniques produits de leur Siècle. Eux seuls demeurent pour nous comme des résultats encore vivants de lui; — tels qu'ils sont.

« Et le reste, en vérité, *doit* partir et s'évanouir (comme il lui arrive, en effet, maintenant), n'étant que pur éphémère; mangeurs contemporains, qui se battent pour la pâtée, bavardent d'on-dit acceptables; gens en rapport purement avec les cuisines et les perruqueries de leur temps, et sans le moindre rapport avec les Pérennités, comme ces Deux-ci furent. »

(Vol. III, livre X, chap. II)

¹ A very somnanbulating Century.

FRÉDÉRIC PREND LES RÊNES

... L'année 1740, attristée par le froid qui se prolonge jusqu'au cœur de l'été, s'annonce bien pour une tardive et maigre récolte, et la famine menace de s'ajouter aux autres maux qui existent déjà. Reconnaisant les faits en ces circonstances, ce que son pauvre Père n'avait pu, il (*Frédéric*) ouvre les Greniers Publics.

Et, en outre, comme on le perçoit confusément, cette disette continuant, certain mode constant d'arrangement fut instauré pour les Pauvres; et, — est nommé, avec salaire, avec ébauche de plan et autres choses requises, en qualité d' « Inspecteur des Pauvres », à sa propre surprise et à la nôtre, — M. Jordan, ex-Lecteur du Prince Héritier, et encore beaucoup l'intime de son royal Ami. Cet Inspecteur semble faire sa tâche très bien. Et, au mois de novembre suivant, voici ce qu'on voit : « Un millier de pauvres vieilles indigentes de Berlin, se mettent à filer », aux frais de Sa Majesté; des maisons vides, louées pour elles dans certaines rues et aux faubourgs, ont été reboisées, cloisonnées, chauffées, — et toute âme diligente de femme y trouve à filer. Là un millier d'entre elles s'installent, sous les surveillances convenables, avec des gages convenables, avec convenable traitement; — et le bourdonnement de leurs pauvres rouets, et de leurs pauvres vieux cœurs inarticulés est un soulagement, si par hasard on y songe. De « couturières dans la misère¹ » qui ne peuvent coudre, ou à qui on ne peut apprendre à coudre, qui, en vérité privée, sont des servantes rebelles, parvenues enfin au dernier mot de leurs anarchies; de celles-ci, ou bien de tels incurables phénomènes, je n'entends point parler à Berlin, et puis croire que, sous ce Roi, l'Indigence même peut encore avoir quelque chose d'un aspect humain, non d'un bestial et diabolique aspect,

¹ *Distressed Needlewomen*, allusion aux crises ouvrières qui jetèrent sur le pavé de Londres trente mille couturières sans travail.

comme il est plus ordinaire en certains endroits. C'est ici l'un des premiers actes de Frédéric, l'ouverture des magasins de blé, d'arrangement pour les Indigents; et de ceci, il ne peut y avoir de critique. Le bruit des marmites affamées, mises à bouillir, sur de judicieux principes; le bourdonnement de ces rouets de vieilles dans de chaudes chambres; dieux et hommes se réjouissent à entendre de tels sons; et ils les reçoivent comme partie, réelle quoique infinitésimalement petite, des harmonies de sphères de cet Univers!

(Vol. IV, livre XI, chap. i.)

PREMIÈRE GUERRE DE SILÉSIE

PRISE DE GLOGAU

9 mars 1741.

Glogau a des Remparts, due Enceinte-forte, palissadée et séparée par Wallis; en dedans de ceci se trouve un ancien Mur-de-Ville, pour quoi il faudra des pétards : il y a environ 1 000 hommes sous Wallis, et en général sur les travaux, sans compter un mortier ou deux, cinquante-huit gros canons. Que le Lecteur conçoive une pauvre Ville sous blocus, à la nuit d'hiver, avec son tenace Comte Wallis; mal pourvue des nécessités de la vie; Ville ensevelie dans les ténèbres et se glissant en silence à son lit. Ceci d'une part : et d'autre part, des bataillons prussiens avançant, à 10 heures, ou plus tard, avec la plus grande légèreté de pas : « prenant position derrière les éclaireurs ordinaires », — et, à la fin, tous se tenant rangés, dans l'ombre invisible; silencieux, comme une machine, comme une avalanche endormie : Chut! — Nulle sentinelle aux murailles ne rêve d'une pareille chose. « Douze! » sonne le clocher de Glogau; et en un farouche chuchotement le mot est : « Vorwärts! » et l'avalanche à triple aile est en mouvement.

Ils atteignent leurs glacis, leurs fossés, chemins couverts, corrects comme mathématiques; arrachent chevaux-de-frise, abattent palissades, dans le nombre donné

de minutes : — Lestes ! charpentiers du Régiment ; frappez de votre mieux ! Quatre décharges de canon tonnent maintenant sur eux, — qui vont haut par-dessus leurs têtes, ne rêvant guère combien eux sont tout près. Le glacis a trente pieds de haut, il est de pente raide, et glissant de gelée ; qu'importe, l'avalanche menée par Léopold en personne, par le Margrave Karl, le cousin du Roi, par l'adjudant Goltz et les principaux personnages, s'élançe à l'assaut avec une étrange impétuosité ; abat une seconde palissade, entre sa houle ; — les sentinelles de Wallis éteintes ou repliées sur leurs grand'gardes. Il règne un feu singulier dans le parti assiégeant. Par exemple, quatre Grenadiers, — je crois de cette Première Colonne qui arriva la première, certainement du Régiment Glasenapp ; — quatre grenadiers, par accident de glissade ou autre, en escaladant le glacis, sont tombés à quelques pas derrière le gros, et, en arrivant en haut, ont pris la mauvaise route, et se sont précipités à droite, au lieu d'aller à gauche. A droite, la première chose sur quoi ils arrivent est une masse d'Autrichiens encore rangés sous les armes. Cinquante-deux hommes, comme il se trouva, avec leur Capitaine. Un léger chuchotement s'ensuit entre les Quatre Grenadiers ; mais ils se donnent l'un à l'autre le mot, et s'élançant en avant : — « Prisonniers ? » demandent-ils gravement, comme si toute la Prusse était sur leurs derrières. Les Cinquante-deux, dans l'obscurité, dans le danger et l'alarme, répondent : « Oui ! » « En tas les armes, alors ! » Trois des grenadiers restent voir cela se faire ; le quatrième se précipite pour du renfort, et heureusement revient avec, avant que la comédie n'ait tourné au tragique pour ses camarades. « Il faut que je fasse connaissance avec ces quatre hommes », écrit Frédéric, en entendant parler de cela ; et il les récompensa, en effet, par un présent, par une promotion au grade de sergent (d'enseigne pour l'un d'eux), ou par autre chose à quoi ils étaient bons... A minuit et demi, les Remparts, de tous côtés, sont à nous. Les Portes de la Ville, sous la hache et le pétard, ne

peuvent guère faire résistance à la Colonne de Léopold, ou aux deux autres. Un trou est tôt coupé dans la Porte-de-Ville, où est Léopold : — et le vaillant Wallis, qui s'est rallié derrière, avec son Général d'Artillerie, et ce qu'ils purent rassembler, fait feu par l'ouverture, tue quatre hommes ; mais à ce moment (par ordre et non pas avant), on lui tire dessus, et il est obligé de se retirer, avec son Général d'Artillerie, mortellement blessé. A l'intérieur, il tente un autre ralliement, quelque deux cents hommes autour de lui ; et çà et là, peut-être, une fenêtre essaie de donner un coup de feu ; mais, c'est en vain, pas la moindre résistance ne peut être faite. Le pauvre Wallis est vivement rejeté en arrière, jusque sur la place du Marché, sur le Poste Central des Grand'gardes ; et là, en tas les armes ! « Glogau à nous, *Ihr Herren* et vous prisonniers de Guerre ! » Le clocher n'avait pas encore tout à fait sonné Une Heure. Voici une bonne heure de travail !

Glogau, comme en un rêve, ou à demi éveillée, et furtivement passant la tête derrière les rideaux des fenêtres, trouve qu'elle est une Ville prise. Glogau aisément se console, j'ai ouï-dire, ou même est généralement satisfaite : la discipline prussienne étant si parfaite, et l'entrée maintenant libre pour les nécessités de la vie. Il n'y eut point de pillage ; pas le moindre dommage ; nul citoyen ne fut lésé ; pas même dans les maisons où des soldats avaient essayé le coup de feu aux fenêtres. Les Bataillons prussiens campent sur la Place du Marché, et vaquent paisiblement à leurs patrouilles, et autres affaires ; et ne se mêlent de rien d'autre. Ils ont perdu, en tués, dix hommes, ont eu, de tués et blessés, trente-huit, — les Autrichiens un peu plus. Wallis devait être mis en liberté sur parole, mais ne le fut pas, — par représailles pour quelque dureté du Général Browne dans l'intérim (mainmise sur deux nobles Silésiens, suspectés de tendances prussiennes, — et incarceration de ceux-ci, à Brünn, sur les Coteaux), — et il dut aller à Berlin, jusqu'à réparation faite. Au général d'Artillerie blessé, on

montra toute sollicitude, mais il mourut en peu de jours. Les autres Prisonniers furent mis en marche sur le quartier de Cüstrin-Stettin, « et nombre d'entr'eux prirent du service prussien ».

Et ceci est l'escalade de Glogau, — brillant fait d'armes en ces jours-là; qui fit grande rumeur dans les Gazettes, et par toutes les Nations fiévreuses d'alors; bien qu'il soit obscurci maintenant, comme il arrive aux faits d'armes. Son importance à cette époque, son utilité pour les affaires de Frédéric étaient indéniables, et il remplit Frédéric de la plus haute satisfaction, et d'admiration débordante. Accompli le 9 mars 1741 en une heure, la toute première du jour.

Et, en vérité, c'est un parfait exemple de discipline prussienne et de qualité militaire de toute espèce; tel qu'il serait difficile de trouver son pareil aucune part. Très puissamment correct, il aboutit en tout lieu, avec la plénitude et l'exactitude des mathématiques; et il porte en soi un tel fond de feu martial, non seulement prêt à jaillir (ce dont on peut trouver exemple ailleurs), mais capable de s'envelopper *en dedans* et de demeurer silencieusement prêt : ce qui est beaucoup plus rare, et très essentiel en matière militaire! Ne peut-on dire qu'il est dû un peu au *vieux* Dessauer aussi bien qu'au *Jeune*? Frédéric-Guillaume est couché dans le silence; mais ses rudes labeurs, et ses dressages militaires et autres du monde prussien parlent encore d'une voix qui s'entend.

(Vol. IV, livre XII, chap. ix.)

FRÉDÉRIC REPREND SES TRAVAUX DE PAIX

Juillet-Août 1742.

C'est une erreur qui prévaut encore en Angleterre, quoique épuisée depuis longtemps partout ailleurs, que Frédéric voulait de nouvelles guerres, « de nouveaux brigandages fortunés », comme nos Gazetiers les appel-

lent; et qu'il se lança délibérément en cette guerre encore, dans l'espoir de faire un nouveau coup de cette espèce. Les lecteurs anglais, en consultant les faits un peu, n'hésiteront pas à chasser cette idée absolument. D'ombre de fondement, sauf en leurs propres imaginations irritées et non renseignées, ils ne lui en trouveront jamais; mais bien que précisément l'inverse est manifeste dans l'Histoire de Frédéric. Ce Frédéric est un homme à la vue parfaitement lucide; de taille à distinguer le brillant de la substance; et gravitant toujours vers le solide, le réel. Cet objet de « gloire » qu'il avoue au début, nous avons vu combien tôt il s'est évanoui, étouffé dans les cruelles réalités; celui de Héros Conquérant, à la mode du fou de Macédoine¹, fut de tous temps loin de lui, si le lecteur le savait, — peut-être jamais plus loin d'aucun Roi qui y eut de tels allèchements, et à qui furent des occasions si favorables. Cette Première Expédition de Silésie, — bondissement pour empoigner votre propre cheval volé, durant que l'occasion le permet, — fut volontaire; enfantée, pouvons-nous dire, par la pensée même de Frédéric et les Puissances Invisibles, mais le reste fut tout entier purement obligatoire, — pour défendre le cheval qu'il avait empoigné. De claires nécessités, et des Puissances très visibles, furent l'origine de toutes ses autres Expéditions et Luites Guerrières, qui durèrent jusqu'à la fin de sa vie.

(Vol. V, livre XIV, chap. 1.)

BAPTÊME NATIONAL²

1746-1747.

La Vie de Frédéric, — si peu qu'il s'y soit attendu, le jour où il se releva de son accès de fièvre à Reinsberg, et saisit l'impatiente Occasion qui passait, — est une Vie

¹ Alexandre le Grand, qui demande des mondes à conquérir.

² Carlyle prétend extraire ces lignes de « sombres tas de Papiers d'un de ses laborieux prédécesseurs ».

de Guerre. Le souvenir important qui demeurera de lui est celui d'un Roi et d'un homme qui se battit dans la perfection. Non la Paix et les Muses; non, cela lui est refusé, — bien qu'il répugnât tant, toujours, à croire que cela lui fût refusé! Mais sa Tâche de Vie se trouva être une Bataille pour la Silésie. Elle consiste en Trois grandes Luites de Guerre. Et non pour la Silésie seulement, — inconsciemment pour de bien plus grandes choses, pour sa Nation et lui.

Profondément inconscients du fait, ils subissaient leurs « Épreuves », sa Nation et lui, dans la Grande Salle d'Examen du Service Civil de cet Univers. « Êtes-vous donc capables de vous défendre vous-mêmes; — et de ne faire qu'un tout cohérent, contre le monde entier et ses incohérences et ses fureurs? » Question qui se doit poser aux Nations, avant qu'elles puissent être reconnues comme telles, et soient baptisées en l'universelle république; — elles sont de pures Hordes, ou des Agrégats accidentels, jusqu'à ce que cette Question vienne. Question à laquelle cette Nation s'était depuis longtemps préparée, et qui maintenant, sous ce Roi, trouve réponse, à la satisfaction des dieux et des hommes. « Oui, avec l'aide du « Ciel, nous pouvons veiller à notre défense; et, à la longue « (comme pour l'air, quand on essaie de l'annihiler, ou « de le comprimer jusqu'au néant), il est même une force « infinie en nous, et le monde entier ne réussit pas à « nous annihiler! » Sur quoi s'ensuivit ce que nous qualifions Baptême National; — ou plutôt ceci fut le Baptême National, ce baptême furieux, de torrentueux tourbillons de feu; répété trois fois, jusqu'à ce que, dans les dieux ou les hommes, nul doute n'en demeura plus. Ce fut la fonction de Frédéric dans le monde, et elle est grande et mémorable; — non pour sa propre Nation prussienne seulement, mais pour Teutschland¹ en général, elle est à jamais mémorable.

« Teutschland est-elle une Nation? Y a-t-il en Teut-

¹ Sic.

« schland encore une Nation ? » L'Autriche, non malhonnêtement, mais très plongée dans les superstitions et les mensonges involontaires, et susceptible de plonger beaucoup plus encore, répond toujours, sur un ton de morne orgueil : — « Oui, je suis la Nation de Teutschland ! » Mais elle se trompe, comme on le vit. Car ce ne sont pas des mensonges, conscients ou autres, mais des Vécrités, que les Divines Puissances patroneront, ou même, à la fin, admettront seules. C'est là ce que vous devriez comprendre mieux que vous le faites, mon ami. Car aux grands échelons comme aux petits, et en toutes saisons, circonstances, scènes et situations où un Fils d'Adam se trouve, cela est vrai, et c'est même une souveraine vérité. Et quiconque *ne* le sait *pas*, — l'humaine charité pour lui (s'il en était toujours de telle possible), serait qu'il fût muni de menottes comme d'une partie des vêtements qui lui conviennent en ce monde, et mis sous la direction de ceux qui le savent. Oui, pour lui, dirais-je, une propre paire de menottes serait plus utile qu'un bulletin de vote, — si les temps retrouvaient l'ordre, ce dont ils sont bien loin !

En sorte que, s'il n'y a que l'Autriche comme Nation, Teutschland est en mauvaise posture. C'est ainsi vraiment. Mais il est en Teutschland aussi, ce que Teutschland ne reconnaît nullement, mais qui y est authentiquement même, un Homme du genre que l'on ne peut conquérir ; il est aussi une Population d'élite dressée pour lui ; ces deux-ci ensemble vous prouveront qu'il est une Nation en Teutschland. Conquête de Silésie, Trois Guerres Silésiennes ; labeurs et vaillances comme d'Alcide, qui se venge et venge sa Silésie ; puis, secrètement, et combien inconsciemment, cette autre et plus haute Question de Teutschland, est de savoir si elle a une Nation en elle : ce fut la douloureuse tâche de Frédéric et de sa Prusse à cette époque ; comme Teutschland peut-être maintenant, à notre heure, commence à le reconnaître, avec espoir, avec surprise, — pauvre Teutschland !

IL EST DES NATIONS OU UN FRÉDÉRIC EST POSSIBLE

1763.

La promptitude avec laquelle la Prusse se recouvra fut extraordinaire. En un peu moins d'un an (1^{er} juin 1764), l'Argent fut de nouveau tout en ordre; en 1765, le Roi avait reconstruit, sans parler d'autres choses, « en Silésie 8.000 maisons; en Poméranie 6.500¹ ». La Prusse a été une Nation méritoire et, bien que taillée et minée, elle est et fut en état sain, capable de se recouvrer tôt. La Prusse s'est défendue contre des forces écrasantes, — brave Prusse; mais l'âme réelle de son mérite fut d'avoir mérité un tel Roi pour la commander. Sans ce Roi, toutes ses vaillances, disciplines, ressources de guerre, n'auraient guère servi à la Prusse. Nulle surprise que la Prusse soit encore loyale à son grand Frédéric, et à ses Souverains Hohenzollern en général. Sans ces Hohenzollern, la Prusse eût été, ce que nous l'avons vue, il y a longtemps, — la plus infortunée des Provinces allemandes, et n'aurait jamais pu avoir la prétention d'exister en tant que Nation une du tout. Sans ce spécial Hohenzollern, elle aurait été refoulée de nouveau, après d'apparents succès. Avoir fait d'un Frédéric II son Roi, fut le grand mérite de la Prusse.

Mérite accidentel, pense le lecteur! Non, lecteur, tu peux m'en croire, — il n'est nullement tel. Bien plus, je crois plutôt, si nous pouvions voir les Livres de Compte de l'Ange de l'Histoire, pour une série de Siècles, aucune partie de ce mérite n'est telle! Il est des Nations où un Frédéric est, ou peut être, possible; et aussi il y a des Nations où il n'est pas, et ne peut être possible. Être positivement respectueux de la Valeur Humaine au degré dû, et avoir l'horreur de l'Humaine Absence de Valeur, dans la même mesure, comprends-tu du tout cet art? Je le crains, non, — ou que tu l'oublies beaucoup encore! Le

¹ Rödenbeck II, 234-261. Note de Carlyle.)

Mérite Humain, l'aimes-tu réellement *assez*, crois-tu ? — La canaillerie humaine (qu'on mène à la barre pour toi et qu'on marque au fer : « canaille »), l'abhorres-tu même assez ? Sans ce respect et son pôle opposé correspondant d'horreur, il n'est simplement aucune possibilité laissée. Cela, mon ami, est le fruit et le résumé de toutes les vertus de ce monde, pour un homme, ou pour une Nation d'hommes. C'est la force suprême et la gloire d'une Nation ; — sans quoi, en vérité, toutes les autres forces et énormités de billons et d'arsenaux et d'entrepôts, sont nulle force. Nulle, dirais-je, et sont le plus souvent même *l'inverse*.

Les Nations qui ont perdu cette qualité, ou qui jamais ne l'eurent, quel Frédéric peuvent-elles espérer être possible pour elles ? Siècle après Siècle, elles écrasent leur Frédéric avec satisfaction sous les sabots des bestiaux, sur leurs grand'routes ; et même trouvent cette pratique excellente et s'enorgueillissent de Liberté et d'Égalité. Très certainement nul Frédéric ne viendra jamais gouverner là, — et bientôt nul n'y naîtra. De telles nations ne peuvent avoir un Roi pour les commander ; elles peuvent seulement avoir tel ou tel scandaleux escamoteur, Capitaine de Gros-Sous¹, Saltimbanque Doré Constitutionnel, ou autre analogue entité insalubre en façon de Roi ; et l'iniquité des pères sera punie sur les enfants² d'une effroyable et tragique manière, peu marquée dans les Journaux à Deux Sous et les Littératures Périodiques de cette génération, ô mes amis !

(Vol. IX, livre XXI, chap. 1.)

PARTAGE DE LA POLOGNE

CE QUE FIT FRÉDÉRIC AVEC SA NOUVELLE ACQUISITION

1773.

Un blâme considérable s'attache encore à Frédéric, dans maints cercles libéraux, pour le Partage de la Pologne.

¹ Copper Captain ; Carlyle désigne ainsi Napoléon III.

² *Exode*, XX, 5.

Deux choses, toutefois, semblent aujourd'hui suffisamment claires, quoiqu'elles ne soient pas encore reconnues dans les cercles libéraux : d'abord que le Partage de la Pologne était un événement inévitable dans l'Histoire de la Pologne, une opération de la Toute-Puissante Providence et des Lois Éternelles de la Nature aussi bien que des pauvres Souverains terrestres intéressés là ; et secondement, que Frédéric n'eut rien de particulier à faire avec lui¹ et, sous le rapport de l'instaurer et de le causer, rien absolument d'aucune espèce.

Il est sûr que les volontés de l'Éternelle Justice doivent être remplies ; dans les instruments terrestres, chargés de les remplir, il peut y avoir tous les degrés de démerite et aussi de mérite, — depuis celui d'un ruffian — mondial Attila, le Fléau de Dieu, conscient de ses propres férocités et de ses propres cupidités seules, jusqu'à celui d'un héroïque Cromwell, ayant science sacrée que, au péril de son âme, il accomplit les Jugements de Dieu sur les ennemis de Dieu, à Trédah, et dans d'autres sombres scènes. Si les Lois et Jugements sont véritablement ceux de Dieu, il ne peut être de mérite plus clair que celui de les faire observer, sans égard pour les aboiements de Gazetiers et de chiens de fossés, et d'obtenir que, à l'heure la plus prochaine possible, ils aient force parmi les mortels récalcitrants. Frédéric, en ce qui concerne la Pologne, n'a pas eu, je trouve, rien de considérable, soit en mérite ou en démerite, au point de vue moral, mais il a accepté, et mis en poche, sans examen, ce que la Providence lui envoyait. Lui-même évidemment a vu les choses sous ce jour-là ; et il ne fait aucun effort pour dissimuler son profond sentiment de la valeur qu'avait la Prusse occidentale pour lui.

Ombre d'apologie sur de tels points, vous en cherchiez vainement. En résumé rapide et cru, il note la suite des faits, comme assuré d'avance de notre favorable juge-

¹ C'est-à-dire le partage de la Pologne.

ment, ou avec la plus profonde indifférence pour la façon dont vous les jugerez; il lâche ses actes, comme une Autruche ses petits, — qu'ils se tirent d'affaire dans le désert, — et il presse le pas. Ce style, qui est sien, qu'on a noté, il y a longtemps, à propos de la Silésie aussi, lui a fait un tort considérable près du commun des lecteurs qui, en leurs suspicions préconçues de l'homme, sont d'autant plus choqués de ne trouver pas plus de trace en lui, du moindre souci d'être bien vu que d'être mal vu, — *aussi* mal que le lecteur voudrait !

(Vol. X, livre XXI, chap. IV.)

MALADIE ET MORT DE FRÉDÉRIC

4 à 22 juin 1786.

[CREDO DE FRÉDÉRIC]

Il se savait bien mourant; mais certains pensent qu'il espérait que la fin pouvait être un peu plus éloignée. Il y a une grande simplicité de stoïcisme chez lui, qui jaillit comme de nature, ou de longue *seconde* nature, bellement inconsciente de soi, et ne trouvant rien de particulier à cette nouvelle épreuve qui lui est imposée. De longtemps la Vie lui a été infiniment méprisable ! En la Mort, je pense, il n'a ni crainte ni espérance. L'Athéisme, à vrai dire, il ne put jamais le souffrir; pour lui, comme pour nous tous, il était positivement inconcevable que l'intelligence, l'émotion morale, ait pu être mise en *lui*, par une Entité qui n'en possédait pas de soi-même. Mais là, à peu de choses près, son Théisme semble s'être arrêté. Instinctivement aussi, il croyait, nul plus fermement, que le Droit seul a ultimement de la force en ce monde; ultimement, oui, — mais pour lui et ses pauvres et brefs intérêts, de quel bien lui était-ce ? D'Espérance pour lui-même en la Justice Divine, en la Providence Divine, je crois qu'il n'en avait réellement pas; que l'insondable Demiurge s'inquiétât d'une telle collection de misérables animacules

malfaisants tels que soi-même et le genre humain le sont, ceci, comme nous l'avons souvent remarqué, est au fond incroyable pour lui.

Triste Credo, celui de ce Roi; il eut à faire son devoir sans honoraire ou récompense. Oui, lecteur, — et ce qui est bien digne de ton attention, tu auras peine à trouver, dans les annales de tout Credo, un Roi, ou un homme qui observât plus fidèlement son devoir, et jusqu'à la dernière heure, seulement s'inquiétât de faire cela. Pour ce pauvre Frédéric, c'était là toute la Loi et tous les Prophètes, et je te recommande beaucoup de le surpasser, si, par un heureux hasard, tu as un meilleur Exemple de ces inestimables Documents! De concepts inarticulés, rêves, aspirations passagères, il a pu en avoir, dans l'arrière-plan de sa pensée. Un jour, assis un moment dehors, fixant le Soleil, on l'entendit murmurer : « Peut-être serai-je plus proche de toi, bientôt, » — et en vérité nul ne sait ce que ses pensées furent en ces mois de la fin. On peut seulement trouver trace en lui d'une parfaite supériorité à la Crainte et à l'Espoir; en partie aussi des demi-échappées sur un grand, immobile lac intérieur de douleur, — plus triste qu'aucunes larmes ou plaintes, lesquelles lui manquent absolument.

(Vol. X, livre XXI, chap. ix.)

AU FIL DU NIAGARA, — ET APRÈS?

(*Shooting Niagara, and after*)

La faveur publique, un instant désorientée après les Pamphlets, revint toute au grand historien après Frédéric. L'Ecosse même, qui s'était inquiétée de l'attitude très franchement anti-ecclésiastique qu'il avait assumée dans la *Vie de Sterling* voulut reconnaître son glorieux enfant. Carlyle reçut le titre de Recteur de l'Université d'Edimbourg. Il accepta cet honneur avec une intense émotion et prononça à cette occasion, comme l'usage l'exigeait, un « discours inaugural » : le 2 avril 1866. Il fut chaleureusement acclamé des étudiants et des maîtres, et salué, dirait-on, « roi » et « héros » par le peuple qu'il aimait, dans cette ville où soixante ans auparavant il avait commencé à penser et à souffrir.

Mais le lendemain de cette joie si méritée, Madame Carlyle mourait. La douleur du grand vieillard fut immense. Il écrivit alors à Menton, ce livre de « Souvenirs » et de sanglots, non destiné à la publication, — à la mémoire de la compagne de quarante années, grâce à laquelle sa vie put être une œuvre immortelle.

Puis il se redressa résolument, — reprit intérêt au bien public, — légua à l'Université d'Edimbourg sa propriété de Craigenputtock, pour servir à des bourses d'études, en faveur de jeunes gens pauvres, — et composa *Au fil du Niagara*. A l'heure où l'on pouvait le croire à jamais réduit au silence, le Maître proférait encore ses plus passionnés anathèmes, et évoquait ses plus glorieuses visions d'avenir.

Au fil du Niagara, — *Et après?* n'est qu'un article du *Macmillan's Magazine*, daté de 1867¹. C'est cependant comme un testament social dont s'inspireront des hommes comme Ruskin. Non seulement toutes les grandes idées tant de fois exprimées ailleurs sous tant de formes se retrouvent ici, en une brève et vigoureuse synthèse, mais encore elles atteignent cette fois à une précision, à une correction, à un caractère de vérités pratiques qu'elles n'avaient point eus jusqu'alors.

¹ Voir *Critical and Miscellaneous Essays*, vol. VII.

Le « Niagara », c'est l'universelle cataracte des événements et des hommes que les destins entraînent, par la Démocratie complète, à l'inévitable fin. Mais les « temps de mort » sont les « temps de naissance nouvelle ». Comment renaitra la Vie ? Ni le Palais de Cristal, ni l'Exposition Universelle, ni l'inouïe croissance de la richesse bourgeoise, n'éblouissent Carlyle. Les « bestialités », pour s'être cuirassées d'or, n'en sont pas moins des bestialités. Le « Camelotage » et la falsification règnent souverainement sur hommes et choses. Tout est « bon marché e mauvais ».

Pour rebâtir la vie, sur qui compter ?

Il restera des *Aristoi*, des héros de lettres, des héros d'industrie, des héros de titre aristocratique. A chacun, Carlyle dicte sa tâche : — Des premiers il attend une meilleure définition de la « Liberté », qu'il faut désembourber de la « superstition politique », comme elle le fut de la « superstition théologique » ; et qu'ils enseignent d'exemple, autant que par la plume, le « Sens Moral », au lieu de chercher à « en rendre compte ». — Pour les héros d'industrie, qu'ils mettent de la probité dans l'exécution du travail, de la justice dans l'organisation du travail. — Enfin, que les héros de titre aristocratique règnent par la sagesse et l'ordre, en leurs domaines, et gravent dans leurs actes leurs lettres de noblesse.

Dix-sept années se sont écoulées depuis les Pamphlets, et il est intéressant de noter le progrès de la pensée du philosophe. Il semble que, revenu à l'Allemagne, son premier champ d'étude, avec Frédéric — en particulier à la Prusse, moindre royaume : songeant aussi au duché de Saxe, à l'œuvre d'un duc de Weimar, aidé d'un Goethe, il ait renoncé à rien espérer du premier coup, des trop grandes collectivités. Il n'est plus, comme dans les Pamphlets, préoccupé des « vingt-sept millions » d'individus parmi qui le Premier Ministre aura à distinguer les hommes herculéens qui gouverneront avec lui : c'est dans les comtés de l'Angleterre, dans le domaine des lords, chaque lord *dignement* « seigneur », que l'œuvre de réédification, lentement, progressivement, devra s'accomplir. L'individu, la personne, l'efficacité de la présence, de l'action d'*Un Homme*, sont choses suprêmes. L'individu s'efforcera d'être un héros par soi-même : savoir obéir. Les individus groupés en ces « provinces circonscrites », formeront sous leurs « ducs », « chefs », — « rois vrais », de petites nations, ayant chacune une héroïque personnalité. Et elles s'aggloméreront sous le Roi des Rois ; lui-même donnant l'exemple d'obéissance à la grande Loi de justice, loi suprême, âme du royaume et des domaines.

AU FIL DU NIAGARA, — ET APRÈS ?

... Si au plus épais des houles de la bestialité et de la vilénie ambiantes, et de ce qu'on peut appeler anarchie sans fond, d'une rive à l'autre, ne se trouve pas un homme, une petite mais invincible minorité d'hommes capables de se garder libres de tout cela, et de vivre une vie héroïquement humaine, quand les multitudes autour d'eux mènent bruyamment leur existence de purs castors ou de chiens, alors vraiment toute espérance s'en est allée ! Mais nous lutterons sans cesse pour croire que Non. Aristocratie de titre, de fortune et de situation, — qui peut douter qu'il n'y ait encore là des possibilités précieuses parmi l'élite de cette classe ? Et si celle-là nous trahit, il reste encore, espérons-le, l'Aristocratie non classée de nature, non sans importance par le nombre, et suprême quant à l'intelligence, quant à la sagesse, le talent humain, la noblesse, et le courage, « qui tire ses lettres de noblesse, droit du Dieu Tout-Puissant ». Si celle-ci aussi nous trahit et est piétinée et refoulée sous l'unanime torrent des galops et des casse-tête de brutes, et ne peut se venger en se poussant à la lumière çà et là ; mais à la fin même cesse de le tenter ; — alors, en vérité, c'en est à jamais fini ; la mort nationale, scandaleuse « Capitainerie des Gros-Sous », comme en France, — morne Abolition russe et Rature, comme de la Pologne, — sous une forme ou l'autre, annihilation bien méritée ; radiation de l'univers de Dieu ; — cela et rien d'autre, attend désormais notre jadis héroïque Angleterre aussi !

« Bon marché et mauvais ! » Il est une fécondité dans ce pauvre, vulgaire proverbe, que je souhaiterais que nous voyions et estimions davantage : c'est la rude protestation irritée de la nature humaine contre un fléau, qui, en tous temps et lieux, l'obsède, ou git près d'elle, et qui jamais en aucun temps ni lieu, ne fut si presque suprêmement accablant qu'ici et à présent. Sachez, si

vous voulez y réfléchir, que nul homme vrai n'encouragea, ou jamais ne dut encourager le « bon marché », au taux ruineux de « l'impropriété¹, » qui est toujours de la félonie, et est déshonorante pour un homme. Si je veux un article, qu'il soit authentique, à quelque prix que ce soit; si le prix est trop élevé pour moi, je resterai sans lui, dépourvu de lui pour le présent; je ne me pourvoirai pas d'une hypocrisie, en tout cas! Ceci est, si vous voulez y songer, d'abord la règle de tous acheteurs et de tous producteurs. Il ne leur est pas permis d'encourager, patroner ou en aucune manière favoriser la fabrique, l'usage ou le rôle des Hypocrisies en ce monde. Au contraire, ils doivent haïr tout ce qui y ressemble d'une parfaite haine; faire de leur mieux pour les éteindre comme le poison du genre humain. Voilà l'attitude qui convient aux acheteurs du travail : combien plus convient-elle à ceux qui le font et le produisent! Travaillez, chacun et tous comme le Demiurgus, ou l'Eternel Constructeur du Monde, — ne travaillez pas, nul d'entre vous, comme le Diabolus, ou Négateur et Destructeur, — sous peine!...

Et maintenant, si le fait est que vous ne deviez acheter, faire ou vendre aucune marchandise ou aucun produit du genre « bon marché et mauvais », et ne puissiez en aucun cas le faire sans péché, et même sans trahison contre Celui qui nous a faits, — considérez quelle *quantité* de péché, de trahison, petite et grande, doit s'accumuler dans la pauvre Angleterre quotidiennement! Cela est sûr, comme la Dette Nationale, et que sont les Dettes d'argent de toutes Nations, en comparaison? Savez-vous la boutique, le magasin, l'atelier, l'établissement industriel, temporel ou spirituel dans la vaste Angleterre, où l'on peut se procurer du travail authentique? J'avoue que je le sais à peine; d'autant plus grand est mon regret²! Car

¹ Unfitness; intraduisible, signifie : manque des qualités requises.

² Rappelons ici les vœux formulés par Ruskin dans *Time and Tide* et d'autres de ses écrits sociaux pour la création de « guildes » d'ouvriers de toutes espèces, dont le « travail authentique et universellement reconnu comme tel lutterait contre le camelotage », et rappelons surtout les fabriques de « Kelmscott » de William Morris, disciple de Carlyle et de Ruskin.

toute une Boîte de Pandore de maux se trouve dans ce seul fait, mon ami; ce seul fait là nous suffit et peut être pris comme résumé de tous. Le *Camelotage* Universel, la poussière du Diable avec un artificieux vernis par-dessus; voilà ce que vous trouverez qu'on vous présente en tous lieux, comme de la marchandise dont le bon marché tente, si votre expérience ressemble à la mienne. Oui, si le Libre-Échange est la nouvelle Religion, et si Libre-Échange signifie vraiment Libre course à vélocité indéfinie dans la carrière de *Bon Marché et Mauvais* — notre Héros Pratique¹ ne sera pas peu désireux d'avoir affaire avec cette question. Il sera infiniment désireux de voir comment il faut *enchaîner* encore un peu « Libre-Échange », avec un tel diable au ventre, et l'empêcher de faire de lui-même une vraie brute, à cette allure-là.

Prenez un exemple seulement. Les briques de Londres sont réduites à de l'argile sèche de nouveau au cours de soixante ans, ou plus tôt. Des *Briques*, si on les cuit comme il faut, si on les fabrique loyalement avec du mortier honnêtement pétri, peuvent tenir, je crois, sauf tremblements de terre et canons, 6.000 ans, s'il vous plaît. La Poterie Étrusque (de l'argile cuite, mais cuite comme il faut), a quelque 3.000 ans d'âge, et elle est fraîche encore, comme un bébé. Rien que je sache, n'est de plus de durée qu'une brique, bien faite, — nous en avons ici, au haut de ce Jardin (mur autrefois d'un Parc de Manoir), qui en sont à leur troisième ou quatrième siècle (du temps d'Henri VIII, m'a-t-on dit), et sont encore parfaites en tous points.

.

Dans leurs propres domaines et propriétés foncières², il est évident que chacun d'eux peut encore, durant certaines années et décades, être un roi complet, et qu'il lui est possible, s'il l'essaie énergiquement, de pétrir et de

¹ Le « Héros Pratique » est le Héros Industriel.

² Ce passage traite des devoirs des *Aristoi* de naissance et de titre.

régir toutes choses, jusqu'à ce que son peuple et son pouvoir correspondent graduellement à l'idéal qu'il s'est formé. Les sujets réfractaires, il a tous moyens de les *bannir*; les rapports entre toutes classes, du plus gros fermier au plus pauvre garçon de charrue orphelin, sont entre ses mains; rien d'odieux ni d'injuste, ni d'indigne qu'il ne pourrait, par degrés, combattre avec fermeté, et virilement subjuguier ou extirper. Jusqu'à ce que tout son Domaine fût, par tout champ et tout logis, et se gardât, dans son état et dans sa qualité, humain, bien-séant et digne, plein de grâce pour les yeux et pour l'âme de quiconque le regarderait sagement, ou y vivrait honnêtement. Voici un magnifique idéal, qui pourrait être mis en pratique de tous côtés et dans des mesures infinies, non dans la gestion de la propriété seulement, mais dans l'art multiple de favoriser, protéger et encourager la valeur humaine; et de défavoriser et de réprimer sévèrement l'inverse d'Elle, partout où elle se rencontre parmi le genre humain. Jusqu'à ce que tous les Entours d'un homme noble soient faits nobles comme lui-même; et que tous les hommes reconnaissent qu'ici en vérité fut une parcelle de Royale Vertu¹ régnant « par la grâce de Dieu », en des circonstances difficiles, mais *non pas* en vain

Et donc, en une telle situation d'indépendance, en roi reconnu de ses propres territoires, bien à l'écart des inanités folles de la « politique », laissant la populace bruyante et ses truchements achever tout ce qui est selon leur doux plaisir et rendre l'Anarchie de nouveau hideuse, et le Gouvernement, ou la réelle Royauté, la chose désirable, — on imagine quel horizon s'ouvrirait à une âme royale qui viserait à se développer soi-même, à se graver soi-même en toute manière d'arrangements bienfaisants et d'améliorations des choses autour d'elle.

Les écoles, par exemple, l'instruction et la formation de ses sujets pour la carrière qu'ils devront suivre, et

¹ ... a bit of Kinghood.

dans les choses qu'ils devront faire; quelle perspective illimitée, celle des écoles, et de l'amélioration des méthodes pédagogiques et des programmes pédagogiques, qui, à notre époque, sont encore tout surannés, et à un effroyable degré inapplicables! Nos écoles appuient toutes sur le *vocal*, jusqu'ici; nulle claire fin en elles, sauf d'apprendre à un jeune être, comment il doit *parler*, s'exprimer par la langue et la plume, — ce qui, supposant même qu'il ait *quelque chose à exprimer*, comme il arrive si rarement, n'est en aucune façon la chose dont il a surtout besoin en notre temps. Comment il doit travailler, se conduire et agir : voilà la question pour lui, à quoi il cherche réponse dans les écoles; — dans les écoles, y trouvant si peu d'opportunité ailleurs! En d'autres temps, un grand nombre, ou le plus grand nombre de ses voisins autour de lui, ses supérieurs au-dessus de lui, s'il y regardait bien, et pouvait en prendre exemple, et apprendre de ce qu'il voyait, avaient coutume de lui apporter une grande part de réponse à cette question, la plus vitale de toutes; mais maintenant, ils ne le font point, ou ils le font fatalement en sens inverse...

Mais ce grand postulat accordé, quel champ dans le département de l'École *Non-Vocale*, dont on n'avait pas rêvé auparavant! *Non-Vocale*, présidée par tout ce que de Pieuse Sagesse ce Roi pourrait extraire de tous les coins du monde impie, et pourrait consacrer à l'aide de moyens et de ressources, pour rendre la nouvelle génération, par degrés, moins impie. Tragique à évoquer! Toute nouvelle génération nous naît droit du Ciel, blanche comme le plus pur papier à écrire; blanche comme neige; — toute chose qui nous plaît peut être écrite dessus, — et notre plaisir et notre négligence, c'est : de l'érailler, de la griffonner, de la noircir et de la barbouiller, dès le jour où elle voit le soleil; jusqu'à la consommation de hideur, de saleté, et de noirceur de ténèbres où on la voit trop souvent! Malheur à nous; il n'est pas de malheur pareil à celui-ci, si nous n'étions abimés de stupidité, et si nous avions encore des yeux pour le

voir, ou des âmes pour le sentir ! Goethe a esquissé une ébauche, aux longues lignes glorieuses, de cette Non-Vocale, ou très partiellement vocale espèce d'École ¹.

Or donc, qu'est-ce qui empêcherait le Roi reconnu en tous coins de son territoire, d'introduire sagement un système universel de Dressage, non militaire seulement, mais humain en toutes espèces ; de sorte qu'aucun homme ou enfant né sur *son* territoire ne fût privé de son bienfait, — ce qui serait immense pour l'homme, la femme et l'enfant ? Je voudrais le commencer sous des formes légères, douces, presque dès que nos enfants seraient capables de se tenir sur leurs jambes ; et je ne voudrais jamais entièrement l'abandonner jusqu'à ce qu'ils en aient fini avec le monde et moi... Cette méthode de Discipline, extérieurement combinée et simplement associée, dans le mouvement et l'action simultanés, qui peut être pratique, symbolique, artistique, mécanique, à tous degrés, et de tous modes, — est une des plus nobles dont l'homme soit capable (des plus tristement dépréciées jusqu'ici) ; en est une qu'il prend le plus grand plaisir à exercer et à développer, sans parler du tout de l'inappréciable bienfait qu'elle lui serait une fois développée. Depuis la marche correcte en rang, jusqu'à la danse rythmique de cotillon et de menuet, — et jusqu'aux degrés infiniment élevés (celui de manifester en concert votre « premier respect », par exemple, — en supposant le respect et le signe du respect sincères tous deux !) — il est en elle le plus grand charme, la réalisation d'un désir universel, aux sources profondes, pour toutes les rythmiques et sociales créatures ! Dans ce don du Ciel qu'est la docilité de l'homme, ou sa faculté d'être éduqué, c'est l'élément qu'on peut estimer comme le plus profond et le plus riche ou le plus proche de celui de la musique, de la Sensibilité au Chant, à l'Harmonie et au Nombre, et que certains ont compté comme le plus profond de tous. Mine plus riche qu'aucune de celles de

¹ Goethe. *Wilhelm Meister*, II.

la Californie pour les pauvres êtres humains ; plus riche qu'elles toutes multipliées, et jusqu'ici aussi vaine que si jamais ouverte, — exploitée seulement dans le but de Bataille. Certes, je ne voudrais pas négliger le but de Bataille ; non, de seize à soixante ans, il n'est pas un de mes fils qui ne connaîtrait aussi la fonction du soldat, et qui ne serait capable de défendre son sol natal et soi-même, en toute perfection, quand besoin serait. Mais je ne commencerais pas avec celle-ci, j'aurais soin d'achever avec celle-ci après avoir parcouru d'innombrables champs fructueux qui, chemin faisant, mènent à celle-ci.

LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

AU DIRECTEUR DU *TIMES*

Chelsea, 11 nov., 1870¹.

Nous l'avons dit, Carlyle a parfois méconnu le génie français — ou plutôt il l'a ignoré, — comme, d'ailleurs, il a ignoré ou méconnu aussi le sens réel du grand mouvement scientifique et démocratique qui l'entraînait lui-même. On peut s'expliquer par là ce qui semble trop rigoureux dans son jugement sur la France désarmée.

Les Français se plaignent terriblement de menaçante « perte d'honneur » ; et de lamentables spectateurs plaignent passionnément : « Ne déshonorez pas la France ; laissez brillant l'honneur de la pauvre France. » Mais est-ce que cela sauvera l'honneur de la France de refuser de payer les vitres qu'elle a volontairement cassées aux fenêtres de sa voisine ? Son déshonneur, c'est d'avoir attaqué ces fenêtres. Pour toute nation, son dernier outrage à l'Allemagne fut insignement honteux et l'odieux de son exécution de la part de la France a été également insigne. L'honneur de la France ne peut être sauvé que par la sérieuse détermination de ne jamais agir ainsi de nouveau, — de faire l'inverse à jamais désormais. De cette façon l'honneur de la France pourra de nouveau graduellement retrouver l'éclat de son ancienne splendeur, — loin par delà l'espèce *Première* Napoléonienne, et bien plus par delà la *Troisième*, ou toute espèce récente ; et il pourra offrir de nouveau à notre volontaire amour et à notre reconnaissante estime, toutes les belles et

¹ Rappelons que, à cette date, Bazaine avait capitulé à Metz (27 octobre) ; les Prussiens bloquaient Paris, et, le 9 novembre, la première armée de la Loire avait repoussé les Prussiens à Coulmiers.

gracieuses qualités que la Nature a implantées dans les Français.

Pour le présent, je dois dire que l'aspect de la France est de plus en plus délirant, misérable, blâmable, pitoyable et même méprisable. Elle refuse de voir les faits qui se présentent palpablement sous ses yeux, et les châtimens qu'elle a attirés sur elle. Une France éparsée en poussière anarchique, sans tête reconnaissable *tête* ou *chef*, indiscernable des *pieds* ou *populace*; des Ministres s'envolant en ballons lestés de rien d'autre que d'outrageants mensonges publics, proclamations de victoires qu'à créées la fantaisie; un Gouvernement subsistant entièrement sur le mensonge, et désirant que la saignée horrible continue et croisse, plutôt que *eux*, belles créatures Républicaines, cessent d'en avoir la direction; je ne sais pas quand ni où on vit une nation se couvrir ainsi de déshonneur. Si, parmi cette multitude de spectateurs, la France avait aucun vrai ami, son conseil à la France serait : — de laisser tout cela, et de ne jamais le reprendre. La France réellement devrait savoir que « les asiles de mensonges » ont été, depuis longtemps, reconnus conduire bas, seulement aux Portes de la Mort Éternelle, et ont été défendus à toutes créatures ! Que l'unique espoir pour la France est qu'elle reconnaisse les faits qui lui sont venus, et qu'ils vinrent en somme, sur son invitation propre; qu'elle, — masse d'anarchie dorée, orgueilleusement vernie, — a, de plein gré, insulté et provoqué en combat mortel un voisin, non anarchique, mais encore dans un état humain, sensé et gouverné; et qu'elle a réussi en conséquence. Réussi comme un déploiement de sanguinaires saltimbanques *en face* d'une phalange Macédonienne devait nécessairement faire : — Et qu'elle est à bas maintenant, frappée de hideuse défaite et d'impuissance, attestant aux dieux et aux hommes, quelle étendue de pourriture, d'anarchie et de vilénie cachée était en elle. Que l'inexorable fait est qu'elle s'est laissée sans ressource, ou pouvoir de résister aux Allemands victorieux; et que sa sagesse

sera de pénétrer son esprit interdit de ce fait là; de savoir que, si haïssable qu'il soit, ledit fait est inexorable et veut être reçu, le *plus tôt* au meilleur marché : c'est une dure leçon pour la vaine-glorieuse France; mais la France, nous l'espérons, a encore en elle assez de véracité et de probité pour accepter le fait, comme une entité évidemment adamantine, qui ne souffrira pas la résistance sans châtiment, et qui est inaltérable aux dieux mêmes.

Mais en vérité, la quantité de mensonge conscient que la France officielle et autre a perpétrée récemment, surtout depuis Juillet dernier, est quelque chose de merveilleux et d'effrayant. Et hélas, peut-être même cela est-il peu, comparé à la duperie de soi, et à « l'inconscient mensonge » qui, de longtemps, prévaut parmi les Français; et qui est d'espèce plus meurtrière, encore plus empoisonnante, quoique non reconnue comme poison. Pour moi, parfois, le plus désolant symptôme en France, est le rôle que ses « hommes de génie », ses plus hauts écrivains qui devraient lui être prophètes et voyants, jouent à présent, et, en fait, depuis une génération, ont joué. C'est évidemment leur croyance, que la nouvelle sagesse céleste, rayonne de la France sur toutes les autres nations obscurcies; que la France est la Nouvelle Montagne de Sion de l'Univers, et que toute cette triste, sordide, semi-délirante, et, en bonne partie, *infernale* matière que la Littérature Française nous a prêchée, depuis cinquante ans, est un véritable nouvel Évangile, venu du Ciel, plein de béatitude pour tous les fils des hommes. Hélas, on comprend assurément que la France ait fait sa Grande Révolution, proféré son terrible Jugement contre un monde d'humaines feintes, proclamant, comme avec la grande Trompette Dernière, que les Feintes ne doivent plus être. J'appelle souvent cela un phénomène céleste-infernal, — le plus mémorable de notre monde, depuis un millier d'années, — en un mot, une révolte transcendante contre le Diable et ses œuvres (puisque les feintes sont *toutes*, et de toutes espèces, du Diable, et

empoisonnantes et intolérables à l'homme.) Pour cela, nous tous infiniment aimons et honorons la France. Et en vérité toutes les nations se hâtent assez de copier la France à cet égard-là ! De part en part du monde civilisé, il n'est, d'une manière, rien qui s'impose à l'attention comme ce fait du monde entier en Insurrection profonde et lugubrement chaotique, contre les Feintes ; la détermination d'en finir avec les feintes, *coûte qu'il coûte*¹. Indispensable cette bataille, si hideuse qu'elle soit, Fort bien, pouvons-nous dire à tout cela ; car c'est le préliminaire de tout ; mais, hélas, tout cela n'est pas encore victoire ; c'est seulement moitié de la bataille, et de beaucoup la plus aisée. La moitié infiniment plus ardue, qui est indispensable également et plus encore, est celle d'accomplir, en place des feintes abolies qui étaient du Diable, les réalités pratiques qui doivent être véritables et de Dieu. Cette *première* moitié de bataille, je me réjouis de le voir, est maintenant sûre, ne pourra finir maintenant jamais, que dans la victoire ; mais sa prochaine phase, je le vois aussi, aura lieu sous une présidence supérieure à celle de la France, ou *Elle* se prononcera à jamais impossible. La race allemande et non la Gaëlique, va maintenant être protagoniste, en cet immense drame mondial, et d'elle j'attends une issue meilleure. Pire, nous ne pouvons guère l'avoir. La France, d'un effort désespéré, de quatre-vingt-un ans maintenant, a accompli sous ce chef, pour elle-même et pour le monde, — Rien, — ou même moins, — en rigoureuse arithmétique, *zéro*, — avec quantités *minus*. Ses prophètes prophétisent une vaine chose ; son peuple vague dans les ténèbres, et s'en est allé s'égarer bien loin.

¹ *Sic.*

LES PREMIERS ROIS DE NORVÈGE

(*Early kings of Norway*)

En cent pages intenses, sobres, lumineuses et vivantes, Carlyle condense la substance des vieilles *Sagas* irlandaises, recueillies par Snorro Sturleson, que Dahlmann venait de traduire en allemand (*Histoire du Danemark*, Hambourg, 1840-43.) Époques lointaines, sombres et sanglantes, celles où se reporte maintenant sa pensée. Mais il convient hautement que l'Angleterre, à qui doit naître un jour un héroïque Historien Poète, conserve les précieuses annales de ces Vikings farouches, dont la rude vaillance, autrefois, l'a conquise. De Harald Haarfagr à Hakem le Vieux, du ix^e au xiii^e siècle, aux contrées Scandinaves, le Paganisme Norse, et le Christianisme, se livrèrent d'atroces batailles. Mais deux Rois surtout, à la piété barbare, à la gâté barbare, Olaf Tryggveson et Olaf-le-Saint, parce que par eux l'ordre triompha du chaos, demeureront dans notre souvenir, magnanimes en leurs cruautés, et beaux dans leurs hideurs.

Cette œuvre et celle qui suit sont les dernières œuvres de Carlyle. Son bras droit était devenu paralysé; il dut dicter ces pages à sa nièce, Mary Aitken. Elles ne parurent qu'en 1875.

En 1872, le Maître avait revu lui-même et corrigé les épreuves d'une édition populaire de *Sartor Resartus*. Il avait aussi apporté à son premier livre, *la Vie de Schiller*, l'addition de documents nouveaux, qui en forment l'appendice, conçu à la manière de ses grandes œuvres historiques.

Il ne cessa point, jusqu'à sa mort, de prendre le plus ardent intérêt aux grandes questions de la vie publique, anglaise ou européenne.

L'Histoire de ces Haarfagrs a éveillé en moi maintes pensées : — de Despotisme et de Démocratie, gouvernement arbitraire d'un seul, et self-government (qui veut dire nul gouvernement ou anarchie) de tous; de Dictature avec maintes fautes, et de Suffrage Universel, avec peu de possibilité d'aucune vertu. Car le contraste entre

Olaf Tryggveson et un Parlement de Suffrage Universel ou un Capitaine « Impérial » de Gros Sous, est, durant ces neuf siècles, devenu très grand. Et l'Éternelle Providence qui conduit tout ceci et produit également ces entités et leurs époques, n'a-t-elle pas *son* cours encore à travers le grand mystère? Ne nous parle-t-elle pas, si nous avons des oreilles? Ici, vêtu d'assez orageuses passions, et d'instincts inconscients d'aucun but, sauf leurs propres satisfactions, c'est le commencement divin de l'Ordre Humain, de la Règle et du réel Gouvernement; là, vêtue d'une garniture hautement différente, mais aussi adéquate, de passions et d'instincts également inconscients de leur but réel, — c'est la fin au front maudit (la fin temporaire), de l'Ordre, de la Règle et du Gouvernement; spectacle fort lugubre, pour le contemplateur sensé à l'heure actuelle; non lugubre autrement pour lui dont l'espérance est ferme aussi! Mais ici, en tout cas, sur ce pauvre théâtre norse, on contemple avec intérêt la première transformation, si mystérieuse et si abstruse, du Chaos humain en quelque chose du Cosmos articulé; on est témoin des sauvages et étranges douleurs d'enfantement de la Société Humaine et on réfléchit que, sans quelque chose de semblable (si peu que les hommes s'y attendent maintenant), nul Cosmos de Société humaine ne parvint jamais à l'existence, et ne pourra encore y parvenir jamais.

LES PORTRAITS DE JOHN KNOX

Aucun des portraits connus, peintures ou gravures, ne porte des marques certaines d'authenticité. Il est douloureux de penser que l'Angleterre ne peut contempler les traits véridiques de celui qui est tant pour elle. Knox est le vrai héros de la Réformation anglaise, comme Luther l'est de la Réformation allemande.

C'est l'œuvre dernière, — brève, sobre comme la précédente ; un simple opuscule d'une cinquantaine de pages, — sans nulle trace de faiblesse, — mais plus rigoureux, plus simple, plus proche étroitement des « Faits ».

Le grand Italien Dante, si grave qu'il soit en face de cette inscrutable Immensité, ne l'est pas plus que Knox. Il y a dans toute la personne de Knox l'esprit d'un vieux Prophète hébraïque, tel qu'il a pu y en avoir un en Moïse au désert, en face du Buisson Ardent ; esprit presque absolument unique, parmi les modernes, et qui enveloppe en même temps que tout ceci et dans un voisinage singulier, — une sympathie, une tendresse voilée du cœur, — voilée, mais profonde et de perçante véhémence, et enfin même, une intérieure gaité d'âme, sensible au ridicule, qui se plaît à tout ce qui est risible, — en fait, — une belle veine d'humour qui manque à Dante...

Le Puritanisme Écossais, bien considéré, me semble distinctement la plus noble et la plus parfaite forme que la Grande Réformation au xvi^e siècle ait jamais prise. On peut dire aussi qu'elle a été de beaucoup la plus simplement fructueuse forme ; car au siècle suivant elle a produit le Puritanisme Cromwellien anglais, avec la Bible ouverte d'une main, l'épée tirée de l'autre, et le pied victorieux foulant la Babylone Romaine, c'est-à-dire irrévo-

cablement refusant de croire à ce qui n'est pas le Fait dans l'Univers de Dieu, mais une masse mêlée d'auto-duperies et de mensonges dans la région de Chimères. En sorte que maintenant nous en trouvons les effets, non en Écosse seulement, non en nos petites Iles Britanniques seulement, mais par delà de larges mers, aux immenses continents américains et aux croissantes nations britanniques dans toutes les zones de la terre. Et bref, il nous faudra admettre que John Knox, l'authentique Prométhée de tout cela, fut un des plus remarquables Fils d'Adam et eut probablement une physionomie digne d'être regardée.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	I
Note du Traducteur	XXVII

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE (1795-1823)

SOUVENIRS.

Le Père	1
La Mère	3
Enfance : Ecclefechan	5
L'École : Annan	11
L'Université	14
Professorat : Annan	21
Professorat : Kirkcaldy	23

D'Édimbourg à Édimbourg :

Deuxième séjour à Édimbourg	26
Préceptorat chez les Buller	32
« La Poule Symbolique »	35
Hoddam Hill	37
Mariage : Installation à Edimbourg	41

DEUXIÈME PARTIE

DÉBUTS LITTÉRAIRES (1823-1829)

LA VIE DE SCHILLER.

La Jeunesse de Schiller	46
Les Maux de la Vie littéraire	47
Maladie de Schiller	51
La Personnalité de Schiller	53

JEAN-PAUL-FRIEDRICH RICHTER.

Style	61
L'Humour	63
La Personnalité	65

ÉTAT DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Richesse et Pauvreté de l'Homme de Lettres	68
L'Idée Divine de Fichte.	70
Le Kantisme et la Philosophie écossaise	71
Le Devoir présent	74

GOËTHE.

Gœthe	76
Sa Vie littéraire	77
La Personne de Gœthe.	79

VOLTAIRE.

Dextérité de Voltaire	82
Le Persifleur	84
Humanité de Voltaire.	86
Voltaire et la Religion chrétienne.	87

TROISIÈME PARTIE

A CRAIGENPUTTOCK (1829-1834)

SIGNES DES TEMPS.

L'Age de la Machine	94
La Machine dans le Domaine spirituel	96
Machines gouvernementales	97
Le Dynamisme.	98
C'est le peuple noble qui fait le noble gouvernement.	100
Dangers de tout absolutisme.	102
Morale des Temps présents.	103
Le Devoir est de marcher toujours	104

SARTOR RESARTUS.

<i>Analyse du Premier Livre.</i>	106
Le Monde habillé	108
Adamitisme	110
Coup d'œil sur l'Avenir.	112
<i>Analyse du Deuxième Livre.</i>	114
On met à la voile.	115
L'Eternel Non	118
Centre d'indifférence	123
L'Eternel Oui.	127
<i>Analyse du Troisième Livre.</i>	132
Symboles.	133
Le Phénix	136
Filaments organiques	138
Supernaturalisme naturel.	139

CARACTÉRISTIQUES.

L'Homme est ici.. pour faire quelque chose.	144
Tout changement est le produit de ressources accrues.	146
Mécanisme et Religion.	147
Quoi que ta main trouve à faire...	148

QUATRIÈME PARTIE

THOMAS LE DOUTEUR (1834-1843)

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Idéaux réalisés.	155
Faites la Constitution.	161
Mort de Mirabeau	168
Le Comte Fersen.	171
Les Suisses.	176
Culottique et Sansculottique	180
Débâcle	183
Danton, pas de faiblesse!.	186
Harengs grillés.	188

LE CHARTISME.

La Conquête	192
Laissez-Faire.	195
Ères nouvelles	201
Impossible	202

LES HÉROS.

Le Héros comme Divinité : Odin.	204
---	-----

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT.

Douzième Siècle	233
Le Labeur	234
Récompense	238
L'Unique Institution	244
Les Didactiques	254

CINQUIÈME PARTIE

LE PROPHÈTE DE CHELSEA (1843-1881)

CROMWELL.

Biographies de Cromwell	263
Des Lettres et Discours de Cromwell.	264
Hypocondrie.	271

Guerre d'Irlande	273
Le Petit Parlement	280
LA QUESTION NÈGRE.	
Extrait	282
PAMPHLETS DES JOURS DERNIERS.	
N° I. Le Temps Présent	286
N° II. Prisons modèles	289
N° III. Downing-Street	291
N° IV. La Nouvelle Downing-Street	295
N° V. Orateur Parlementaire	299
N° VI. Parlements	302
N° VII. La Statue de Hudson	306
N° VIII. Jésuitisme	309
— Philosophie des Cochons	309
LA VIE DE JOHN STERLING.	
La Poésie	315
FRÉDÉRIC LE GRAND.	
Dix-huitième Siècle	319
Préventions anglaises	322
Apprentissage	323
Résultats d'Éducation	325
Voltaire	326
Frédéric prend les rênes	327
Première guerre de Silésie : Prise de Glogau	328
Frédéric reprend ses travaux de paix	331
Baptême National	332
Il est des Nations où un Frédéric est possible	335
Partage de la Pologne	336
Maladie et Mort de Frédéric	338
AU FIL DU NIAGARA, — ET APRÈS.	
Extrait	342
LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE.	
Extrait	349
LES PREMIERS ROIS DE NORVÈGE.	
Extrait	353
LES PORTRAITS DE JOHN KNOX.	
Extrait	355

VERIFICAT
2007



BUCUREȘTI, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
1987